BOTTEGHE OSCURE

Edita a cura di

MARGUERITE CAETANI

Redattore: Giorgio Bassani

Segretario di redazione: Eugene Walter

ROMA

BOTTEGHE OSCURE

QUADERNO XXII

Via delle Botteghe Oscure, 32
ROMA MCMLVIII

DISTRIBUTORS OF *BOTTEGHE OSCURE*

ITALY

Giangiacomo Feltrinelli
Via Fatebenefratelli 15, Milano

GREAT BRITAIN

Hamish Hamilton, Ltd.
90 Great Russell Street, London W.C. 1

UNITED STATES

The Noonday Press
80 East 11th Street, New York 3, N.Y.

URUGUAY

Entregas de la Licorne
Susana Soca
San José 222, Montevideo

SWITZERLAND AUSTRIA
GERMANY

A. and G. De May
6 Chemin des Sorbiers, Lausanne

HOLLAND

Meulenhoff and Co.
Beulingstraat 2-4, Amsterdam

AUSTRALIA

Edgar C. Harris
431, Bourke Street, Melbourne, C. 1

SOUTH AMERICA
BELGIUM, GREECE, PORTUGAL, TURKEY

Département Etranger Hachette
79 Boulevard Saint-Germain
Paris 6

CONTENTS

FRANCIS PONGE

AU GÉNIE DE LA FRANCE ET À LA BEAUTÉ CONFONDUS

STANCES

pour servir d'introduction à une édition de Malherbe

O Beauté, reine des beautés,
. . . .
Chère beauté, que mon âme ravie
Comme son pôle va regardant,

Prends enfin ton parti de mon insuffisance en faveur seulement de ma témérité.

*

Proposer Malherbe en ce siècle, certes dès longtemps me parut l'une des joies les plus urgentes que je dusse un jour me donner.

Pourtant, me mettais-je en besogne, tout aussitôt quelque vergogne tenait mes désirs arrêtés.

*

Mais sans doute faut-il que la simple vaillance parfois te paraisse vertu, ou qu'en certaines circonstances, où ton honneur est insulté, elle irrite ta confiance,

O bienheureuse intelligence,
Puissance, qui que tu sois,
Dont la fatale diligence
Préside à l'empire françois,

Pour qu'aujourd'hui tu me réveilles, moi, ton servant le plus fidèle mais le plus incapable aussi, effectivement revêtu de l'honneur le plus redoutable que jamais poète à sa table, parmi ses songes de merveilles, ait enfin osé se souhaiter.

*

Personne cependant ne s'étant donc offerte de plus de mérite que moi,

Beauté, mon beau souci, de qui l'âme incertaine
A, comme l'océan, son flux et son reflux,
. . . .
O Beauté, reine des beautés,

Prends enfin ton parti de mon insuffisante en faveur seulement de ma témérité.

MICHEL LEIRIS

SONGES DE QUIÉTUDE ET D'INQUIÉTUDE

9-10 Août 1957

Cela se passe (probablement) quelque part en Asie et je me tiens sur une terrasse ou quelque autre éminence qui domine d'une dizaine de mètres une piscine de plein air. Très vaste, cette piscine diffère de ce que — dans le rêve — je nomme « piscine olympique » (soit une piscine de forme géométrique, telle que sont d'ordinaire les piscines) tout autant qu'un jardin chinois, par exemple, peut différer d'un jardin français dessiné dans la manière bien peignée de Le Nôtre.

Au lieu d'être une pièce d'eau rectangulaire strictement limitée par des bordures de ciment et pourvue d'un plongeoir dont l'armature métallique serait peinte en blanc (protection contre l'oxydation en même temps qu'enjolivement), la piscine est un étang de forme irrégulière, aux rives plus ou moins déclives, et dont j'admire les courbes élégantes. Au fond de l'eau translucide, je vois çà et là des masses de végétation touffue et particulièrement des fougères, qui sans atteindre les dimensions de fougères arborescentes sont d'un format très supérieur à celui des fougères de nos climats. Sur le fond sablonneux, et comme si aucun problème respiratoire ne se posait pour eux, il y a des enfants de race jaune, petits garçons et petites filles tous très gracieux, qui se reposent ou qui jouent, à peu près nus, parmi les herbes et sans doute les poissons.

Il est entendu que ces enfants, loin d'accomplir ainsi une

performance exceptionnelle, ont été accoutumés à la vie subaquatique et que ce genre de plongée, dont la durée ne connaît pas de limites, est devenue chose naturelle pour eux. Leur charme et leur placidité, les tons bistrés du sable et la couleur même de leur peau, le dessin curviligne de l'étang, la verdeur des larges fougères qui affleurent presque la surface que ne trouble aucune ride et où ne crève aucune bulle — tout cela par un temps beau et chaud — s'associent de la façon la plus heureuse, et j'éprouve une joie aussi paisible que profonde à contempler pareil spectacle.

Peut-être une ombre légère s'introduit-elle, quand je songe que, moi, je nagerais dans cette piscine enchanteresse plus mal encore que dans toute autre, à cause de ce foisonnement d'herbes où mes pieds ne manqueraient pas de s'embarrasser.

18-19 Mai 1958

Je me trouve en touriste dans une ville que je n'ai pu — à mon réveil — reconnaître pour française non plus que la rattacher à aucun des pays que je connais. J'y suis en compagnie de quelques proches, dont les identités elles aussi me restent incertaines bien qu'il y eût là ma femme, j'en suis à peu près sûr, et peut-être ces trois amis avec lesquels — il y a de cela quelques jours et c'était peu avant la sédition qui provoqua en France l'écroulement de la IVe République — nous flânions au jardin zoologique de Bâle à l'heure où un paon blanc, pour séduire une femelle de sa race, faisait la roue et bruissait de ses plumes, les secouant devant elle à l'instar d'un gréement qui vibrerait sous la poussée d'un souffle purement intérieur, jouant des battements quasi imperceptibles de cet éventail à claire-voies en roué ou en samouraï et esquissant parfois un lent mouvement de giration comme s'il avait cherché à mieux prendre le vent ou voulu présenter l'écran fascinateur sous un angle plus efficace. Ville inconnue et probablement étrangère, soit l'une de ces cités dont Artémidore d'Ephèse assure qu'il est néfaste de les voir en rêve.

On nous a signalé — à moins que nous ne l'ayons lu — qu'il existait en l'une des parties les plus centrales de cette ville un établissement consacré à l'art de la divination. Cette

officine est, semble-t-il, reconnaissable sans beaucoup de difficulté, car elle occupe un édifice entier dont l'apparence (nous le savons) est celle d'une boîte de nuit comme il en est dans les quartiers de plaisir de tous pays ou celle, plus discrète mais également repérable, de ce qu'il est convenu d'appeler une « maison d'illusions ». Toutefois, aucun détail ne nous a été fourni sur ce qu'est, en vérité, l'aspect de cette maison et nous ne possédons à ce sujet guère plus qu'un renseignement négatif : son extérieur est aberrant par rapport à celui des autres maisons.

Errance dont l'absence de plan reflète sans doute (dans le souvenir que je crois en avoir) l'allure *à bâtons rompus* propre à nombre de rêves, notre promenade nous amène dans une rue assez étroite et sans trottoirs analogue aux vieilles rues de bien des villes méditerranéennes (encore qu'il soit osé de mettre en jeu ici une comparaison qui est l'amorce d'une localisation alors que rien de précis n'incline ce fragment de décor urbain vers le sud plutôt que vers le nord et du côté du soleil plutôt que de celui des brumes). Nous voyons là un immeuble qui nous frappe, dès le premier coup d'oeil, par ce qu'il a d'insolite : une façade plus haute qu'il ne serait normal vu son peu de largeur et chargée, sinon de statues anthropomorphes ou zoomorphes, à tout le moins de moulures, dans un goût gothique ou baroque qui fait penser soit à des décorations d'hôtel de ville telles qu'on en voit dans les pays flamands ou germaniques, soit à l'ornementation précieuse d'une synagogue du XVIIIe siècle ou d'un édifice catholique dont je puis rétrospectivement me faire quelque idée en évoquant une église désaffectée devant laquelle, plusieurs fois, je suis passé à Venise, église transformée en salle de cinéma et sise dans le vieux quartier commercial des Marzarie, non loin de la petite place où la statue coulée en bronze de Goldoni canne en main et tricorne sur la tête, quoique située à un niveau un peu plus élevé spatialement et à une certaine distance dans le temps, semble n'être que l'un parmi les promeneurs ou les autres passants. Figure qui, surgie dans le rêve, n'eût pas laissé d'être réconfortante : une gloire défunte devenue ce petit bonhomme familier, au visage allègre, à la démarche preste.

Ne doutant pas que le bâtiment ainsi profusément décoré

est bien celui que nous sommes curieux de visiter, nous entrons. Mais je ne puis, ici non plus, rien me rappeler qui — hélement des habitants supposés, coups frappés au battant de la porte ou pression sur le bouton déclencheur d'une sonnerie — me permette de dépasser l'abstraction de ce « nous entrons », aussi vague que le groupe de proches qui étaient mes compagnons, la situation géographique de la ville et le style même de la façade malgré l'appel hasardeux à un souvenir vénitien pour tenter de restituer, à défaut de son facies exact, l'impression que j'en ressentais.

Par qui introduits et comment introduits, si tant est que nous n'ayons pas procédé de notre propre chef, dès que nous avons pénétré dans cette maison intérieurement plutôt obscure (à la façon d'un magasin d'antiquités où les objets exposés sont parfaitement visibles mais où la luminosité semble absorbée par l'excessif encombrement) nous nous trouvons en présence d'une femme en qui, d'emblée, nous reconnaissons la maîtresse du lieu, autrement dit la prophétesse. Elle est assise, vraisemblablement sur une simple chaise, le dos tourné aux trois-quarts, à quelques mètres du seuil. C'est une vieille Négresse — ou Ethiopienne — qu'on devine toute flétrie et dont les cheveux sont enserrés dans un voile de couleur blanc sale. Son image (non sur-le-champ mais alors que je m'essaye à la recomposer) m'apparaît du même ordre que celle de ces matrones comme j'en ai rencontré plus d'une en Afrique et en Haïti, dirigeant des confréries qui pratiquent le culte des esprits et tirant bénéfice de traitement médicaux, de prédictions, d'opérations magiques qu'elles affirment licites et non suspectes de sorcellerie, vaticinant, légiférant, portant parfois matériellement culotte, usant de leur autorité pour trancher des conflits d'intérêts et intervenant à l'occasion dans les mariages et les divorces de tout le poids dû aux liens qu'on leur prête avec les puissances surnaturelles qui, sous les yeux d'affidés, les font minauder ou gesticuler théâtralement dans des transes.

Légèrement en retrait et tout près de l'arête droite du chambranle, une autre femme à peau foncée elle aussi, mais plus jeune et de stature haute et robuste, se tient debout. Elle est vêtue à l'africaine d'une longue et ample tunique de cotonnade sombre. Nul doute que cette imposante et belle créa-

ture soit une disciple, faisant office de servante auprès de celle dont les talents la subjuguent.

D'entrée, nous apercevons un hall spacieux, qui n'est pas sans ressemblance avec une salle de lecture ou une réserve, dans quelque bibliothèque municipale ou nationale. Sur des rayonnages aux tablettes et aux montants de métal grisâtre sont rangés des livres innombrables, dont l'ancienneté est manifestée par l'aspect riche et fané de leurs reliures. Sur celui de ces rayonnages que nous voyons le mieux — à mi-hauteur du hall et le traversant de bout en bout — une épée au fer épais, longue d'une dizaine de mètres et certainement très lourde, est posée horizontalement par dessus une grande partie des livres qui, tantôt debout tantôt couchés, tantôt fermés tantôt ouverts, semblent n'avoir pas été manipulés depuis des mois ou des années et ne figurer là que comme éléments d'une mise en scène. Sur d'autres rayonnages que nous ne voyons pas il y a, écrasant d'autres livres, d'autres épées de même format que la première et qu'on peut soupçonner de facture identique, munies d'une forte garde au caractère archaïque. Cela veut dire (et je le sais dans le rêve même) qu'ici *l'on ne tient aucun compte des livres*. Les pronostics se font, non par science, mais par seule voie d'illuminisme et ce sont des séances de possession qui constituent le plus clair de l'activité de la maison. Parmi les livres emmagasinés dans le grand hall du rez-de-chaussée (unique partie de l'officine que nous visitions, car le songe s'arrête là comme si la gigantesque épée dont ne nous apparaît qu'un exemplaire coupait court à toute possibilité d'une suite quelle qu'elle soit) il y a plusieurs ouvrages de magie, niés eux aussi comme la totalité du savoir imprimé — fût-il irrationnel — est annulée par la pesée de ce glaive.

JACQUES DUPIN

LICHENS

I

Même si la montagne se consume, même si les survivants s'entretuent... Dors, berger. N'importe où. Je te trouverai. Mon sommeil est l'égal du tien. Sur le versant clair paissent nos troupeaux. Sur le versant abrupt paissent nos troupeaux.

II

Dehors les charniers occupent le lit des fleuves perdus sous la terre. La roche qui se délite est la soeur du ciel qui se fend. L'évènement devance les présages, et l'oiseau attaque l'oiseau. Dedans, sous terre, mes mains broient des couleurs à peine commencées.

III

Ce que je vois, et que je tais, m'épouvante. Ce dont je parle, et que j'ignore, me délivre. Ne me délivre pas. Toutes

mes nuits suffiront-elles à décomposer cet éclair? O visage aperçu, inexorable et martelé par l'air aveugle et blanc!

IV

Les deux luminaires se cachaient au fond du même bois. L'instant de ta naissance fut aussi celui de la première humiliation du feu. Mais le feu ne se ranime pas, il s'invente chaque nuit. Que tout ce qui vient à toi, vienne à travers lui.

V

Ivre, ayant renversé ta charrue, tu as pris le soc pour un astre, et la terre t'a donné raison.

L'herbe est si haute à présent que je ne sais plus si je marche, que je ne sais plus si je suis vivant.

VI

Son corps est immense et léger comme un fleuve débordant ses rives. Mais tout ce qui nous chasse hors du monde, cela est son coeur. Maîtresse branche pour le seul poème, hors de lui poutre absente engagée dans l'air, et qui nous porte tous... Tandis que le jour est encore sans voix, tandis que je soutiens son regard innombrable, au mépris du temps qu'il fera.

VII

Les champs de pierre s'étendent à perte de vue, comme ce bonheur insupportable qui nous lie, et qui ne nous ressemble pas. Je t'appartiens. Tu me comprends. La chaleur nous aveugle.

La nuit qui nous attend et qui nous comble, il faut aussi décevoir son attente pour qu'elle soit la nuit.

VIII

Quand marcher devient impossible, c'est le pied qui éclate, non le chemin. On vous a trompés. La lumière est simple. Et les collines proches. Si par mégarde cette nuit je heurte votre porte, n'ouvrez pas. N'ouvrez pas encore. J'attends la pluie.

IX

Te gravir et, t'ayant gravie, — quand la lumière ne prend plus appui sur les mots, et croule, et dévale —, te gravir encore. Autre cime, autre gisement.

Depuis que ma peur est adulte, la montagne a besoin de moi. De mes abîmes, de mes liens, de mon pas.

X

Vigiles sur le promontoire. Ne pas descendre. Ne plus se taire. Ni possession, ni passion. Allées et venues, à la vue de tous, dans l'espace étroit, et qui suffit. Vigiles sur le promontoire où je n'ai pas accès. Mais d'où, depuis toujours, mes regards plongent. Et tirent. Bonheur. Indestructible bonheur.

MAURICE BLANCHOT

L'ATTENTE

Ici, et sur cette phrase qui lui était peut-être aussi destinée, il fut contraint de s'arrêter. C'est presque en l'écoutant parler qu'il avait rédigé ces premières notes. Il entendait encore sa voix en écrivant. Il les lui montra. Elle ne voulait pas lire. Elle ne lut que quelques passages et parce qu'il le lui demanda doucement. « Qui parle? » disait-elle. « Qui parle donc? » Elle avait le sentiment d'une erreur qu'elle ne parvenait pas à situer. « Effacez ce qui ne vous paraît pas juste ». Mais elle ne pouvait rien effacer non plus. Elle rejeta tous les papiers tristement. Elle avait l'impression que, bien que lui ayant assuré qu'il la croirait en tout, il ne la croyait pas assez, avec la force qui eût rendu la vérité présente. « Et maintenant vous m'avez arraché quelque chose que je n'ai plus et que vous n'avez même pas ». N'y avait-il pas des mots qu'elle acceptait plus volontiers? qui s'écartaient moins de ce qu'elle pensait? Mais tout tournait devant ses yeux: elle avait perdu le centre d'où rayonnaient tous les événements et qu'elle tenait si fermement jusqu'ici. Elle dit, peut-être pour sauver quelque chose, peut-être parce que les premiers mots disent tout, que le premier paragraphe lui paraissait le plus fidèle et aussi un peu le second, surtout à la fin.

Il résolut de repartir de là. Il ne la connaissait pas beaucoup. Mais il n'avait pas besoin de familiarité pour se rendre proche des êtres. Ce qui les avait mis si intimement en rapport, était-ce le hasard qui lui avait donné pour chambre

celle qu'avait habitée la personne dont elle parlait? D'autres l'avaient habitée entre-temps, et elle disait qu'elle les évitait au contraire. Sa chambre à elle était au bout du même couloir, un peu plus loin, à l'endroit où la maison se mettait à tourner. Il pouvait l'apercevoir lorsqu'elle était étendue sur le large balcon, et il lui avait fait des signes peu après son arrivée.

Il se demandait si elle avait raison de lui reprocher son manque de foi. Il la croyait, il ne doutait pas de ses paroles. La voir, l'entendre le liait par un pressentiment auquel il désirait ne pas manquer. D'où venait donc son échec? Pourquoi repoussait-elle si tristement ce qu'elle avait dit? Se repoussait-elle elle-même? Il pensa qu'il avait, à un certain moment, commis une faute. Il l'avait interrogée trop brutalement. Il ne se souvenait pas de l'avoir questionnée, mais cela ne le justifiait pas, il l'avait questionnée d'une manière plus pressante par son silence, son attente, par les signes qu'il lui avait faits. Il l'avait amenée à dire trop ouvertement la vérité, c'était une vérité directe, désarmée, sans retour.

Mais pourquoi lui avait-elle parlé? S'il commençait à s'interroger là-dessus, il ne pourrait plus poursuivre. Pourtant, c'était essentiel aussi. Tant qu'il n'aurait pas trouvé la raison juste, il ne serait jamais sûr qu'elle lui eût vraiment dit ce que maintenant il ne doutait pas d'avoir entendu; il devait cette conviction à sa présence, au murmure des mots: l'air ici continuait de parler. Mais plus tard? Il ne devait pas se soucier de plus tard, il ne chercherait pas de garanties pour un autre temps. Il la laisserait libre. Peut-être ne désirait-il pas la pousser à d'autres confidences, peut-être son désir secret était-il de la retenir, au contraire, sur cette pente. Cela l'attirait, mais lui causait aussi un grand malaise. Il aurait préféré que cette chose ne fût pas entre eux; naturellement c'était naïf, puisque de toutes façons elle était liée à cette chose. Qu'il eût des arrière-pensées, il le découvrait donc. Ces arrière-pensées n'avaient-elles pas à son insu altéré ce qu'il avait écrit avec tant d'assurance? Il se disait que non. Il éprouvait un confus désespoir en pensant à ce désaveu qu'elle lui avait opposé avec tant de désespoir. Etre fidèle, voilà ce qui lui était demandé: tenir cette main un peu froide, qui le conduirait par de singuliers méandres jusqu'à un endroit où elle disparaîtrait et le laisserait seul. Mais il lui était difficile de ne

pas chercher à qui appartenait cette main. Il avait toujours été ainsi. C'est à cette main qu'il pensait, à celle qui la lui avait tendue, et non pas à l'itinéraire. Là, sans doute, était la faute.

Il ne put s'empêcher, tandis qu'il réunissait les feuillets — et maintenant elle le surveillait d'un regard curieux — de se sentir lié à elle par cet échec. Il ne comprenait pas bien pourquoi. Il l'avait comme touchée à travers le vide : il l'avait vue un instant. Quand? Tout à l'heure. Il avait vu qui elle était. Cela ne l'encourageait pas, cela mettait plutôt le point final à tout. « Soit, se dit-il, si tu ne veux pas, je renonce ». Il renonçait, mais sur une parole d'intimité qui, il est vrai, ne s'adressait pas à elle, encore moins à son secret. Il avait visé autre chose qui lui était plus familier, qu'il connaissait et avec quoi il avait vécu dans une joyeuse liberté. Il fut étonné de découvrir que c'était peut-être sa voix. C'est cette voix qui lui était confiée. Quelle pensée surprenante! Il reprit les feuillets et écrivit : « C'est la voix qui t'est confiée, et non pas ce qu'elle dit. Ce qu'elle dit, les secrets extraordinaires que tu recueilles et que tu transcris pour les faire valoir, tu dois les ramener doucement, malgré leur tentative de séduction, vers le silence que tu as d'abord puisé en eux ». Elle lui demanda ce qu'il venait d'écrire. Mais c'était quelque chose qu'elle ne devait pas entendre, qu'ils ne pouvaient pas entendre ensemble. Peut-être était-ce terrible.

Elle n'insista pas. Le feuillet qu'elle regardait était à sa portée, mais il savait qu'elle n'y toucherait pas. Elle l'avait déjà vu écrire sans beaucoup s'en soucier : par discrétion? par une sorte d'oubli? Elle aussi voulait le laisser libre. Mais il ne se sentait pas libre. Maintenant, peut-être avait-elle peur, quand il écrivait, qu'il ne continuât d'écrire sur toutes ces choses. Oui, sûrement. Elle devait éprouver une sorte de trouble devant cette plume qu'elle lui voyait entre les mains. C'était une arme redoutable devant laquelle elle était désarmée. Il fallait qu'il la rassure.

❊ Il la regardait à la dérobée. Peut-être parlait-elle, mais sur son visage nulle bienveillance à l'égard de ce qu'elle disait, nul consentement à parler, une affirmation à peine vivante, une souffrance à peine parlante.

Il aurait voulu avoir le droit de lui dire : « Cesse de parler si tu veux que je t'entende ». Mais elle ne pouvait plus se taire à présent, même ne disant rien.

Il se rendait bien compte qu'elle avait peut-être tout oublié. Cela ne le gênait pas. Il se demandait s'il ne désirait pas s'emparer de ce qu'elle savait plus par l'oubli que par le souvenir. Mais l'oubli... Il fallait qu'il entre, lui aussi, dans l'oubli.

※ « Pourquoi m'écoutez-vous ainsi? Pourquoi, même lorsque vous parlez, écoutez-vous encore? Pourquoi attirez-vous en moi cette parole qu'ensuite il me faut dire? Et jamais vous ne répondez; jamais vous ne faites entendre quelque chose de vous. Mais je ne dirai rien, sachez-le. Ce que je dis, n'est rien ».

Sans doute voulait-elle qu'il répétât ce qu'elle avait dit, seulement le répéter. Mais jamais elle ne reconnaissait en mes paroles les siennes. Est-ce que j'y changeais à mon insu quelque chose? Est-ce que d'elle à moi quelque chose changeait?

A voix basse pour lui-même, à voix plus basse pour lui. Parole qu'il faut répéter avant de l'avoir entendue, rumeur sans trace qu'il suit, nulle part-errante, partout-séjournante, nécessité de la laisser aller.

C'est toujours la vieille parole qui veut être là à nouveau sans parler.

※ Ce n'était pas une fiction, bien qu'il ne fût pas capable de prononcer à propos de tout cela le mot de vérité. Quelque chose lui était arrivé, et il ne pouvait dire que ce fût vrai, ni le contraire. Plus tard, il pensa que l'événement consistait dans cette manière de n'être ni vrai ni faux.

※ Il avait souvent l'impression qu'elle parlait, mais qu'elle ne parlait pas encore. Il attendait donc. Il était, enfermé avec elle, dans le grand cercle mouvant de l'attente.

※ « Fais en sorte que je puisse te parler ». — « Oui, parle-moi ». — « Je ne le puis pas ». — « Parle sans pouvoir ». — « Tu me demandes si tranquillement l'impossible ».

※ C'est comme si elle avait attendu qu'il lui fît une description minutieuse de cette chambre où elle se tenait pourtant avec lui. Peut-être pour assurer la certitude qu'elle s'y trouvait vraiment. Peut-être parce qu'elle pressentait que cette description ferait surgir cette même chambre, habitée par quelqu'un d'autre.

En ce point extrême de l'attente où depuis longtemps ce qu'il y a à attendre ne sert qu'à maintenir l'attente, dans le moment peut-être dernier, peut-être infini : homme encore parmi nous.

※ Quand il comprit qu'elle n'essayait pas de lui dire comment les choses s'étaient passées — peut-être le disait-elle par surcroît —, mais qu'elle luttait avec une froide souffrance contre certains mots qui avaient été déposés en elle et qu'elle s'efforçait de maintenir en rapport avec l'avenir ou avec quelque chose qui ne s'était pas encore passé, tout de même déjà présent, tout de même déjà passé, il éprouva, pour la première fois, de la peur. D'abord il ne saurait rien (et il vit combien il avait désiré savoir), et puis il n'apercevrait jamais à quel moment il serait sur le point d'en finir. Quelle existence il ne résulterait, sérieuse, frivole, sans dénouement, sans perspective; quant à ses rapports avec elle, un perpétuel mensonge.

※ Attendre, se rendre attentif à ce qui fait de l'attente un acte neutre, enroulé sur soi, serré en cercles dont le plus intérieur et le plus extérieur coïncident, attention distraite en attente et retournée jusqu'à l'inattendu. Attente, attente qui est le refus de rien attendre, calme étendue déroulée par les pas.

Il éprouvait l'impression d'être au service d'une distraction initiale qui ne se laissait atteindre que dissimulée et dispersée en des actes d'extrême attention. Attendant, mais sous la dépendance de ce qui ne saurait se laisser attendre.

Attendre, que fallait-il attendre? Sa surprise, quand il le lui demandait, car pour elle c'était un mot suffisant. Dès qu'on attendait quelque chose, on attendait un peu moins.

❊ La caractéristique de la chambre est son vide. Quand il entre, il ne le remarque pas: c'est une chambre d'hôtel, comme il en a toujours habité, comme il les aime, un hôtel de moyenne catégorie. Mais, dès qu'il veut la décrire, elle est vide, et les mots dont il se sert ne recouvrent que le vide. Pourtant, avec quel intérêt elle le surveille, lorsqu'il lui dit: ici le lit, là une table, là où vous êtes un fauteuil.

❊ Fais en sorte que je puisse te parler.

❊ Elle, s'imaginait, du moins il en avait l'impression, qu'il disposait d'une sorte de grand pouvoir dont il aurait pu se servir pour parvenir au coeur de cette vérité qu'elle semblait avoir constamment devant elle sans réussir à la rendre réelle; mais, de ce pouvoir, par une négligence incompréhensible, il refusait de rien faire. « Pourquoi ne faites-vous pas tout ce que vous pourriez faire? » — « Mais que pourrais-je faire? » — « Plus que vous ne faites ». — « Oui, plus sans doute; un peu plus, ajouta-t-il gaîment. J'ai souvent cette impression depuis que je vous connais ». — « Soyez sincère: pourquoi n'exercez-vous pas cette puissance que vous savez que vous avez? » — « Quelle sorte de puissance? Pourquoi me dites-vous cela? » Mais elle y revenait avec sa tranquille obstination: « Reconnaissez ce pouvoir qui vous appartient ». — « Je ne le connais pas, et il ne m'appartient pas ». — « C'est bien la preuve que ce pouvoir fait partie de vous-même ».

Les voix résonnaient dans l'immense vide, le vide des voix et le vide de ce lieu vide.

❊ Le désir qu'il avait de bien l'entendre avait depuis longtemps fait place à un besoin de silence dont tout ce qu'elle avait dit aurait formé le fond indifférent. Mais seule l'entente pouvait nourrir ce silence.

Tout ce qu'elle disait, elle s'appliquait visiblement à ne pas le soutenir de son existence à elle. S'il est possible de ne pas se tenir derrière ce qu'on dit, de ne prêter aux mots ni vie ni chaleur, de parler loin de soi et pourtant avec la plus grande passion, une passion sans chaleur et sans vie, alors c'est bien elle qui parlait maintenant.

Que manquait-il à ce qu'elle disait, à ses phrases les plus simples?

Et, pour finir, avec élan: « Est-ce que j'aurais parlé sans arrêt? »

❊ La chambre est éclairée par deux fenêtres qui, à quelques pas d'intervalle, ouvrent le mur. La lumière pénètre presque également jusqu'à une table de couleur noire, noir massif et solide. Près de la table, dans la partie non touchée par le soleil, mais très éclairée, droite sur un fauteuil dont ses bras ne touchent pas les accoudoirs, elle respire lentement.

❊ Attendre, seulement attendre. L'attente étrangère, égale en tous ses moments, comme l'espace en tous ses points, pareille à l'espace, exerçant la même pression continue, ne l'exerçant pas. L'attente solitaire, qui était en nous et maintenant passée au dehors, attente de nous sans nous, nous forçant à attendre hors de notre propre attente, ne nous laissant plus rien à attendre. D'abord l'intimité, d'abord l'ignorance de l'intimité, d'abord le côte-à-côte d'instants s'ignorant, se touchant, sans rapport.

Il cherchait, parfois douloureusement, à ne pas tenir compte d'elle. Elle tenait peu de place. Elle restait assise, droite, les mains étendues sur la table, de sorte que, levant les yeux, il pouvait ne voir que ses mains inoccupées. Parfois, il croyait qu'elle s'était levée et avait traversé la pièce. Mais elle était là.

❊ *Fais en sorte que je puisse te parler.* Le désirait-elle vraiment? Etait-elle sûre qu'elle ne le regretterait pas? « Si, je le regretterai. Je le regrette déjà ». Mais non sans tristesse elle ajouta: « Vous aussi, vous le regretterez ». Pourtant, elle avait aussitôt remarqué: « Je ne vous dirai pas tout, je ne vous dirai presque rien ». — « Mais alors mieux vaudrait ne pas commencer ». Elle rit: « Oui, mais c'est que j'ai déjà commencé maintenant ».

Il savait depuis toujours qu'il n'y avait là rien qui ne pût être exprimé par les mots les plus simples, mais à condition que lui-même appartienne à ce même secret, au lieu de le connaître, et renonce à sa part de lumière en ce monde. Il ne

saurait jamais ce qu'il savait. C'était cela, la solitude. « Personne ne peut savoir ce qui se passe quand je suis seul, pas même moi ».

❊ « Vous savez tout déjà ». — « Oui, je sais tout ». — « Pourquoi m'obligez-vous à vous le dire? » — « Je voudrais le savoir de vous et avec vous. C'est une chose que nous ne pouvons savoir qu'ensemble ». Elle réfléchit. « Mais ne risquez-vous pas de le savoir un peu moins? » Il réfléchit à son tour. « Cela ne fait rien. Il faut que vous le disiez : une fois, une seule fois; que je vous l'entende dire ». — « Si je le dis une fois, je le dirai toujours ». — « Oui, c'est cela, toujours ».

« Je ne désire pas le savoir. Je désire que vous me le disiez pour n'avoir pas à le savoir ». — « Non, non, pas cela ».

❊ Il savait, et il lui semblait qu'elle savait, qu'il y avait quelque part ici comme un vide. S'il s'interrogeait, avec cette patience nécessaire qui réussissait à écarter sans violence les notions étrangères, il n'hésitait pas à conclure que ce vide se trouvait à un endroit qu'il aurait pu situer, s'il avait été capable d'y appliquer plus sérieusement son esprit. Mais il lui fallait faire un trop grand effort pour y songer et même pour s'en souvenir. C'était comme s'il avait introduit à l'intérieur de sa pensée une souffrance qui, dès qu'elle s'éveillait, le forçait à n'y pas penser. Pourtant, ce jour-là, il alla plus loin. Il imagina que s'il pouvait décrire exactement, avec minutie et non pas fugitivement comme c'était le cas jusqu'ici, cette chambre sans tenir compte de sa présence à lui, mais en essayant de la distribuer autour de sa présence à elle, il découvrirait presque nécessairement ce qui manquait et dont le défaut les mettait l'un et l'autre sous la dépendance de quelque chose qui lui paraissait parfois menaçant, parfois gai, ou d'une gaîté menaçante. Naturellement, il savait qu'il n'aimait pas beaucoup regarder cette chambre, mais seulement depuis qu'elle ne cessait de lui demander avec une insistance silencieuse de la lui décrire et toujours à nouveau. Jadis, et dès qu'il y était entré, il l'avait trouvée agréable.

Il y avait en lui un point de faiblesse et de distraction qu'il lui fallait mettre en rapport avec tout ce qu'il pensait et

disait, sous peine de commettre ce qui lui paraissait être l'infidélité essentielle. C'est autour de ce point que tout ce qu'il avait écrit et tout ce qu'il avait eu à vivre s'était, par une nécessité mal aperçue, disposé et orienté, comme un champ de forces capricieux et mouvant. Quel était ce point? Il s'en était quelquefois approché. Il avait de cette approche traduit avec obstination les découvertes surprenantes. Et chaque fois il était prêt à recommencer ce mouvement: contre son gré et pourtant volontiers; non pas volontiers: contre son gré seulement.

❊ Il croyait avoir appris la patience, mais il avait seulement perdu l'impatience. Il n'avait plus ni l'une ni l'autre, il n'avait que leur manque d'où il s'imaginait pouvoir tirer une ultime force. Sans patience, sans impatience, ne consentant ni ne refusant, abandonné sans abandon, se mouvant dans l'immobilité.

❊ Deux paroles étroitement serrées l'une contre l'autre, comme deux corps vivants, mais aux limites indécises.

Elle était là, c'est vrai. Il la tenait toute sous son regard, rassemblée en elle-même, distraite d'elle en elle-même. Et il la voyait constamment, sans défaut et toutefois comme par hasard. Elle n'avait d'autre visage que cette merveilleuse, cette troublante certitude.

Visible, et pourtant non pas vue en raison de cette visibilité.

Non pas visible et non pas invisible, affirmant son droit à être vue de lui par une lumière qui toujours précédait la lumière, et peut-être n'était-ce pas une vraie lumière, mais seulement une clarté qu'ils partageaient en commun, venue du secret d'eux-mêmes et restituée à l'ignorance d'eux-mêmes. Une clarté sans clarté, une lointaine affirmation de l'attrait, un savoir mélancolique et heureux qui venait de ce qu'il ne la regardait pas encore.

❊ Elle désirait extraordinairement l'oubli: « Est-ce qu'ici nous sommes dans l'oubli? » — « Pas encore ». — « Pourquoi cela? » — « Nous attendons ». — « Oui, nous attendons ».

L'oubli, l'attente. L'attente qui rassemble, disperse; l'oubli qui disperse, rassemble. L'attente, l'oubli.

※ Il sait qu'il y a une certaine coïncidence entre le lieu et l'attente. C'est un lieu d'attention. L'attention ne sera jamais dirigée sur lui, y séjournerait-il éternellement. Mais il ne désire pas non plus être l'objet de cette attention.

Il y a un certain froid bonheur à demeurer, ignoré, auprès d'une extrême attention impersonnelle.

L'attention ignore tout de lui, il ne la ressent que par l'infinie négligence dans laquelle elle le tient, mais, avec une extrême délicatesse et par de constants contacts insensibles, elle a toujours déjà détaché de lui lui-même et le rend libre pour l'attention qu'il devient un instant.

Mystère: son essence est d'être toujours en deçà de l'attention. Et l'essence de l'attention est de pouvoir préserver, en elle et par elle, ce qui est toujours en deçà de l'attention et la source de toute attente: le mystère.

L'attention, accueil de ce qui échappe à l'attention, ouverture sur l'inattendu, attente qui est l'inattendu de toute attente.

※ Il lui semblait, tant il l'épiait, qu'elle reculait insensiblement et l'attirait dans son mouvement de retrait. Ils se retiraient l'un et l'autre, immobiles, laissant la place à l'immobilité. Etendus l'un contre l'autre, resserrés l'un par l'autre, et quand elle s'écartait, ressaisie; écartée, se refermant sur lui; à distance sans distance, la touchant ne le touchant pas.

※ L'attention attend. Il ne sait pas si cette attente est la sienne, séparée de lui et attendant hors de lui. Il demeure seulement avec elle.

L'attention que l'attente rassemble en lui n'est pas destinée à obtenir la réalisation de ce qu'il attend, mais à laisser s'écarter, par la seule attente, toutes les choses réalisables, approche de l'irréalisable.

L'attente seule donne l'attention. Le temps vide, sans projet, est l'attente qui donne l'attention.

Par l'attention, il n'était pas attentif à lui-même, ni à rien qui se rapportât à quoi que ce fût, mais porté, par l'infini de l'attente, à l'extrême limite qui échappe à l'attente.

L'attente donne l'attention en retirant tout ce qui est attendu.

Par l'attention, il dispose de l'infini de l'attente qui ouvre à l'inattendu en le portant à l'extrême limite qui ne se laisse pas attendre.

※ Il n'y avait plus d'autre danger que le danger des paroles sans attention.

Il ne pensait pas qu'une parole eût plus d'importance que l'autre, chacune était plus importante que toutes les autres, chaque phrase était la phrase fondamentale, et pourtant elles ne cherchaient qu'à se rassembler toutes ensemble dans l'une d'elles qu'on aurait pu taire.

Ce sont des paroles si anciennes et, lorsqu'elle les formule, depuis si longtemps pensées, qu'elles représentent une vérité brillante au-dehors, éteinte au-dedans.

Enveloppée d'elle-même, tournée détournée, comment ne pourrait-il pas la voir? Quand il l'a regardée trop longtemps, il aperçoit à sa place et se superposant à elle comme une absence de personne qu'il ne s'effraie pas d'avoir à regarder encore.

※ Toujours la même lumière du matin.

※ Depuis quand attendait-il? L'attente est toujours attente de l'attente, reprenant en elle le commencement, suspendant la fin et, dans cet intervalle, ouvrant l'intervalle d'une autre attente. La nuit dans laquelle il n'est rien attendu, représente ce mouvement de l'attente.

L'attente stérile, toujours plus pauvre et plus vide. L'attente pleine, toujours plus riche de l'attente. L'une est l'autre.

L'impossibilité d'attendre appartient essentiellement à l'attente.

※ Depuis quand avait-il commencé d'attendre? Depuis qu'il s'était rendu libre pour l'attente en perdant le désir des choses particulières et jusqu'au désir de la fin des choses. L'attente commence quand il n'y a plus rien à attendre, ni même la fin de cette attente. L'attente ignore et détruit ce qu'elle attend. L'attente n'attend rien. La mort, considérée comme un événement attendu, n'est pas capable de mettre fin à l'attente. L'at-

tente transforme le fait de mourir en quelque chose qu'il ne suffit pas d'atteindre pour cesser d'attendre. L'attente est ce qui nous permet de savoir que la mort ne peut être attendue.

Quelle que soit l'importance de l'objet de l'attente, il est toujours infiniment dépassé par le mouvement de l'attente. L'attente rend toutes choses également importantes également vaines. Pour attendre la moindre chose, nous disposons d'une puissance infinie d'attendre qui semble ne pouvoir être épuisée.

Quand il y a attente, il n'y a attente de rien. Dans le mouvement de l'attente, la mort cesse de pouvoir être attendue. L'attente, dans la tranquillité intime au sein de laquelle tout ce qui arrive est détourné par l'attente, ne laisse pas arriver la mort comme ce qui pourrait suffire à l'attente, mais la tient en suspens, en dissolution et à tout instant dépassée par l'égalité vide de l'attente.

Etrange opposition de l'attente et de la mort. Il attend la mort, dans une attente indifférente à la mort. Et, de même, la mort ne se laisse pas attendre.

❊ « Ne parlez pas de cela. Ne pensez plus à cela, oubliez tout ». — « J'ai tout oublié. Vous aussi, je vous ai oublié ». — « Oui, vous m'avez oublié ».

Il n'y a pas entre eux de véritable dialogue. Seule l'attente maintient entre ce qu'ils disent un certain rapport, paroles dites pour attendre, attente de paroles.

❊ Dans l'attente, toute parole devenue lente et solitaire.

JEAN CAYROL

LES DEBUTS

La fièvre monte aux troënes,
le temps pèse ses abeilles
sur une feuille à venir
pareille, toujours pareille.

Tout est repu, rompu, timide.
Ce fut une pluie de cuivre sur le monde,
l'églantine et le mensonge
sont de plus en plus avides.

Mais toi qui cherches la cause
et la réponse
et le mal d'un pays
et qui se tais
quand le feu a laissé morsures sur la rose,

Tiens la corde raide de la nuit,
soutiens le dieu qui n'est pas reconnu,
la patience tout rongée de l'intérieur
la pesée simple des puits
qui meurent

et la mer amarrée à ce matin
si nu.

*

Lune pincée entre deux doigts de nuit,
mon astre condiment
ta chair est morte dans tes plis
ma navette sans encens

Je t'aiguise, je t'effile,
je passe ma nuit sur ton coupant
lune des champs, lune des villes.

Quand ta coupe débordera
de fruits qui ne mûrissent pas
quand ton silence coulera
comme une source à jeun sous nos pas,

Et quand ta lumière ploiera
sous nos essieux, entre nos bras,
quand ta mémoire se crispera
dans l'or ancien de tes états,

Lune nocturne
qui te découvrira,
sous la terre comme une urne
avec les pierres taillées
et les repas
des morts
et les pavots dupés
sous le regard brûlant de l'hiver?



Lourde est la caverne
le vert de l'entrée
et la rencontre avec les églantiers
et les cernes bleus
de la peur:
tout est encore entier.

L'hiver est bouché par les racines
minces et tendres
la neige vient après
dans l'ouï-dire de ses hermines.

Et le désert blanchit sous ses harnais
ailleurs
le blanc corail
et l'auguste épopée du poitrail
et la lueur ravinée.

Et les écrits de cristal
sur la fenêtre oisive
et les pinces noires du lierre
et l'angélique mésange
trop attentive.

Et la cendre rouillée des outils
et l'antre
par où reviennent à volonté les étourdis

Et le dieu du massacre et de l'âcre parole
fuyant l'odeur gelée des giroflées
et des marchés
quand les marchands se désolent

Et toi qui sers pour toutes les équipées
mon coeur gourmé
mon coeur battu
et qui repose au creux de ses abus.

Entends gronder la vendange dans les chais.

*

L'ouïe l'odorat la vue, les dépendances,
un homme est là
dans l'inerte fumée.
La racine lui donne son mouvement;
l'oiseau tient assise dans ses yeux.
La cigüe rôde sur sa bouche.
Il ne possède que l'eau
dans ses deux mains.

Pour quand la grande surprise de sa chair,
la gérance végétale d'une fougère
et le liant de l'algue
et le toucher vague
des pétales?

Dans quelle nuit la première reprise de l'air
sur ses narines
l'argile béate et le grimpant et les pattes
fouillant la récolte marine
et l'ombre prenant le large sur la mer?

Dans quelle veillée la lippée, la lisière,
le coude à coude avec le minéral
et la mutinerie des sens et l'oval

des couvées et les confins et la filière
et la langue légère sur le raisin
et les blancs étranglements de la rivière
et la main mise sur l'étal?

Un homme est là
qui ne touchait à rien.

*

Prends le moindre mot en patience
fais ton sommeil comme le pain.
Rassemble les nuits trop fraîches, tes silences
et laisse venir le plus noir des essaims.

Vendange-les tes abeilles frôlantes;
que le vin soit plus lourd que ta vie,
le gateau rond, la peur des plantes.
On n'a jamais trouvé poivrot sur les épis.

Prends le moindre mot en dépense:
il a un goût de fièvre et de pistil;
il sent la lèvre sans défense
le mot aimant les ombres difficiles.

Casse-le, tords-le, que le sang coule
sur sa minceur et sur sa vie.
Jette-le aux orties, aux fondrières
mais jamais sur le parvis.

Prends le moindre mot en réponse:
il a peu de temps pour être compris;
dans sa graine le vent est intense
et chaque fois il tombe sur une bouche finie.

Caresse-le, dis-lui que l'odeur douce
de la terre
n'est pas celle d'un poison, repousse
ses cris, endors-le
pour une source d'eau et de feu
qui tarde à venir,
pour une herbe recéleuse,
pour un quai qui ne sert plus.

Laisse passer le plus vieux des navires
où, de son bord,
toute parole fait sa cire
dans les oreilles écarlates du vent.

O la dernière bouchée d'un mort
que tu revends!

*

L'amande et le portier
l'olive et la gelée

le cadenas qui pèse
le torchon et la chaise

le chien le madrier
l'orange et l'ouvrier

le vieux remue-ménage
les foulées de l'orage

le pain et le serpent
la lettre que je tends

Mais qui prendra le vrai
pour en faire de l'ivraie

tandis que les neiges éternelles
seront le lait terrible des agnelles.

Mensonge passe
entre nos deux charités.

YVES BATTISTINI

TEMPS NUL

L'herbe et les murmures de la nuit
les rames impatientes des roseaux.

Le météore d'une rose éclatée
dans l'étain cendré de la lune.

Le vent perdu.

L'aurore inassouvie de l'eau rebelle
aux pièges de la terre profonde.

DANS LES CHAMPS INDIGO

De blancs schooners
par les amers indigo
de l'air
rêveusement
dérivent sur l'abîme
indigo

des arbres
sur les rives indigo
du vent
rêvent
à des jardins de neige
indigo

ramures bleues
navires blancs
les hauts nuages indigo
dressent leurs proues
enfoncent leurs racines
dans l'écume des champs
indigo.

LES PLATONICIENS

Brusquement je suis tombé
sur la gorge des fleurs
la barque des étoiles
faisait voler l'écume
dans la nuit verte d'été

arrachée à des syrtes de flammes
une flèche
toucha la cible d'ombre

des lampes d'eau s'irisèrent
découvrant des formes argileuses
immobiles contre les parois sombres
que les aromes de l'aube
bientôt éveilleraient
tandis qu'à leurs tempes de sable

les premiers êtres solaires
presseraient leurs lèvres pensives

aux nervures vineuses de la terre
la transparence se levait
dénouait le réseau étincelant du jour.

LA RENCONTRE

Les volutes de la lumière
sur l'existence de l'eau pure.

La grotte d'ombre d'un visage
offerte aux hélices du vent
à ses herbes anéanties.

Une voix
le roi du vent
parlant à la chimère de pierre
rien
le froid
sur la pente des bleus granits
les grands glaciers de l'air
aux confins de l'absence
rêvant la face creuse de la mort
leur soeur secrète.

Penchée
sur la poitrine des soleils
transparente
surgie
des miroirs du jour

poudreuse
des parfums des pluies

la silencieuse émanation
de la rose du vide.

L'EAU CHIMERIQUE

figures hautes d'hélium
distance

au Sud
empire qui n'existe pas

éclatements de fer vert
vent rose étoiles d'herbes

et la cité chimérique d'Isher
où sont les cendres de médium et le tombeau des eaux

GEORGES BERGER

RETOUR DE L'EXIL

Nous avons marché pendant des heures
Entières.

Nous avons secoué la neige de nos pieds
Sans souliers.

Nous avons regardé la navire disparaître
Nous avons entendu l'hôtesse
Nous demander nos noms
Nous avons raconté notre exil,
Nos souffrances,
Nous avons vu même un enfant
Pleurer,

Comme nous.

POÈME D'UN AMOUR

Tendre
Je t'épouserai juste
Et je te suivrai
Je t'aimerai dans la mort
Et si tu m'es amère,
Ronce,
Je t'épouserai
Comme la fleuve épouse son lit
Jusqu'à la mer

EDMOND JABÈS

ERIGÉES SUR NOS FABLES

UNE SOMPTUEUSE DEMEURE

I

Une somptueuse demeure, les oiseaux pour fenêtres.
(Couleur de forêt vierge, parfum zébré d'ivresse d'aile).

La nuit est dans le creux de la main. (Dans l'éclat des yeux, aussi bien).

Bornes de l'univers: chacune est germe d'infini.

(Couchée, elle écoutait, dans un bruit d'eau qui se brise, au-dessus de son lit, l'onde dérouler ses chaînes et rejeter sur la rive les soleils déchus de la liberté offensée).

On fait de l'ombre en respirant.

(Fillette, la bouleversaient les matins manchots, au milieu de la ronde, avec leur maladresse d'infirme).

De la terre, se souvient-elle du rire du cerceau essoufflé, vacillant sur la route et du soupir des rideaux poussiereux qu'elle soulevait jusqu'à l'aurore?)

Les murs, peu à peu, ont desseré leur étreinte, car il n'y a pas d'éternel amour chez les pierres. Un à un, ils ont redécouvert, dans les ruines, l'anonymat de leur destin.

II

Les pas sont des toits espérés. En marchant, je prive de chaleur le sol que mes pieds abandonnent.

III

Je suis descendu plus bas que les prunelles le permettent. (Là où l'obscurité devient gradins gratuits, vertige volé à la vigie).

L'âge de la transparence hante la mémoire des hommes. Les guerres contribuent à son prestige.

Ta chevelure est le halo effilé de mon désespoir. (Ton visage était-il l'astre d'où serait né le matin?)

Les mains grimpaient, sauvages, jusqu'à l'ouverture du gouffre qu'aucun passant ne soupçonne, distrait par les plis ondoyants des heures illuminées qui strient le ciel.

IV

(Il faut admettre notre absence du monde, notre confortable assurance face aux marionnettes inspirées dont rêvent les enfants. Il faut admettre notre irréalité respectueuse des allées et venues de ces créatures encombrantes).

V

Je t'ai trouvée sur le chemin qui conduit au vent glacé des cimes.

Savions-nous, au faîte de nos forces, qu'il faudrait nous laisser choir, douloureux diamants, dans l'eau régénératrice?

VI

La pluie martèle l'amour.
(L'orage est plein de reproches).

Debout, calé sur ses jambes, l'homme défie la foudre.

Entre l'orteil et l'index levé, le soleil enseigne à voir.

ORIGINE DE LA RACE

Le front était une moite patience; les yeux, un désir exacerbé; les pieds, les mains, l'aventure éveillée d'un homme.

(De leur pays lointain, les astres étaient venus former le cortège majestueux des siècles retrouvés).

Des racines au fruit, les tempes verdissent, les sourcils se dorent.

Le temps était le bouquet de roses, le vin pétillant aux promesses d'arbre de Noel, la trace, près de la mer, de nos corps emmêlés.

LE MASQUE ET LES JOURS

I

On ne bâtit pas sur la pierre creuse. (Sur la neige des sommets, encore moins?)

Les souvenirs voient leur emprise sur l'homme grandir à mesure que s'estompe le but.

(Murailles aux sempiternelles manifestations de force.
Il suffit de l'entêtement d'une larme, il suffit d'un fétu d'air entreprenant pour que la blessure soit mortelle).

Demain est le jour des voleurs.

De nos multiples visages, l'unique persiste; rocher sur lequel s'appuie la fatigue de la mer.

II

Le port garde sa parole. (Garde-t-il la ceinture des noyés?)

En bordure de l'abîme, scintillante couronne d'exil.

Les morts participent avec nous à l'éclosion des énigmes fourchues qui égratignent l'espace.

METAMORPHOSE DE LA MATIÈRE

Un homme soulève la terre dans les foires.

(La sueur, goutte à goutte, a formé le lac dans lequel, veilleurs du passé, les peupliers se mirent).

Les filles animent les balançoires. (Le ciel n'est que froissement de jupes au vent, troublants faisceaux de chair).

Le coeur est une algue dans le fond de l'air, un coquillage éloquent (pour soi-même) entre les doigts de la voyante.

Les haut-parleurs se disputent un univers insolite de musique et de cris où la voix humaine avoue son humiliant échec.

Spectaculaire combat de coqs du viol et du vide.

Un réverbère compte les perles jaunes de son collier.

La rue est le filet de sang. Mais qui l'arrêtera dans son désir têtu d'abreuver les déserts?

ANDRÉ VANNIER

CHANSONS

Gérard se souleva sur le coude et contempla la jeune femme allongée près de lui. Elle lui sourit gentiment et, fredonnant, bouche fermée, un air à la mode, glissa les doigts dans ses cheveux.

— Pourquoi n'avez-vous jamais téléphoné? demanda-t-il enfin.

Elle laissa retomber son bras, le regarda un long moment sans rien dire, puis, baissant les yeux, murmura:

— Vous m'avez reconnue?

— Vous n'avez pas tellement changé.

— Depuis six ans?... Je croyais pourtant... alors j'ai perdu toutes ces années!

— *Nous* avons perdu!

— Pourquoi: nous?

Il lui prit la main.

— Vous n'aviez rien pensé, l'autre fois?

— Non; et puis d'ailleurs, j'ai oublié. Ce n'était pas moi, du reste, c'était Yvonne.

— Pourquoi avez-vous changé de nom?

— Je voulais tout changer et jusqu'à tout à l'heure, je croyais avoir réussi.

— Réussi, sans doute, dans la mesure où vous vous êtes fait un nom, un nom qui rapporte, mais je ne crois pas que vous vous soyez trompée vous-même.

— Trompée, non, mais consolée, tant bien que mal. Enfin, je me croyais beaucoup plus forte, et c'est pourquoi je suis ici.

— Je n'avais pas envisagé que vous puissiez accepter.

— Alors, pourquoi l'avez-vous demandé?

— Je voulais savoir si je ne m'étais pas trompé, si Paule Dorenval était bien la petite Yvonne Aymard que j'avais deux fois invitée à déjeuner et qui, ensuite, avait disparu.

— Yvonne ne serait pas venue ici.

— Aussi, quand vous avez dit « oui », ai-je pensé qu'il ne s'agissait que d'une ressemblance.

— Et d'une vulgaire bonne fortune...

— Non pas vulgaire. Même si vous n'étiez pas Yvonne Aymard, le seul fait de me la rappeler conférait à l'aventure un rien de mystère qui effaçait la banalité de la rencontre.

— Vous n'êtes pas tendre pour cette pauvre Paule!

— L'est-elle à mon égard?

— Elle est assez bonne fille, comme vous avez pu voir... Vous lui plaisez, alors, mon Dieu, pourquoi pas?

— Et Yvonne, je ne lui plaisais pas?

— Je ne sais pas. Yvonne croyait à la vertu, au grand amour, au mariage, sans doute au sacrifice. Autant de mots qui vous rendent l'existence impossible.

— Vous n'y croyez pas, vous, Paule?

— Pas plus que vous, apparemment!

— Je vois... Vous... enfin Yvonne a cru...

— Rien du tout, soyez tranquille. Mais il n'y avait rien à espérer de pareilles relations; alors, à quoi bon?

— N'était-ce pas juger bien vite?

— L'incertitude permet de si beaux rêves. Yvonne aimait beaucoup rêver. C'est tellement moins dangereux, vous ne trouvez pas?

— Oui, bien sur. J'ai rêvé, moi aussi, à Yvonne. Cette disparition si complète, je ne comprenais pas. Vertoux lui-même ne la voyait plus.

— Vertoux la connaissait si peu! En vérité, elle ne voyait personne, du moins dans le métier, si l'on peut parler ainsi de poésie, et cette rencontre avec vous avait été un curieux concours de circonstances. Je crois que lorsqu'on lui a dit que vous aimeriez la voir, elle a imaginé tant de choses que, fatalement, elle a été déçue.

— Qu'attendait-elle?

— La gloire, mon cher, puisque vous, Gérard Dulène,

souhaitiez la connaître. Et ce poême que vous aviez lu, il fallait bien qu'il vous ait plu pour vous donner envie de rencontrer l'auteur!

— Il était intéressant, ce poême, mais tellement enfantin!

— Je sais, mais il représentait quelque chose.

— Il fallait continuer.

— Il fallait aussi manger. Et la chansonnette s'est révélée pour ce faire, infiniment plus efficace.

— La chansonnette n'empêche pas la poésie.

— Je l'ai cru au début. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai pris un autre nom, réservant le mien au grand Art. Et puis, au bout de quelques succès (c'est agréable le succès, vous savez) Yvonne n'a plus eu le courage de lutter contre Paule, d'autant que, peu à peu, Paule s'est arrangée pour bousculer ces grands mots qui tenaient si fort au coeur d'Yvonne: vertu, grand amour, etc... Dès qu'on a fait le premier pas, il n'y a plus raison de s'arrêter.

— Oui, je sais.

— Voyez-vous, il me semble que nous avons plus de chances de nous entendre aujourd'hui qu'il y a six ans.

— Nous entendre, oui, sans doute, mais...

— Mais, rien d'autre, je vous comprends! Paule vous ressemble trop pour qu'il nous soit possible de dépasser la bonne entente. Elle est sans réticence et partant, sans mystère. Quant à moi, je n'ai plus lieu de me poser la moindre question à votre sujet. Il n'y a que vos écrits qui me restent inintelligibles, et je les aime ainsi, mais il me faudra maintenant les détacher de vous, car peut-être risquerais-je d'y voir clair, alors qu'avant j'y trouvais souvent nourriture pour mes imaginations.

— Vous ne m'avez jamais oublié, Yvonne?

— Jamais, ce serait trop dire, mais par périodes vous redeveniez très présent, entre deux chansons, si vous voulez. Du coup, Yvonne reprenait quelque vigueur et tentait d'écrire. Malheureusement, Paule lisait par dessus son épaule et ricanait. Alors, vous comprenez, cela n'allait jamais bien loin.

— Vous me rendez Paule bien antipathique.

— A vous ou à l'homme de lettres?

— L'un ne va guère sans l'autre.

— Pourtant, tout à l'heure, il ne m'a pas semblé que vous

faisiez de la littérature, et Paule aurait plutôt pensé qu'elle vous plaisait.

— Vous parlez de l'animal...

— Non pas, je parle de l'homme conscient qui jouit de son plaisir, qui l'anticipe, et le retient, et le prolonge. N'est-ce pas justement ce qu'ignore l'animal?

— Oui, Paule, vous me plaisez, physiquement, bien plus qu'Yvonne. Je suis un peu lâche, vous savez, et paresseux. Je n'aime pas les conquêtes difficiles, les conséquences risquées. Et voyez-vous, pour être honnête, je dois vous dire qu'Yvonne, avec moi, n'aurait sans doute jamais rien eu à craindre; enfin, je crois.

— Alors, c'est pour cela qu'elle n'a pas téléphoné. Les tièdes relations de professeur à élève n'étaient pas de son goût. Vous auriez été, au bout de trois nouvelles entrevues, absolument lassés l'un de l'autre, tandis qu'en coupant net et vif, elle a gardé de vous, et vous d'elle, un goût d'en apprendre plus long. Mais je devrais dire: elle avait gardé, vous aviez gardé. Car maintenant nous savons. Il ne reste plus pour nous que le plaisir, émoussé d'ailleurs puisque nous l'avons goûté. Croyez-vous, Gérard, que demain, faire l'amour nous semblera tellement agréable?

— Nous ne pouvons pas prévoir, donc il faut essayer.

— Justement, nous ne pouvons pas prévoir. Alors, coupons avant d'être déçus. J'aime cette nuit. J'aime votre corps, la façon dont vous m'avez aimée. Demain, peut-être pourrions-nous faire mieux, mais peut-être moins bien. Et même si ce n'était pas demain, la déception, ou l'ennui, finirait toujours par vaincre notre passion à fleur de peau. Je suis sure d'aujourd'hui. Ne vaut-il pas mieux se séparer sur cette agréable assurance?

— Yvonne n'a pas voulu me revoir pour demeurer sur un doute. Paule me quitte pour conserver une assurance.

— En fait cela revient au même.

— Je disais tout à l'heure que vous n'aviez pas changé. J'avais raison.

— Si vous voulez. Yvonne croyait au grand amour. Paule ne croit plus qu'au plaisir, mais l'une et l'autre défendent leur croyance de la même façon. On change facilement d'opinion, moins de façons d'agir.

— Pourtant, vous ne m'avez pas abordé comme l'avait fait Yvonne.

— Les circonstances étaient bien différentes. Il faut dire aussi que depuis longtemps je redoutais ce moment-là et partant, m'y préparais, car, bien que nous évoluions dans deux cercles étrangers l'un à l'autre, il était fatal qu'un jour ou l'autre nous nous retrouvions face à face.

— Moi qui vous cherchais dans le mien, je n'aurais jamais imaginé qu'en acceptant de suivre une vague connaissance à ce cocktail, je vous découvrirais comme l'une des vedettes de la soirée.

— La seule vedette, mon cher, c'est Véra Trouvair. Ensuite, il y a Gisèle Oudot. Je ne viens qu'en troisième.

— Dans le travail, c'est pourtant vous qui commencez.

— A l'origine, oui, mais maintenant nous travaillons ensemble Gisèle et moi, la plupart du temps. Et puis Véra ne manque jamais d'intervenir. Entre la chanson que nous avons composée et celle qu'elle chante il y a souvent de notables différences. Elle a raison, d'ailleurs, puisque c'est elle qui affronte le public.

— Dans son genre elle a beaucoup de talent.

— Heureusement. Cela me console quelquefois. Quand je l'entends chanter ces paroles que j'ai écrites, il me semble qu'elles prennent une force, une densité humaine que je n'aurais jamais imaginées en les voyant sur mes brouillons. Cela tient sans doute à ce qu'elle est convaincue. Moi je ne le suis pas. Yvonne ne l'est plus.

— Et Madame Oudot?

— Gisèle? Pour elle, son ambition serait de composer un opéra. Elle en parle sans cesse et cherche à me persuader d'en écrire le livret pour se mettre ensuite au travail.

— Mais pourquoi ne le faites-vous pas?

— Je n'ai pas le courage. Et puis d'ailleurs, je n'ai aucune idée.

— Peut-être... peut-être pourrais-je vous aider!

— Vous?

— Oui, moi. Pourquoi pas? J'ai toujours rêvé de théatre et tous comptes faits, il me semble qu'un opéra s'accommode mieux de poésie qu'une simple pièce.

— Je peux vous présenter à Gisèle, si vous voulez. Elle vous dira comment elle envisage son histoire.

— Mais vous?

— Oh! moi, cela ne m'amuse pas. C'est bien trop long. Vous comprenez, je bâcle une chanson en une après-midi, enfin j'entends, le gros-oeuvre. Tandis qu'un opéra, il faudrait y passer des mois entiers pour, en définitive, n'être pas satisfaite du résultat. Alors débrouillez-vous avec Gisèle si l'affaire vous tente mais ne comptez pas sur moi.

— Mais justement, c'est à vous que je tiens.

— Professionnellement parlant ou... sentimentalement?

— L'ensemble produirait peut-être un heureux résultat.

— C'est aussi imprévisible qu'un enfant.

— Je crois que l'expérience vaut la peine d'être tentée.

— Et si votre style ne plait pas à Gisèle?

— Nous chercherons un autre compositeur.

— Je ne peux pas me permettre de me fâcher avec elle. Je lui dois trop, j'en ai trop l'habitude.

— Mais pourquoi ne lui plairais-je pas?

— Elle n'aime pas les hommes! Enfin physiquement.

— Et bien, parfait! Nous aurons l'esprit plus libre.

— Mais elle risque d'être jalouse.

— Comment cela, jalouse?

— Oh! c'est une vieille histoire, mais je crois qu'elle garde encore quelques illusions. En tous les cas, elle préfère ne pas connaître mes amis.

— Vous voulez dire que...

— Oui, mon cher, vous avez parfaitement compris. C'est ainsi que ma carrière a débuté. J'ai rencontré quelqu'un qui connaissait Gisèle et qui m'a présentée. Mes vers ont plu et moi aussi. J'étais flattée, et puis, vous comprenez, une amitié féminine, même passionnée, cela me semblait sans danger. Ensuite, mon Dieu, il n'y avait plus tellement moyen d'arrêter. J'aime beaucoup Gisèle, vous savez: c'est une fille bien. Elle a été très chic avec moi, même après, quand j'ai voulu essayer... autre chose. N'empêche que j'évite de lui en infliger les preuves.

— C'est très délicat de votre part.

— Ne soyez pas prude, Gérard. Croyez-vous que vous valez

mieux que moi? Ne tâchez-vous pas de cacher à votre femme que vous la trompez?

— Elle n'a plus d'illusions sur ma conduite, depuis longtemps.

— Oh! Gisèle sait très bien à quoi s'en tenir sur mon compte. Mais quand je suis avec elle, pour notre bonne entente, il est préférable qu'il n'y ait personne d'autre, surtout quelqu'un qui compterait pour moi.

— Ne parlons plus de l'opéra.

— Si je m'y mettais un jour, peut-être accepteriez-vous de me conseiller?

— Evidemment. Mais cela n'a plus le même intérêt.

— Au fond, pourquoi ne pas essayer? J'en parlerai à Gisèle comme si je devais l'écrire seule et puis, ensuite, nous verrions bien ce qu'elle dirait. Même si elle refusait de s'en inspirer, cela n'aurait pas tellement d'importance, tout au plus un tas de papier supplémentaire dans nos tiroirs.

— Vous voulez vraiment que nous essayions?

— Maintenant oui, mais demain?

— Qu'importe demain, nous vivons aujourd'hui.

— Vous avez raison. De toutes façons, le plus bel opéra sera celui que nous imaginerons cette nuit. Mais quel sujet choisir?

— Il faut que nous inventions une histoire moderne et magique tout à la fois. Un conte de fée logique et improbable, une histoire que nous aurions pu vivre mais qui ne commença jamais.

— L'histoire d'Yvonne, par exemple, et de son amour pour Gérard.

— Elle l'aimait?

— Elle aurait pu l'aimer. Il était beau, n'est-ce pas? Séduisant, à coup sur, et loin d'elle, un peu par l'age, surtout par sa situation littéraire.

— Beau, non! Séduisant, peut-être! Quant à la situation littéraire, même s'il avait publié quelques livres (deux minces plaquettes en vérité) personne en dehors du cercle d'initiés n'avait lu les poèmes de Gérard Dulène.

— Yvonne, du moins quant aux lectures, commençait à faire partie du cercle d'initiés et admirait Gérard Dulène. Et Gérard Dulène voulait la connaître. N'était-ce pas suffisant

pour exalter une âme romanesque? Quel age avait-il? A quoi ressemblait-il. Que penserait-il d'elle? Pour se garder des désillusions, elle se persuadait qu'il était vieux et laid, mais son coeur protestait. Encore jeune, un peu triste, un peu lointain, mais tendre et prêt à apprécier son charme de jeune fille, c'était ainsi qu'elle le souhaitait.

— Et comment le vit-elle?

— D'abord très jeune, presque de son âge et cela la surprit, la dérouta même. Tout l'équilibre de ses constructions bascula et, pierre à pierre, elle dut remettre debout l'édifice symbolisant leurs relations. En même temps; elle remarquait qu'il portait une alliance et s'en voulut de n'avoir pas pensé qu'il put être marié.

— Autrement dit, elle a été déçue?

— Non, pas déçue, mais prise de court, ayant imaginé presque toutes les possibilités sauf celles de la réalité. Aussi ne savait-elle guère ce qu'il convenait de penser à la suite de cette première rencontre. Et la semaine qui s'écoula jusqu'à la seconde, Yvonne la passa à s'interroger sur l'impression qu'elle avait de Gérard Dulène, et ne parvint pas à définir précisément ce qu'elle ressentait au souvenir de leur entrevue.

— Je m'en souviens très bien de la petite Yvonne Aymard, ce jour-là. Elle était propre et nette, coiffée serré, l'air sérieux dans son tailleur, attentive à mes paroles, appliquées dans ses réponses. Timide et voulant plaire tout à la fois, je la trouvais touchante...

— Et un peu ridicule!

— Non pas ridicule, mais plutôt un peu fade. Et cela me surprit car ce poême que j'avais lu, malgré toutes ses maladresses, laissait entendre plus de passion que n'en révélait son visage.

— Vous ne l'avez pas trouvé joli, ce visage?

— Trop joli, peut-être, pour m'attirer. Il me semblait sans vie, sans désir, comme un jardin sans mauvaise herbe.

— C'est qu'elle ne vivait guère ce jour-là. Attachée à vous plaire, elle se faisait l'écho de vos paroles et n'aurait pas songé une seconde à lancer une opinion que vous n'auriez pas partagée. Pourtant ce n'était pas flatterie de sa part ou même incapacité à parler. Mais en quelque sorte, avant de vous admettre à partager ses convictions intimes, il lui fallait mesurer

votre réceptivité, déterminer les former sous lesquelles vous risqueriez de mieux accepter ses confidences, amener votre coeur à battre au même rythme que le sien.

— Elle pensait vraiment tant de choses, ce jour-là?

— Oui et non. Je détaille aujourd'hui, je fausse aussi probablement, dans la mesure où je suis amenée à définir des sentiments confus, même inconscients. Mais je crois bien que c'était ainsi qu'elle était près de vous ce jour-là.

— Et pour le second déjeuner?

— Je ne sais plus très bien. J'y ai si souvent repensé depuis que j'ai dû fausser tous mes souvenirs.

— Vraiment vous y avez repensé plus d'une fois?

— Cent fois, mille fois, je ne sais plus. D'abord, pour cette deuxième occasion, j'étais bien moins soucieuse de ma toilette. Vous étiez jeune et guère plus riche que moi, nous n'avions que faire de ces apparences matérielles. Je voulais croire que nous deviendrions camarades puisque nous avions la même passion de la poésie; et malgré moi, cette camaraderie prenait déjà un air de communion. Je me risquais même à prononcer pour moi seule le beau mot d'amitié. Vous étiez marié, vous m'aviez parlé, brièvement pourtant, de vos enfants, je ne pouvais pas, je n'avais pas le droit d'imaginer une seconde l'éventualité de l'amour entre nous. Au reste, je savais mal ce qu'était l'amour. A seize ans, j'avais adoré l'un de mes professeurs, femme hautaine et distante, certainement intelligente mais si loin de moi qu'elle me semblait plus une divinité qu'un être humain. En même temps, j'éprouvais pour un de mes cousins, élève de Saint-Cyr, une admiration éperdue que je tentais d'assimiler à l'amour, mais je sentais confusément qu'il y manquait de la tendresse, de l'abandon, du palpable. Plus tard, mes camarades de Sorbonne avaient, au contraire, trop de palpable et plus assez d'essence divine. Aucun d'eux n'essaya d'ailleurs de m'entraîner à partager une expérience uniquement physique. J'imagine assez bien, aujourd'hui, combien je devais leur paraître froide et dénuée de ce qu'on nomme « sex-appeal ». Enfin, j'attendais l'Amour, le Grand Amour, et Gérard Dulènc, avant que d'être vu, je l'imaginais bien un peu comme celui qui me le ferait connaître. Mais je vous ai vu et vous étiez encore trop proche de mes camarades pour que mes illusions ne sombrent pas là aussi. Et puis vous étiez marié.

— Et vous étiez persuadée que le mariage était une cuirasse contre un amour autre que conjugal?

— Non, pas exactement. Vous auriez eu quarante ans, j'aurais pu douter de votre fidélité. Vous en aviez vingt-huit ou trente et je n'imaginais pas que déjà votre femme ne vous suffisait plus.

— Nous étions mariés depuis huit ans! C'est long huit ans, vous savez, surtout à cet âge-là...

— Ne venez pas me raconter qu'il s'agit d'une erreur de jeunesse!

— Et pourtant, c'est un peu ça. Je ne veux pas dire que ma femme ne soit pas agréable; non, je l'aime bien, et quand nous nous sommes mariés j'étais amoureux d'elle, sincérement, mais j'avais juste vingt et un ans et l'amour a passé petit à petit, et je me suis aperçu que d'autres femmes me plaisaient, puis me tentaient. Je n'ai pas résisté très longtemps. Je voulais vivre. Il me semblait avoir en moi tant de forces que ma femme ne suffisait pas à consumer! Enfin, l'erreur de jeunesse, dans mon cas, ce n'est pas d'avoir épousé Thérèse que j'aime toujours profondément, mais de m'être marié.

— Pourquoi ne divorcez-vous pas?

— Oh! par habitude, sans doute. Thérèse ne se plaint pas, il y a les enfants. Et puis, malgré tout, c'est assez confortable, un foyer.

— Vous avez de la chance d'être un homme. Vous avez la part belle et cela vous paraît tout naturel!

— Non, là vous vous trompez. Je suis lâche mais je suis conscient et je redoute le jour où Thérèse partira pour vivre avec un autre homme plus digne d'elle. De toutes façons, il est trop tard, il n'y a plus rien à changer, et je ne pourrais plus vivre autrement.

— Moi non plus, j'imagine! Et les illusions d'Yvonne, quand j'y songe, me font sourire, ou bien parfois, me donnent envie de pleurer. Vous ne trouvez pas que c'est triste de devenir si différent de l'idéal qu'on s'était fait de soi, à vingt ans?

— Oui bien sur, mais... c'est la vie.

— Comme voilà une phrase poétique, originale, mon cher Gérard!

— Vous pourriez en faire une chanson. Comme titre ce ne serait pas mal, non?

— Je crains fort qu'on ne l'ait employé avant nous, mais après tout, pourquoi pas?

— En tous les cas, nous voilà bien loin de notre opéra!

— Et même d'Yvonne. Nous généralisons sur l'existence avec la plus banale des philosophies. C'est indigne de nous!

— Où placez-vous donc notre dignité?

— Dans un certain désenchantement poétique. C'est joli, vous ne trouvez pas?

— Oui, mais qu'entendez-vous par là?

— Je ne sais pas très bien, mais l'impression suggérée en moi par les mots « désenchantement poétique » me semble correspondre exactement à notre situation.

Gérard se laissa retomber sur le dos et considéra le plafond.

— Voulez-vous une cigarette? proposa Paule.

— Volontiers.

Elle se leva nonchalamment pour aller prendre son sac et revint vers le lit avant de l'ouvrir. Gérard, attentif, surveillait ses mouvements. S'appuyant au montant, elle s'assit sur le bord du matelas et retira du sac le paquet de cigarettes et le briquet. Elle en alluma une qu'elle tendit à Gérard puis une seconde qu'elle conserva au coin des lèvres le temps qu'elle allât reposer le sac sur la table.

— Yvonne ne fumait pas! dit Gérard.

— Non, c'est une habitude que je dois à Gisèle.

Ils fumèrent un moment en silence, évitant de se regarder.

— Qu'elle heure est-il? finit par demander Paule.

— Quatre ou cinq heures du matin. La mauvaise heure, quand on ne dort pas.

— Je me réveille souvent à cette heure-là et, dans le noir, la vie me semble affreuse, inutile, et je me dis que la mort serait agréable. J'espère que ce sera à cette heure-là que je mourrai. J'aurai moins de regrets.

— Mais aujourd'hui?

— Comment cela?

— La vie vous parait-elle inutile?

Elle haussa les épaules et se leva pour aller écraser sa cigarette dans le cendrier de la table de nuit.

— Paule?

— Oui?

— Vous n'êtes pas la même que tout à l'heure. Qu'y a-t-il?

— Rien... ou plutôt si. Je dois avoir envie de dormir.

— Eh bien dormons. Nous avons tout notre temps, je suppose.

— Sans doute, mais...

Elle demeurait debout à considérer Gérard toujours étendu sur le lit, gêné soudain d'être nu sous ses regards.

— Il vaudrait mieux que je rentre chez moi! dit-elle enfin.

— Vous ne pouvez pas sortir seule à l'heure qu'il est.

— Accompagnez-moi!

— Mais que penseront les gens de l'hotel?

— Ils n'ont aucune illusion, j'imagine, quant à ce que nous sommes venus faire ici. Alors, que leur importe que nous partions à cinq heures du matin!

— Sans doute, mais... je n'ai pas envie de vous laisser partir encore. Je voudrais...

Gérard tendit la main vers Paule qui la prit sans conviction.

— Revenez près de moi!

Elle se laissa ramener sur le lit. Il la prit contre lui, l'embrassa, mais son corps ne répondait pas au sien.

— Déjà lasse de moi? demanda-t-il.

— Lasse tout court, mon pauvre Gérard. Vous voyez, je vous déçois. Il aurait mieux valu que je m'en aille tout de suite après... l'amour, si l'on peut dire. Je trouve qu'on ne devrait jamais parler car les mots finissent par nous trahir et nous gâcher toute possibilité de retour en arrière.

— Est-ce ainsi que vous agissez d'ordinaire, quand vous rencontrez un garçon qui vous plait?

— J'essaie, mais ce n'est pas facile.

— Et vous auriez souhaité faire de même avec moi, comme avec n'importe qui?

— Je ne sais pas...

— Paule... dites moi, pour vous, cette nuit, ce n'est pas tout à fait la même chose, non?

— C'est un peu plus lamentable, si vous voulez!

— Lamentable? Vous êtes cruelle!

— Pour moi, surtout, mon pauvre ami!

— Je ne vous comprends vraiment pas.

— Non? Vous ne comprenez pas combien il peut m'être pénible, devant vous qui avez connu Yvonne, de me conduire de la sorte?

— Mais tout à l'heure vous disiez...

— Oh! bien sur, j'étais satisfaite, je ne réfléchissais pas.

— Pourquoi réfléchissez-vous maintenant?

— Croyez-vous qu'on puisse s'en empêcher? Surtout après les souvenirs que nous venons d'évoquer...

— Je voudrais vous aimer! J'entends, être amoureux de vous.

— Ce serait drôle n'est-ce pas? d'être amoureux. Ni vous ni moi ne savons plus très bien ce que c'est un être amoureux!

— Essayons, Paule, voulez-vous?

— Il faudrait que vous m'appeliez Yvonne, cela viendrait peut-être plus facilement.

— Yvonne? Oui, ce serait mieux.

— Gérard? Si nous pouvions vraiment... si nous pouvions effacer toutes ces années, ces aventures si vides, si tristes, ce nom qui n'est pas le mien, ce métier stupide que je fais... et puis nous rencontrer avec toutes nos belles illusions, notre fraîcheur, notre jeunesse... comme je vous aimerais!

— Yvonne est toujours là. Il faut qu'elle retrouve son courage, son ambition, il faut qu'elle triomphe du quotidien, de l'argent facile et des plaisirs hatifs dont Paule est accablée.

— Et vous l'aimerez cette Yvonne, pauvre, hésitante? Et vous saurez briser à la force de votre amour ses réserves et ses scrupules?

— Je veux essayer.

— Et si nous réussissions Gérard? Si nous nous aimions, que ferions-nous de ces obstacles qui nous séparent: votre femme, vos enfants, Gisèle, mon métier? Pouvons-nous, par amour, oublier du jour au lendemain toutes nos obligations?

— Ne soyez-pas absolue!

— Je ne veux pas d'un amour médiocre et qui se cache.

— Si nous partions?

— Ce serait une fuite honteuse...

— Pourquoi vouloir jouer battu d'avance?

— J'ai peur, sans doute, peur de souffrir ou bien de me jouer la comédie.

— Il n'est pas nécessaire de prétendre à l'éternité, même pour un très grand amour.

— Oh! je sais! Mais il y a aussi l'habitude. Si notre amour devenait une « liaison »?

— Vous importe-t-il tant de savoir ce qu'il deviendra? Pour moi je souhaiterais qu'il soit, maintenant, tout à l'heure, demain. Je n'envisage pas l'année prochaine ou même le mois suivant.

— Comme vous êtes pratique!

— N'ai-je pas raison de l'être?

— Si, et je vous envie!

— Tâchez de l'être aussi.

— Comment faut-il faire?

— Eh bien, tenez, si nous discutions de notre emploi du temps pour la journée qui vient?

— Il faut d'abord que je rentre chez moi.

— Bon, mais ensuite?

— J'ai rendez-vous avec Gisèle à dix heures.

— Serez-vous libre pour déjeuner?

— Je ne sais pas... Enfin, si, c'est possible, mais très tard.

— Aucune importance; moi je n'ai pas d'occupation précise. Je peux attendre.

— Entre une heure et une heure et demie, si vous voulez?

— Entendu.

— Où?

— Vous vous souvenez du restaurant?

— Oui...

— Je serai dans le square qui se trouve à côté.

— Bon.

— Comme vous êtes pratique, Yvonne. Où, oui, bon! Moi qui souhaiterais d'entendre des phrases douces...

— Ne vous moquez pas de moi. J'ai vraiment très peur, vous savez! Il me semble tout d'un coup que ma vie dépend de cette journée. J'ai peur et quand j'ai peur, il vaut mieux que je me taise.

— Si nous pouvions dormir...

— Il est trop tard maintenant. Il doit faire jour, je suppose, et je peux rentrer seule.

— Ne partez pas encore.

— A quoi bon attendre plus longtemps?

— Assurément, mais j'aimerais... en tous cas, je vais vous raccompagner.

— Non, je vous en prie. Je préfère rentrer seule.

— Pourquoi?

— Pour réfléchir un peu, retrouver mes esprits; pour me laisser aller. J'ai besoin de me reposer.

— Je vous fatigue?

— Oui, Gérard, vous me fatiguez terriblement.

— Cela ne veut pas dire que je vous ennuie?

— Non.

— Alors, je vous laisse partir.

— Merci.

Paule commença à remettre ses vêtements, tournant le dos à Gérard toujours allongé sur le lit et qui, pensivement, surveillait tous ses gestes. Lorsqu'elle fut habillée, elle se retourna et lui tendit la main.

— Au revoir! dit-elle.

— A tout à l'heure!

Elle hocha la tête, sourit, lâcha la main de Gérard et marchà vers la porte qu'elle ouvrit.

— Yvonne! cria Gérard.

— Oui?

Elle était déjà dans le couloir.

— Vous viendrez au restaurant?

— Peut-être.

La porte se referma comme il sautait à bas du lit. Il demeura un long moment immobile, seul et nu, au milieu de la chambre d'hotel qu'il n'avait pas encore pris le temps d'examiner.

MICHAEL FRANCIS GIBSON

INVOCATION POUR LA NUIT DE NOËL

pour S. et L.

Déjà, outre la vitre close, dort tout veilleur en sa cité enclose; cité bordée de neige ourlée, bordée de langes. Nuit longue, nuit sans envols. Nous veillons ce silence à la chaleur des lampes, et son rouet allonge le souffle de chacun.

Une voix: « Prends ma main. »

Nous approchons, nos bras se mêlent, et nos haleines, comme de sages bêtes aux crêches tièdes des campagnes.

Est-ce sous ces clartés faibles que la lumière nous vient?

N'importe où ni comment naît un enfant. Pour sauver le monde il suffit qu'il soit Dieu.

Vieux hommes! comme l'enfant mange une image quand le fruit fait défaut, vous paîssiez l'immédiate pomme des raisons. Etes-vous déçus, dites, par les saisons de terre, par la louange des patients? vous qui pensiez, le soir sous la fenêtre, l'idée divine, et nos bras en faute d'être faibles, d'être homme, de mourir, de chanter. Mais naîsse un enfant! Il suffit qu'il soit Dieu pour nous rendre nos yeux, pour nous rendre nos mains, moîtes de rêve, à la face des choses.

Ah, combien désiré, l'avons nous poursuivi! mal poursuivi dans le repos des mains; comme un délire poursuivi, et comme un rêve; comme une idée à nous dans nos mémoires enfuie, et poursuivi d'angoisse comme le nom perdu d'un mort qu'on jura d'honorer. Plus qu'une mère désiré — et nous pleurions de ne pouvoir, de désir, le créer.

Puis vint ce jour, suivant l'augure, peu propice; (un Dieu naît-il ainsi sans la terreur sur nous des méssagères vues, et sans foudre en sa force?) — mais vint ce jour d'hui (au soir il neigeait) et nous l'avons trouvé — ô simple, simple — en la salle fermée, sur tes bras admirables, ô soeur, ô amie; nous revenant comme un baiser entre tes bras connus, qui les déborde le tenant, qui les embrasse l'embrassant. Ça vit! Et nous aussi, par cela, nous vivons, de le savoir qui vaut à l'égal du pain.

Dans la nuit longue on se rappelle du grand éloignement de nos calculs, ah, plus lointains que toute nuit lointaine sur nos toits. Ayant mémoire de notre poids nous ramenons nos fronts anciens vers l'humble Roi: sauve-nous, enfant, malgré nos oeuvres, nos labeurs. Nous revenons si pauvres du désert des songes, ah, dis ton nom, enfant, pose-le entre nos paumes, en guise de richesse, en guise de soleil pour nommer ce royaume.

Dans cette nuit, saurons-nous lire sous ces lumières le front tout simple et les deux yeux clos, la main fermée, le corps muet emmailloté qui précède les songes? Et saurons-nous quel chiffre nous tenons pour nous sauver? Et saurons-nous connaître sous la lampe, et pour toujours, la paix promise, et le Roi véritable en son sommeil?

LA NUIT TRANSATLANTIQUE

Fin de jour. Terre Neuve.

Nous laceons la terre toute entre les mailles de nos parcours.

L'avion est véritablement notre pensée, agissante pensée: au dessus des saisons le lieu et lien commun, aérien. Sa ménace est celle de la pensée aussi: prompte, son aile déréalise le monde. Notre marche à la fin est le seul arpenteur qui me dise ma taille et la figure vraie de tout terroire. Ce voyage trop pur est un arbre grandi sous la nuit seule et qui nous ferait oublier la vraie mesure de notre temps, de notre pas.

Un peu de prudence, pourtant, nous récompense. Que les nuages s'écartent et voici, d'une part, sous le jour finissant, l'arc épic de la mer (presqu'absente déjà, la mer, à cette hauteur entre les voiles, immenses, de la sérénité), et d'autre part le continent, inscrit comme un livre des chiffres de notre histoire. Tant de vies sous nos yeux devraient nous émouvoir et nous faire mesurer avec justesse l'empan du pas que nous faisons. La pensée lucide a ce mérite.

Elle reste une hauteur perilleuse, utile au voyageur. Aussi n'est-ce pas par elle, Icare, mais par la vigne, la tiède grappe alourdie, que nous parferons, hommes, notre conquête du soleil.

Grande altitude sur la mer. Nuit tombée.

L'artifice est l'armure monstrueuse du faible, le masque de son orgueil.

Bien sûr, disant orgueil *je n'entends aucune surestimation purement humaine: l'orgueil est de croire pouvoir, par ses astuces, se suffir. Nous le savons pourtant, nous, les vivants, l'astuce est monnaie creuse et celui qui s'en sert ne conduit pas ses guerres vers le pays réel. A gauche et droite il jette, pour se garder, les épouvantes du silence, la foudre pure de sa terreur, et sur ses tables de stratège ordonne sa guerre d'absence et de calcul.*

Misère! mais qui n'a cet orgueil? et qui n'est mort d'abord de cette mort? et qui n'est cet enfant que la peur détermine? Car c'est la peur qui écartelle et cambre, insupportablement, sur tous les vents venus de l'univers, la peur qui oppose, qui arme, qui clot, et qui enfin conçoit les suffisances fatales de sa mort. Car: « Il faut vaincre! » dit la peur. — Ainsi mourons-nous à tout ce qui est vrai.

« Mais s'il nous fallait craindre tout ce que nous aimons? Quel choix serait offert sinon de nous suffir? Si l'on t'a enseigné par la terreur que tout l'aimable te sera fatal, à quelle table iras-tu t'asseoir de bon gré? » Qui saura rompre une telle leçon? Et pourtant ton absence est notre exile aussi, et nous nous ne vivrons pas sans t'avoir consolée.

Notre pain est pour toi, nos rires, nos amours, ces choses vraies pour toi entre nos mains de pauvre. Et toi qui vas en

rêve et les yeux dépouillés, si tu savais les accepter, le bois de notre table et ce banc partagé, tu serais, près du soleil, la vraie fortune assise à nos côtés.

La seule nourriture sera ta main ouverte — le reste m'est un banquet de poussière.

Tout masque est adoré aux dépens de qui l'occupe: si je me fais vainqueur on fêtera celui qui a vaincu, et moi je partirai sans pain — car je reste celui qui avait besoin de vaincre. Si je me fais le maître j'aurai le tribut sans le baiser qui est la part du pauvre, la mienne vraie.

Indigents, tels il nous faut marcher sans emprunter aux nuits ni aux temples déchus les oripeaux du dieu pour notre nudité. En cet aveu reste ma vie et ma seule victoire. Cette leçon, il la faudra redire jusqu'en mes gestes les plus intîmes: la seule candeur sera ma force; en me masquant je me détruis. Cette candeur sera ma force, non par ma propre force, mais le sera par la seule force qui me soustend, qui me soutient.

O vivants, nous chantons sur un air inouï
les saveurs que chacun voudrait croire familières:
ce langage identique ne sera pas traduit.

Pour gagner il faut d'abord consentir à tout perdre. Après ça on voit mieux et l'on commence à comprendre.

11 heures.

Deux choses en leur calme plus sûres que le reste: cette nuit et la mer qui toutes deux nous retiennent et font lever sur nous des silences plus profonds.

Loin d'elles (pensais-je un été dans la ville), nos proportions se perdent. Les cités, loin d'elles, les jeux des hommes, soulèvent leurs prétentions pour mieux ignorer la semonce des ruines. Quels esclavages n'assumons-nous pas pourque respire la ville quand chaque oubli la pourrait faire mourir.

Les eaux n'exigent de nous aucun tribut semblable. Nulle pensée d'homme ne soustend le pouls des vagues; nul bras fort ou savant ne vient nourrir la patience enflammée des astres. Qui se soucie de l'avenir des eaux? Et c'est pourquoi près d'elles nos voix se taisent. Les eaux tournent, les feux se lê-

vent, nos yeux s'ouvrent, nos os blanchissent. Et ces voix, ces yeux sont les témoins d'autres cités et d'autres guerres. Il sera de nos tours comme des idoles, de nos lois aussi comme des incantations. Mais l'eau durera autant que nos sommeils et sa voix fera taire nos prétentions.

Pleine nuit.

Descendant sans lumières entre les fauves, jusqu'aux grottes les plus pénibles, les plus cachées: une source est là qui lève et coule, lève et coule, généreuse sans défaut. Ma vie n'est pas de moi, ne subsiste pas par mon économie. Secrète, liée aux eaux du monde, ma vie pompe, mystérieusement.

L'épuisement, l'habitude, la perte de l'espoir font qu'à la fin nous acceuillons la vie comme on acceuille un hôte importun venu aux heures trop tardives. Cette vie, tardif Ulysse, chargée de grands récits, échappée aux mirages, rusée, fortunée, généreuse, inlassable, nous lui offrons la soupe, le sel, et le pain; et nous, en échange (car nous craignons que sa voix aux échos trop lointains ne lêve d'entre nos murs, sous nos toîts assoupis, ses monstres, ses visions, sortilèges subis), nous, retournés comme avant, et tandis qu'elle se tait, aux hypnoses du feu, au lait de notre pipe, à la leçon reçue de la pendule ancienne, et craignant qu'à la fin elle ne dise son nom, nous, muets, en échange ne lui demandons rien.

Cela n'est pas sage. Car la vie, elle, interroge qui ne l'interroge pas. Il n'est pas d'inquisition plus féroce!

Nous allons trop tôt près d'elle sans en être étonné. Pour ma part je souhaiterais, chaque jour qu'elle me révèle l'inépuisable originalité de son ordre. Ayant confiance en son mystère réel, notre pain sans défaut qui ne sera chiffré, je ne crains pas d'atteindre (si j'en étais capable), à la limite de toute voie possible. Nous ne commençons à vivre qu'une fois atteintes (par ce chemin ou d'autres), les rives vraies spirituelles.

Je ne crois vraiment pas que nos jours puissent s'affadir sous un regard lucide. C'est la peur au contraire qui rend

insipide toute nourriture. Cela m'explique peut-être d'où vient l'objection. Mais la conscience ne s'ouvre pas sur le vide. Ce n'est pas l'absence qui couche sous nos rêves, ni nos pensées (étranges idoles!) qui font la vérité.

On craint de vider le sens en poussant la recherche. C'est ignorer la vraie puissance de la terre, croire qu'elle n'a d'autre sens que celui que nos fables lui consentent. Toute chose que je touche abrite en son silence des forces que nulle main ne devine; ainsi la terre aussi recèle une leçon comestible et tout l'amour et la pensée ne pourront l'épuiser.

Le spirituel ne se touche qu'une fois la duplicité abrogée. Le plus complexe exercise de l'astuce humain fournira au réel ses mille contrefaçons. Chaque fois, pourtant, il se trahit: le réel, quand nous le tenons, est simple. La mort seule, décomposant ses complexes fonctions dont la vie avait su toujours préserver l'unité, la mort seule, est compliquée.

Cette poursuite va détruire à chaque tournant la mascarade proposée. Je poursuis les motifs sans trop m'y attarder, les poursuis, les déchire tant que l'homme est caché. Que l'on n'invoque contre ce geste aucun respect sacré. La fausse figure serait sacrée? le carcan? l'imposture? Quand l'interrogatoire ne peut le délivrer, l'homme, sous l'armure, mourra par le mensonge.

Je sais que sous toutes les impostures gît un visage réel, tendre, indestructible, et qui seul vaut. Aussi pas de question qui détruise la paix. Une fois la terre atteinte le questionneur se tait. La certitude, dès cet abord, est le sol qui nous porte. Ici nous trouverons, sous toute apparence, tangible et signifiante, la plus qu'animale douceur du monde vrai.

Si nous désirons circonscrire plus parfaitement les lieux spirituels il nous faut donc résolument faire la difficile et humble exploration de toutes les forces qui nous font agir. Par toutes les techniques et par tous les arts, traquer l'homme jusqu'aux termes de ses souterrains, lier Protée jusqu'au bout de ses métamorphoses. Alors les ressources de ses masques épuisées, il se rendra, homme, à sa plus simple vérité.

Je connais une source qui monte sous les pas de quiconque consent à marcher.

De profundis.

La nuit en altitude est affreuse.

Face à ce mur nocturne à ses principes groupés de flamme infîme, où le calcul seul guidera par ses routes abstraites, le voyageur, s'il ne dort pas, veillera seul.

Le moteur raisonne avec fureur. La nuit n'est pas assumée.

Trouve au plus tôt la terre; très tôt, plus tôt encore, la douce terre, la douce vraie, la terre encore et ses chaleurs connues.

Du plus profond des cieux je pleurs vers ton regard, et vers tes cieux sur moi, et tes lieux sous ma main.

Quelques lueurs. La mer de nuages.

Le réel coule au creux de la simplicité. Le poème, exprimé par amour et labeur aux pressoires de tous nos membres, le poème n'a sa vie qu'en présence au monde et au poète. Et toi, lecteur, quitte ma page sans cesse, très tôt file vers le monde vers quoi, mot à mot, je te chasse. La terre est le seul langage qui traduira ces traces.

Le réel est le seul langage. C'est le langage vrai du poète.

Je conçois que nous vivions aux flancs du réel comme des enfants réjouis dans une terre lumineuse et secrète. Je ne parle pas du penseur à présent qui vient, géomètre, ingénieur, tracer, trancher, creuser la chair de ce monde. Mais je songe à la part de nos vies qui est jeu et repos dans l'amitié, la parenté.

Le jeu suppose la présence constante, la présence réelle de la terre en nos coeurs, une maîtrise comme celle du jongleur dont toutes les plus irréelles fantaisies dépendent d'une seule constante: la terre qu'elles semblent nier.

Ainsi le réel guide notre liberté. Comme l'improvisateur orne le ton, nos jeux tissent au monde un vêtement souple qui épouse et qui cache ses formes désirées.

La vérité, en ces jeux, doit être à toute heure prête à affleurer. Marchant parmi nous, vêtue comme nous-mêmes, déguisée par notre fantaisie, son corps se prononcera pourtant sous la plus ample robe.

Comme une épouse: son secret n'est là que pour cèder.

L'aube. Memento pour la nuit.

Nous déperissons sans provision de mystère. Il faut, devant le poète, à chaque pas ajouré, qu'une nouvelle nuit se lève, enceinte d'un soleil futur. Nuit sur la terre enfin, plus douce et plus vraie.

Aménageons d'impossibles rencontres; à chaque aube l'épouse redécouverte, explorée et nommée.

A chaque aube, aussi, la nuit ressuscitée.

Epilogue: une plage, l'après-midi.

D'une rive à l'autre le voyage est parfait. Nuitamment, sur le toît même des vents les plus stériles, très-loin de l'eau, nourris de l'air d'ailleurs, lancés par le feu, guidés par la rigueur, nous avons une fois, par dessus l'impossible frontière océane, dressé entre deux sols la pure, abstraite parabole de notre communication.

Est-ce vivre? Le baiser vrai est-il ainsi porté? Pour voir ce soleil...

Ah, pour voir ce soleil en toute hâte il nous faudra, sans renoncer à nos outils, redécouvrir, au delà *de notre agilité qui sût dire les moyens de dénouer l'exile, la seule science féconde de la naïveté.*

Un vent de mer m'a visité. Sur la rive, Amérique, les yeux sur l'eau vers toi, je mesure sans l'embrasser ton absence lointaine. O terres ainsi divises, comment vous marier? Saurai-je être, Europe, entre tes lèvres, le pain de votre communion? Car pour l'ancienne loi, le sable dans ma main ne fut-il pas témoin du sang des holocausts? Ces vagues qui sur ces rives viennent mourir, ce ne sont pas les seules que tes plages connurent. Ce sang dans la mer n'est pas le tien seulement. Voilà le baiser vrai qui sût sceller l'amour! Voilà un témoignage plus vrai que mon envol, plus vrai que mes raisons, plus haut que mon calcul. Ton front est marqué du sang de la victime! Ton lit porte le sceau de la consommation! Sûr! voilà une parole qui n'était pas pour rire!

Hélène, sur tes rives j'ai laissé la trace des naufrages.

RENÉ CHAR

A UNE SÉRÉNITÉ CRISPÉE

Nous sommes, ce jour, plus près du sinistre que le tocsin lui-même, c'est pourquoi il est grand temps de nous composer une santé du malheur. Dût-elle avoir l'apparence de l'arrogance du miracle.

Produire (travailler) selon les lois de l'utilité, mais que cet utile ne serve à travers tous qu'à la personne de la poésie. (Valable pour un, un *encore,* un *ensuite,* un *tout seul... Ah! s'efforcer ici de n'être pas* nouveau *— fameux — mais de retoucher au même fer pour s'assurer de son regain guérisseur).*

L'appétit de quelques esprits a complètement détraqué l'estomac des hommes. Pourquoi cette perte de noblesse entre la révélation et la communication? Comment l'éviter?

Seule est émouvante l'orée de la connaissance. (Une intimité trop persistante avec l'astre, les commodités sont mortelles).

RENÉ CHAR

TO A TENSED SERENITY

TRANSLATED BY BRADFORD COOK

> Today we are closer to catastrophe than the very bell that tolls it. Therefore we must urgently carve out our health from misfortune, even if it has to assume the stiff-necked shape of miracles.

Produce — or work — according to the laws of usefulness. But this usefulness, while passing through us all, must nourish only the individual life of poetry. (Valid for one, *another* one, *still another* one, *just* one... *Ah! try now not to be* new *— or famous — but to brand again with the same brand, making certain of our new healing birth).*

The appetite of a few chosen minds has completely upset the general stomach. Why this loss of magnanimity on the way from revelation to communication? And how to avoid it?

The only stirring thing is the verge of knowledge. (Physical comfort and the excess of sublimity are mortal).

« A cette époque j'habitais... » Mais la voix, avec humeur: « Hors d'ici! » Moi rectifiant: « J'errais à cette époque... » Alors la voix: « Que cherchais-tu? — Mon sang lointain ».

Il fallait boire, Narcisse, et ne pas te mirer. Tu risquais davantage: je serais resté beau!

Ce rien de vulgarité qui sied aux morts et que mes contemporains sur tout venant apprécient.

Le devoir d'un Prince est, durant la trêve des saisons et la sieste des heureux, de produire un Art à l'aide des nuages, un Art qui soit issu de la douleur et conduise à la douleur.

Aucun oiseau n'a le cœur de chanter dans un buisson de questions.

L'existence n'est qu'une succession de solidarités blanches ou noires, fortuites ou non. (Entre deux draps de pure terre qui acclimatent le sommeil, rival heureux du réel)?

La souveraineté obtenue par l'absence dans chacun de nous d'un drame personnel, voilà le leurre.

« At that time I was living... » An angry voice interrupts: « Get out! » I change my wording: « At that time I was wandering... » The voice again: « What were you looking for? » « My distant blood. »

You should have drunk, Narcissus, not gazed. Look at the risk you took: I never would have lost my beauty.

Above all else, my comrades value that hint of vulgarity which becomes the dead.

While the seasons yield and the contented doze, it is the duty of a King to produce Art with the help of the clouds — Art brought forth from pain and leading back to pain.

No bird has the heart to sing in a thicket of questions.

Existence is only a series of solidarities — black or white, fortuitous or otherwise. (Perhaps between sheets of sheer earth; for they acclimatize sleep, the fortunate enemy of reality).

Sovereignty acquired through the absence of a personal conflict in each one of us: such is our delusion.

Qui peut se dire, en l'état des félicités actuelles, autrement qu'effleuré? C'est une illusion que de se prétendre étreint.

La faune cadavérique. Elle est présente partout aujourd'hui, même dans les linges de l'enfant nouveau-né.

Ce qui est passé sous silence n'en existe pas moins. Dualisme vigoureux. Sincérité du masque. Sa rougeur: mansuétude pour les Parques.

L'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant. Cycle bas.

Il faut, malgré l'apparence, beaucoup de volume pour remplir une vie.

L'acte poignant et si grave d'écrire quand l'angoisse se soulève sur un coude pour observer et que notre bonheur s'engage nu dans le vent du chemin.

Belles filles de la terre, fontaines de félicité, qu'on baise, qu'on chavire, qu'on pénètre, qu'on disloque jusqu'au laconisme, pourquoi hélez-vous encore, ruines parfumées?

Who can maintain that he is any more than merely touch-ed by present forms of joy? To say that you are embraced is an illusion.

Cadaverous fauna. Found everywhere today, even in swaddling clothes.

Things are no less real for being ignored. Vigorous dualism. Sincerity of the mask. Its blush is pity for the Fates.

The essential is continually threatened by the insignificant. Low cycle.

Despite appearances, it takes a lot of volume to fill a life.

The searing and most solemn act of writing—when Anguish rises on her elbow to watch, when our happiness enters naked into the wind along the road.

Daughters of lust and earth — scented ruins — fountains of joy, laid, upturned, penetrated, dismembered to the marrow: why are you still calling?

Salut, poussière mienne, salut d'avance, joyeuse, devant les pattes du scarabée.

L'amour qui sillonne est préférable à l'aventure qui humilie, la blessure à l'humeur. Nous ne goûtons guère d'être au même moment l'élu régnant de l'une et le guillotiné de l'autre!

Après l'ultime distorsion, nous sommes parvenus sur la crête de la connaissance. Voici la minute du considérable *danger: l'extase devant le vide, l'extase neuve devant le vide frais.*

Toute association de mots encourage son démenti, court le soupçon d'imposture. La tâche de la poésie, à travers son œil et sur la langue de son palais, est de faire disparaître cette aliénation en la prouvant dérisoire.

Le jour et la nuit ne sont-ils que des hallucinations de passant? Que voient les emmurés? L'oubli? Leurs mains?

L'oiseau et l'arbre sont conjoints en nous. L'un va et vient, l'autre maugrée et pousse.

Hail! dust, my dust, hail now! *to you rejoicing, before the beetle's legs.*

Furrowing love is better than humiliating adventure; wound better than anger. It isn't very pleasant to be the elect and king of the one and the beheaded of the other, simultaneously.

After the uttermost distortion, we have reached the height of knowledge. Now is the moment of extraordinary danger: *ecstasy in the face of emptiness; new ecstasy in the freshening face of emptiness.*

Every combination of words gives rise to its own contradiction and to the suspicion of imposture. The task of poetry, through the eye and on the tongue, is to make this contradiction disappear by showing it to be of no account.

Are day and night merely hallucinations of the passer-by? What do the imprisoned see? Forgetfulness? Their hands?

The bird and the tree are linked together in us. One comes and goes, the other fumes and rises.

De la saveur de la malignité appliquée à soi. Coercitivement.

Si diabolique est notre condition que tout être en trompe un autre. Souvent irresponsablement, parfois en l'aimant même. Dans la plupart des cas, par un réflexe normal de conservation, ou de soi, ou de l'autre.

Nous sommes de ceux qui regardent à dessein par la portière du wagon car nous aimons cette seconde si chargée qui brûle encore après que ce qui nous emporte a fui. Ah! le prix de cette escarbille.

Les actions du poète ne sont que la conséquence des énigmes de la poésie.

Un grand poète se remarque à la quantité de pages insignifiantes qu'il n'écrit pas. Il a toutes les rues de la vie oublieuse pour distribuer ses moyennes aumônes et cracher le petit sang dont il ne meurt pas.

Il est évident que l'abus du langage ne détache que du langage. Il n'affecte pas le bien-fondé des actes qu'il prétend nommer.

Concerning the savor of malignancy as applied to oneself — coercively.

So cursed is our state that everyone deceives everyone. Often irresponsibly, sometimes even in the midst of love. In most cases, by a normal reflex of preservation either of self or of the other.

We are the kind who have a reason for looking through the train door, because we love that pregnant moment which continues to burn after the motive for our flight has flown. Ah, the price of those ashes!

The acts of the poet are but the logical consequence of the enigmas of poetry.

You can tell a great poet by the number of unimportant pages he doesn't write. He has all the roads of oblivious life before him for giving his usual alms and spitting the negligible blood that won't kill him.

It is clear that when language is abused, only language suffers, not the cogency of the acts which language hopes to define.

Si les pommes de terre ne se reproduisent plus dans la terre, sur cette terre nous danserons. C'est notre droit et notre frivolité.

Décide seul de la tactique. Ne te confie qu'à ton sérieux.

Les jours de pluie nettoie ton fusil. (Entretenir l'arme, la chose, le mot? Savoir distinguer la liberté du mensonge, le feu du feu criminel).

L'obsession de la moisson et l'indifférence à l'Histoire sont les deux extrémités de mon arc.

Vos travers profitent à leur illusion. Vous devriez les conserver pour la leur préserver. Votre ennemi le plus sournois c'est l'actualité.

Le XXe siècle voit la revanche physique *et quasiment totale du pouvoir des Sorciers contenu jusqu'alors par le bûcher, l'exorcisme puis l'illusion de la Révolution.*

Entre le monde de la foi et celui de la connaissance, il y a la tête tranchée de la Première Figure, et auparavant, dédaignée d'eux, la grappe desséchée de Dionysos, — qui sait? — demain reverdissante.

If potatoes stop growing in the earth, we'll dance upon that earth. Such is our right and our frivolity.

Be the only chooser of your tactics. Trust only in your own true thought.

On rainy days clean your gun. (Handle the weapon or the object or the word. Learn how to distinguish liberty from the lie, fire from criminal fire.)

Obsession with the harvest and indifference to History are the tips of my bow.

Your faults profit from their illusion. You ought to hold on to them; then you could keep it for them. Your craftiest enemy is the present.

The 20th century is witnessing the physical *and practically total revenge of that Sorcerers' power which was formerly inhibited by the stake, then by the exorcism — afterwards the illusion — of the Revolution.*

Between the worlds of faith and knowledge lies the severed head of the First Figure; and, before that, what both disdained: the dried cluster of Dionysus which, for all we know, may ripen again tomorrow.

On ne nous juge pas sur ce que nous sommes mais sur ce que nous sommes capables *d'avoir été et sur ce que nous sommes susceptibles de contrecarrer en devenant. D'où la difficulté de répondre à deux questions qui ne parviennent pas à éveiller notre méfiance.*

Pleurer longtemps solitaire mène à quelque chose.

Nous sommes forts. Toutes les forces sont liguées contre nous. Nous sommes vulnérables. Beaucoup moins que nos agresseurs qui, eux, s'ils ont le crime, n'ont pas le second *souffle.*

Si tu ne libères rien de toi pour retenir plus certainement l'angoisse, car sans l'angoisse tu n'es qu'élémentaire, ni ne corriges pour rendre unique, tu pourriras vivant.

Il faut intarissablement se passionner, en dépit d'équivoques découragements et si minimes que soient les réparations.

Au centre de la poésie, un contradicteur t'attend. C'est ton souverain. Lutte loyalement contre lui.

We aren't judged by what we are but by what we're capable *of having been and by what we may be able to thwart as we become ourselves. Hence the difficulty in answering two questions which simply don't disturb us.*

Weeping alone for a long time leads to something.

We are strong. All strengths are leagued against us. We are vulnerable. A lot less so than our aggressors. They may have crime on their side, but they haven't a second *wind.*

If you fail to lose something of yourself, the more surely to find your anguish (for without anguish you are only elementary), and il you fail to correct, the more surely to reach originality, you will rot alive.

One must continue inexhaustibly to be passionate in the face of ambiguous discouragement and the most negligible rewards.

At the center of poetry a contradictor awaits you. He is your sovereign. Wrestle with him faithfully.

Homme aux mille touchers, aux couteaux en roue de paon. Homme jovialement cruel et terrorisé. Homme de toujours aux mains et aux pieds de gisant.

Les yeux clos et dans l'effort de m'endormir, je vois luire au fond de mes paupières une braise qui est l'âme obstinée, l'épave clignotante du naufrage glorieux de ma journée.

La vraie violence (qui est révolte) n'a pas de venin. Quelquefois mortelle mais par pur accident. Échapper aux orthodoxies. Leur conduite est atroce.

Reviviscence. (Il est plus honorable de préparer à son destin futur, en dépit des callosités et des déceptions, un terrain, que d'y tracer prématurément de faux ou néfastes sillons, à seule fin de se produire).

Au pied du jour, il y a toute une haïssable vanité qui ne veut rien devoir au jour et qui juge l'obscur indigne de son commerce! Ces personnes sont légion depuis le chant du cygne des présocratiques.

*Le plus difficile est de distinguer la brouette du jardinier, le nez du profil, et de n'en tenir qu'*imperceptiblement *compte.*

Man of innumerable senses, of knives spread like the peacock's pride. Man merrily cruel and terrorized. Eternal man with the hands and feet of an agonizer.

With my eyes closed and seeking sleep, I see coals glowing at the roots of my lids. They are the obstinate soul, the blinking hull of the glorious shipwreck of my day.

True violence (which is revolt) has no poison. It may occasionally be mortal, but only by coincidence. Get away from orthodoxy. Its acts are an abomination.

Revivescence. (It is more honorable to prepare the ground for one's future destiny, regardless of calluses and disappointments, than to cut false or evil furrows in it prematurely and merely with a view to self-cultivation.)

At the bottom of day there lies a throng of the odiously vain who refuse to be beholden to that day, and who consider obscurity unworthy of their attention. These people have been legion ever since the swan song of the Pre-Socratics.

The hardest thing is to distinguish the wheelbarrow from the gardener, the nose from the profile, and to take that distinction only barely *into account.*

Temps aux lèvres de lime en des visages successifs, tu t'aiguises, tu deviens fiévreux...

Après l'épouvantable et insipide verbe « liquider », *voici, copieusement usité, le mot* « fil ». *Mot minuscule à même la salive et la démonstration, combien au sec, pourtant! Mot d'agonie*: Nous remontons la pente.

Chagrin et contemplation: tu te jettes. Tristesse et richesse: tu t'ébroues. Cherche plutôt le motif aigu et solitaire d'où tu jailliras. N'étant l'obligé d'aucun, tu seras clément pour tous!

Épreuves qui montrez aberrante la récompense.

Au commencement était la peur, puis la résistance à l'objet de la peur, ensuite le verbe, le secret et les autres occurrences. (Je mets le chant côte à côte avec l'illusion, où il vous plaît de les placer).

*Phare, tueur d'hirondelles, alentour la mer moutonne, les rivages sont couchés. Moi qui veille t'apprécie de balayer ma page. (Exemple d'image jactée qui ne me satisfait pas. Je la rapporte pour m'*alerter. *Profit du phare)!*

Time with your file-lips in face after face: you're getting sharper, you're getting feverish.

After the frightful and insipid verb liquider, *we now have the word* fil *in fullest use. Tiny little word right in our spit, and yet how drily proved! Agonizing phrase:* We're *climbing back up again.*

From sorrow and contemplation you lunge. From sadness and wealth you flutter. Better to look for your sharp solitary motif — and spurt. Beholden to no one, you will be merciful to all!

Proofs, you prove reward aberrant.

In the beginning was fear, then resistance to the source of fear, then the word, the secret, and all other conjunctures. (I put song and illusion side by side; now put the pair where you will).

Lighthouse, killer of swallows, the sea foams round about; the shores are abed. I watch; and thank you for sweeping across my page. (That's the sort of swaggering image that leaves me unsatisfied. I put it down here as a warning *to me. Lesson of the lighthouse!).*

BATTOLOGIE

Chêne par dérision fougueux, chêne à l'attache, entouré de décombres. Chêne fauve. Lion végétal du zoo des hommes dénommé forêt. (Ainsi de suite tandis que la stupeur, le sommeil me bondent).

L'idéal, disait ce prestidigitateur, serait d'édifier une ville sans plis. Pénétrez, ventres plats, dans la ville-monceau à la stature déféquée...

Étrange exigence que celle d'un présent qui nous condamne à vivre entre la promesse et le passé, car il est le déluge, ce déluge avec lequel, hier, notre imagination convolait...

L'équilibre ne s'obtient, il semble, qu'au détriment de la justice. Honteux résultat! N'est-ce pas, mères qui nous avez portés dans vos ventres remplis d'orties?

La grande nuit terrienne n'est pas faite de terriers, mais de malentendus éparpillés. Batailler contre l'absolu de s'enfouir et de se taire.

Réclamons venue civilisation serpentaire. Très urgent.

STAMMERING

Oak scornfully roaring, oak chained and surrounded by ruins. Savage oak. Vegetable lion of the zoo of man, which is called forest. (And so on and so forth, while stupor and sleep oppress me).

The ideal (the prestidigitator was saying) would be to build a foldless city. Enter, crawlers, into the hill-city and its unsullied height.

Strange necessity: a present which condemns us to live between the promise and the past; for it is the deluge, the deluge which our imaginations have been marrying and marrying all our yesterdays.

Balance is apparently reached only at the expense of justice. Shameful fact! You would agree, mothers, would you not? — you who bore us in your nettle-filled wombs.

The great land night isn't made of burrows, but of scattered misunderstanding. We must battle against the absolute instinct to bury ourselves and to play dead.

Request arrival serpent civilization. Stop. Top priority.

Le décisif, l'édifiant est détestable:
« Quand le bélier de la vie s'échappe des mains fourbues de notre masse d'instructions et frénétiquement cogne, c'est qu'un nouveau dispositif d'espoir se met en place pour agir ».
Modèle d'écriture à repousser et d'axiome à conserver.

Émerge autant que possible à ta propre surface. Que le risque soit ta clarté. Comme un vieux rire. Dans une entière modestie.

La créature empirique qui nous conduit là-bas où nous ne désirons pas aller, où nous nous sommes déjà imaginairement aventurés, nous passe positivement ses transes. Incompatibilité des visionnaires.

Et toi, cime d'aujourd'hui, amante, ne crains pas que je t'ajoute aux dons qui t'ont précédée.

Nous passons le plus clair de notre temps à solliciter les ordres d'un inconnu éloigné dont nous distinguons seulement les plis du sourire mais dont nous n'entendons pas, ou feignons de ne pas entendre, le commandement. Suspects l'un à l'autre. Révérencieusement.

Pourquoi avons-nous quelquefois tendance à devenir à notre insu cet homme délétère dont nous détestons l'image? Quand nous sommes provoqués, c'est certain, dans notre réponse nous dérivons, nous convertissons.

The decisive and the edifying are hateful:

« When the battering ram of life slips out of the weary hands of our mass of directives and frantically knocks, it means that a new detachment of hope is readying for action. »

Perfect example of bad writing and sound thinking.

Surface as often as you can at your own level. Let risk be your clarity. Just like old laughter. And with entire modesty.

The empirical creature who leads us where we don't want to go and where we've already gone in our imaginations is simply foisting his own frights off on us. Incompatibility of seers.

And you, mistress height of my day today, you mustn't fear that I will merely add you to the gifts which came before you.

We spend most of our time asking for orders from a distant unknown. We distinguish only the creases of her smile; we don't hear, or pretend not to hear, her command. Mutual suspicion — but reverential too.

Why do we sometimes tend unconsciously to become that hateful man whose image we hate? When we are provoked, no doubt we wander in our answer; we convert.

La perte du croyant, c'est de rencontrer son église. Pour notre dommage, car il ne sera plus désormais fraternel par le fond.

Nez en l'air pour la séance de voltige finale des Ardélions de l'espace mental: Les parachutes ne s'ouvrent plus.

Comment agressé de toutes parts, croqué, haï, roué, arrivons-nous cependant à jouir debout, debout, debout, avec notre exécration, avec nos reins?

L'homme et la femme rapprochés par le ressort de l'amour me font songer à la figure de la coque du navire lié par son amarre à la fascination du quai. Ce murmure, cette pesanteur flexible, ces morsures répétées, la proximité de l'abîme, et par-dessus tout, cette sûreté temporaire, trait d'union entre fureur et accalmie.

Le bien est indifféremment homme ou femme; le mal est indifféremment homme ou femme. Plaisant que je sois leur fils rétrocédé!

La tentation de s'effacer derrière le pullulement des mains.

The perdition of the believer is when he finds his church. And we are the losers, because never again will he be deeply *ours.*

Take-off for the last flight of the Busybodies of mental space: The parachutes have stopped opening.

How — attacked on all sides, crushed, hated, broken on the wheel — how is it that we are still able to lust standing up, standing up, standing up, with our cursing spunk and our loins?

Man and woman brought near to one another by the mechanism of love remind me of the shape of the hull of a ship which is bound by its ropes to the fascination of the pier. The murmur, the flexible heaviness, the repeated bites, the proximity of the deep, and, above all, the temporary security, linking fury and calm.

Good is either man or woman; evil is either man or woman. Funny that I'm their shuttlecock son!

The temptation to hide behind the profusion of hands.

Tant de mots sont synonymes d'adieu, tant de visages n'ont pas d'équivalent.

L'expérience que la vie dément, celle que le poète préfère.

J'aime l'homme incertain de ses fins comme l'est, en avril, l'arbre fruitier.

Cet instant où la Beauté, après s'être longtemps fait attendre, surgit des choses communes, traverse notre champ radieux, lie tout ce qui peut être lié, allume tout ce qui doit être allumé de notre gerbe de ténèbres.

« Supprimer la fenêtre ou non? » Ce n'est pas le mur qui questionne, ni le maçon, mais l'absurde habitant.

On oublie trop que ce ne sont pas en vérité des doctrines qui sont au pouvoir, mais des individus et des tempéraments. L'arbitraire, l'évolution ou le bien-être obtenus dépendent plus de la nature particulière des hommes que de l'exercice et des objectifs des idées. Mais à la longue, le dard sourd des idéologies...

So many words are synonyms of adieu; so many faces have no equivalent.

The experience which life contradicts is the one the poet prefers.

I like the man who is uncertain of his goal, as the fruit tree is in April.

That moment when Beauty, after long delaying, rises up from ordinary things, crosses our radiant field, binds all that can be bound, lights all that must be lit in our sheaf of shadows.

« Get rid of the window or not? » Who speaks? Not the wall that speaks, nor the mason, but the absurd inhabitant.

Too often we forget that it isn't really doctrines that are in power, but individuals and temperaments. The acquired dogma, evolution, or well-being depend rather on the individual nature of men than on the execution and objectives of ideas. Still, in the long run, ideologies grow their own thorns.

Bien qu'elle affecte d'avancer à coup d'excès, l'Histoire adore la modération, c'est pourquoi l'Histoire est trouble, non troublante.

Les vrais, les purs bâtisseurs haïssent la léthargie des forteresses.

Si ce n'est pas le capitaine, sur la passerelle du navire, qui dirige la manœuvre, ce sont les rats.

La crainte, l'ironie, l'angoisse que vous ressentez en présence du poète qui porte le poème sur toute sa personne, ne vous méprenez pas, c'est du pur bonheur, du bonheur soustrait aux regards et à sa propre nature.

Oiseaux que nous lapidons au pur moment de votre véhémence, où tombez-vous?

LE DOUX DÉFUNT.

Il a neigé jusqu'à la chaleur et personne n'est venu le soulever.

Even though it pretends to proceed by extremes, History actually adores moderation; that's why History is disturbed, not disturbing.

The True Builders loathe the lethargy of fortresses.

Who stands on the gangplank, directing operations? The captain or—the rats?

The fear, the irony, and the anguish which irritate you in the presence of the poet who carries his poem on his entire self are sheer happiness, make no mistake: happiness removed from your sight and from its own nature.

Birds, whom we stone in the purest instant of your ardor: where do you fall?

THE GENTLE DEAD.

It snowed to very warmth and no one came to raise him up.

Je me trouve dans cette capitale au plus bas de mes richesses, au plus atone de mes souhaits. Le peu d'entrain de mes entreprises incommode contre moi les mieux disposés. Est-ce là l'envers de quelque excès durci de réalité? Suis-je finalement mal à l'aise dans ma capitale?

Le poète doit rosser sans ménagement son aigle comme sa grenouille s'il veut ne pas gâter sa lucidité.

J'ai commencé par rêver les choses impossibles, puis, les ayant atteintes, le possible à son tour est devenu impossible. Mon pouvoir s'est évanoui.

Nous sommes le fruit contracté d'un grand prélude inachevé. Il est des avortements connus de tous dont on demeure inconsolable et, partant, souverain.

Les grands prévoyants précèdent un climat, parfois le fixent, mais ne devancent pas des faits. Ils peuvent tout au plus, les déduisant de ce climat, crayonner les contours de leur fantôme et, s'ils ont scrupule, par anticipation, les flétrir. Ce qui aura lieu baigne, au même titre que ce qui a passé, dans une sorte d'immersion.

Fortune soit louée, on ne m'a encore qu'invectivé ou porté au pinacle! C'est la preuve que je vis. Mais quel effort pour m'en convaincre à propos justement de cela!

In this capitol I find myself at the poorest of my estate and most desireless of my desires. Even the best of natures are rebuffed by the spiritlessness of my projects. Is that the reverse of some minted reality? Am I, after all, ill at ease in my own *capitol?*

The poet must mercilessly beat his eagle as well as his frog, if he doesn't want to spoil his lucidity.

First I dreamed of impossible things; then, when I reached them, the possible became impossible. My power vanished.

We are the shriveled fruit of a great unfinished prelude. There are abortions — everyone knows them — which we never get over and which, in consequence, we master.

The great seers go in front of a certain climate; sometimes they crystallize it; but they don't go in front of facts. The most they can do is deduce them from the climate, pencil the contours of their ghost, and, if they are scrupulous, stigmatize them in advance. The thing which is to be, like the thing which has been, bathes in a kind of immersion.

Lady luck be praised! So far I've only been cursed or praised to the skies. That proves I'm alive. But what a job it is to convince myself I am, on those grounds, precisely!

Il nous faut une haleine à casser des vitres. Et pourtant il nous faut une haleine que nous puissions retenir longtemps.

*Que je m'observe dans mes manques comme dans mes excès, dans l'ivresse, dans le tourment, je ne me découvre pas d'*ambition. « *Ma démocratie n'est pas de ce monde* », *bien que le jeu d'autrui m'importe et ses innombrables considérants.*

Peu d'états souverains m'apparaissent comme un point culminant. Ma route est, je crois, un bâton éclaté. Le désir vaut le but quand le but est enfoui en nous. Que je tombe enfin de toute ma masse n'humiliera pas notre ellipse commune!

Bottes chaudes!

Seigneur Temps! Folles herbes! Marcheurs puissants!

Pour ces victoires chèrement acquises qui cessent de parler.
(Je ne suis pas très éloigné à présent de la ligne d'emboîture et de l'instant final où, toute chose en mon esprit, par fusion et synthèse, étant devenue absence et promesse d'un futur qui ne m'appartient pas, je vous prierai de m'accorder mon silence et mon congé).

We need breath enough to break windows. And yet it must be a breath that we can hold for a long time.

However I look at myself — my deficiencies, my excesses, in drunkeness, in anguish — I still don't find any ambition *in me. « My democracy is not of this world, » although I do care about other people's actions and their endless grounds for them.*

Very few privileged states strike me as climactic. My own road, I think, is a cleft stick. The desire is worth the goal when the goal is buried in us. I may finally fall with my full mass, but our common ellipse will never be humbled by our fall.

Bojangles!

Lord Time! Blown grass! Powerful walkers!

For those dearly bought victories which are speechless now. (I am not now very far from the dovetailing line and from that last moment when everything in my mind, through fusion and synthesis, shall have become absence and promise of a future which doesn't belong to me; and when, therefore, I shall ask you to grant me my silence and your leave to go.)

S'il n'y avait pas d'objections, il n'y aurait pas de chemin, pas de restes abandonnés, pas de poursuite, pas d'alarme, et, après bien des déconvenues, il n'y aurait pas ton sourire.

Mais qui rétablira autour de nous cette immensité, cette densité réellement faites pour nous, et qui, de toutes parts, non divinement, nous baignaient?

POST-MERCI

Nous sommes des météores à gueule de planète. Notre ciel est une veille, notre course une chasse, et notre gibier est une goutte de clarté.
Ensemble nous remettrons la Nuit sur ses rails; et nous irons, tour à tour nous détestant et nous aimant, jusqu'aux étoiles de l'aurore.

J'ai cherché dans mon encre ce qui ne pouvait être quêté: la tache pure au delà de l'écriture souillée.

En poésie, devenir c'est réconcilier. Le poète ne dit pas la vérité, il la vit; et la vivant, il devient mensonger. Paradoxe des Muses: justesse du poème.

Dans le tissu du poème doit se retrouver un nombre égal de tunnels dérobés, de chambres d'harmonie, en même temps

If there were no objections, there would be no road, no abandoned ruins, no pursuit, no alarm; and, after many a disappointment, there would not be your smile.

Now who will build around us once again that immensity and that density which were in all reality made for us and which once bathed us on all sides — and not divinely?

POST-MERCI

We are meteors with planet jaws. Our sky is a watch, our path a hunt, and our game is a drop of clarity.

Together we shall put Night back on its tracks; and we shall go hating and loving up to the stars of dawn.

I fished in my inkwell for something which couldn't be caught: the pure drop beyond all contaminated writing.

In poetry, « to become » means « to reconcile. » The poet doesn't tell the truth; he lives it; and as he lives it he becomes deceitful. Paradox of the Muses; but rightness of the poem.

In the fabric of the poem there must be an equal number of hidden tunnels and harmony chambers, as well as of future

que d'éléments futurs, de havres au soleil, de pistes captieuses et d'existants s'entr'appelant. Le poète est le passeur de tout cela qui forme un ordre. Et un ordre insurgé.

Les faibles, parce qu'ils se débattent, réconfortent souvent les forts. L'honneur cruel de décevoir!

Qu'elle le veuille ou non, s'en défende ou non, toute créature à l'écart trace un sentier commun puis en pulvérise la réflexion. Ce second geste de répandre pousse en avant la tragédie.

Les fondations les plus fermes reposent sur la fidélité et l'examen critique de cette fidélité.

Nous touchons au temps du suprême désespoir et de l'espoir pour rien, au temps indescriptible.

Consolation. Ce que nos mains, en cette extrémité, tenteront d'accomplir, sans doute, comptera; mais dans l'arbre de vie, pas en deçà ni au delà. Anticyclope! Anticyclope!

Le monde jusqu'ici toujours racheté va-t-il être mis à mort devant nous, contre nous? Criminels sont ceux qui arrêtent le temps dans l'homme pour l'hypnotiser et perforer son âme.

elements, havens in the sun, misleading tracks, and living things calling to each other. The poet is a ferryman of everything that makes for order. I mean a rebel order.

The weak often comfort the strong by struggling. Oh, what a cruel honor it is to deceive them!

Every exceptional creature, whether or not he wants to, whether or not he refuses to admit the fact, cuts a common path and then pulverizes its image. This second, scattering gesture keeps tragedy moving on.

The firmest foundations are built on faithfulness and on the critical examination of that faithfulness.

We are drawing near the time of supreme desperation and useless hope — the indescribable time.

Consolation: what our hands try to accomplish in that extremity will certainly mean something; but it will be in the tree of life, neither before nor beyond. Anticyclops! Anticyclops!

Hitherto the world has always been redeemed. Is it now going to be put to death, in front of us and against us? Those who stop time in man, to hypnotize him and perforate his soul, are criminals.

Est-ce que, cette fois, *des millions de souffre-douleur persécutés par leurs bourreaux, se lèvera, guerrier inapte et volonté multiple, l'exterminateur de ces bourreaux? Oui, car il n'y a pas de* supremum vale.

« Qui es-tu, large de carrure, robuste au soufflet, qui t'échines, frustré apparemment de ton salaire?

— Je suis l'imbécile des cendres bien froides mais qui crois à un tison quelque part survivant ».

Ah! si chacun, noble naturellement et délié autant qu'il le peut, soulevait la sienne montagne en mettant en péril son bien et ses entrailles, alors passerait à nouveau l'homme terrestre, l'homme qui va, le garant qui élargit, les meilleurs semant le prodige.

A * * * *

Tu es mon amour depuis tant d'années,
Mon vertige devant tant d'attente,
Que rien ne peut vieillir, froidir;
Même ce qui attendait notre mort,
Ou lentement sut nous combattre;
Même ce qui nous est étranger,
Et mes éclipses et mes retours.

Is it true, then, that, out of the millions of scapegoats being persecuted by their executioners, this time *a warrior will arise, unsuited and many-willed, to be the exterminator of those executioners? Yes, since there is no* supremum vale.

« Who are you, broad of shoulder and strong at the bellows, slaving, and visibly cheated of your wages? »

« I am the idiot of the chilled ashes, who still believes in an ember somewhere still alive. »

Oh, if each one of us, magnanimous by nature and as supple as he can, lifted his own mountain and risked his goods and his guts, then man of this earth would come again: man moving, warranting, broadening; the best of us sowing miracles.

TO * * * *

So numberless the years you have been my love,
So bottomless the hope you kept me fainting in,
That nothing can grow old, grow cold;
Not even the thing that waited for our death
Or learned to fight us bit by bit;
Not even what we do not know,
My disappearances and my returns.

Fermée comme un volet de buis,
Une extrême chance compacte
Est notre chaîne de montagnes,
Notre comprimante splendeur.

Je dis chance, ô ma martelée;
Chacun de nous peut recevoir
La part de mystère de l'autre
Sans en répandre le secret;
Et la douleur qui vient d'ailleurs
Trouve enfin sa séparation
Dans la chair de notre unité,
Trouve enfin sa route solaire
Au centre de notre nuée
Qu'elle déchire et recommence.

Je dis chance comme je le sens.
Tu as élevé le sommet
Que devra franchir mon attente
Quand demain disparaîtra.

(1948-1950).

Closed like a boxwood shutter,
An uttermost compact chance
Will be our mountain chain,
Be our compressing splendor.

Chance, I say, oh hammer-wrought;
Each one of us enabled to receive
The other's share of mystery
And never let the secret spread;
Then pain acceding from another world
A separation ultimately finds
In the flesh of our inseparable One;
A solar path pain ultimately finds
Into the center of our thunder-cloud,
That it will rend and then renew.

Chance, I say, and feel;
You raised the peak
My hope will have to pass
When tomorrow disappears.

(1948-1950).

BURNS SINGER

BIOGRAPHY OF AN IDEALIST

THE CRYSTAL AND THE SHADOW

No wise humorous man
To light a frowning pipe,
But somewhat pedant-lipped:
Too thin yet over-ripe,
In thoughtful candour he
Stood an inch from the Throne.

He didn't like the king
But thought it cruel to kill
Unless, of course, there was
A matter of principle.
He knew his mind and that
Saints are a shabby lot.

The law was not for them,
The human dispensation;
Unwholesome justice or
Mere moral sanitation.
Saints could not be condemned
By systematised sin.

Their dreams were all exact
Replicas of Love,
Creations of the Creator,

The labour of the Dove.
No thought of man upset
Their regent symmetry.

His radiant mind performed
Its intricate perfections,
Illuminating summer
With brilliant bold rejections.
Childhood pursued him with
Ascetic ferocity.

Yet old enough to know
The bitterness of not
Distilling what is best
Out of the least thought
— Because there was the king,
A distracting energy.

A saint's shabbiness dresses
Gutters and colonnades,
And bustling stock-exchanges,
And the bare Queen of Spades,
Annoyances and sorrows,
Brash friendships and lush quarrels,

All are dressed in white
Patterns of dentilled silk
By men with lice in their hair
Who live on a diet of milk:
And yet the king despised
Rags, ulcers and bones.

He knelt before a monk:
I never quit this place.
A hermit answered him:
The mirror burns the face.
All night the stars were dark.
Dreams perfected his heart.

They came in harmonies,
Their courage crisp; they came
With tabors, flutes and drums
Brocading their acclaim
With wild handclapping of
His regent symmetry.

They came on stilts or, dwarfed
By insolent windmills, came
In figure S processions
As agile as a flame:
They came out of the black
Night of his white pillow.

Dancing, turning up
With ancient cut-throat facts,
They bargained hell for leather
That the damned might not relax:
Limbs were lashed to the dance
With sacred cow-hide.

Their motley measured mind's
Capacity to defy
The shades of startled lightning
God fastens in the sky:
And when thunder followed
He knew the time had come.

The king was counting money
And heads of corn and men,
Thinking the matter over,
And counting them again.
His tally was a small
Part of the passing world.

He knew the time was wrong
Although as right as rain,
As right as rain or thunder
Or water on the brain:

He counted out his money
And counted on his men.

Their weaknesses he knew:
Poverty kept him awake
Arguing that he had
Enough money to make
Their imperfections serve
His own imperfect ends.

The king surveyed his kingdom,
Following paper clues,
Historical documents and
Clippings of recent news.
The king frowned at his ledger.
His shadow danced on the wall.

A shadow's colour is
Inconstant consistency,
Half made of shape, half light,
And all transparency:
A shadow has the form
Of a very cool mirror.

The king was quick to think
Of evil in the wall,
And evil cancelling evil;
But the result of it all
Was still as evil as
Evil ever was.

The king was quick to learn
That what his shadow did
Expressed his best intention:
He therefore never hid
Within the light or ran
Away from his own shadow.

The king encased in light
Watched his shadow grow

Under the stern sunlight
Or in the lamplight's glow.
The king frowned at his ledger.
His shadow danced on the wall.

But someone else was watching,
Hidden within the light
Of his knowledge of the shabby
Soul of the king that night,
In thoughtful candour he
Stood an inch from the Throne.

An universe in crystal
Implored him to imply
By his ideal devotion
Its regent symmetry:
God in His heavens fertile,
Lightning lashed to the sky.

Lightning without a shadow
Yet not in a vacuum,
Completing the crystal's
Equilibrium,
Solidifying light
In every solid body.

Even the crystal dark
Lapped shadows from the lake
And obscure constellations
Groped about to make
Absence achieve perfection
In the blackest art of night

Illuminated by
The inside of a dream
That casts no shadow and
Only an ideal beam,
The action in the crystal
Penetrated the brain.

« Now, king, the time has come.
The saints you scorned are free
To establish in your kingdom
The regent symmetry
Of man to man that is
An image of God's body.

« Prepare to lose tonight
Substance and shadow and
The sleek and timid falsehoods
You used to keep your land.
The honest worm will nurse
Her young at your breast-bone.

« You've changed the laws of man
And made the laws you break
But the Law of God will never
Alter for your sake.
Your flesh will decompose,
Your soul disintegrate.

« A man of bits and pieces,
Believing this and that,
An athletic ventriloquist,
A spiritual acrobat,
Your fall means that each thought
Will burn in a separate fire. »

The king looked at his shadow
As it swung round the room.
The king looked at his killer
And prepared to meet his doom.
He coughed to clear his throat:
« Ah, so at last you've come.

« The years have been too long.
I can remember when
I thought your saints at least
As good as common men.

I should have died before
I lost respect for them.

« Perhaps I am unfair.
I die a usual death.
A traitor must be friendly
And pretend to good faith.
For myself, I never was
Above dissimulation.

« If I believed at all
I believed in the small mistake
In judgment or behaviour
That only men can make,
The perfect limitations
Breached by imperfect power.

« My evil cancelled evil.
Your good will cancel mine.
The limits of a shadow
Are difficult to define.
But the meaning of a maggot
Is that it has to dine. »

They led the king away.
They shot him just as dawn
Was beginning to cast long shadows
Over the royal lawn.
The saints were counting money
And heads of corn and men.

Ideals that grow like crystals
Concentrate energy
In parallels and prisms,
Contracting fluency
Into the symmetry of
The soul's geometry:

The soul that casts no shadow
Indicates human grief

With intricate lightning: but
God is beyond belief.
The shadow in the crystal
Is that there is none.

The saints are counting money:
Merely regent now,
Lopsided without shadows,
They cannot tell us how
The king within the mirror
Came by his pious gestures.

God is beyond belief:
His image everywhere
Half made of shape, half light,
Establishes despair.
The saints are counting money
Because the saints are men.

DOM MORAES

AUTOBIOGRAPHY

A child, the soft-pawed sky held up my kites.
Tumultuous images rose from the mud.
My eyes like fish flickered through sunken lights
Under the poems dancing in my blood.
And from this great, this all-gate-breaking flood,
My thoughts like pincers lifted tastes and sights:
My heart delved down to love, hope in a god,
Waited the king in sandals on the heights.

But even then I was as cold as stone
Sinking among the ripples of the crowd;
And now all my desire is to atone
For an unfriendly springtime, webbed in cloud.
I remember my grandmother, crescent-browed,
Falling from Time, leaf-light, too much alone,
And my grandfather, who was small and proud.
Tumult of images, where have you gone?

The aging chemist in his drawing-room, terse,
Gentle; the sea like soapsuds in the night
Seen from a ship; the moon, leprous, inverse,
Rising; the girl at Hanoi with her white
Hands and dog's eyes, dripping with amber light —
Have these things shaped me for the craft of verse?
Do they remain, giving a sad insight?
And have I changed for better or for worse?

I have grown up, I think, to live alone,
To keep my old illusions, sometimes dream
Sadly, that I am unloved and forlorn,
Run away from strangers, often seem
Unreal to myself in the pulpy warmth of a sunbeam.
I have grown up, hand on the primal bone,
Making the poem, taking a word from the stream,
Fighting the sand for speech, fighting the stone.

CARD GAME

Unfold the table, cut and deal the cards.
It would be perfect, if you only lacked
That strange hypocrisy; but deal the cards.
These pictured kings and royalties contract
The great dishevelled world of my distress
Into an unsuspected tenderness.

What was the story told behind my back?
I know it: from my worst you made your best.
You are the knave, the liar in the pack,
Too human always, childheart, to be honest.
Yet something we have shared compels your claim
To an emotion that I cannot name.

I name your savageness, childish and shy.
Then I revolve my reasoning like a crank.
Buried in all our pasts are greed and lies,
Anger and hateful actions: and I think
That frigid chumminess of my boyhood
Came closest to a deep material good.

O now we stare, sight with lost stances blended,
Each to himself a shadow on a screen.
Tomorrow our accustomed life is ended,
Plans must be made: this dull familiar scene
Be done with, roots torn up where we began.
Smiling at you, I know we will not smile together again.

WORDS TO A BOY

I cannot speak to you. Our chances
Lessen each day, I think, but you must still
Follow the lonely dancer when he dances
Over the shoulder of the farthest hill
Where boulders lie. Which king advances

Through the tumultuous plains, or what retreat
Is made through marshes, you know nothing of.
Only the scuffed grass and the dancer's feet
Can your eyes understand, for too much love
Affects the eyes, makes vision incomplete.

So you one day will lose the dancer.
He will cry out and fall, he will have passed
Beyond your questions to the place of answer,
The final solitude, to know at last
Stillness of rocks and tumult of the past.

Return with lifted hands and prophet's tongue.
Your people will not see your vision:
For they sleep under the dark angel's wing.
When you cry out to them they will not listen
Because you are ugly and no longer young.

IRIS TREE

THE BALLAD OF BEDS

AN EPITHALAMION

In a blue bed
Painted by the moon
In a black boat
Lost in watery light of a lagoon
At Venice — or at Maidenhead...
Late beds of waiting
In the cruel town
That spread like acres into opening arms
Then float away obliterated...
Early bed of childhood found again
Under red eiderdown in farmhouse left
Beneath owl's ruffle, soft of robin's throat
Through the long darkening rains of June
Safe, ticking, quiet, that is also good...
On bed of bracken in October wood
On beds of sand-dune that the wind makes over
Patterned with surf and footmarks of the plover.
In parks of dusty meeting
Blind with dawn
That lovers leave at gold of sun
Indented with their sleeping form...
Or noble bed of mullioned window sheen
With four gaunt posts to guard the famous dead,

Conspiring princes and beheaded queens
Where once they shivered with a sword between
To shiver sleepless — or embrace instead —
While their ghosts saunter through the screens...
Outlandish bed of fur or rush or silk,
With squeal of flutes and beat of foreign tunes
As bowing turbans and striped pantaloons
Attend with foreign flagons and yaks' milk.
Lurid bedrooms in hotels
With bells and stealthy footsteps through the night,
Brawls in the street and shifting lights below,
Heart in mouth — but waking up all right...
A bed of pinewood in high air and snow,
What silence there! and waking the slow fall
Dancing slantwise of the white
White through light
Crystalling the window...
Rich beds of escapade after carouse
In, perhaps, a rather dull country house,
With nightgown flight passed hunting boots at doors
Along clock-striking corridors
Guarded by housemaids' caps,
Then the warm whispered darkness and more words
Overtaken by the minstrel birds
And curtains drawn by foxes in pink coats
And peacocks bringing tea in petticoats
And liveried frogs that waddle from the moats
With ashtrays and with Punch
And not getting up until lunch...
Beds with relations woken by a gong
In time for church — escape at evensong...
Havoc! Torn sheets, flying feathers, broken panes,
Old women singing ballads in the drains.
Or tranquil linen, stars with their known names
Venus, the Plough, the Dog, through curtained frames,
Shining on seeds of garden newly sown.
Lamps and an unread book, sometimes wind
Flapping the blind
Presaging a close winter with its fires
And the long nights of dreams without desires.

But, at the yawn of afternoon
When the coals settle to their dead
When to the stagger of the stroke of seven
The bed of custom looms as cold as chintz
Blinded to the travelling moon of heaven
Steal with her light away!
When the furled dreams of spring are spun in silence
And the heart strays on a gray thread
Restless for the lions in the sun
Give them their prey
Run to the red-hot margins of the world!
South with the swallow
Eastward with the stork
To nest on mudroofs of bazaars
Follow the eagles tossing flight
To eyries in New York,
With flit of bat somnambulant through bars
Through snow-blind towns in sleeping cars,
Westward swallowed by enormous night.
Then, in that bed of space,
Beside the cropping horse,
With faces close but lost among the stars
Where the hills move forever and awaken
To the brown Indian dawn and the sage dews
And hunger steals across and coffee brews
In the blue camp fire smoke that spits with bacon...
Cabins on ocean liners — but luxurious —
Hammocks in hatch of voyages mysterious,
Through waves of whales and islands, creaking, leaking
Wind whistling through the pirates' rigging
And albatrosses through the portholes peering
And the sharks swimming through a wake of blood
And barrels flowing and the captain leering.
Or cockle bed with one sail on the flood
(The shadow of danger at love's heels pursuing
Wings it fleeter into love's renewing)...
Yet bed of homecoming
After divided wandering
Recovered
Laughter subsiding at the tired day's end

Clothes slowly dropped, then folded,
And in the holy tidyness of things long known
Together put in place — or broken —
All loneliness shut out and windows open...
Oh there are beds of every mood and weather
And they are boats and they are altars, they are peace;
The passionate peace of loves where winds cease
Where between secret covers, sheaths of prayer,
The great conceiving dreams of birth and death
Prepare their mysteries as in a cloud.
But, to the parted and the thwarted
What nightmare coverings of shroud
Seem the fine sheets and pillows of the proud
And to each sleepless dreamer then how rich
To lie together in a tinker's ditch.

JAMES RUSSELL GRANT

PILLOW-CASE

I

The meaning sacrifice,
the belly-ball of fire,
melting our pennies,
cannot intend
Suffering more than is.

Nor masochism,
any fine effect,
love calls the grace of God,
to position its passion,
Powerless, otherwise.

II

Your happiness is not
My happiness. Mine
Includes misery. My lot
Is fuel to my will.

The dearest, sad-eyed concubine
We know is not worth living for.

When you have had your fill,
I start from my distress.
The vacuum we abhor
Still exists in our mistress.

III

The portrait of awakened man,
Crying, in his daft deft hand.

WATER RITE

Dank weather on his window-glass.
It is the wetness he complains,
Too much. A sadness,
Like congealed and hidden thunder, seems to pass
His mind. He complains, and feels his legs,
As some do madness,
And as some do death,
For the rheumatism of reality. He begs
Not to be moved.
Each breath grinds down his breath
Towards impossible limits.
Words rasp, — which, if on substance proved,
Must leech his soul.
Death (you would say) is a matter of minutes.
...This man's end was long ago begun:
Death dithers, and dispenses slow parole.
Already, he is silent.
Crude blood, turned royal, cannot run,
In such steep places.
In his majesty, — defiant,
Of his king-self, — king,
Twisting tortured eyes past par-blank faces,
He out-reaches all.

The slow tears sting.
The margins quiver.
The glances fall.

OULD BILLY, ON BATTERSEA BRIDGE

Like a long bowler-hat on the world's haunches
His blab straddles the river-cleft, in London.
Forest ladies peep between the branches;
Night on either side becoming spring.

On the wharf shore, a red clock splitting one,
Plays poker, with enormous hands of fire.

Like the long thin music on Leda's writhing,
Men play to embittered ghosts: so Yeats told me,
Walking and talking his way in strange attire,
Towards the ruined masonry of Battersea.

PERMUTATIONS ON A REFEREE

First, grievances are gay and well-bedight;
As skeletons in clanking armour
Go berserk, and will not fight.
Much clamour. No authenticity.

God, the soul's snake-charmer,
Whistles up both sides.

He is turned into tunes of electricity;
Twinkling, like a penny on a poor man's plate,
And taken up. The plaintive world divides
Into two scarlet football-teams of hate.

THE DEFENCE OF CITIZEN CHENIER

Fortune, as birds are winged to do,
Flies free of fate; but not of that prime self,
Which serves and limits freedom. This,
That is mine, I dare not misconstrue;
But knowing its weak ways,
Want grace to change it; for I miss
Man's mentor. I have known
Many, by all-inclusive thinking, praise
Brave dash in their endeavour, well thought out.
It often happens well. Then, left alone,
They may discover every reason false,
That's led them to it; and, no doubt,
Stay put,— shrug gaily, — having superseded logic,
And their fortune, and themselves. Where else
Warns sense their luck derives from?
Aught in charms? — Do you believe in magic?
Aught in chance? — do you believe in chance?
Or in a grace, — of What? and Whence? — Which atom
Has it landed by?
In this, I have concluded my romance.
If I could talk like that, Kilroy thought then,
I'd just as soon be up them stairs and die,
As waste it, winking, smiling,
On the pre-determined attitudes of men.
For everybody knows how it must be.
He's not defending anything from us; but by beguiling
Time, and tantamount to God,
Defends himself against the wrong eternity.
Which might as well be silence.

CRITIQUE

Compare the clusters in these sample grapes,
How one compels our retrospect
On tilled and sunlit valleys.

One shuts up in colder shapes,
Soft pigments, seen below the ice-cramped peaks,
On fertile slopes in Switzerland. Light dallies
In the soil. Light slumbers
To effect: perfecting freaks,
As well as much that's common.
Much whose quality encumbers,
That in quantity is precious.
Say again: most men are common,
But should cultivate just that.
The light is equally salacious...
So: it is the grapeness of the grapes,
Men should be getting at.

ARITHMETIC AND WINE

Who was he, any more than I,
To be my boy-king? Or she,
More than my street-sister, to lie,
Royally naked, in my arm?
They who tell my fortune for me,
And who decide,
Whether I come to grief, only, or harm,
What proven state have they,
Beyond the drunken fellow I abide,
Who is my friend? — I'll steer clear
Of the opacity of clay.
I'll make a foul hermit my enchanter,
Because his state is meant. By sheer
Majesty I'll designate my kingdom, and become
Lord of the red decanter,
And my own equal sum.

A MAN SELLING THINGS

The voice, divided in itself,
Beset with harrows,
Calls and crumples plastic suond,
And seems to stay,
Inserted, in its sonic round.

His figure shuffles, none too glad,
To deal with door-lit,
Prime young women; maybe, or,
He flusters proudly,
Founding suits on phantom ardour.

Times were once, he would have found them,
Fond and brisk for
All he sold. Long sold out,
And sold himself,
His wares remain, obscene to flout.

And this is where the world begins,
And his is dying,
Trapped between the empty street,
These efforts up,
And hollow knockers round his beat.

His voice desists. — « Who is it? » —
Someone asked.
He tried to tell them; but could say
Only scant particulars,
Before he tired, and went away.

EN ATTENDANT BAKSHEESH

Crazy kids, sleeping on a slow
Bed for baksheesh!
    Waiting for a go,

Green as day traffic-lights,
In the illuminated niche,
Where a Protestant policeman
Pretends he is Christ. Their nights
Are never broken into.
Theirs is the red, copper policeman,
Riven from Ireland,
Rooted in Shinto.
He bars their sleep. He stares,
A common byre-hand,
Catching two hedge-row lovers,
Naked, unawares.
They dare not inch apart.
Over them, this blighter hovers,
Who, they have read,
Has baksheesh in his heart.
It comes up dawn.
The cards un-turned remain unsaid.
It comes up on
The kids and craziness, both dead.

ECLIPSE

In the eclipse, no lovers were
Available to meet the Muse.
Social satire, to transfer
Minds from missing reality,
Succeeded in its ruse.
Cleverness was topical;
Convenient, as banality
Out-grew its boredom, and became
Multiplex. A few, tropical
As parrots, aped a style.
It was all the same.
Spangles, and tights, and the stray
Half-faced smile.
No one knew the answer.

Several passed away
Walking in the old man's shoes.
In the eclipse, no lovers were
Available to meet the Muse.

SUNDAY MORNING, SOHO

After two long nights' honeymoon in Bedford Square,
To come soft as new-laid twins,
And be hungry and drowsy as birds, back from warm air,
In the foreign-smelling streets;
Watching our shadow, widdershins,
Go crabwise down a window landscape,
— Cheese, and spaghetti, and wine; — with rare conceits,
And sudden kissing,
Stopping in motion while grocers gape,
Coming to breakfast as to life,
Tip-toe for many parts still missing,
Much satisfied to be:
O slender-bloom, my brown and nubile wife!
This morning, stale as beer-stains,
After and over night's glad-rag glee,
Commits us to gawk,
Commits us to walk to accordeon strains,
Through a sound-barrier of brainless dreams,
— Muscles in small-talk,
Tongue-tied to cobweb collisions
With words, — in a chipped cafe where sunlight steams
Across eggs on toast on time:
Garlic gibberish fountains out imprecisions.
Virgin-yet lovers, yet-free,
Sea-wife and seafaring sailor, rising in rhyme,
— You with a boat to catch to France,
Last night, — while we,
On life's lethean treasure-ship, romance.

DAVID PAUL

THE PRECIOUS PROCESS

I

This whole head's never heart-free!...
Labyrinth, growing gallery,
Solemn, inert as streets, grey
Unmoving articulacy,
Incessant, heart-shaken, stationary...

Feverish gibberish, Orphic
Silence, senseless grandeur, comic
Aside, lewd caricature
Of anything that may be dear;
Sliding calm, despair, panic...

Moribund music, mauling wave,
Frenzy, indifference, cave
Of dying and living over again,
All's next to each in the brain
Holding to keep what it cannot have:

Invaluable rubbish, travelling room,
Self-collecting museum,
Endless prison of changing shape,
Defensive summary, escape
From all that is and can't be known

— This whole head's never heart-free...
Absence, presence, entity
In shoals of thought, and shallows
Where what is is what follows:
This world's the cheat of infinity!

Music of self-pursuing blood,
What is its meaning, its good?
A mood's a mountain, a river is dreams,
And I am trapped in the schemes
And scapes of reality, shifting hood

Of selfhood lined with changing shapes,
Adulterate, discriminate heaps
Of like and unlike, strewing the eye,
Inordinate, moving mystery
Where a breath of air and living creeps.

Pulled back by logic, syntax, image,
I grope and swing along this edge
Of sense, condensing all that's solid
Through brain-vapour to words, laid
In drying rows on a sprinkled page.

A self wrought round in self-comment,
What do I assemble at each moment,
Where do I move, what do I choose
To think, immovable, restless,
Forever lapsing and imminent?

Not knowing how to know or mean,
To snip the picture sharp, clean,
With the glittering scissors of an instant,
Arrest the flowing to a constant
And — falsify this moving scene:

Or dreaming some jewel of a unit,
Some needle-point with all upon it,
Where all things meet and are alone:

The world a veined and watered stone
Flung through space's falling minute.

Vehemence of the stilted will!
Observantly blind, weak and cruel,
Prodding the agony of growth,
Sticking fast in its wounds or its mouth,
You are blindfolded by Good and Evil

And urged on by the fear of falling
Where you have slipped before: the pulling
Centre of absolute inertia
Stilly exerts its hidden pressure
Beyond Good, Evil, sense or feeling.

II

Web of being, releasing round
What wasn't, isn't, and waits to wound
An inaccessible future with
The impulse of a dying growth,
Chrysalid striving to unbind

The sheath that is yourself, mind-
And-body, weave your composite
Where subject's lost in predicate,
Living the present tense to find
A meaning in the future. Or wind

Your sentence back to where it began
In the past, the dissolved dimension:
Behind the door of memory,
That door all keyholes and no key,
Shut-off lead to the once-known,

Lost territory of recurring dreams.
Where windows dropped parallelograms
Of sunlight on cold corridors

Guarded with openable doors
(This life is rooted in diagrams)

Silence of being heard a voice,
Dry echo inside reality,
Saying: Here is here, and I am I,
Placed in time, eternally
Committed to an unchoosing choice —

Then stair re-iterated stair,
Sudden, going up somewhere.
The bare light made nothing of it.
Why should I remember it yet,
Neither soon nor late, here nor there?

Mystery of the idle camera obscura
Helpless to deny or create,
Windowing a world of hazard, purer,
Rarer than the real, yet
No more than echo or afterthought.

Image growing from the edges
Of the unshaped, shaping ages,
The mirror's a dead magic, the real
World is not in the eye, but still
Throngs it with promises and pledges.

Imaginary iconoclast,
Trying to break the image, the mask
That grows and changes to what wears it,
Nothing can be itself but appears it;
The universe is image at last.

III

Crease and uncrease, unmake the made,
Disorder itself grows staid.
The world's still waiting for expression,

Chaos undergoing passion
And pain of separateness, afraid

Of which is which and what is what
Between the unknowable and the forgot,
While the shabby, shining bubble-world,
Sun-cracked or cloud-cooled,
Falls and falls, and keeps afloat.

You, immediate, you, and you,
Still feeling through every throe
Of each minute, grey with labour,
Bringing to birth a pregnant neighbour:
What is doing, and what's to do?

Take rue, or rose-water, take a turn,
Let a millonth phoenix burn
Itself to cigarette ash; time slips
Forever from its burning lapse:
The world's a staying, going concern.

Consent to all? Consent to nothing?
Love sits in the swing with loathing.
The world never had any sides
And truth keeps changing them, bestrides,
Eludes, a vanishing rainbow wreathing

Light through cloud to all the shades
Of Light, the blues, yellows, and reds
That fuse into the blinding sun,
The gamut of all colour, the one
Consummate key to all the chords.

Everything that feels and lives
Is what time commits and forgives.
There is no innocence, who's guilty?
Your window's either clean or filthy,
Crystal or gauze in the maze of motives.

IV

This living can define its term
From welcome womb to wheedling worm,
Ecstasy of the seed in transit!
— To ecstasy of death that grants it
Release — into infinite room?

Who knows, and not knowing cannot care,
Under the wheeling bear?
Under the overturning wave
Of time that wastes and cannot save,
The living are moving here and there

In the lively dance of from and towards
The dead, those mute, regardless wards
Of what they made and left, or gave,
Now they are shelved into the grave
And moved nearer to the gods:

Now they are in time no longer,
Now they are not — somewhere else,
Beyond the body's pain and hunger
Where whatever eases or ails
It, is resolved, forgiven, and fails...

In time no longer. But is it
Gradually infinite,
Time? Drop by drop in a patient still
Straining to essence of the pure will,
Must of life distilled to spirit?

Or is it a point, pivot on which
Eternity swings without a touch,
A globe of ineluctible grace
Flinging its flown shadows on space,
Forever within and out of reach?

V

This wording brain's a groping lisper
In the dumb or echoing gallery
Of being's changing air and sea
Sending up a writhing vapour
A mist of to be and not to be.

This wording brain's a groping lisper
To the musical despair, the whisper
Of the sea chained inside its change,
Clambering through its wave-runged range,
Slack roarer, slippery grasper

Resounding between all and one,
While every stone sighs for Amphion.
The earth is getting old, damp,
Lukewarm, crowded, numb with cramp
— And time's still being born and born.

ENVOI

Invisible threads of the winding moon,
The spirit tires of the cocoon
You weave, still, in broad daylight:
Silvering folds of transparent fate,
A strong net of nothingness, spun

Between the inseparable kiss
Of running time and rounding space:
A pattern that can't admire itself
Or cry out at the dubious wealth
That's wasted in the precious process

Where what makes is made, and what
Lives is lived, and nothing's left out

Or remembered as it was,
Effect annihilating cause
In the counter-weave of chance and plot.

Blood, strange equilibrium
Self-poised inside the world's momentum,
Lean a head in a dark doorway
To watch the world move its own and your way
Between daylit choice and nightly doom.

Stone-sober, neither young nor old,
I step into a dark garden, walled,
Window-lit, where a tree swings
In the gravity of its growing rings,
And light pricks through absolute cold.

RAJA RAO

THE TRUE STORY OF THE POLICEMAN AND THE ROSE

When I was arrested my problem was not me but it. You see, I was arrested when I was born, and that is many, many years ago, a teen and truant score and more. All men are arrested no sooner than they are born. So are the women. The policemen are big, big when you are born — so big and shining — that is why the child cries. Some see the face of the policeman — a pollen face — and others see the bottom of the cob — he's slick and sumptuous. Others see his many teeth. Every living *man* has a policeman, and his name is your name, his address your address, his dreams your dreams. (Of course in the dream, his name, force and function are other and inappropriate, but that is another matter.) In the last life too he was a policeman — he always was a policeman. That is why we have such a grand state. We have a policeman for every man — Voltaire said the civilized state « *est un état bien policé* » — civilization is the cross-road where the policeman stands. To the left is the past, to the right is the dawn, and behind you was death, and before you is life. The policeman goes thin, in some countries and climates, as you grow big. In some countries he's quite monstrous, but he has a holy paradise after death, girls and all. Paradise is made for the policeman aside of time. He polishes his medals, of friendships and gifts and sanctified murders in the name of God. Paradise is on percentage basis. The insurance company is

only concerned with medals. God sits on the throne and dispenses human justice. If the Policeman is somewhat thin he sits under the seat of God. If his uniform is bright he is sent to a place of many fires. But if he is teeny-weeny with a soft moustache and saintly odour, then he is seated in a room with television sets. He receives prostrations, camphor burnings, cocoanut ceremonies, garlands. He lives on sound and sight. And some say — though I have never gone that far into the true understanding of mystery — that some policemen are thrown into the world again, fat or small, bright or buffoon, and we know all of them. For this is a police state. The bars collide with our flesh — the policeman has those marks morning and evening, and knows them only at death. For death is a bath and we know our marks then. After death there is birth, according to some as you know, and no sooner are you born than there is a policeman. And this is the story of such a policeman, big, blustering, cummerbund, collar and cash, and a red-turban (like the Madras Suburban Policeman) for his noble crown. He is awake when I am awake, he sleep-dreams when I have wake-dreams, and he just has no existence in the deep-sleep state. God once got angry with him and killed him, but he became many. And as God killed the many they became many, many. Today God does not know what to do — so I have to remind God all about it. You may overhear me if you so please. I am a revolutionary, and God does not like revolution. He likes the totalitarian state. I want to be free.

▪

You see, my policeman was born thousands on thousands of thousands of years ago. He was a native of space and his germ was the atom. The atom played at the cross-roads and created water. Now, water is a silly old thing that moves, and always in one direction. So he became water and flew towards the dawn. The dawn changed him into fire. The fire of the dawn changed my policeman into a red and leaping thing, and it combusted and flew into sanctuaries, and made many fevers big and small. The fires subsided into a window-space and became the noble earth: Earth thou origin of the sperm and splendor of the rose-blood, as say the ancient texts.

And the earth became the air, that is aery-fairy, honky-dory, — pāpapūnya, birth and death. You could go to the hilltop and drink the holy air, and be yet not free. Your policeman is naked but he's all blind. He knows all there is to know, but he does not know the knower. When he knows the knower there is no knower. Knowledge is knowledge.

The story of the policeman is my own biography. So why hide it from you. I, that is, the policeman, was born in the *Aswija-Shuddha* when the moon was bright and of the eleventh day in the year 19—, that is some thirty three years ago. He, that is, the police-child, cried like every child, for, as I said before, I was arrested immediately. And I knew immediately why I was arrested by the policeman. For if there is no policeman there is no difference between hunger and satiation, darkness and light, mother and father, truth and bogus. The policeman, just as on the road, had to stand and say — this is left, that is right, and so right and left were made. My policeman made a nixie speech to me, nevertheless. When I was born, he said: « My child, I know your antecedents, or rather, I know why you are hot and cold, » that is how he explained. « I am a big policeman for a small child. You are free. Grow and become free, and my happiness is in my own death. Death happens to me. Never to you. So why worry? The bigger I am the smaller you are. Ravana was big. But small Rama was light. Ravana was strong. Rama was young and meek. But Rama conquered the island and freed Sita. Ravana in being born sought his death through Rama. Ravana was the police-jamedar. You are free. Go. »

I remembered Rama and Ravana. Of course I did. I was once a contemporary of Rama and Ravana, and had been a trefoil grass that Rama trod on in the principality of Kishkinda. I knew Sita for she used to bathe in the Kulapathi pond, and I was by the footpath. She was beautiful. Rama was light itself. Ravana was like myself — he was all arms, eyes, foot, sight, sound, odour, audition and tactility. He had a mysterious jungle-tingle in his being, that sang and tingled to sight, sound, touch, tasted in tranquillity and smelt in periphery, and which was aimed at by Ravana every time he

made battle. It was like a telescope — Rama looked and saw — and fought. The jungle-tingle made the story of the world.

Then I died — I knew many other signs and conditions — and I was eaten by a horse in the army of Rama. And I was reborn here and there, as cactus, oleander, cymbalicum, gadder, otter, polivel, civet-cat, leopard, hog, bungam bao, loripel, caesar-dog, walking elephant, horse and panicky hound — I rushed up branches and shewed my teeth, and I ran up the forest and sang through the leaves, the rivers knew me as tom-fish and proggc-red-crocodile, they knew me as pigmy, iron-man, moon-man, Aryan, Dravidian, Druidic, Hindu — I was policeman here, I was policeman there, sometimes very big, sometimes small, — Turk, Ethiopic, and Dayad, I was born and reborn, till I was born to Rama Krishnayya and Parvathamma, in the said *Aswija-Shuddha*, when the moon was bright and of the eleventh day in the year 19— in the city of Madhurai at noon and twelve minutes, and then my real story begins. The policeman as I said made the said speech and I understood. I knew all of course and I was free. I knew also the policeman was and I was under arrest. I knew also I was a child and I had a mother. And so I grew up.

And growing up is a very easy thing. You eat and you wake up, you go to school and you sleep. You hear father, mother, brothers, sisters, aunts, uncles, the two grandfathers and grandmothers, widowed grand-aunts, servants in the fields, and pariahs in the village outskirts, birds in the trees and lamentations for the dead — you hear all of them and all there, and you say: this is the world. The policeman says, go left — and you go left. The policeman says this is good food, and you eat it. And you fall ill and the doctors are called, who give you herbs in juice and metals in powder and you wake up, and you smile, and all are happy with you. Grandmother gives you a pair of bangles in gold, and you can shew them to your school fellows saying: « Say, I had pneumonia, and I saw the God-of-death. But since I returned to life Grandmother went to the goldsmith Ramachetty, and these were made. Aren't they nice for Diwali? »[1] They are all jealous and they say, « Of course! » but their bellies

[1] Festival of Lights, which comes in October-November.

burn with red capsicum. You wake up. You want the whole world to see you are alive. You can walk, and you can talk. No, nobody wants to talk to you — nobody wants to hug and embrace and call you brother. Why should they? Your father is rich and lives in a city. Your grandfather is old and learned in Vedanta. Your uncle is a municipal commissioner. You are a bad fellow — besides, you had pneumonia, and you look so good. At night the policeman sits besides you and tells you, « Child, you know what that is — it's me. It's all me. Don't you worry. » « How is it you? » « Well, you see, as soon as you are born, in fact from many lives, we've your charts made. If there is red light here — there must be green light there. If there is right here — right is there. It's all like that, male and female, birth and death, pain and pleasure are green lights and red lights of the metropolis. And you are a citizen: the only citizen. » « I do not understand. » « Grow up and travel, » says the policeman. « You will see wonders everywhere... » I grew up. I excrete and try to fornicate, I miss and try again, and there's carnation and sorrow and the killing of the child in the womb, and the marriage papers for a regularised marriage. I am married you know and the policeman has made all this so splendid, so ordinary. You go to the municipal officer and say, « I marry this lady, » and she says, « I obey you as long as I live, » and you go home married. And you weep. On the first night of marriage the policeman sits by you and says, « Son, why weep? Male and female etc. etc... » And I understand. Yes, left and right. I jump the wall. The glass-pricks tear my skins. I came to the western world — world of honour and liberty. France of Robespierre: the crown of flowers on the Queen of Reason. And a whole world in acclamation. France, dear France of liberty. In a room in rue Vaneau — exactly *48bis rue Vaneau,* — the Policeman sits by me and recounts me my story. Saturn in the fifth house, he says, and Mercury in the fourth, the Moon making a triune with Jupiter in the seventh, and the Sun lord of the sixth, in the second house, casting his uncharitable looks on Venus in the eighth, — what else do you expect, Son? When you want to go left — you go left left-right. When you want to go right, you go north. When you want to go, go to Paradise, — you see God

face to face. » How I saw God is a story that nobody shall know. That is the only thing the policeman did not note in his diary. He just saw me disappear. He though I was dead. But I was all a-glorying in God. I woke up. He smiled, a little angrily. He hated to erase his notes. I wept of joy. That was written in the stars. One thing I saw. The policeman had suddenly grown two inches shorter, and his clothes had grown shabbier. I said, « Why this look? » and he said, « I've had an inspection. My diary was inaccurate. So I have been demoted. » But I was strangely happy. And it is from then started the enmity between him and me, which can only end in his death. Old and tattered, when he sits beside me, listening to my inner words, he stretches his ears lower and nearer to listen. He has grown so small, he can only reach up to my black mole above the right breast. This pigmy brings compassion to my heart — and that is why you sometimes see me with a tear in my left-eye. I weep for myself.

Tattered and torn of ligament, seedless in loin, and with round booing holes in heart and head, I walk this earth interminable, I, the policeman. My beat is everywhere — and wheresoever I go that place *is* and takes shape and buildings rise and mountains and the endaemonic Medierranean, with castles and sunsets and beautiful women coming out with big bosoms and in white-horse carriages — I like lace-hats of l'Arlesiennes and Mado of Avignon, and I like sail-boats, — I am old and red-lipped and lecherous — my casquet stuck to a side, my belly hanging in my hands, I stand and gaze at my own pure shadow. I see him. Do you see him? He is so funny and round and stumpy, his face against the shadow of the battleships. I am drunk because I can love no one — I am impotent — and can only fornicate with low women, for I have genitals. I live on the splendour of others — I steal the stealer. All policemen live on sin. The policeman alone is sin — otherwise the world would be a mountain-lake of white floating swan. The stars claim the policeman — not so the sun. In fact the policeman arrested himself and that is the whole of the truth.

So it was in Paris I walked with the policeman and talked with him, and found him everywhere, in shop windows, with big bulging eyes and each eye a wonder to see. I saw eyes in

Paris bookshop windows such as I have never seen anywhere, small eyes, big eyes, green eyes, white-feathery eyes, lathery eyes, parotty eyes, peppereyes and progressive eyes, — red eyes for the red and all the world grew into Red beauty — (and this you will find, in *rue Racine*) — and green eyes and scarlet eyes, soutane and sepulchre beads and biblical eyes — you find them just behind in smutty shops with big squares and court-yards and bright red geraniums at the bay windows — sooty eyes bespeaking of paradise, yellow eyes in Luxembourg, eyes of the young, eyes of children and lovers and of the autumnal falling leaves — everywhere you see eyes in Paris, and they all had colours and I loved them. I lived in *rue Servandoni* later — and had two eyes there that had needle connection and logic was its palaetiology. For on the point of the needle was my love born — and it started stitching my tatterment. Oh, the love-needle, the pertinence, the power, and the purity of the stitching needle. My heart was made into a Hindu sack with prayer-verses on the top as of Benares — and I counted the doubtful beads. I was virtuous and I took on an assigned form. The needle stitched and stitched me, and I took on a white and wandlike shape. I became a magician of looks, and I gave eyes to many. I opened a shop of Hindu-eyes — I the policeman — and Oh, what a chatter and a clamour was there. God, God is my business, I cried, — Hindu gods. Four *annas* a hundred tricks — standing on the nose and breathing through the umbilical stitch, practising celibacy through baths and *kundalini* — etc. etc... — eating milk and nuts to walk in the air, eating bitter *neem* leaves and *sherbath* for swallowing nails and toothbrushes and broken glass, — for telling the future — motor cars, mansions and marriages, and all, fortunes — I opened such a shop. The trade was good. I did much business. The municipal council of Perpignan — for I had moved there by now — voted me a certificate of conduct. And all the virgins came to my confessions. I dealt in potions that increased physiological virginity — gave no scratches or itches or leucoria — you touched me and you were cured. It was wonderful. And God was the message they got. I was virtuous and good. And I grew big. I became fashionable. Newspapers spoke of me. I was the policeman of God, and my certificates hung on all

my four walls. I was given the *Legion d'Honneur*, 2nd class. God seemed to speak to me from the heavens every night, — and all day all night the logical needle stitched my sores, and when I woke up, I had a good bath and I looked so fresh and young. I could walk the *Promenade des Anglais* with the agility of a tennis player. They said, here goes the Policeman of God — and later they came and sate me by them in *chaises-longue*, and as the sun poured on me tender and golden, I became a legitimate God. I had fruits and flowers offered to me, and I was right happy. I was God.

Now, having set sail on this pilgrimage I wanted to become a *pukka* God. So I went to India — my virtue would now have confirmation, my miracles have *rupee*-value, my mouth would smell of fresh roses. My shop in Avignon — where I had moved to — was kept open by a lady, pious and all that, and she put flowers and burnt sandal stick at the right places. More men and women came to honour me when I was gone — the miracles worked even better. Papers started lamenting my departure. The confessional was filled with awaiting virgins. The blind stood at the shop window and the rich in *carrioles*. What a magnificent clientele said the Doctor, my neighbour. The Ministry of Health wrote to me saying I was promoted to the *Legion d'Honneur*, Class I. It was notified in the gazette. The bishop himself sent me the rosette with apostolic blessing. At the Cathedral the head of the chapter said a *novena* for me.

In India, however, when I reached the Sanctuary of the Beacon, I lay on a cot and in between my sleep someone must have held converse with me, and I woke up in my own pus. The stitches all came off. By my bed were crows and lizards that fed on my remains. My skin hung on my shoulder like a coat and my spinal chord was all visible and white. I saw into my entrails and it was all a world of corpuscled virtue. A man was putting his finger to the blood and tasted to see if it was human or not. I was alone.

Then it was I was given a copy of my biography, an uniform and my police-number 42177 M.P. I was now returned my medals and my service book was read out to me. It

wasn't so bad. I was a policeman, that was all. At the District Hospital I was well looked after. I ate cocoanut fresh from the garden, and water of cocoanuts I consumed — I ate mango and caschew nuts, and much milk I drank. I improved quickly and I walked the earth again — I was thin and tall, clean and clear — I walked simply. I knew I was under arrest. I knew the *Travancore Civil and Police Code.* I would be discharged when the time came. But now I must do my duty. Of an evening when the sun sat low and a lot of stars came up suddenly with the palmtrees and the temple-music, I would open my biography and read it chapter by chapter, and find it funny and tearful. I did not forget the *Promenade des Anglais.* Meanwhile my shop in Avignon was sold and from the proceeds many of my debts were paid, and they erected a monument for me at the *Place des Fontaines.* They declared me a deceased and honoured citizen. My letters disturbed them.

And finally when I came back to Avignon, they said, the gathered virgins of Avignon, « Look, look, is that your face — we have done more miracles since you left us and in your name, and then you come. You smell differently — you are too funnily clothed for words — we are the heirs of God, and we know what is right and what is wrong. White is right and pink is wrong. Silver is sin and gold cataskeastic. Salt is spirit and earth fire. *Miséricorde.* Leave us with the statue. » They made me offer flowers to my statue, and when I took the statue away, and brought a chair and sat me there, they rose in such a fury that I fled. They were sure I was a god — rightly stitched and all that, and well-tailored, — and now I was happily dead. In Avignon you can still go to the *Place des Fontaines* and see me worshipped. I hear echoes of it in the papers and in Latin-gossip.

And through Paris and America I went, and Japan to Travancore.

Why Travancore? — for there you've Two-Feet and a rose. The rose is red elsewhere in Avignon or in Paris, and white in Travancore. The rose of Travancore is the story of a pilgrimage. I went with my red rose of aught and naught, born in a palace garden and carried in palanquin, had seen the sunshine of the Himalay and was hidden by the moon such a rose

I carried and to Travancore I hied. For Truth is Travancore, and Travancore has Two-Feet, and so Truth has Two-Feet. I placed my red rose in worship and said: « Lord, accept. » The Lord took my red rose, and never did I behold it again. So I became the disciple of the Lord, and once in a while, when I wake up on my wattle mat, and see the dawn hang with the mango, down below, under the tree, and not far from the fountain, you could see my white rose bloom.

For indeed the story of the red rose is fabular and fantastic. Like the policeman it was born of the atom, became earth, air, ether, fire and water, rolled into a pumpkin, grew into a tree, became a deer and frisked and frolicked in the forests of Vrindavan, became white and a cow, all with stripes and eyes of cinnamon, and took the cowboys playing to the temples of Muttra — sang, suffered and died, — died again and again, was born again and again, married a monk, intellectual, army man, was carried off by the Muslims, and was given away in dowry, and head in hand wandered by the Ganges, till it came to a hut and a hearth-less man, and sate there, and bewitched by his wisdom and his eyes, sate admonished into death, — « Be a rose, » cursed the ascetic, and so it became a rose of Palace-garden and rode a palanquin. Everybody knew this rose from others, for it carried in its petals a mark red as the *kunkum* and round like a thumb, for it carried the mark of murderer and monk, and was sometimes called a weeping-rose for the spot on the petal often of an evening looked a teardrop. People gathered it and gave it to the gods — the princes and ministers that sang and serenaded by the palaces saw it and gave away petal and perfume to a lady-love, but the rose always carried the teardrop and smell of the temple garden. When the *magh* winds rose and the houses were lit with jessamine-oil, they said, here cometh the red-rose wind for it smelleth of holiness. And when the elder prince married and there was such fuss and festivity about it, the gardener came and dug the roots and gave away the plant and perfume to the princess who went to Amber for marriage-making. There near the *Tulsi-Vrindavan* [1] was the rose planted — and so it brought gladsome tidings to the

[1] A sacred structure, in the middle of the courtyard, where the holy vasilicum is planted.

desert oasis of Rajputana, and many a princess grew into worship and holiness plucking of it. Ascetics gathered it in their hands and gave it away to the gods, but the tear was always there. Painters came and painted the rose, and the story goes, gave of it to Emperor Akbar, and painted him with it. You can still see this in the British Museum.

I plucked it in a curious way. I had grown ascetic by now and the arms of awkwardness held me in their religious tyranny. I did not like hyacinths for worship, so I placed tualasi, chrysanthemum, Shiva's lip or the Rose. I hid my police uniform under ash and loin-cloth and spoke kindly to the Rose:

« O Rose of Compassion, » I said, « come with me. » It fluttered and said no, it flew with me and said no and no, — it circled continents with me and said yes, and said nay again, till the sun and the moon were tired of its tears, and school children collected it in their cupped hands and carried it in their satchels and drank it at night that they might have bright bridegrooms. My hands were wet and rotting, my skin had grown the colour of apple and my bones shewed. My meditations had got garnered with the rose and my thoughts tethered to the rose, and whether I be prince or policeman, the rose simply wept with me. Night came, and then the day, then the night again and the sorrow of the rose. Days were filled with a drossy doom, the world marvelled that I carried the perfume of the rose, and they said I had the malady of the rose. Music suddenly melodied from the wayside trees as I walked, and birds gathered round me for they loved the music of the rose. Words suddenly rose into their organum and ecstacy, and became parted-lipped and free. The earth's buildings were muted to the manner of the rose, and silence smelt of the rose. And I poor creature that had wandered from the virgins of Avignon had the melody of the rose in my ear. I fretted and frolicked and wept — I sang ditties and sat in mute meditation, but the gods spoke kindly to me and gave me hopes of recompense. They said the malady of the rose is meant for the few and the festival born — so go Poet, go ascetic, they said, and gather flowers for our worship. And so it is that the gods demanded of me the petal of the rose, and I gave it them, I gave it them handfuls and clothfuls,

and when the goddesses were adorned and the camphor burnt, so great the flow of rose-water from the rose, the *pujari* gathered it and gave it as *prasad* and *tirth* to the devotee. I also drank of it, and the madder I became. I said, Rose, you Rose in my heart, you weep in me and I place you on the hair of the gods, and you weep still. And what shall I do now? — And there was such silence in answer you could hear the river flow. I fled from that silence, and I wandered continents, *alone* and my hands rotting with rose-tear. Angry, I cut a tree. It was in Belgium, and a baby was born. I saw the baby and I said, « Lovely baby, round-faced baby. I am your father, and I be policeman. How can you bear me? » It was a ruse. The baby said, « Papa, I love you. » No sooner did the baby say Papa — I fled. « Rose, my baby, » I thought, « O baby of my Rose » and I wept. Then did I climb mountains and went strolling athwart the glaciers. It was a time of international disputes, and there were grave questions of war and peace, and I the policeman went a-patrolling. And all the mountains smelt of the rose.

Then it was I heard the tingle in the mountain, a tingle-tingletoe across the mountain, and melody rose and music rose, and in between the chinks of my dream, I saw the magnum of Truth. And as Truth is Travancore I went a-shaking in the South Indian Railway. In Travancore station I descendend and said: « Take me, please, to the Great-man. » And they took me to the Maharaja. But I returned to the station and said to the taxi: « Take me please to the Retired Police Commissioner, » and they took me to Truth. Truth has Two-Feet and smelt of many roses the rose. Truth has steps, and once you enter, in the veranda, at the footsteps is the Lotus on which Truth stands. I lave myself of my sins — I peel out skin after skin of my tattered body, — I speak to the incarnations of the mind, — I float in the magnificence of my dreams, and I tell them, « Adieu, adieu, my memories, my medals, my police-uniforms. Here take the bone, you bone-eating cur. Here take this sinew, you flesh-eating vulture. Here take this blood, you proud man. I have come to eat butter. I shall live on honey. I shall speak like a nightingale. » But a great agony rose within me. The smell of the rose rose in me and brought the tears of destiny to my guttering throat.

I choked into exhaustion and woke into a stupor. The stupor lasted many a year and I was fed by the squirrel of the garden, — for in the garden of Travancore be there many squirrels, — leans ones, and kind small round ones, and musical ones too, and they smelt the malady of the rose in me, and they too were tear-smitten. Once I had bathed many and many a time, and my breath smelt of the freshness of dawn, they took, brothers, they took me to the House, and under the mango-leaf and cocoanut-pandal, and in the flame and flavour of irradiance I saw the walk of Truth, which no tears can tell. Gold failing to be gold, was gold there, — and so were silk and filigree, and music rose from itself and was heard of by silence, and the banana and the sugarcandy tasted of the honey, and man stood there a monument. The *Gandharvas*, the *Sidhas*, the *Yakshas* and the eighty thousand gods came there to pay homage with flower-hands and folded-hands. Rain fell to song, and cattle lowed to music, and rivers parted and poured at the Two-Feet. My medals melted on me and my skin became fresh. My voice became cantation, and my intelligence intimate. I laid my petal of rose at the lotus of Truth, and I never beheld it again, brother, my brother. And when I woke up I heard them singing,

In between two thoughts is the dance of Truth,
He who's seen it hath no rebirth.

I was marvelled and tears came to my eyes, and I wept, and I wept for joy. Then did I turn round and round and found my rose had gone from my finger, O my red rose. Under the mango-tree, near the fountain, where I stood listening to Truth, then did I see the white rose-tree. And I knew.

Now I am in retirement. I have grown, and short, with years. My uniform has many holes, but I wear it for the pension day. I lie by the gate, however, singing songs, and sometimes wishing I could fly and be inside the House, and always: Or a parrot in the cage and hung *there*. The rose too from her bush doth the same. « Wish I were a washerwoman or lamp-lighter, I would be washing inside or massaging. I dare not think of cooking — I am not pure-enough. » Such is our talk

across the wall in Travancore and the One who understands knows. The rose, I forgot to tell you, has lost its tear, and I my medals. The rose knew its perfume was of the rose, its petals, its colour of rose was of the rose, and so there was no rose but the rose — if you understand what I mean. So it smelt of the lotus. I was very happy. I became a man, that is, free and all that. Where is the prisoner, I ask, where? In the kingdom of Travancore there are no prisons, according to the *Travancore Code*, that is the Truth, and that is the beautiful Truth, said the white rose to me.

And the trouble, brother, all the trouble be that we mistake the Lotus and the Rose.

NIEVES DE MADARIAGA

ONE MORE DECEMBER PILGRIMAGE

To F.B. and D. de M.

I

Under the olive trees we stood on our heads
you and you, little brother of Francis, and I.

A city, we heard, was falling from the sky,
hung on the mist by a thread, by a spire,
hung over the bend in the river, where, they said
a mermaid and child had been seen, drinking with the fishes.
So we set out, the three of us, at the end of the year,
through the still unconsumed bushes.

The first trees we came to were ordinary trees,
not entirely relieved of their burden of leaves.
Tender bunches clung to the parted trunks.
— Little painter, brother of mine,
is that you among the olives, standing on your head
or is it just this green Orvieto wine?
Some trees were laddered, all the way up
with little black stumps, and sprouted at the top.
We called on them by name as they passed, one by one.

Slowly, as we rounded the lake full of air
with a hill afloat on its side
— loitering a while at the brink to see
what the fishes do there —

every turning became a gasp,
every bend in the road a sigh.
Through a remainder of smouldering leaves,
every tree, naked, was what it is!

The hills had laid their edges along the mist
like the lasting boundaries between kingdoms.
— Painter, sighing your heart out at my side
while the air flows in and around and out,
you know, to step from one kingdom to another,
the three of us, each time, must die.

We came to the tender corn, barely green
through a sprinkling of earth dyed in the year's finished leaves.
We knew then anything might happen.
We knew blue ponies could slowly turn
in the gentle air. Fishes easily swim
to the final brink of the mist. A volcano
could be born any time, out of the lightness in the hills!

II

The city still clung by a hair
to its mother, the mist,
by a tower, here and there.
You and you, you and I, little painter, embraced
and waited while God with his fingers of sun
dropped the city slowly in its place.
The brown earth burned itself out in leaves.
A dark smoke of cypresses rose into the sky.
In the black threaded vines, last year's grapes raced.
The city heaved and spread itself out
and settled, a little on one side.
— Painter, my brother, your eyes are full of air!
Have your gentle hands, accustomed to cut and bake
the rough porous brick, squeezed blue paint all over
those ponies, cantering in circles beside the lake?

The city has fallen. Fingers of light pierce
the wavy river. The fishes are drunk with light.
The five-year-old mermaid nestles happily
on the scaly thigh out of which she was born.
The raw earth is consumed. The tree, split open, folds
years of remembered leaves round the misty air.
The skeleton vine hangs, like Christ, on a willow
and the fishes drink, oh they drink to see corn
in tender green shoots being born, being born!

So what could we do but kiss one another again,
you and I? You and you?
The ponies, away on the inmost hill
went prancing after their manes —
white manes, smeared on with your fingers, painter,
while the city, folding an arm around its houses
lest they should spill on the tender corn,
over the nearest, mistiest ridge
threw out the gentle embrace of a bridge.
We saw it all happen with your eyes, with mine
— or should we blame it on the green Orvieto wine?

III

The city had fallen. We walked into the square
And we saw the little maid's tail curving round her mother's
tail
as she clung to the large, loved side.
We bought the last loaf in the baker's oven, and wine to wash
it down,
and as we walked into the field with the loaf and the wine,
painter, I saw your fingers were steeped in colour.
Paint is delicious as the brown mud of Siena
but oh little painter, my brother, take care,
don't eat the white, or you'll step out of colour
before you're aware, into the night!
And you'll drag us along with you, and the vines, willows,
bushes,

— all will turn slowly in the airy lake,
in the mist, folded into the trunk,
in the mermaid's eyes, open, open wide
with all the fishes of the world in them
laughing to see God hide!

Not the paint, brother painter, not yet. Eat the bread,
and like the dead vines along the willows
we'll hold fingers with Christ crucified,
we'll dance as St Francis danced the Lord's prayer on his toes
with his brothers, when their bare feet froze.
— Oh the fishes may drink, they may drink!
But we saw God born in an olive field
when we broke the last loaf, little brother of mine,
and shared that flask of green Orvieto wine!

ELIZABETH MONTAGU

INTERESTING PEOPLE

One of the first things I noticed when I became grown up was that when more than two or three people are gathered together they cease to be interested in what the other person has to say. This discovery was a great disappointment to me. As a child I had imagined all grown-ups to have a ceaseless, fascinating and incomprehensible communication one with another. I would stand outside doors listening to the magical *je ne sais quoi.*

My mother believed it was important to know and to meet interesting people. I believed there were such people. I imagined them sitting at the doors of caves, walking serenely through great crowds, or standing — solitary trees — high up on a mountain side. Of course I know that children believe a great many things, (that the Devil lives in a trunk in the attic), but all the same I believed that the interesting people who came to my mother's house were genuinely interested in what was said.

This then was the disappointment — to discover that to walk into a room full of these people was no more than to walk into a room-full of anyone else. I might, I thought, just as well be in a gramophone shop or in a hall of mirrors where strangers stand pulling faces, hilariously entertaining and being entertained by themselves.

(This is the hell of a thing to be writing about but it seems to be important — if not to you then to me. I want to find out why I feel the way I do. One way of discovering is

to talk to myself. You don't have to listen if you don't want to).

Now the other day, for instance, I happened to be in Bath, which is very near a village where my Aunt Jo lives. That made me think, oh, good, I can go and see old Aunt Jo. I thought this because although Aunt Jo is nearly as old as God I like her, I really do. I rang her up first because old ladies like some sort of warning about what you are threatening to do. She sounded quite pleased and said she would love to see me but not that day. Could I make it Sunday? Sunday wasn't too convenient but because I wanted to see her I made it Sunday.

Well, I went Sunday afternoon and found she had asked a million other people as well whom I didn't know. I don't know why she did that unless she didn't want to be alone with me or unless she thought I wouldn't want to be alone with her. But either idea just about killed me because I hated the thought of her thinking either of them. Do you see? Because I love Aunt Jo. And she is wonderfully funny when she talks about what it was like to live a long time ago. And she is a wit. I went to see her to enjoy her wit. And then she had filled the house with all those people she thought I would be interested to meet. They were the sort of people who are always trying to find out who you know, or trying to sell you something you don't want.

Do you see what I mean?

Or you might meet James Jones, to take another example, and you like him with limitations, at any rate enough to want to meet him again one day. He tells you that he has a very good friend that he would like you to meet because he thinks you and this friend would like one another. So, will you come to meet this friend on Friday week? And you are very pleased to have been asked and so you say, thanks very much you'd love to, yes. And then you go.

You arrive and go up in a lift. And then you get out and walk along a mile of piled carpet till you come to a flat with the door open. It's open because the flat is too small to hold all the people in there who were going to be famous in about nineteen twenty-nine. It's a nice flat, not too ritzy, although this evening it has been made ritzier by someone who is giving

a farewell party to someone else who is on his way to give a lecture tour in America or Tokyo or some such place. You don't find out who is who, and there is nowhere to sit down and no corner to stand in, and everyone is holding a glass full of drink except you, (and this isn't because you don't drink). And they are all shouting at one another telling people who they are and who everyone else ought to be, and why someone or other who ought to have been there hasn't turned up.

Then, finally, if you are unlucky and haven't gone away without being seen, someone turns to you and asks you what you do.

Well, I have always found that a difficult question to answer because I do so many things one way and another, don't you? Among everything else I write a bit, although I don't begin to earn my living by writing; so faced with all these successful journalists and critics and artists and actors and musicians and politicians, it seems a silly thing to say. What I mean is — anyone can write. Anyone who can read, that is. I might just as well say I talked or walked, and brushed my teeth, and slept late in the mornings, and looked at things and talked to children. But it would sound facetious, wouldn't it, saying any of that? It's better to say nothing much or to say, « Well, actually I don't do anything much. »

I mean — whatever you did say (there and then) would sound as insincere as hell and pretty uninteresting.

Which brings me to the first point I want to make, which is, what is the point of saying interesting things to people who are neither disinterested nor remotely interested in what you have to say?

And now I come to the second point — when all said and done: What *is* interesting?

I remember when I was at school so many of the things I was supposed to find interesting I didn't at all. I never could get wildly excited about facts; about what was supposed (actually) to have happened. I always had the feeling that some happening hadn't happened in the way the history books said it had. I don't know why I felt this but mostly I did. I much preferred things which weren't supposed to have happened at all: events which no one pretended were true. I liked stories about old Hercules, for example, and all those

queer people at the Siege of Troy. And I rather liked Lady Godiva becuse she was pretty courageous; and I liked the descriptions of Martyrs, like Cranmer and Co., in Harrison Ainsworth being burned at the stake; and the pictures of the poor pale little Princes in the Tower; that sort of thing.

But what used really to burn me up were interesting books about writers and poets by bad writers and by poets who were too lousy to go on writing poetry; and pamphlets by literary professors who are always trying to prove that no one is any good. I mean — that whole subject called English — when you have to read some drip about what some old Drip thinks of Hamlet or Voltaire or someone — having to take in that sort of thing was what used to burn me up. What I mean is — why can't one just be allowed to read the original blokes for oneself? And be allowed afterwards to think what you damn well like? You might think they were good, and have just as interesting thoughts about « Shakespeare » as some old Doctor Katmandu.

Then there was Geography which should be taught with History anyway, because taught as it is by itself it's as boring as the last time you missed the last train home. Who cares how far it is from Connecticut to Zanzibar? or where jute comes from? or how much of the atlas used to be coloured pink? Maybe other schools are better but in the two I once went to the types who taught Geography were considered to be dud teachers. It was considered a dud subject, so whoever taught Geography had to make up for it by teaching Nature Study and Handicraft or something equally ropey as well. Why, if you feel that way about a subject, I can't see the point of teaching it at all.

It isn't as if I didn't want to travel and visit places. I don't mean that. I just mean — the way it is all presented to you is so uninteresting as to make you want to stay in bed.

Art was all right as long as you were allowed to concentrate for a couple of seconds a week and didn't have to hear art masters telling you about depths and diagonals and the meaning of form. I have always hated that word « form » anyway. At this school things were « bad form, » or you weren't « in form » or in your « form room » at the right time, and the « forms » you sat on hurt and tickled the place you sat

on, which wasn't allowed to be called what it should be called because... *oh, hell!*

Science was all right as a subject and I daresay pretty interesting for those people who can do mathematics. But (I ask you?) the kind of gathering I've been whining about — can you imagine some Physicist or Pathologist there? trying to be interesting? I can't. They wouldn't be considered interesting if they tried to talk about their subject. They might be « a catch » but they'd have to keep pretty quiet if they wanted to be thought interesting by the other people there.

Of course if a person is very beautiful or good-looking it isn't supposed to matter so much about being interesting. They can just sit somewhere and be dumb. (Have you noticed that if people look good they are usually given a seat?) So if you are « a good looker » you can sit looking good and accept drinks and listen to other people telling you what a wonderful dress (or suit) you are wearing (as if you didn't know). And you may be asked to leave the party, or to go with who-ever-it-is somewhere after the party is over, which you decide to do if you haven't got somewhere else to go. Then, before suggesting that you might like to go home with them for a last drink, before suggesting that you might like to go on with them to some other place for another drink — before that — they have begun to talk to you about what they believe to be interesting which is, namely, themselves.

And this is my third point and the one I find so depressing — people seem only to be interested in themselves.

Of course there are people who pretend to be genuinely interested in you. As a rule these people are social workers: welfare-officers, psychologists, novelists — people like that. But most of them earn their living at your expense so I don't count them. And I don't count priests and nuns either. They may be very holy and trying to be good but most of them are either inaccessible or too comfortable. What I mean is — they don't have to worry about money or try to compete with people who are more successful than themselves. They are immune in a way — like the very ill. The only Church of England Parsons I have known very nearly talked me into next week. As for the ones I haven't known — well I can't help believing that whether or not they succeed in bringing

the conversation around to God, they are only waiting for the opportunity. It's not that I'm not interested in talking about God. I am, very much. It's just that I don't really want to talk about God to them. That's all I mean.

I wouldn't mind having a fairly endless conversation about God with that man Schweitzer. I should think he had some interesting things to say. And I wouldn't mind meeting old man Jung. I once heard a story about him that I liked. Someone went to see him in Switzerland to find out if he was real. And old Jung said, « What did you think I was? A bloody archetype? » I liked that. But apart from meeting people like that, and one or two others, I'd much rather baby-sit, or sit alone, or talk to old Aunt Jo or to some child in a train.

Because children are different. They are nearly always interested in what they say and in what you say: in the things which should be said. You can tell them about old Hercules and they are really interested. They may even ask you what it would feel like to be the strongest person on earth as if you knew! Or they will tell you some ghost story you have heard a million times before, and because they believe in it they tell it so well. They get excited while they are telling it to you and then they begin to frighten themselves while they think they are frightening you. And to hear them get so pleased and excited is worth all the Rheingold that ought to be in the world.

Do you see what I mean?

This is what all these interesting people I'm complaining about don't understand. Perhaps you don't either. But to illustrate what I mean I'm going to tell one short, true story, and if you don't see what I'm driving at... well, I'm wasting my time.

I was asked to one of those really classy parties: top grade according to all the types who run the scandal columns in the popular press. The party was to include everyone who mattered all the way from Monte Cristo to Clam Calm-Beach.

I don't know why I was asked because I didn't know the classy couple from Adam and Eve; but, I suspect, they thought I was someone else. Because there is someone with the same name as me who, I gather, is pretty nice and so obviously had refused the invitation, if she received it at all.

I went because I'm not so nice and have an insatiable curiosity, and I wanted to know what a real Hickey party would be like.

I hadn't got anything to wear. The invitation card, which was very large and grand, said « come in anything, » which is all very well for those people to say who have got pretty well everything in the world except love. As I didn't want to spend a million pounds I went to the only smart person I know who is my size and borrowed whatever-it-was. It was rather tight which made it too short, but after a certain amount of ripping and tearing and rehabilitation with pins, she said I looked all right, considering. I knew what that meant.

Apart from what I looked like I felt fairly depressed because I had lost the invitation card it was vital not to lose, and although I knew the address I didn't know what on earth I was going to talk about (once I got there) to all the interesting people I would have to meet.

The moment I arrived I had to part with my coat which always makes me feel naked and lost. I nearly asked for it back in order to leave but there were so many other people giving up their coats without a qualm that I thought better of it and walked out into the foyer of this Grand Hotel (which is a big as the arrival platform at Milan central station and twice as alarming). (I only exaggerate the size). I hadn't taken more than a few steps when I realised, to my horror, that people had taken the hostess at her word and « come in anything » because the party was fancy dress. As far as I could see the only people who hadn't fancied themselves dressed up were two or three very old women, a dozen or so distinguished men, a young girl who was little more than a child, and myself.

At that point a huge man dressed as an eighteenth century footman leaned over me. « What name shall I say? » he boomed into my ear. As far as I was concerned he could, I thought, have said any old name he pleased, but as I couldn't very well say the name I thought of saying I told him my own name instead.

I don't know whether you feel the same way as I do but when I hear my own name shouted out in public I feel terrible. I think the ground is going to open up in front of me,

and I wonder whether I shall disappear down the crack. On this occasion, however, I felt better about my name because I hoped that, either everyone would think I was disguised as someone distinguished, or they would think that I was my thirteenth-cousin-once-removed. So I walked forward wrapped in some sort of Emperor's New Cloak.

I shook hands with a lady who looked like Madame de Pompadour disguised as Nancy Mitford and then I moved on. From the other side of this first hurdle I looked back to see what the girl standing behind would do. She was nervous, no more than sixteen, pale, underdressed, alone and very nice. She too was having difficulty with her name. She couldn't make the announcer hear it or believe in it. I was sure it wasn't a difficult name. In the end he shouted out « Miss... *ah...* » into the air and then, with a shrug of wide snobbish shoulders, leaned with relief over the next person whose name everyone would be likely to know.

At that moment three interesting people that I couldn't remember ever having seen before descended upon me so that for a time I lost the child in the crowd.

After that the guests began to dance. As the famous band opened wider its throttle, so the famous people opened theirs too in order to be able to hear themselves above the famous band. I was on the point of sympathising with my father's chronic deafness when I caught sight of the girl who was still a child. She was in an alcove desperately trying to hold in conversation a restless young man. I excused myself to whomever I was with and moved closer to where they were.

She was flushed and, for this precarious moment, happy. Standing as she was among « The Great » she was excited in the way children should be. She was asking the bored young man who everyone was and saying, « Oh, isn't she beautiful? I never thought I would see her so close to! And that man, » she said, « over there? Is he really? He looks so sad. I never imagined he'd look like that. But I love his books, don't you? I think they're 'scrutiatingly funny! But he looks so sad... »

She really was having a wonderful time. It made me want to turn away before she stopped having such a wonderful time. But I was too late. Already, across the room, one of the the truly great bitches of our time was making, with deadly

precison, her uninterupted way. I tried to way-lay her but the automatic pilot of her powerful ego, set as it was to navigate God knows how many uncharted Antarctic oceans, took her, as always, to where she was determined to go. She arrived and, taking her new young man by the arm, and without glancing either to left or right, said, « *There* you are, Martin. You mustn't lurk you know. There are some interesting people here I want you to meet. » With infinite feminine force I watched her propel him away, just as I have too often seen a viciously determined mother push in front of her a recalcitrant, playing child.

I made friends with the girl after that. I told her that if she was not enjoying herself to come to me and I would see her home. She never came. I think she was too young and too brave, perhaps, to dare to leave. Or maybe she was too dependent on someone else to escape, by going to bed, a damage done.

This was not so long ago. The girl is a young grown-up. For her sake I hope she doesn't feel the way I feel about interesting people. I hope she loves the great big world and the people who live there; those people who, in my opinion, are too busy being interesting and successful to be great.

RONALD DUNCAN

LOVE LETTER

Murderers are merciful compared to me
who with the same intention
lacked their resolution
And failed, but not from kindness, I was never without cruelty
That you know; nor was it that I had no need, that I know;
For my peace, I had to put you to rest
And so I tried
Several slow ways to kill you,
yet you have not died.

You will remember my first attempt
which lacked a dagger's courage
or a poison's quick relief:
How I struck blindly where you were most vulnerable,
At your love, and where I knew you were undefended, because you loved.
I did not use a knife; my words were sharper
As I denied
My love and watched my words wound and saw you bleed
yet you have not died.

And at that failure, how I next sought
to strangle what I'd weakened
though it had not died, though I had tried,

Though you had tried, and how I then sent you from me
And told her, and her, and him that you meant nothing to me
Knowing they from friendship would tell you...
Christ! how I lied
And tried to hide the wound you were that blossomed in my side
yet you have not died.

But out of perversity you have grown stronger
as though you fed upon neglect
and were nourished by starvation;
And so, at last, I brought you back again to see if familiarity
would kill
What had only flourished when we parted. And how I next
Belittled what you gave me, and urged myself to continence
till you complied
And let me be as faithful to her as you remained to me,
yet you have not died.

Even though I then drove you to another
hoping jealousy might do for me
what it had failed to do for you;
And how I then used to come and sit upon the bed where you
had lain—or should say had lied
Yet savoured your betrayal
pretending we were not identified
Managing to absolve myself of responsibility to you
yet you have not died,

But have become the mongrel at my side
I run from only to seek;
As a blind man, his guide,
So I on you relied; not for my existence, but for my being...
Of what use were my eyes unless they saw you?
My hands unless they touched you?...
That dependance I abhorred, defied
And deliberately tried to hide from that unwanted bitch
that dogged my side
yet you have not died.

But lived a restful life within my restless sleep
So that all my dreams were webs
To catch you on the wing,
Or like busy streams pretending to turn from you
Only to flow to you. Peace was where you were, and you were in my sleep
As I'm in yours... Thus do we two lie apart, but not alone, certainly not divided
As night's tide
Turns and makes us wake to loneliness
yet you have not died.

Though I have sought within this wilderness of thought
To murder what I loved
Knowing that was suicide,
For we are what we love. But not mercy, self-survival
Now makes me keep you and your memory alive in me. And now I have lain you in this verse
Live there after your life in me
when I have died
For, till then, there is no way for you to die in me — though I have tried, though you have tried...

NOEL WOODIN

MORNING

I

There are many manifestations of light.
I use my eyes as invitations to
The east and west. The exodus of night
Lets daylight see herself in jewels and
Leave a white reflection on the dew.

I squander sight in a huge act of land,
Of cliff and coign, a distant, smoking town
This summer morning early. I move my hand
And flowers are other people on their own
Who turn away. And I am quietly sad.

Yet seemingly my attitude is right.
Hellebore allows my passing glance
To have the sudden lark's metallic flight
Held hard in eye and ear. I find this place
Brillant with manifestations of light.

II

In the vast dormitory of ideas
A gypsy partnered speech; he went his way
As the early lark shewed him how high
The sky could really be. He learned to say
The soft idiom of feathers. His avid eye
Travelled the hedges where it tamed a wren.
He found the spider circuses spread out
In bracken places. It was morning then.
A huge complexity had come about.

In the vast dormitory of ideas
A worker spoke. And well. His tongue gave birth.
His eye was every place that light became.
Though weasel strategems were done by stealth
In silken tracks, and whispers spoke of rain,
His eye held places still and actions spoke.
And his ear, drowsy from music, heard the same
Revolutions falling. As that morning broke
A thunderous sunlight came and armies woke.

In arsenals of petal, breath and fur
An espionage of language told the spy
How poems live on lips, how heroes are
Governed by their responsibility.
How it is a striding forth, yet done
Within the silken voice of poetry
To make a fabulous dimension
In and out of Time. And things will be
Just what they are, but with authority.

So he who works this way, hero or spy
Unites to say with a formal voice
How light discloses traffic for the eye.
How the soft wisp of grief leaves no choice
To a human discontent with miracle.

The forge of the five senses hammers the brain
To make in silence some continual
Sudden word that gives each breath a name.

III

This is my own act. No-one asks me why,
Nor cares. My death is a lonely silent act.
My tears are a passing gesture. And if I sigh
My neighbour hears me not. Nor do I want.

Light today has the firmer quality
Of music. There is no future but
A bird's. And more I do not need to see,
Indeed, I cannot see more than that.

Anyhow why? I would rather leave
A soft proposition of insight on your tongue
In which the idiomatic starlings weave
A way of fixing light. I would not wrong
The essential fact of wrens. I say no more
Than wonder. And what each wonder saw.

Let each man have mystery. Let there be law.

CYPRIAN NORWID

Cyprian Norwid (1821-1883), *perhaps the most fascinating personality in Polish literature of the 19th century, was brought up in the atmosphere of defeat after the rising of 1830, and in his adolescence acquired some fame as a poet in Warsaw. He later joined the émigrés in Paris, who included Chopin and the two Romantic poets, Mickiewicz and Slowacki; he then became a voluntary exile, more and more estranged from his contemporaries, until after a life of poverty and solitude, both misunderstood and ignored, he died at the home for aged poor in Ivry near Paris. In 1888 his remains were transferred to a communal grave.*

Among the few works of Norwid printed during his lifetime, even the substantial volume Poezje *of 1863, which was issued by the Leipzig publisher Brockhaus, did not contain his best work. He failed to find a publisher for his experimental collection of poems,* Vade-mecum (1866).

Norwid was unearthed from oblivion in the beginning of the present century. His contribution to modern poetry places him in some ways close to G. M. Hopkins, in others, to Laforgue and Ezra Pound. His irony and religious courage made him refuse to be bullied by slogans and sham righteousness, whether political or social, orthodox or progressive; he stood for the dignity of the individual and for self-effacing honesty in artistic expression.

Among Norwid's letters selected here, only a few require explanatory notes. Norwid tried to earn his living as a painter, hence references to architecture and drawing in the letters to Dziekonska and Trebicka. Maria Trebicka was a lady com-

panion to Madame Kalergis, a famous beauty whom Norwid loved, and she helped him as his confidante in the whole frustrating affair, — hence the cryptic tone of the letter from America, which ends with the names Ismael *and* Marie *linked together (the artist mentioned in that letter is, of course, Norwid himself).*

The desperate appeal to his cousin Kleczkowski dates from the same crucial period in Norwid's life, when after his dramatic « escape » to the United States, he returned to Europe in 1854 and lived for some months in the poorest district of London. The last letter here refers to Mickiewicz's lectures on Slavonic literatures at the Collège de France, from 1840 to 1844.

J. P.

LETTERS

TO J. BOHDAN ZALESKI

11.VI.1852

My Well-Respected and Dear Bohdan,

You haven't even written to let me know that you got the manuscripts which please kindly keep near at hand. I still feel that nobody will *graciously* make use of them — later. I implore you (if this will not bother you) to be so kind as to obtain a loan for me, of no less than a hundred francs. The reason is that in the next few days I shall become an *ouvrier* in a factory in Montmartre, whose exact address I shall give you promptly, so it is absolutely impossible for me to make this change of occupation without some expenses, and I have nobody, absolutely nobody, who could help me in this.

In any case, please drop me a line. I could write much, but have no time.

I commend you to God,

CYPRIAN.

Avenue Montaigne 14.

TO MICHALINA DZIEKONSKA

9.VIII.1852

I advise you, if your time permits, to read a book with illustrations in one volume, entitled *Sur le Catholicisme et le Vandalisme dans les Arts par M. Montalembert* — and then Overbeck's pamphlet.

The first was published a few years before the other, and served M. Montalembert as an introduction to his subsequent works.

In this way you will understand why men acquainted with the problem usually talk of these two authors who take the same attitude to art.

Then —

I advise you, Madam, to remember that we live in an age when each *objection* becomes a personal *offence*, and so people either *adore* one another like gods, or they *hate* one another like devils — but nobody has the courage to *love* — and of innate love there is now so little as never before.

From this follows — that we must not see a *weak* side in those whom we have learnt to value; nor are we allowed to see a *good* side in those whom we must not value. In other words, one is not allowed to act as a Christian towards his fellow-men, that is, one is not free to be free.

As a result, there is no criticism to-day: there is only abuse, evasiveness, or adoration, pagan and blind.

Then, still more:

I advise you (as I advised you in my letters sent to Rome) to remember that Christian art is nested in the Catacombs and not in the Gothic German Empire.

For this reason the Mother of churches, St. John Lateran, and all the basilicas were erected with the application of Greco-Roman pagan architecture which had been conquered for Christianity.

Not only the church, *but the altar itself cannot be erected in a living manner without the notion of the ancient sarcophagus.*

And it is so for the reason that the Saviour did not come to undo, but to fulfil.

And thus the *pagan* Sibyls prophesied the coming of Christ.

And thus St. Paul speaking to the Greeks, drew on *the pagan poets* for his commentary.

And so in short, *the Triumph of religion* consists in this precisely that the pagan elements also had to bow before it. *For one does not triumph over friends and admirers, but over enemies and those who are indifferent.*

This, this then I advise you to remember.

As for the rest — the time hasn't come yet — for theory cannot teach everything: one has first to grow old a little, to get bald: and to cool off after momentary impressions, and touch the truth of life with both hands.

This, this too I advise you to remember:

. . . .

That we have to make friends out of the mammon of injustice.

Oh, my God!

Such is then the reward for Michelangelo who *subdued and conquered the whole of pagan art for Christian society*, beginning with architectural structure (craft) up to the highest ideal of work! — *who by night studied the Colosseum as a thought and truth, and by day dissected it as matter, as stone!*

And now — any upstart, getting hold of a few platitudes, throws a stone at that noble Shadow.

Oh, schoolboys — oh, children —

How long will every Columbus die in chains for opening the mines of gold to men?

Oh, ungrateful children, conceited and heartless...

C.N.

TO MARIA TREBICKA

America (1853)

The letter apparently written on 14th November, when the un-undersigned was still in Europe, I have received in another part of the world, beyond the Ocean — a tiny letter and very kind — how did this little piece of paper fly across thousands

of miles! — so kind — the date doesn't matter; nor is it possible to exchange news according to dates — and quantity doesn't matter: the quality is important.

It is impossible to *write back* from here, in keeping with European notions, for which there are so many impossibilities (of imagination): one may still *write*, if writing back can't be done.

There always are such winds and sails, such hearts and hands, such people, such invisible cherubims that come with help to directions which are disinterested, pure and pacific.

Sail bravely, seaman; let the joker sneer at you,
Let the steersmate drop his weary hand, again and again...
The shore must show up —
Even if there were no shore, it would now have to come out of the sea.

Schiller says this somewhere about Columbus who at the age of 30, his hair already grey, sailed across the ocean which to-day thinks it is dividing us. I saw huge sharks — and sea-gulls, their wings so weakened by the expanse of the route that they would lower them down to the waves' level for momentary rest, before they could return to some protruding rocks, — yes, all that. And I saw the abyss with billows mounting half way up the masts so that the ship creaked on all sides under the pressure of the waves — and the red sun setting beyond the mobile plain many, so many times; and the most religious nights frightening with their calm or storms — and all that, people say, divides us. So they say, speaking to you now, those who always say.

The people who do deeds say nothing of this; sometimes they may say that this is what binds us. Dear Lady, what am I to think of your « should I not write for a long time, etc. »

Please, Dear Lady — what is there in my poor prayers? — true enough, in them I feel always closer to You both, who are my sisters from the most important epoch of my life. I have an atelier overlooking a cemetery, also a small garden — in the hot months, as now for instance, colibris fly up here from the south, and circle about the flowers. And I know an artist here, not much appreciated in the world and by his people, who is paid a sum equal to 20 French francs for a drawing

the size of half this letter, and despite the high prices he can live here, be useful to others who are worth being useful to. This replaces for him the whole story of his heart, and in it lies a great drama.

If that woman *of the world* could touch this sphere of life with but a tip of her satin shoe, she would understand the whole drama of her sad and splendid history.

In the three lines above, only just written, there lies much, very much of what we both know and have experienced together.

This is inscribed in a book to the *only friend* that I have now: Berlin le 14 Décembre 1845. Do you recognize the writing? *Ismael*

When they want a prayer, the practical people assign the time and the day, and on that day they pray themselves, and observe it all strictly. *Marie*

TO MARIAN SOKOLOWSKI

Mardi 24 Janvier, 1865

I am, as they say, *at your service*, on Wednesday, Thursday, Friday; to-morrow, the day after to-morrow and the day after — so you have time to state where? and when?

As for me: in keeping with my Italian habits from my first youth, I would wish it to be *a café*, but not your sort of café which measures four square yards and has plenty of red plush but no air.

Near me, in rue Fontaine, in café Al-bouy (Albouy) from 10 a.m. to 5 p.m. you will find a hall where one could ride a horse, and a kind of cupola spans it all, and some distance away in the shade two decent Frenchmen can just be seen, playing billiards — and it is always good to have two Frenchmen in any place.

Thus it is empty and whole at that café, from 10 a.m. to 5 p.m. — indeed, the most beautiful place in Paris!

C. N.

TO BRONISLAW ZALESKI

Don't turn *an ode into a mazurka!* always into a mazurka — and a pounding. I wouldn't pass, wouldn't change a single word, but in matters which are to penetrate into the public lungs, it is necessary that they should contain an *amen* from the public — so I accept what you have written — let it go then like that.

C. N.

What Karol says about the number of syllables is *the most hideous barbarism* and *a complete ignorance of even Horace himself.*

When my *Vade-mecum* comes out in print, then they will see and recognize what the true lyric of the Polish language is like, because as yet they don't know it at all and haven't the flimsiest notion about it.

There is no prose, there wasn't any prose in the world, — all that is complete nonsense. WHAT IS A PERIOD IN PROSODY? There never was any prose — and number, which the writer cannot hide in long-and-round-sounding words is nothing but a total *destruction of the nature of rhythm.*

Perfect lyric poetry should be like a cast in plaster: the slashes where form passes form, leaving crevices, must be preserved and not smoothed out with the knife. Only the barbarian takes all this off from the plaster with his knife and destroys the whole. But I swear before you that what Poles call lyric poetry is just *a pounding and a mazurka!*

CYPRIAN NORWID

(November, 1867)

TO LUDWIK NABIELAK

Yesterday I was in Ternes — it was just the lunch hour — the reason being that I have fewer and fewer other *free* hours, as the days are getting shorter. And since it occurred to me that perhaps your Lady and all your children may already

have been with you, I didn't want to obtrude on your hospitality. I spent that time walking about, then it became rather late.

So now I write to find out whether you will have no other plans on Saturday or (even better) on Sunday to spend a couple of hours together with me.

Answer in the Lycaonian manner.

C. N.

I'll also take my manuscript from you — I don't want to dote on it myself overmuch, and I think little of writing more.

Where could the word *Truten* [drone] come from? Since *Mazgaj* [a drip], as you probably know from our philologists, comes from *Mazgi, Moski.* Would then Drone be more purely Slavonic? As for *Balwan* [Idol], it is now known that the Slavs made remarkably few of them, whether of stone, bronze and ivory, or of gold and silver — (as the Greeks did). The Slavs were a nation expressing themselves in *life* and not in art, as the Polish philosophers assert — there then one should look for Idols.

(another, and logical remark)

You know, in America (of those Americans whom the learned Niedzwiecki regards as good for nothing) there is, I tell you, a town by the lake Michigan. This town (Chicago) is the American Leipzig — a publishing centre, where all printing and bookselling is done. So much so that all European booksellers have their agents and representatives in Chicago. There, too, are 3 medical colleges, 2 seminaries and a university.

This town was a bog when the Polish Exile started from Poland.

In 1830 there, where now a town stands, were only meadows and waters up to the bridle of a rider's horse.

It was the time too, when Franciszek Grzymala was collecting manuscripts in their bloom. But what of it? since those mad Americans won't wait for anything!

Cyprian Norwid

(1868)

TO MICHAL KLECZKOWSKI

My dear Michal — I am in London — Drummond Street (Euston Square), Hotel Nelson. For reasons which I need not expound, I do not want anybody to know this, except for people with whom I have some business and keep in touch. So be quiet about it, make it your secret. I spent much on my journey, now I am spending on illness after which I am still lying in bed at the *hôtel* — you know what it leads to, day by day — and therefore I hasten to write to you, imploring you to advance me as much as 8 pounds which — if forwarded *soon* — might put me on my feet and allow me to profit from these important connections, because of which and for which I came here — but what can be made out of wind or out of nothing at all? My dear Michal, only this once I beg of you — keep your decent promises.

I also ask you, tell no one about it; and don't by any chance recommend me to any of the Poles whom all together, as God sees, I love greatly; but individually they've done me so much wrong, that I should not waste the rest of my health on them.

These 8 pounds speedily sent by you will put me on my feet, but sent in a different way, *less speedily and less quietly, will only do me harm.*

Help me — send them any way you like, though I wouldn't wish it known, and I have a good reason for this.

I already wrote you at some length about things which could interest you, that is, the story of all your letters and of what you wanted to arrange for me, and how it all came to nothing. Anyway, it's of no importance. Now please listen to my request, think something out and do it.

Yours, CYPRIAN

15 July, 1854.

TO KONSTANCJA GORSKA

19.V.1862

In the year 1848 — some years ago — walking on those flat stones along the boulevards on the way to the Madeleine, I had to step with care over a red stream of human blood

which flowed down the full width of the street, from the direction of the Ministry of Foreign Affairs.

Dying men shed this blood, and they perhaps were mistaken, yet they shed blood from all their veins so that others, who would live after their deaths, might be freer and loftier and happier.

With my shoes I stepped over that stream of *human blood.*

A few years ago, at Solferino, *fifty thousand human hearts* died on the battlefield — and those who laid themselves down in great agony had their entrails dragged on the ground — the sun shone — the flesh rotted — dogs licked the corpses of the fallen. These were men who were loved by their mothers and sisters and who fell dying so that others living after their deaths might be loftier and happier.

A few weeks ago, in America, *eighty thousand corpses* in one day spread their red entrails smeared with blood on a field of battle, so that others who would live after their deaths, might be a little loftier and happier.

In a few days bishops will gather in Rome to place the names of men martyred in Japan on the altars where the Sacrament is placed — so that they should be worshipped for ever in the clouds of incense.

A few weeks ago, at Easter, *a hundred and odd million men in the world received God into their entrails, with their heart and tongue.*

Miss Konstancja Górska most graciously asks me to believe that *man* is nothing and nil.

Madame Essakoff is much astonished that one can sit in a secluded corner, silent for two hours.

Anette is making tea — Rothschild is speculating on the stock-exchange — Mrs F. Potocka is getting married — Madame Klergi rides on the Warsaw cobbles with a Muscovite on the coach-box — Mrs X. has scratched her finger with a pin — Mr O. is taking snuff.

Man is nothing!

Your most humble servant

C. Norwid

TO WLADYSLAW BENTKOWSKI

My Respected Wladyslaw,

It is always with the greatest of loathing that I take up my pen when I have to tackle Polish literature or journalism or Polish publishing — and thus my chief publisher was not a fellow countryman, but a German.

This whole business in our country is one great lie.

As long as I have lived, I haven't published anything at my own expense, because it's wrong — they write for nothing, pay to be printed — pay to be distributed — they almost pay to be read!

Such ventures have shaky foundations; it's just cheating oneself.

My publisher paid me 500 francs and gave me 40 copies free.

* * *

The love of things native does not consist in book covers resembling the foreign ones; nor in generalisations transplanted dead from an alien life. Somewhere else it may be right if books are very cheap, but it cannot be right with us.

Not only every squire but every farmer who can read is 10 times richer than the Polish writer. They don't see what they are doing, how unenlightened as citizens they are.

Literature then cannot flow into the blood — it's just paper, sheets of paper glued on to the cold walls, which any drizzle washes away without leaving any decisive trace.

And they — they rejoice that they promote literary *acttivvity* (!) and apparently they are defending the *native tongue* — but that *tongue* which is in their big mouth...

This is the state of affairs in publishing, — and what about our journalism? *A daily paper which cannot support itself, n'a pas la raison d'être — what is it for, then?*

And the reviews — how do they fare? A few squires gather once a week for a tea party; they write this and that, then print it — their wives buy the stuff and sometimes read it. All this resembles a big *Album* where good pals sign their names for remembrance's sake.

Here you have the whole intellectual *acttivvity* of the nation which is supposed to defend the Faith and its own

tongue; the nation which bleeds itself, mainly *because of the fact that in the last hundred years each deed came up too soon, and each book came and still comes out too late.*

I remember a noble who was in the habit of saying that he liked music, « because (he once said to me) when I return from the fields, sit myself down, and my man Matthew takes my boots off, then I sit on and soak my feet in water, and my wife plays Chopin for me on the piano — and I so much like listening to music in this way, soaking my feet. »

Indeed: *de gustibus* etc...

A hundred years: each deed too soon, and every book too late!

* * *

I beg of you, my Respected Wladyslaw, oblige me and put in a good word for me with your customary kindness, when you commend my open letter to the Honourable Zupanski, Publisher, so that I might obtain a concrete and not-too-late reply from the said Publisher Zupanski. I bother you in this matter only because it has become a fashion among Polish writers to slight me — and this is done by the genius Kraszewski and the genius Malecki, and by that indefatigable genius Nehring, and by others who are either indefatigable or just geniuses.

Since we never had *society*, but always had and have *neighbourliness*, perhaps it will be easier to deal with my affair in a neighbourly manner.

My deepest respect and a cordial handshake,

CYPRIAN NORWID

No. 3 rue Lallier (près Martyrs). Paris.
1867 November.

TO J. BOHDAN ZALESKI

5.X.1882

PS. - It is reported to me that at Bologna Lenartowicz is imitating or continuing the courses of lectures of the late Adam Mickiewicz. I am unable to grasp how anyone can continue so *personal* a thing. In all the lectures of Mickiewicz

there is only *l'histoire du génie de Monsieur Mickiewicz,* mais l'histoire de la littérature polonaise n'y existe presque point.

It's my misfortune that I never lie — how, the deuce, could I pray if I lied from morning till evening? When I saw that there was almost not a single word about Juliusz Slowacki in Mickiewicz's courses on literature, I then extolled that poet (and others followed me) — because I felt ashamed of such personalism, though it was the personalism of a genius.

As for young Mickiewicz, he will make out of his *papa* what the French *make out of Victor Hugo in their palinodes* — in other words, he will become neither man nor writer nor poet, but a PHENOMENON. And this is melancholy, because phenomena are exhibited at fairs. *Slav-palinode* then!

NORWID

Translated by Jerzy Peterkiewicz.

CYPRIAN NORWID

TWELVE POEMS

THE PEOPLE'S HANDS WERE SWOLLEN WITH APPLAUSE

The people's hands were swollen with applause,
But they were bored by poetry, and cried
For deeds; and high-browed, handsome laurels sighed,
With branches on the scent of stormy wars.
And it was laurel-dark in my country,
And time was not allotted any longer
For unexpected births; so, when God's finger
Dawned over me so permanently wintry,
Without explaining its design of stress,
It ordered me into life's wilderness.

Laurels, I have not taken, then or now,
A single leaf from you, nor a leaf's notch,
Only perhaps a cool shade on my brow
(And that's not yours, but comes with the sun's touch);
Nor did I take from you, giants of stardom,
Anything save your roads all overgrown
With wormwood, and your curse-scorched earth, and boredom.
I came alone, I wander on, alone.

I have met many turned towards a past
Unfathomable yet worshipped still;
My heel has knocked on spurs engrained with rust,

All along paths where many a bullet fell.
And sometimes I would nudge an old Custom
That grinned its teeth into the daybreak's gleams
In order to prolong the night, and wearing dust on
Its old head so as not to break with dreams.

And I have met women enchanted dead —
Thousands of formulas — till I could cry
At all that charm with all emotion fled,
As I transfixed them with a passionless eye,
Touching this or another's marble hand,
Moving a dress-fold from its stony sweep.
Over her head a night-moth flew and fanned
Its wings and fell — they all left, half-asleep.

So I found nothing there retrievable
Into my heart, having become as still,
And equally polite, equally nil,
With happiness as inconceivable.
Why have I come with greeting and leave-taking
Of so much at this Sunday's satiation as
My heart wears only a robe of its own making?
I ask for nothing — executioners!

I write — well, sometimes — to Jerusalem
Via Babylon, *and my letters arrive.*
It matters little if my views are then
Proved right or wrong. An artist's memoirs thrive
Through scribbles that turn inwards, loose again
To something messy, crazy! But alive.

The son will pass this writing by, but his son
Will recall what vanishes to-day (now read
In haste) under the rule of Print-Pantheism,
Under the administration of the lead
Letter. As it was in the forbidden
Catacombs below Rome's sunny clay,
Where realness struts in error, unastonished,
So he will re-read what you read to-day,
And will recall me, since I will have vanished.

NERVES

They die of hunger in a certain place
Where I went yesterday — behind each door
A coffin-room. I tripped over the staircase
On some uncountable uncounted floor.

It must have been a miracle — it was
A miracle, that I should grasp a splay
And mouldered beam (as on the cross
A nail was stuck in it). I got away.

I got away with half my heart — no more.
Barely a trace of my old gaiety.
The crowd like market cattle bore
Me along. The world was loathsome to me.

Today I must visit the Baroness
Who will be sitting on her satin sofa,
Receiving everyone with such finesse.
What shall I say? What shall I say to her?

The mirror will crack. The candelabra
Will have convulsions at such realism.
The painted parrots on the long macabre
Ceiling beak to beak will shriek: Socialism!

So — I shall take a seat, holding my hat
In my hand, putting it down next to me...
Then I shall return home — just like that —
After the party — a dumb Pharisee.

PILGRIM

Above the states there is the state of states,
Like a tower, over flat roofs,
Jutting into the clouds.

You think that I receive no rates
Because my building moves
And is of camel-hides.

Yet I endure even in heaven's womb
While it seizes my soul
As if a pyramid.

Yet I own land with as much room
As I cover with my sole
Whilst on I tread.

AN EPIGRAM

Vast armies, valiant generals, police
Of either sex, secret or seen, what can
It be that so unites their prejudice?
Just a few thoughts — and these as old as man.

AFTER THE BALL

The carnival stage floor where I had seen a
Crowd of masks dancing now was void. Alone
I stood as if in a vast arena,
Admiring the first shy flush of the sun.

And over the glassy wax-bright surface,
Light feet had outlined as they skipped and tripped,
Circles like signs from some age-old papyrus
That spoke to me as from a magic script.

A paper petal dropped into that hour
Whispering something with its paper mouth.
Alone in the ballroom, I and the flower.
Were the dew and the dawn a lament for its death?

I opened the windows with such a shrill
Tremor of glass the building shook to cracks.
Then from the candelabra at last there fell
A single tear — and that, too, was of wax.

MY PSALM

By day, by night, and ceaselessly I call
On many a Mary (and of these there are never
Too many), on Magdalens with rich full hair,
Sensible Sophias, Theresas who are all
Geniuses: that they abolish business *for ever.*

Such is my business, such is then my prayer:
Once and for all a new age for mankind,
Its logical prerogative for aeons,
In which there is no business to attend
And nothing done for mere practical reasons.

I beg this from the women saints who wear
A comb of rays, and with the practical
Veronica weep and wipe each tear
On a cloud of purple.

GIVE ME THAT SKY-BLUE RIBBON

Give me that sky-blue ribbon, you'll get it back
Entire, and undelayed...
Or else give me the shadow of your neck:
But no! I want no shade.

A shade will change when your hand beckons me,
For shadows do not sham.
No, I want nothing from you, pretty lady.
I take away my arm.

God usually rewards with lesser things,
Such as a drop of rain,
A fallen leaf that obstinately clings,
Stuck to the window-pane.

AUTUMN

O — rather tread thorns and on fangs of spears
Walk without cries,
Than to tread mud — mud is of how much tears,
Mists are of sighs.

First let them flow in rainbows into heaven
For a goldener dawn;
Return as banners then, with tidings even,
Full-blossom-borne.

For sweeter to tread thorns and on fangs of spears
Walk without cries,
Than to tread mud — mud is of how much tears,
Mists are of sighs.

MARIONETTES

How can one help being bored, when silently
A million stars shine in the silent skies,
Each one glittering quite differently,
And everything stands still — and flies...

And the earth stands still like the abyss of time,
Like those who are living at the moment, whose
Last small bone will vanish into slime
Though men will be — as always...

How can one help being bored on so restricted
A stage, so amateurishly set,
Where mankind's each ideal has acted,
And life is the price of a seat...

I rack my brains to kill another hour,
For I am wrapped in boredom's deadening curse.
I ask you, madam, what can be the cure?
To write some prose perhaps, or verse?

Or not to write? Just to sit in the sun
And read that interesting romance
The Deluge wrote on grains of sand, for fun,
To amuse mankind, perchance! —

Or better still — I know a manlier way
With boredom: to pass people *by*
But visit personages — *and display*
An exquisitely knotted tie...!

FAME

I

Books, with their spines in golden chasubles
Fastened by silver studs, or marble heads
All garlanded, medals — and order-ribbons
By the yard — and ostrich-plumes in clouds,
A flash of gold-braid and a thunder-crack
Of whips, a roll of golden-wheeled concerns —
A second street of carriages on the street's track
Turns and turns back, returns and overturns.

II

Laurels! — rose-garlands and olive-branches,
Oak-leaves... — Can it be that above the abyss

Where your choirs stiffly swarm, there answers
No other?... No planets beyond all this?
And no laws among them?...

III

...a molecule
Of that green moth that flew inside almost
Unseen, and whispering to the jewel
Headdresses and flowers, goes... you think... 'lost'?
That murmur, do you think it is the drumroll
Of history? And fame's great bugle
A forest-horn? that no more dawns unroll
From heaven to the windows of those frugal
Quiet preachers... that skeletons cannot gleam
Out of the shape of dust raised by our feet?...
And that these men of clay do what they dream,
That they've arrived... *(and no one there to greet!)*

IV

— That immortality is a Sunday comma
To interrupt the impudent prose on a
Seventh day — and poetry a jangle of nerves
In beat with passion — that the pen's conscience swerves
Into a eunuch's fan which cools the heat
From pretty faces, and makes yawning sweet...?

V

No! Many a grievance will pass by, or stare
Indifferently as an old newspaper
In a child's hands, gripped with suspicious care
And full of sweets, just serving as a wrapper,
Which tells those hands their future as they eat
Picking, as from a tree, the luscious fruit.

A MEETING

Rubbish is swept away and every chair
In the vast hall is dusted. Great men come in,
Sit down with a scrape like swords sheathed, and then
They announce — what? That all of them are there.
And they sit and they sit — until somewhere
In the world a madman discovers steam,
A mediocre artist nails down a sun-ray,
And some untutored dentist with supreme
Skill saves man from his supreme agony.
The Academies keep silent — all the members there.

THE SLAV

As the Slav, when he has nobody to simulate,
Ponders in the wide field, waiting for himself alone,
While on the distant railroad merchants peregrinate,
And telegrams tremble on wires, on the sky a balloon;
As the Slav, who has already followed all tracks,
Waits alone for his very self, *and apprehends*
Not; so — life is often sad... Oh, poets, friends,
Noble lords and Jews, hawkers and peasant-Jacks!
So it is with the stone that juts from unploughed bends,
Having served in each of the rampart-attacks,
It sticks out — with the rusty mouse near it and the pale
Mullein — out like a giant's bone in the village tale.
(Turn it yourself to clearer allegory!) It is not known,
However, whether it be a bone or a stone.

English versions by Christine Brooke-Rose

JERZY PETERKIEWICZ

THE FOUR HORIZONS

LETTERS ON LITERATURE

In exile the habit of letter-writing tends to become a perilous wooing of sincerity. All sincerity entails some emotional blackmail, but in exile memory itself is the worst of blackmailers. Letters come and have to be answered; those which are answered in the name of sacred memories, open the heart to unexpected intrusions.

A few years after the end of the war, Jan K., a Polish exile, found himself in Bristol, and thought that he was at last protected by the pleasant gentility of English provincial life. But letters began to arrive, from Cracow, Paris and London. They all came from his countrymen and expressed different opinions concerning literature and, in particular, the fate of the émigré writer.

Jan K. would shuffle the folded squares of paper as he tried — within his memory — to relate the eloquent scribbles to the voices he had forgotten. He almost heard the donnish intonation in these thickly written words.

A LETTER FROM CRACOW

Dear Jan,

Try, just try to imagine summer in Poland and the village fragrance at dusk. Though this year we have had much

rain and cold, the summer now exhales the same fragrance as always. Even here in a suburb one feels it, and the open window seems to contain it. Yes, I like writing letters seated by the window. It is the sense of open spaces that I apparently need, first to think, and then to put down my thoughts on paper, for you.

I have just got back to town after travelling all over our county for two weeks. You remember, I told you in my previous letter that my University group is doing research in folklore. Mind you, nothing sentimental about it. No nervous expectation of astounding discoveries, either. We simply want to produce texts decently recorded, and make some rough comments which could be of some use to experts on dialects. Yesterday, sorting out my material, I felt like writing to you, and one remark in your letter came back to my mind: the one about language.

How can you hope « to exist and survive in language » (I am quoting your own phrase), since you have cut yourself off from its very sources, and deliberately? Mind you, I am not throwing folklore back at you: I would even be prepared to question the validity of our national dictum that poetic freshness is best preserved when drawing on peasant culture. I would rather argue about language alone: and language can only be refreshed in a native environment, for it needs the stimulus of continuous surprise that is hidden in colloquial speech, in ever-changing idioms which the poet knows how to twist and turn over; by reversing the worn-out surface, he exposes the hidden material from under the lining.

There is no survival possible in the language of émigrés: you either become a purist and so grow numb, or you accept your lot and change into an observer, watching your language decay into a jargon. Perhaps some future scholar will find this process interesting, and may even bother to study « foreign influences » in his attempt to assess your « contribution » to the native speech, which you made into a parcel in 1939, later not daring to unwrap its precious contents during your short stays in boarding-houses and hotels.

The language of an émigré intellectual seems strangely well suited to journalistic writing, for the journalism of exiles usually speaks in self-defence or in protest. As for the lan-

guage of a creative writer in exile, it so quickly loses its self-assurance that it fears to express what is unpleasantly new in his experience: he prefers to recollect, to feed on hoarded emotions, warming up bits of enthusiasm left over from more secure days.

Judging from your last letter, you yourself don't approve of most of what's being written in exile. And because you are so critical, I cannot but repay sincerity with sincerity, however unpleasant it may at times appear to you.

My dear Jan, in our imagination we face appearances of reality, but not apparitions. You, on the other hand, merely delude yourself that you will succeed in taming nightmares. I wish you, my friend (sincerely, without a trace of sarcasm) this survival in language of which you dream, even if it were to change into the protected existence of a museum exhibit, in a solid case and under glass.

Affectionately yours,

BOGDAN.

Jan K. looked up from his desk and gazed at the flowers in the window-box. He held a fountain pen tight in his hand, as if he wanted to squeeze out words with the ink.

A REPLY TO THE LETTER FROM CRACOW

My dear Bogdan,

How I envy you that excursion into our county of Cracow, how I wish I could feel the same fragrance of summer evenings in Poland. I also envy you the freshness of experience you speak of.

Yet I think you overestimate the value of the raw material that experience provides for literature. Authentic material will not automatically produce authentic literature. You also rely too much on language as mechanism. There is no rigid code of behaviour, for instance, in the relation between colloquial speech and the writer's medium. It oscillates between

fashion and novelty, between convention and idiosyncrasy: at its emotional level this relationship seems to be so intimate that it prevents one from becoming an inquisitive observer. Besides, not every poetic novelty has the power to impress itself on everyday speech; and what is idiomatic does not necessarily hold a promise of metaphoric riches. At times even the native soil turns barren and the roots of language rot in it, whereas a transplanted word may grow and flower in a window-box.

Why should we see our contemporary politics or literature as so exceptional? No doubt, it flatters some of us to think that our present age will amaze and impress the future. And so time itself is being blackmailed, because its transitory nature slights human pride, because it offers no guarantee that our contemporary aspirations will be respected or even pitied. The ambitious artist stamps the present with his style, over and over again, seeing it slide away from under his hand. If we could only look at our present selves from perspective; but it is death, death alone which opens perspectives. Whether our wrestling with time is an authentic fight or a fake, whether we properly feed our imagination on experience, or starve it for the sake of experiment (political, social or aesthetic), someone else will give the answer for us later, when we are no longer here.

This will not be of any use to artists who are herded up in the trade-unions of propaganda. But beware, my dear Bogdan, of any demand for a specified attitude; whenever it precedes the interest in your art, it is like a membership-card with the names of sponsors already signed. Of course, you may answer that by constantly reminding the young artist that he is limited by his possibilities and means, one weakens his creative urge, or destroys it altogether. This is partly true, yet the real destruction comes, paradoxically enough, from the cult of vitality.

The system of propaganda, whatever its aim, entices, first of all, those who think themselves men of action, it lures them into the cult of vitality. They are told: you must release your creative energy; they are spurred by repeated appeals: write, write, write! Our reality is exceptional! they cry, tempting the ambitious vitalist; you must show this glorious era to the

future generations. Even the hazy dreamers look at the hour on the clock and feel inspired to action, because at last they have noticed the clock.

In this loud apotheosis of our times, advertised as exceptional, there lies hidden the fear of perspectives which death reveals. Socialised propaganda magnifies reality while in the distance, extending from death to death, the same human reality shrinks until it is small enough to pass through the needle's eye. Let the truth about ourselves and our age go through the sieve of irony, let it cross the passage of doubt, and it will emerge unharmed by death. Only in the perspective of death are there no optical illusions. That is why propagandists have to cover up their fear of death, that is why they perform tricks with contemporary reality, changing its size and altering our vision so that we have all become Gullivers. The modern Gulliver, however, cannot embark on his voyage of discovery: he stares at the posters instead.

If I then want the writer to survive in language, regardless of whether he lives in his native country or in exile, I mean by that his ability to understand the depth of his own limited time. He should not see himself in the centre of events (as the egocentric does) but rather in their context; he should harness his vitality and replace what is barbaric in vitalistic enthusiasm by deliberate reflection. Moreover, full communion with language implies reflection: it controls impetuous thoughts, calms noisy impressions, segregates experience.

Since you, Bogdan, care so much about language, may I draw your attention to the fact that there is a similar depth, or perspective, in the idiom of poetry? The poet knows when it was that he discovered his world for the first time. And that authentic vision seems to have halted the years of his childhood and made them the only static point in his memory. The first four or five years of the poet's life decide through what kind of vision he will see his world; no other subsequent contact with his native speech, none of the later influences of his environment will alter the essential character of this vision.

I would even go so far as to call the artist's childhood his only authentic present; all other stages of time experienc-

ed by him will merely indicate the depth of perspective between two static points — childhood and death.

Therefore, dear friend, you should not be too anxious about whether I survive in language. No upheaval, no state of emergency declared by the sponsors of collective vitality will rob me of my childhood. To me the genuine vitality of the artist, though it is concealed, expresses itself in his conscious continuation of childhood. And because his imagination is rooted in childhood, it prevents his spirit from becoming an exile.

I embrace you cordially,

Yours ever,

JAN.

A large rough envelope bulged out, guarding a few sheets of paper with nervous illegible scrawls on them. Jan K. could not make up his mind whether he should answer this letter, but he read it again, smoothing out each page creased like a prematurely old face.

A LETTER FROM PARIS

Dear Jan K.,

So many years have elapsed since our last meeting! I wonder whether you still remember that crazy discussion we had a week before the outbreak of war: we started it in the park, then dragged it along to a café, and finally at my place we talked on and on, into the small hours. I haven't forgotten it. In the concentration camp, oddly enough, I often returned to our heated arguments which had got shuffled in my memory, dealing out different points of view, and like a gambler I would pin my hopes on to any one of them.

Except for... well, a hard splinter of your argument remained stuck under the skin and it hurt. The more I experienced, the more I felt it; oh, how I wanted to pull it out. It concerned suffering and its influence on art. I don't

know now what attitude to it I had taken then; but you, my dear Sir, you were trying to convince me that pain, humiliation, and helplessness were necessary to the artist (yes, you used those three words, I am sure!)

In the concentration camp pain meant both humiliation and helplessness. I could therefore examine your thesis in ideal conditions, and thoroughly. Here is the result of my investigation: all thoughts neatly summed up for you. The years of suffering (I have to fall back on this hackneyed phrase, but it makes the rest easier to express), the isolation of intellect, the emptiness of despair — all these purifying states of mind — and we had both talked about the purifying states in our discussion — did not prepare me for a splendid harvest.

I am a literary impotent, my imagination cannot leave the morbid circle of grudges, and my blabbering personality fondly rummages in the litter of the past, measuring every phenomenon according to its own singular right to judgment. Oh, yes! the sufferer comes out of himself only to return triumphantly straight into the centre of his memories, where he sits on his private heap of rubbish like a persecuted monarch.

Has suffering purified my literary imagination in any sort of way? Has it pushed me out of my egocentricity and brought me closer to other men? No, not at all. The concentration camp is no school for the intellectual; hatred stimulates no creative work, and the macabre in one's recollections gives nothing besides the macabre. You see, my dear Sir, how bad it is to hang ready-made theories on a peg so that the future might wear them. Why did we expose ourselves to irony, beckoning to the future? Why, in God's name, why did we come forward to meet phantoms? And now, when odd bits of discussion reach me from those at home or those in exile, I distort my mouth in a sceptical grin, and try not to think, not to analyse myself, not to compare anything with anything.

Well, there in Cracow, Lodz and Warsaw they want to write new literature on suffering, on the debris of destroyed personalities, on those bashful treacheries committed during the occupation; they titillate their own neurotic grudges to produce a spontaneous gush of tears or laughter. And here,

among the émigrés to whom you and I belong, exciting guess-work is going on: what does the Homeland think (Homeland with the capital H followed by a few exclamation marks). Indeed, what does the miserable land think of us, and of itself? « They » — the word is declined down the grammatical scale, until our native language is blue in its inflected face. « Their suffering, » oh, yes! a sevenfold suffering, each case-ending offers a subtle nuance. How you all hanker after the literature which would at last harmonise the macabre with self-righteous pathos.

Before the war some of us relished descriptions of brutality, the sort of writing which Céline and Henry Miller could do so well: blunt words, stinking entrails! — swallow them up, gourmand of realism! Splendid. Now I could produce masterpieces of brutality, as many as you wish. Every war memory would dictate them: automatic writing without interruption. (Send me reams of paper, and you will have them scribbled over, by return of post).

I give you one warning only: if an intellectual had his brain kicked down in a concentration camp, he did not leave the camp wiser for this purifying experience; if someone was made a swine in a Russian prison for the price of some edible garbage, he did not return to normal life edified by humiliation.

The experience of suffering and helplessness, good God! What facile words! Soon I shall advertise the sale of my experience: buy up these goods before new and better ones are manufactured in gas-chambers and slave-camps, buy them wholesale! My supply will be sufficient to provide each sage with a load, and may all the theory-loving pundits collapse under its weight, into insanity.

My dear Sir, what more do you wish to know about this devoted (self-devoted) acquaintance of yours?

I should perhaps add this postscript: true imagination cannot exist without innocence. War has butchered innocence in us. And heroism without innocence will always remain tragic. This is why I curse war and despise my own suffering.

Perhaps we shall meet one day. Until then,

Yours truly,

MICHAL N.

This letter from Paris was left unanswered.

One is somehow better disposed towards letters which bear the printed inscription in the top corner of the envelope: « If undelivered please return to » etc. Such inscriptions are, after all, both courteous and tempting. The narrow envelope Jan K. was about to open could be returned without any further bother to the address it kept so proudly on the surface. A.I.A. — three letters producing together a strange infantile cry. Jan K. began to read.

A LETTER FROM LONDON

Dear Sir,

With reference to your refusal to take part in the Manifestation sponsored by the Association of Intellectuals Abroad, I take the liberty of formulating once more our attitude to this important matter, in order to avoid any further misunderstandings, and in doing so I am acting on behalf of our organisation.

Firstly, your remark, Sir, about the futility of « that kind of protest » is too pessimistic to be taken seriously. Considering the limited means at our disposal, an act of public protest has the value of a moral deed: the world knows where we stand, and the repeated protests remind even those who are indifferent, that we still exist and shall remain steadfast in spite of all obstacles.

Secondly, your fear of propaganda seems to us also exaggerated, for propaganda, carried out by men of letters, always achieves a deeper and more enduring effect. Great artists of the past did not hesitate to use such means and risked their entire reputation for the sake of a vital problem (e.g. Zola or Paderewski). What really matters is whether you yourself, Sir, feel with all your heart that a state of emergency actually exists at this moment. The duty of the Polish writer is to keep a constant vigil and to manifest his undaunted beliefs whenever necessary. We are not meant to enjoy the luxury of placid and deliberate writing, we cannot afford to wait for

inspiration in the comfortable silence of libraries (this is not in contradiction to our firm support of the writer's integrity). When the fate of the whole civilisation wavers in uncertainty, no intellectual who considers himself a patriot should evade his fundamental duty towards endangered society. Even hermits of the soul should now abandon their solitude and lend their hand to the common task that faces all true intellectuals.

Thirdly, your casual hinting at the character of our organisation and the doubt you implied whether all of our associated members represent genuine intellect, can only be taken as the result of some professional grievance or personal animosity for which we are unable to find a concrete explanation.

As Secretary of the Association I still cherish a hope that perhaps in the near future your collaboration with our circle will not be hampered by such minor obstacles.

With best regards,

Yours faithfully, BENEDYKT L.
Secretary.

A REPLY TO THE LETTER FROM LONDON

Dear Sir,

I apologise for the delay in my reply, but I have waited a whole week on purpose, in order to write this letter after the evening organised by the Association of Intellectuals Abroad. I have learnt that at the end of the meeting a resolution was passed in defence of freedom of expression, which apparently bears forty signatures, most of them supplied by the intellectuals, some by their wives. This document is now being commended to the attention of the world.

Without a trace of irony I repeat that I would have had nothing to contribute to your manifestation. I could not have said anything new about the writer's role in an age oppressed by propaganda. For, in my opinion, the freedom of the intellectual implies also his right to be silent, if he wishes to express nothing. I hope you will agree with me that Polish intellectuals

of the present day do not fall into two equal groups: those who support the puppet-government and those who are against it. Fortunately there exists a number of others who have the courage to keep silent. And silence, utter silence, is the only contempt which propagandists cannot bear. Here in exile the writer has found himself wedged between propaganda and counter-propaganda: he therefore should take particular care to preserve that strange virtue which is the virtue of silence.

By displaying our opinions every day and conspicuously we have an illusion that we have outwitted our doubts. But doubt cannot be blind-folded with a slogan. Flashy thoughts when glued to a placard fall off as soon as the parade is over, and then they lie useless at our feet or in the gutter. In the system of propaganda placards and banners are hoisted continually. And so is thought: it must be seen, it must be hung out.

« On the other side of the barricade, » we know, the intellectual is ordered to take attitudes, and this means relaying broadcasts from the central brain. As for his thoughts, they must be displayed in public, like placards. When silent, the intellectual becomes dangerous to the system, because by keeping silence, he gains freedom.

Please accept my best regards,

JAN K.

Then, days or weeks later, replies came to argue with his replies. Emotional blackmail is, of course, more persistent than any other form of blackmail. One letter, however, was not an answer: it needed no prompter but its own anxiety.

THE SECOND LETTER FROM PARIS

Dear Jan K.,

I am writing to you again, although our letters may cross. I want to tell you that I am coming to England. We must meet! As soon as I land in England, I shall send you a telegram.

Yesterday (if you are interested to know) I tore up my memoirs, written at long intervals during the war. I tore them up because my friend, a publisher, now living in America, was so eager to get them printed. He only read a few fragments, but they fired his enthusiasm, to use his own words. The public, he wrote me, wants to see « a short-hand account of suffering, » it will purify them and strengthen their resistance to neurotic disturbances. He asked whether by any chance I collaborated with the Communists after the war (« a brief period of misplaced hope, » of course) — this would apparently make a great final chapter, all about the « intellectual escape. »

I have tried to write something ordinary, and not about myself, but the result is a horrific grotesque. This, too, is torn up. I must tell you all I experienced: it might help me. Perhaps you could write something about me, a novel, for instance, or a drama. I believe that by doing so you would free me from this neurotic web I am in.

Why should every book have an authentic core, why? And imagination: must it be so dependent on the kind of experience we possess? Is imagination then a slave to experience? Why, why on earth does a thorough knowledge of oneself make it more difficult to understand others? For the last hundred years writers have been turning out autobiographies. Nothing but memoirs! Oh, to be able to tear it all up!

Hoping to see you very soon!

MICHAL N.

This second letter from Paris was also left unanswered.

THE SECOND LETTER FROM CRACOW

Jan!

I have read your letter a few times, trying to grasp the sort of atmosphere you are living in at present. You concoct

theories because you have no contact with normal society; you merely want to justify your unproductive solitude.

What have you published recently? I am preparing a volume of reports on contemporary village life. If time permits I shall make a study of technical terms in Polish dialects. Next autumn I shall probably take part in the Congress of Sociologists which is to discuss most vital problems arising out of the social reforms introduced during the last few years.

Forgive the brevity of my letter, but I have so much work on hand. No time left for reading. When I have finished all my literary commitments, I shall catch up on everything else.

Yours ever,

BOGDAN

Finally, Jan K. received a letter with the same courteous temptation in the printed words: « If undelivered please return to — ». He tore the envelope open.

THE SECOND LETTER FROM LONDON

Dear Sir,

With reference to your interesting observations on intellectual freedom I am asking you on behalf of the Association of Intellectuals Abroad whether you would be prepared to write for us a short pamphlet (approximately 32 pages) on the following subject: « Manifestation through Silence. »

If you accept our offer, we promise to propagate your essay through our usual channels, e.g. a few fragments of the pamphlet would be read at the next monthly Recital of A.I.A., that is, before its publication. Our Association understands only too well the importance of individual views, even when they depart a little from the guiding principles of A.I.A., and the best proof of it, my dear Sir, is the above-mentioned scheme which, I hope, will meet with your approval. Part of the proposed edition will certainly be purchased on publi-

cation by the Club of Public Lecturers (founded in July last year) and also by the League of Ex-Broadcasters and Speakers.

Awaiting your positive answer, I remain,

Yours truly, BENEDYKT L.
Secretary.

Jan K. shut the drawer of his desk and slowly walked up to the window. He was alone, and also the empty street below seemed to keep to itself.

Why were they placing him in this uncomfortable position between propaganda and counter-propaganda? Perhaps they did it out of some kind of love.

JAMES BROUGHTON

A LITURGY FOR POETS

PREPARATION

Orpheus be with thee.
And with thy spirit.

In thought, word, and deed
arise, enter, and aroint
early early
before the scavengers arrive.
On rusted edges of old abuses,
dead motors of burned-out hells
stand ready steady
to hoist to hurl
into the pit with pick and choose
your thought, word, and deed.

Orpheus be with thee.
And with high spirit.
Let us array.

PETITION

Kneel down in the draft
and hail to her, eight times hail
St Sally of Forth, Holy Sempstress,

who sits in the crypt sewing, saying,
'It all shall come stitch-up
if thumb's in the thimble,'
nods as her needle works
down and up of in and out
cross, patch, cross.

Hearken unto her teaching:

> *Unbucket! Avaunt!*
> *Unbuckle the wraparounds!*
> *Unclock the well-fit cloak!*
> *There is more in the pinnings than pins.*
> *Cut the umbilical*
> *but hold the thread.*
> *Untwine unwind the wounded and wound-up.*
> *Thou shalt not ravel in a duckout!*
> *De-wart! Enhance!*
> *Or Glory goes forward*
> *no more than a pace,*
> *keeps its turnabout uppermost.*

Here endeth a first lesson of many.

Kneel untrousered in the draft
and hail fair Sally of Forth and Far,
St Sally Clotho, Virgin Tailor,
who sews together lowly pants
for the long highroad occasions.

CREDO: THE THREE TRINITIES

I believe in the Three Appearances of
the Beast to be Loved
as our Lord of Unmercy has taught us:
> Uno, *full-faced snout,*
> *nose behind noose,*
> *golden of lips*
> *and crowning mitre.*

Due, *muscular torso*
under buttons and belts,
expandable trunk
and hearth of guts.
Tre, *lurk-behinder,*
the comet's tail,
self-winding spouter
on goat-legged dance.
From these three together grows
the One as the Fourth
that must be obeyed.

And I believe in the Three Faces of
Shibella Gloria, daughter of Glorious Shiva,
whose initial face proclaims:
Attain the inevitable!
Whose double face announces:
The temple of the home is
not the center of the world,
outside there's a bigger squeeze.
The temple of the world
will take you back home
when you learn to walk on your knees.
Whose third face, O, is
the mystery of four,
explains all other faces.
When she takes off her glasses
prepare for the blinding jolt.

If I falter in these,
If I fail to believe,
I must needs turn back and
perform the Three Disappointments:
A, *as in Youth—*
the natural lean of the head
leading neatly to atrophy.
B, *as in Middle Man—*
the lift of the sword in arm
leading to decay.
C, *as in Final Snake—*

where atrophy meets decay
and the skin is shed
yea, it is shed
but all it contained as well.

ORDINATION

Scribbler communicant, hopeful drum-major,
will you abide by the pilgrimage,
will you honor the itinerary?
You must go over the Paps of Mummy,
you must go under the Behaving Well,
you must go round the Marry Mire,
you must go past the Mighthave Bin.

Lord Shakespeare, I am unworthy!

Are you resolved to meet your making?
Are you eager to
be scorched by dragon tooth,
swallowed by whaledam,
spit from lion's mouth?
Are you zealous
to die for your divining rod?

Apollo, have mercy upon me!

Babblebard dreamer, would-be savior,
when you have asked the name of the Nameless,
when you have heard the Voice in the Wall,
when you have hunted the unfettered Opposites
still roaming wild in chaos,
will you bring back to us whatever
flower you find in the stone?

Hail Great Mother, aid my song!
Pray for my death in the birth of now!

WILLIAM BELVIN

THE WATCH

Twine... twine the steel
and serpent-fobbed chain.
She at high raisin-feast
among her images
drops image and offering,
kerplop — they scatter and
all piety she takes
straight steps to the crooked bait.

Now to her ear holds such strange
inward tickery round fruit.
Smile... from reedy spires afar
what old mallard now beats up?
A Sergeant Angel on his doleful
dutiful long sure route.

A MYSTERY

Look... look out, it's coming on all fours,
upright, hopping, a-spin like an injured bug.

Lock up, it comes through all your bolted doors,
past window glass, wound in a wind like a rug.
Do not hope to stop or stoop to help —
take cover in your stronghold bars of bone.
Still, hideous-sweet, that unrevealing yelp
will leave you mad long after it has gone.

SCHOOL BOYS AT WAR

With us the name of bravery was held
like the name of bookishness at school,
and so avoided. Death was not failure, quite:
we had some easier ways of flunking out,
and they were less honored even than the roll
of honor — the quitters *and the* crazy *failed.*

And yet the bold were there: the violent
lieutenant colonel, second in command,
whom we hated, for he led us round
in flak as if it were some stuff he owned
and was inspecting. And sawing with his hand
the air, each morning, of the briefing tent,
to us was like some fool professor in
Heroic Poetry. In time our hate,
that simple force, prevailed — he was transferred
somewhere, we hoped, they needed the inspired.
For in our studies we were democrat,
although we slighted them like gentlemen.

This was, perhaps, the reason that we stood
expressionless in line day after day
and had our food from silent men who'd chosen
permanent K.P. Their bold decision

against the course of death we soberly
shirked for Gastronomy with meat and bread.

SMILING-SONG FOR APRIL

With eyes of marrow and with bones of brine...
tongue of pure sodium or soapstone wets
your mouthollow in pure adverbial song.
Hands are kites — the wind will lift your hands
beyond your will, your will as soft as hair...
your silken arms engown you with their colors.
Unwind on a wind of birds that traffic in
your densest regions, the redbird and the wren.
Wingwash drives you smiling all around,
to driftdown, smiling, anywhere,
on lips of greenish light, and you're loved.

BIRDSONG FOR FEBRUARY

Now swoopeagle and now friend sun
loudwhets his old talons in milkglass meadows
and breastickles rat-a-pat rainbows from eavcicles.
Old again-now rainbow loudly twittertrickles
on woolpatch and brownthatch hill's oursides.
Now the tenderfoot squatter-bird robin.

Now old mother-egg earth is hatching
to chocolate glitterskin plot of suddenstop.
Now under elmbows' grief black slithers
old cicle-tooth. Sun-twittering knobs
he greyfolds in wormbows of scale scrape,
and birdcharms tomorrow while he suns.

FIRST MORNING

She (distressed):

The gate's away! The gate's away!
And all my lambs
have run away.

He (distraught):

The gate is down! The gate is down!
And sheep have run
my garden down.

GRANDADDY

This was my Daddy, and this Father,
huge, red, in stormy wisp and stubble,
was Grandaddy. And I was more joyed
than my innocent tongue could babble
(For his teeth were licorice black,
and he chewed and spat and stank
so strangely!) knowing that he was neither
one of Us nor yet exactly God.

Thus was Grandaddy. And I was more joyed
when my innocent tongue could babble
that his licorice teeth were black
and he chewed and spat and stank
too strangely ever to be either
one of Us or yet exactly God.
Nor did my Daddy fear this father,
though huge and red, in wisp and stormy stubble.

And his teeth grew more licorice-black,
and he chewed and spat and stank

more strangely. I told him he was neither
one of Us, nor yet exactly God.
By this was my Daddy — now Father —
(And, red and stormy in wisp and stubble,
was Grandaddy?) perhaps more joyed
than innocent his tongue could babble.

Still — not one of us nor yet exactly God
(who now was Daddy) nor even my innocent Father
rendered the red and stilled the wisp and stubble
of Grandaddy, I think, nor joyed
when his old tongue turned against all babble.
And his teeth in the licorice black —
would he chew and spit as he shank?
How strangely, I thought, he would neither.

And now my Daddy and that Father
are red wisps in a huge of storm and stubble.
Was Grandaddy? Oh I was more joyed
when my innocent tongue could babble
and teeth were licorice black,
and something was chewed and spat, and stank
so strangely I knew it was — for neither
by one of Us nor yet exactly God.

SYLVIA BERKMAN

ELLEN CRAIG

I

« Digging your post hole again! » Hannah said, with quiet vindictive spite. « What have you got against Mr. Aldrich I'd like to know? You've never seen him but twice. » Gilbert touched his water glass, raising haughty eyebrows, pale lips narrowed in his habitual dry smile. « Well, finish up, Gilbert, finish up. Don't pick and mope. »

Ellen ate assiduously, looking down. Would Gilbert answer? — clipping each word definite, while the warning flush gathered in Hannah's cheeks and her round eyes gleamed with anger and a curious sharp relish that could only be termed joy. Tension hovered, clamping just above the kitchen table, circular wthin the soft illumination from the china-shaded lamp. Outside a stray wind brushed and rustled; the late summer evening crept more thickly into night. Ellen pressed her knees together hard. Why must they argue? Why must they quarrel? Why couldn't they take a humdrum meal in silence, if not in actual peace? Surely they were old enough by now — two sisters and a brother wearing into middle age, housed since recollection within the same common walls. She felt the sick, oppressive crush of dread, like pinpoint ashes, shake through her heart again. Would Gilbert answer?

Covertly she glanced across the table. Gilbert had assumed his proud, sarcastic look, lips pulled downward in the rueful twist that through the years had run sharp lines of grief

about the mouth. Hannah held herself alert. Every move she made — her grip upon her fork, the way she speared her cake — testified command. At these moments of acute suspense, crouched in the hollow of her own anxiety, Ellen always felt a rush and drumming in her ears, as though she herself were hung within the center of a tumbling avalanche, a terrible confusion, that images still bright and sweet of careless children at play could be battered, grooved, and modified into these blemished instruments.

Gilbert sat half turned, measuring the challenge, eyelids lowered, long fingers of each bony hand resting on the table edge. Then he braced himself erect and, without picking up his cane, hobbled from the room. Hannah's spiteful words had reached him, Ellen was almost sure, as no more than a familiar taunt, long dulled and disconnected from its origin. Probably Hannah herself did not recall the source; she did not live much in the past. But for Ellen that outworn blunted rebuke still struck against memory, against a scar that still could ache.

Hannah had finished her dessert, thoughtful but without haste. « Gilbert's freaks! » she said. Takes an allotted stand and never yields an inch. Sees fit to read judgment on Mr. Aldrich now, raking him right and left. For my part I'm glad the old Wheelock place is occupied again. » She rose briskly, wedging her napkin into its ring. « Well, I'll just go fetch that yarn I need. You clear up. »

Firm, compact, competent, she followed Gilbert upstairs, strong in her own authority, as she had on that earlier day.

They had all been younger then, and Gilbert less inflexible. Sometimes he was even optimistic, before the second illness that had crippled his right leg. He liked, when he had gathered up a little strength, to work about the farm, walking, thinking, replacing a stretch of rusted wire here or a sagging picket there; easy work but useful that gave some purpose to his clever hands. His greatest pleasure was gardening. He was inventive — he had even constructed a movable support out of an old bedroom rocker with the runners scraped. There he would sit among the green young shoots, until Hannah drove him in, hitching himself forward with a hump as he chopped and hoed. Watching him Ellen always felt a poignant

clutch half gratitude, half pain. That was how people were meant to be: mind and skill harmoniously engaged; but then, how rare and brief those hours were for him! For the rest, he must feed on books.

That morning was spring, starred with newest flowers, and leaves like vernal flowers, buoyant in the tender limpid air. Light glanced and flickered; the tall lilacs bent. One breathed, and thought in foolish trust « All is decided, all will be well. » After breakfast, taking his big straw hat, Gilbert had wandered off, towards the abandoned pasture behind the barn now run to daisies and tough weedy grass. As she stood near the kitchen window drying the dishes Hannah washed, Ellen saw him enter the barn. Soon he emerged with an iron spade. « Now what in time can he be up to? » Hannah asked. She peered through the window close beside Ellen's arm. « Some crazy idea no doubt, overtaxing his heart. » With a splash she thrust the dishmop into the suds. The line she made for Gilbert was decisive and abrupt.

Ellen watched, pleating the damp dish towel in her hands. They stood there out of earshot, clear against the brilliant sky, stiff in argument, concentrating in pose and gesture the whole locked discord of their relationship. Hannah's level voice never became excited, Ellen knew; rather, though opening in power, it seemed to envelop a fuller quiet, reverberant with strength. Her great reserve lay in her logical cool mind. Hannah was always right.

At last Gilbert's endurance broke. Flinging down the spade, throwing up both hands, shouting back some final angry retort, he hurried to the house. Through the kitchen he strode, white lips shaking, baleful eyes dark, knocking against Ellen as though she were a clumsy piece of furniture. He did not appear for dinner or supper. He kept to his room.

« Some claptrap about fencing in part of the old pasture, » Hannah said brusquely on her return. « Out to do the digging himself—as if he could. Always trust a lame duck to want to fly. » She plunged her hands into the dishwater, cold and soapless now. « Well, it does hinder the morning's work. Where's that kettle gone! »

It was not the actual moment of the quarrel that had

fixed its imprint on Ellen's mind. She had witnessed clashes more immediate and violent. It was the buried epilogue.

That evening, after a silent meal, with the long dull hours looming ahead, Hannah had suddenly bestirred herself. Moving quickly, she began to prepare a tray. Her plain face cleared; she crackled with purpose; her eyes grew bright—the round agate eyes which from childhood Ellen had seen veil over into enigmatic smoke or intensify to piercing jet. « Best persuade the porcupine out of his lair, » she told Ellen with a shrewd smile.

Alone in the kitchen Ellen heard the steady beat of voices in Gilbert's room above, in rhythm only, no distinguishable words: a challenging coercive tone from Hannah, Gilbert's infrequent curt reply. She sewed in the lamplight, setting the stitches carefully to push back dread. It was not fair, it was not right—Gilbert had suffered too much misery and disappointment to be tormented in this way. « Stop! » she longed to cry. « Stop forever! Both of you! »

It remained a murky puzzle, one she could not probe, that they must clash, and always clash again, as though their vital essence lay in that hot blaze. Any subject would serve—except the one both tacitly ruled out. Here they were utterly scrupulous. Never did they invoke Gilbert's health. This matter they, nor any other person, might touch upon. He forbade pity; and Hannah agreed. That was his privilege, to secrete within the runnels of his own hidden bloodstream his chief relinquishment. The clock ticked its solitary progress; Ellen sewed. At last she climbed the stairs.

As she passed Gilbert's door, groping along the dim hallway, her heart jumped. Was that Hannah's voice from behind the closed door, that bland coaxing voice cajoling and promising? She had never before heard that quality in Hannah's voice. But the hard bitter gasp of weeping forced back—that she refused to hear. Appalled, she stumbled on.

This was her own door, with an inner bolt; she could slip that bolt but she did not. She lay wakeful, afraid, with a great hot chaos surging in her breast. He gave way, she thought, because... he's hampered and blocked, because he never has been strong, and then the long illness, and thwarted in all his university hopes, everything always to be sacrificed; and Han-

nah never was able to understand when to slacken the rein. Suppose he had been stubborn about fencing off the field. It was enough to retreat. But she shrank from further articulation of his plight. Her mind throbbed with fierce recoil. One should not know another mortal in his utmost frailty. It was shameful to both.

And now, years after, Hannah still flung that old taunt in the air: « Digging your post hole again! » She had driven back his will, to the point of tears. Was that what Hannah wanted, so she could soothe him then? And what did Gilbert want, rising to provoke her afresh? Ellen hung her apron on its hook, and put both hands to her cheeks. She could not bear these thoughts.

Above, she heard Hannah's forthright step, her rap at Gilbert's door. A sudden murmur of conversation sprang up. But at least two voices sounded in regular exchange. Yet where might that not lead? What impelled them to this strife, each alone so just? Together, some secret lid drew back in each. Why should all of them endure this present conflict over a man they could not care about—Mr. Aldrich who had bought the Wheelock farm. It was reasonless and wrong.

Her kitchen tasks were finished, chairs set tidily around the table, Gilbert's stick placed against the wall. Aimlessly, she scanned the room. Dark night now crowding against the windows, coming early as the summer waned. Soon the world would don its autumn colors, scarlets, russets, and burnished golds, with the clusters of light lavender wild asters scattered in between. But from inside at this hour one could perceive only the mirrored image of the lamp floating solitary and adrift and a hovering shadow figure unwilling to stay and unwilling to go.

II

Towards the end of September, in the lull between seasons, Hannah left home for a week, on a visit to their school friend Adelaide Rush, in Providence, which one year she paid, Ellen the next. This was a crystallized relationship, firmly propped by habit, in which they no longer found much to enjoy.

Adelaide now was not the child they had known at all. She had grown flaccid and vague, fair delicate features blurred, inclined to rambling stories and idle cocoa since her husband's death. Yet the annual visit remained, rolling round securely every autumn as though by private natural law.

« Now what are you going to cut loose and do? » Gilbert asked as they stood together on the steps watching the hired buggy drive off. « Paint all the cannisters skyblue pink, or what? »

« Oh, Gilbert! » Ellen replied. Her laugh was very innocent.

He seemed stronger all that day. He even left his wicker chair by the window to take a slow hobbling walk, returning in the bright crisp twilight with a branch of colored leaves. The fine-veined gold-green rosy pattern was beautiful.

« We used to wax them, » Ellen said, and put them in the parlor on the mantelpiece. Do you remember? »

« Yes. »

They were at supper, often silent in their usual way, Hannah's chair drawn up between them and the branch of leaves set before it in a big porcelain jar. Under the china shade the lamp glowed faintly pearl, making Gilbert's face seem younger, in spite of its ascetic cast. He had been a handsome boy, studious-looking with his high clear brow and angular strong nose; beneath the lines of grief about the mouth one who knew could still discover the old sweet winsome trace, and the thick bronze hair grew still as dark.

« Yes, » Gilbert said again. « That's my chief accomplishment. I remember. »

Ellen flushed in quick dismay. There was no control; one was never safe. Once a man had grown and lived through intimate denial any chance remark might scrape. She thought of Gilbert slender in his Norfolk jacket and neat white collar turned back coming home late from school with a bundle of borrowed books, autumn nights like this, long ago. He meant to be a professor of literature at Brown, as their grandfather Ezra Craig had been. He loved the stories the oldest villagers kept alive: how after his teaching career was over Doctor Ezra had returned to the family house and had started a reading group, held in their own front parlor where his tall

ebony lectern still stood, all the best classical works—everyone found them a strain but never dared to speak—oh, they respected him; or how they used to see him in summer when he fetched the cows at night trailing a long hickory stick as he read from an open book, while the cows munched and ambled at will. And the portrait of Doctor Ezra in his varnished academic gown Gilbert announced was his, though he agreed that it must always hang above the parlor fireplace; but where the gown itself had disappeared no one could tell. Probably cut up for winter quilts when the nights got cold and the money ran thin their mother used to say, with the tart, clipped accent Hannah had inherited.

Ellen sighed. One thought or recollection always unlocked a multitude with which she could not deal: that their mother had been shrewd but their father not, and they could no longer farm the land now except meagerly, yet under Hannah's management they kept abreast, even with Gilbert's medical bills, and no one in the village really knew how much they had to pinch; yet somehow Hannah flourished on obstruction—it seemed to hew her to more determined strength. Probably at this very moment she was lecturing Adelaide Rush, explaining that she must eat far less and take long walks. What a pretty child Adelaide had been with her soft flyaway hair and roseleaf face, and gentle as milk. It was true that she had never liked Hannah quite so well. Hannah was headstrong at times, pushing and jostling in their games, though once she had made Adelaide cry no one could be more affectionate. Yet Adelaide was never altogether won: she linked her arm in Ellen's after school. That thought still glimmered sweet and dim.

« Don't worry, Ellen, » Gilbert told her kindly as she sighed again. « There's nothing to worry about. Whatever may turn up Hannah's provided for. You can be sure of that. » Eyebrows sardonic, he nodded towards the stack of dated notes pinned beside the calendar. « Except, » he added, smiling as though pleased, « where her insight fails. »

But as the week wore on his cheerful humor waned. He grew clouded and closed, like the dense pallid sky rimming down above the fields each day into pallid mist. It was always so when Hannah went, after the first exhilaration of the break.

Ellen moved softly, busying herself outdoors whenever she could. It was time to transfer her geraniums to their kitchen pots. She knew each one, and saw ahead the blossoms it would bear—the crimson, the fluted coral, the alpine white. As she entered the kitchen in her big old earth-stained gloves Gilbert would turn with some appropriate remark. She must not linger out too long. Was she warmly enough clothed? He might have been a courteous host. Once as she flew in spattered and blown out of a sudden gust of rain he looked at her keenly and said, « Why, Ellen, you cheat; you're still a girl. » It left her disturbed. She was perhaps too thin she knew, with straight fine brownish hair and a vexatious skin in which every rise of feeling showed; but at the age of thirty-eight to be caught in girlhood still seemed culpable and lax.

The dense rain clouds thickened; the mournful trees rocked. The day before Hannah's return a raging downpour broke. Ellen kept a wood fire burning in the kitchen stove; but though the bright lively crackle made the room snug Gilbert sat withdrawn. He read, or stared out over the open page at the packed wet driveway curving into the road. Ellen knew that biding coiled attentive mood, and knew better than to try to enter it. He was waiting, he was poised, for the spark of his antagonist. Lapped in peace, he grew irritable and bored. She sewed quietly, pressed far back in her chair, attempting to restrain even the movement of her hand as she drew the needle in and out. When a loud knock clattered far off at the front door she jumped.

« It must be Hannah, come home early! » she exclaimed.

« Hannah wouldn't go round to the front like that, » he replied. « Go and see who it is. »

In a moment she returned, looking worried. It was Mr. Aldrich, she told Gilbert, acutely conscious of the supper-table argument with Hannah a few weeks before. His horse had shied and broken a harness trace; if they could let him have a piece of rope he thought he could manage the rest of the way home.

« And you've left him out there in the rain? » Gilbert asked sharply. « What kind of dealing is that? »

Pink with shame she hurried back. But Mr. Aldrich answered gratefully that he would mend the harness first, if he

could trouble them for the rope; however, he would take it as a particular favor if Mrs. Aldrich could just step in to wait.

They had never before seen the woman who entered. She was very thin, wrapped in a damp olive-green coat, hair flattened close under a matching velvet hat encircled by a black feather under a veil. When she loosened her collar one could see the stiff tendons cording her neck and a dark red strawberry birthmark flaring up over one cheek. She sat rigid, hands folded, after a first quick scrutiny of their faces from apprehensive eyes.

Gilbert's natural kindness did not fail. This was his real self Ellen knew, buried under but dependable. He drew forward in his chair to talk, fluid talk that called for no response—of the Wheelock house the Aldriches had taken, and how as a child he used to watch the two old Wheelocks driving past, like two big andirons on the buggy seat, and had always wished they had a boy. « Growing up between sisters cramps a lad, » he said, but with a smile; « and we're pretty far out, here at the end of the road. Just your place beyond. » Where did it come from, all this generous talk spilling over in easy words? Why, Ellen thought, that's what he needs, that's the lack—someone fresh to whet his mind against. We live too much *sealed off.*

« Oh, it's nice here, » Mrs. Aldrich observed suddenly; « the pretty flowers in pots. I like kitchen flowers. »

« That's Ellen's doing, » Gilbert answered; « Ellen is all green thumbs »—and as they both laughed at the foolish joke Mrs. Aldrich shrank back, flushing up over the crimson strawberry mark.

« You ready, Meg? » Mr. Aldrich called out, with another loud clattering knock, this time at the kitchen door.

He came in, removing his soaked hat, which sent a little spurt of water from the rim. He had lank rusty-colored hair separating in strips, a long pale face, a row of blunted teeth glinting discolored within the affable smile. All his lines ran down: the girth sagged, the shoulders sloped, the hands hung loose with fingers slightly curved. To Ellen he looked soft and sprawled, like a heavy cat relaxed but not off guard.

« Well now, » he said, « I'm grateful to you. That's the trick. I guess she'll hold now till we get there all right. » His

sharp eyes roved about the room, scanning the table with its white embroidered cloth, the comfortable chairs, the cabinets filled with Gilbert's books. « Nice place you've got here, but big; hard to keep up. »

« We manage, » Gilbert replied.

« So? » he asked cordially. « From what's told in the village you Craigs used to be pretty big punkins round here once. But it takes muscle to farm; takes a good solid carcass as the fellow says. Best give up when it's time to give up. That's only common sense. »

Gilbert had not asked him to sit down. In the harsh silence that followed Ellen did not dare.

« Yes, » Mr. Aldrich continued, still genial, « that's the trick. Though it's a nice parcel of land you've got. Just needs bringing back. » His sharp glance swept the kitchen again. « Well, you ready, Meg? »

Mrs. Aldrich had pulled her coat collar tight and stood rigid at his elbow, gazing at Ellen's plants; under the rolled olive-green hatbrim her face looked chipped from yellow bone.

« She thinks too much, » Mr. Aldrich explained with a loud laugh. « It goes to her head. » He grasped her arm. « Meg! »

Shoulders braced, she quivered back, the rush of color flaring, and clutched at her own wrists.

« You must come to see us again, » Gilbert told her, gently although his eyes remained stern. « Ellen will give you some geranium slips. »

« Oh, yes, » Ellen said.

But she only flashed them a quick bright haunted smile and hurried to the door as Mr. Aldrich said good-bye, with grateful thanks, for both of them.

They were silent after the Aldriches had gone. The dark afternoon closed darker; the rain beat; pebbles and tattered broken leaves whirled along the drive. Gilbert opened his book, one hand resting on the unturned page. Ellen threaded her needle again, holding it high to catch the light. She thought of Mrs. Aldrich damp and cold beneath the flapping carriage hood, travelling the long last watery distance home. The Wheelock house had never had much charm. Now after a dozen empty years it must be more than grim, and the land

half run to wilderness. It was a curious spot to choose, though Mr. Aldrich seemed able enough, without precisely the look of a farming man. Once the weather had cleared she would call with a basket of slips—surely Hannah could have no reason to object. Perhaps, on acquaintance, Mrs. Aldrich would unfold; her face, though haggard, held a wistful shy appeal, as though she hoped yet did not dare to hope. They were about of an age; it would be pleasant to have a woman neighbor as a friend.

With a clap of the covers Gilbert shut his book. « You were here, Ellen » he said, in a voice like a magistrate. « You saw and heard everything. Now I wonder how Hannah will turn that to her own account? »

III

In December Mrs. Aldrich took her own life. She rose one very cold night, put on her warmest outdoor clothing, quietly left the house, and jumped into the well. The first bucket of water the next morning brought up her hat. Fred Williamson reported the news as he delivered the milk on his twice-a-week rounds.

« Th'say in the village that's why he bought the Wheelock place, » he added. « She was crazy. To keep her hid. »

Gilbert swung on him, authoritative and aloof.

« There'll be no kitchen scandal in this house about that woman! » he rapped out. « You'd do better to tend to things you understand, like your milk. »

Fred stood staring, holding his tin measure in both hands. He seemed pathetic to Ellen in his rough mackinaw jacket and big clumsy boots, with his bewildered face.

« All I said's what the others say, » he mumbled, oversplashing the milk.

In the stark white snow-encrusted world of winter the knowledge of her act bore in upon them through every drift and linear bough. Even the snap of wood logs in the stove seemed a reminder and reproach, and they spoke, after the first shocked comment, somewhat guardedly the few times they spoke. Gilbert's restless stirring nagged at Ellen's thought.

Book after book he opened and pushed aside, creasing his lips and brow. His mind was riveted on Mrs. Aldrich too.

It was a hushed and somber sky folded above that day, suffused with thickened cloud. In the afternoon, when their regular work was done, Hannah and Ellen drew their chairs beside the window, with an old peach basket of garments to be mended at their feet. Yard and fields were blanketed now, rising into sculptured ridges like frozen crested waves about to curl. When snow set in towards evening, falling thin and dry, it seemed to Ellen appropriate, this mournful bleak commemoration of fatality.

She had never called on Mrs. Aldrich with the geranium slips. Except for a few rare glimpses as she passed, merely a fleeting face, a fluttered hand, she had never seen her again. Why? Why had she not done what she had meant to do, and had wished to do? The winter preparations, outdoor and in, to be made, the fruit sorted, the brushwood gathered, the kindling chopped, and Gilbert's long bronchial attack—they had not had much extra time throughout the fall. Nevertheless, if she had tried, it would have been possible to go.

If she had gone, if they had become friends, perhaps that single minute easing of despair might have cast a life another way. It grieved her heart, it ached within her brain, that she had failed a neighbor through neglect. Hadn't Mrs. Aldrich signalled, although she did not speak, turning as she left with that quick beseeching smile? Ellen closed her eyes. She could not bear the image raised. But then she saw distinct... the silent waters motionless again, the velvet hat afloat, its feather scattering the drops, while far above the stars gleamed cold and brilliant in the frosty sky.

« Oh, » she said, « if 'twas undone. »

Hannah looked up from the jacket she was darning with firm energetic strokes. « Yes, it does trouble the mind. It always was a dismal place, the Wheelock house. » She picked up her scissors thoughtfully. « Well, it's a sad affair; but maybe the village talk is true. Maybe she's better off, poor soul. »

The lamp was not yet lighted; outside the hard snow ridges blew a powdery fine surface coat from off the glaze; the thin snow fell down straight like ghostly rain. Gilbert sat

leaning forward in his chair, his head inclined as though listening.

« Get this clear, Hannah, » he said at length. With every word his bony fingers struck against his book. « That woman was destroyed. I saw it, in this room. She was desperate. »

« Oh? » Hannah scoffed. « You know all the family skeletons? — old acquaintances of yours. »

« This is no joking matter, Hannah. » The throb of menace in his voice made Ellen start. « I detested Mr. Aldrich from the first. It was instinct; but my instinct was right. »

« Oh, instinct! » Hannah returned. « Sees at long range without a telescope! How do you know what went on at the Wheelock house? Nobody knows. »

His pale lips narrowed; in the flat grey dusk his lofty brow looked very stern. « I saw it. Ellen saw it. Mrs. Aldrich was intimidated. She was possessed. Call it suicide—there's an uglier name for it than that. »

« You read too much, » Hannah said. She gave the jacket she was mending a quick final shake, folded it across, and thrust the needle in. « Light the lamp, Ellen, lest the bogies snatch us away. »

Gilbert's hands were trembling now. « I saw it, » he repeated. « She was dominated. She was controlled. Shall I tell you what that means? »

Ellen knew that she should rise, set the bright flame to the wick, create some obstacle at once against this violent current beating up. She sat locked, caught in the familiar crush of fear, and with it a new horror: that they should draw upon this dreadful subject as a fuel for their blaze!

« It means that you're consumed. » His voice came cold and hard. « It means that every living hour another portion of integrity is undermined; that for every yielding—and for every assertion—you pay in your own blood; that the only way you can retain self-respect is to cling by your broken fingernails to the razor edge of will. She couldn't. When we saw her she was already destroyed. Ellen can vouch for that. »

Hannah jumped to her feet, with a clatter of the peach basket along the floor. « You're ridden by a notion! » she said. Her angry plunge as she lit the lamp sent the flame shooting high. « Now here's this mess of smoke to clean. »

« No, » Gilbert continued. « I want this understood. I won't have it dropped. I won't have it run off into slander and lies. I want Ellen to describe exactly what we saw that day. Mrs. Aldrich was desperate. She was intimidated. She was terrified. »

« No doubt she was driven to the well with a horsewhip, » Hannah put in.

Gilbert seized his stick. *Crash!* it came against the legs of his chair. « Will you stop? » he shouted. « Will you stop these damned ghoulish jokes What are you made of? It's barbaric! It's savage! »

« Now don't get agitated, » Hannah told him, suddenly mild. Her face had the curious bland glitter it took on at times, as though she fed on some suave secret fruit. « For all the instinct in the world, you'll never get at the heart of any intimate relationship through hovering and peering from outside. But let Ellen tell her tale—though I've heard it before more than once. »

« Not as I want it now, » he answered stonily. « I want it in every particular. I want the truth. »

« All right, Ellen. »

They waited. The dry snow fell.

Ellen could not speak; her whole throat was constricted. Never before had she been summoned as a crucial witness in their strife. It was a role she could not undertake. The urgent pressure within her ribs mounted to her head, it beat and blinded, it would burst, she would faint. Unsteadily, she rose. To cross the room, to climb the stairs, to conceal herself, was the single necessary act she must achieve.

Late that night she lay unsleeping, flat beneath the blankets pulled high up to her chin. A sharp wild wind had started up; she heard it race along the drifts. The fine harsh scud of snow against the window broke in questions she could not escape. How could she have met Gilbert's demand, even if she had been equal to it? She had gone over every word and every gesture of their meeting with the Aldriches that wet September day. Mrs. Aldrich *had* seemed unnatural—anxious, constrained; yet some original pure essence made itself felt: she caught at the heart like a damaged bird. Was it this bright essence Gilbert had seen? Or was his queer dislike of Mr. Aldrich really the source of his rage? Still—she had disliked

Mr. Aldrich too; he offended her. Or was she simply prejudiced by Gilbert's attitude? What to her knowledge had Mr. Aldrich done? He had been blunt, even coarse. He had a boisterous false laugh; his voice was loud, his eyes examining and shrewd. That was not criminal.

At one point Hannah was right. What had taken place between the Aldriches, both before and after they had come, no one could know. And from these random fragments blowing in the wind, who was fit to judge?

These were the statements she should have made, balancing Gilbert's passion and Hannah's durable good sense. She had failed everyone: Mrs. Aldrich in her need; Hannah; Gilbert who had never before sought her help. The cold snow slanting against the window made her eyelids ache. Turning, she faced the blank white wall. It was not enough to feel and realize. One must act too.

IV

June entered in a flood of blazing heat. Even the grass, though young and strong, looked pale, and the fine granules of earth loose in the garden beds thinned out to dusty chalk. Scent hung hot and heavy in the air, meadow flowers and running vines, leafage and dry bark. Inside, the kitchen scorched, but the big second room adjoining, shaded by the great gnarled thick-stemmed lilac bush, still kept a faint dim cooler touch. Here Gilbert had removed, with his medicine bottles and books, to sit, as he always chose to sit, near the window overlooking the drive.

Ellen was always thankful when the house was open again, with a fresh wind blowing through. Just when the four walls of the kitchen seemed about to crack under the accumulated pressures of the winter months, the last lingering remnants of former snows would melt, rivulets would gush, the frail new fluttery leaves would spring. This year in particular they needed wider space.

She had left the house early, in Gilbert's old straw hat, to weed the fledgling corn in the garden strip bordering the yard. As she worked along the narrow patch, sheltered within

the brushlined curve of road, she wondered what the outcome of this summer might prove to be. They had persuaded Fred Williamson's boy Jim to handle the big garden again, though under Hannah's critical eye he was beginning to rebel. He was tall and shambling now, with a high flare of color on his knobby cheeks and a stubborn, questioning look. What if Jim should go? Without the garden, how could they live?—without the stock of winter vegetables and the cupboard of preserves. Land was the only real security, their family had always held; but one must match it strength for strength, or it consumed.

Still, as she crouched down in the bed, skirts tidily arranged, hair sun-warmed through the old chipped hat, she knew that this hour healed—the hot dry resinous scent afloat, the little pliant weeds, fresh crumbly earth within her hands. This was what Gilbert required, and had lost. He was land-bred too. Sharpening of intellect was not enough; he needed the balance of common work. It hurt her mind to think how limited his action had become. He could no longer venture even to the road.

He had ailed throughout the winter and spring, in a lagging dragging recurrence of the autumn bronchial attack; nothing that kept him regularly in bed; nothing that Dr. Hewitt could quite put his finger upon. Patience and plenty of rest, Dr. Hewitt prescribed; he would improve with spring—while Gilbert smiled ironically, flicking a little gesture of disbelief. He had grown more alien as he yielded more. When he sat abstracted, forehead polished, jawline gaunt, he seemed whittled to the sternest skeleton of bone.

Ellen paused, idly knocking the dirt from the bunch of chickweed she held. All at once the elements of life seemed to shift and run away—Jim Williamson shaking childhood off and lumbering into a man; Adelaide Rush, in Providence, married to a widower from Arkansas, almost without her knowledge as she said; poor Mrs. Aldrich, whom they had met that single time, buried under now; Gilbert so estranged. Whatever they had known, it was proved. Why must the fabric break? There was no answer in the strong blue sky. She brushed her face. Her cheeks were damp; her shoulders burned; insects buzzed about her hat. She must go in before her head began to ache. Still crouching in the path she bent to

examine the shoots of corn she had freed. They would grow and flourish and wave, and come to fruit; then in autumn, ashen blond and stiff, they would rustle out their history.

She straightened at the sound of wheels in the road, half rising to look, then dodged back. It was Mr. Aldrich in his new light carryall, headed towards the village at a rapid clip. She was glad to see him vanish around the curve. Eyes narrowed against the glare, she watched the dust spirals he had raised trail in his wake. Each time he passed worry prickled along her limbs. Would he stop, or not?

Why did he stop? What pleasure could he find in a welcome so dubious and strained? Was he burdened by regret? Did he seek companionship to blot out thought? He could not get accustomed to the Wheelock house he had said, on that first visit some months back, in February—or was it March? It was too gloomy and big, it had too many doors, doors opening everywhere—a cat could spend its separate nine lives just going in and out. At that he gave his noisy laugh, as though he'd happened on a clever joke, while Gilbert frowned.

He had come in at dusk, on a wild icy night, in a great dark overcoat that gave him a citified look. He had driven straight against the wind; his long pale face was scoured and blue. No, he wouldn't sit down he said; he'd just stopped for a moment to get warm; but he loosened his muffler as he spoke and stripped off his gloves. Gilbert's eyebrows rose; with his proud, sarcastic look he turned away, pulling his worn old plaid above his knees. Hannah gave him not a glance. Drawing a chair for Mr. Aldrich she began to talk, about snow shovelling and hired help, and the constant blizzards and storms, in a cheerful abundant stream that made Ellen dazed. Presently Mr. Aldrich had offered to shovel their paths for the rest of the season through. But at that Gilbert spoke. They could not abuse Mr. Aldrich's good nature he said, with curt finality. They'd get along. They always had.

Hannah allowed that subject to drop; but her round grey eyes began to gleam as she chatted on, with an agile switch to buying molasses in bulk in order to save. She hummed and throbbed; even the vigorous coils of her hair seemed to spring with brighter life. Suddenly she jumped up and with a matter-

of-fact invitation began setting the kitchen table for four. Mr. Aldrich demurred, he deprecated, he had genuinely never meant... but he did rise to put away his coat. Still Hannah ignored Gilbert's presence; nor did Gilbert speak until she had called them all to place. Then he said merely that he had no appetite; he found the noise fatiguing; he would excuse himself. They heard his slow plod up the stairs.

Some primal energy had failed in him. He had rejected challenge then as he rejected it now. As she neared the driveway and saw him listless in his chair beside the window Ellen thought that it had almost been more bearable before, when the old fierce countercurrent leapt. The heavy drone of bees sounded within the flower beds, a hot surrounding murmur amidst the plumes. The burning sun stood white; it made the blood run tardily, like melted wax. Yet it was not the climate of a mortal season that had sapped his will, her deepest instinct said. What it was she could not know, except that it was critical. What it was she did not dare to know.

He had not disputed Hannah's right to receive Mr. Aldrich in the house: he simply shuffled from the room, looking drained, or stayed in cold aversion and contempt. Nor had Mr. Aldrich's visits been so frequent as to form a crux—only just often enough to keep them watchful whenever his carryall rattled by. Why did he come, when Gilbert's attitude was clear? He remained jocular and loud, always hammering away at some immediate concern—whether or not to sell the Wheelock place, to put in beans or corn, to plow the upper field—with an exaggerated deference when Hannah spoke which Hannah herself disliked. « No need to ladle out the butter so thick, » she told him once, which he met with a volley of mirth. He did not seem wicked, as Gilbert thought; merely a coarse-grained pushing man, unpleasant to Ellen with his soft plump flesh and hard inquisitive eyes; but even he might be lonely perhaps, cut off at the end of an abandoned road.

Yet Hannah was not given to sentimental excuse. She detested vulgarity; she despised fraud. She could stop these visits if she wished. She had the power, and knew the means. She was built solid, firm and square, like an unencumbered pine, except for that queer nub of defiance on which her

feeling for Gilbert split. It was almost as though she welcomed Mr. Aldrich as a fillip or a bait.

Ellen shoved the notion back. She had witnessed the months of care Hannah had devoted to Gilbert's needs, practical, prosaic, but for that very reason sensitive. The inner band of her hat cut against her temples, making her forehead throb. Her eyes smarted, as though stung with peppery dust. Heat danced and quivered, raying off everything bright—a scrap of metal, a bit of glass. She was foolish to dawdle out. What rested coiled and threatening within could not be changed by aimless thought. Just as she reached the kitchen steps the doorknob grated, the door flung open, Jim Williamson came hurtling through. The vivid color blazed along his cheeks; he looked both sullen and scared.

« Why, Jim! » she said. « Is there anything wrong? »

« I guess I made Gilbert pretty mad, » he answered. « Something I let drop. » He picked at the edge of his denim sleeve, then wiped his face, smudging garden dirt. » I went in to ask him where the cultivator was. I guess I made him pretty mad. »

When he had pounded off in his big clumpy shoes Ellen entered the kitchen perplexed. It was not like Gilbert to lash out at a boy. He must be worn to lowest ebb, just as good old faithful Roscoe, weakened and sick, had turned on her once with a snarl, a blistering day like this years ago, when she was a child. She pumped water into the enamel basin, letting the tepid stream flow off. It would be better not to speak to Gilbert now. At least she hoped she had made Jim Williamson understand that he must not trouble him with questions again. Should she tell Hannah of this? As she stood in doubt she saw Hannah approach from the strawberry patch behind the house, carrying a heaped-up basket of fruit. But she was given no chance to decide. Hannah came in dripping and cross. Setting her basket down with a thump, she marched straight upstairs to change her dress.

They were just settled at the kitchen table hulling the strawberries for lunch when they heard wheels grind to a stop. Ellen's fingers jerked, crushing out bright juice. She had been wrong, she should have realized; she should have warned Hannah against this accident.

« Hannah! » Gilbert called.

« Don't shout, » she answered. « Swelter and bake's enough and more. »

« Come in here. » It was a command; explicit, harsh.

Hannah rose, brushing off flecks of strawberry leaf. Ellen followed. A struggling impulse urged her to protest, but she hovered on the threshold timidly. Something ominous was closing in. Through the window she saw Mr. Aldrich walking up the drive; then he swerved, heading towards the old pasture behind the barn. His bulky figure rippled through the glass.

Gilbert lay half prone. His nose looked pinched; his drawn cheeks glistened with a frightening white gleam; his pale lips scarcely showed, so tight they pressed. He spoke with effort, halting between the words.

« I... will not... have it, » he said.

« Have what? » Hannah asked.

In the lilac bush outside a bird darted, quivering the branch.

« It's monstrous. »

« Will you talk sense? » Hannah exclaimed. « What's got hold of you anyway? »

Gilbert tried to raise himself, bearing hard on the arms of his chair. « This, » he replied. Great starting beads of sweat hung along his forehead; but the act of speaking seemed to ease his breath. « Jim Williamson was in here today. He gave me a little news—what's current in the village now. »

« Well? » Hannah bridled at the venom in his voice. « You know how they are down there—chop and champ, all's one with mincemeat to make. »

« This involves us. »

She stared, baffled and curious.

« Your friend Mr. Aldrich's been scattering the word around. He's a braggart as well. »

« Scattering what? » Hannah cried. « I declare, you're enough to rile the dead. »

A quick tremor ran across his mouth, folding into a savage grin. « It's simple. It's mathematical. Mr. Aldrich values our property. There's just one way he can get a claim on it. You can work out the rest. »

« You mean Ellen? »

Ellen clutched at the doorpost; the whole room wavered and tipped.

« Not Ellen; no. »

Hannah flushed bright red. Her throat contracted, her glittering eyes snapped; then the agate grey intensified.

« I've my own way with ugly trash, » she said. « I never did like coddling it. »

« Mark this, Hannah, » he returned, one hand held out with trembling fingers stiff, « an ugly man gives rise to ugly talk. »

The loud knock came at the kitchen door.

« If you answer that, Hannah, I will not stay in the house. I can't endure his stench. »

« I'm beyond the age of taking orders, » Hannah flung back. « Eat your mess of offal if you like. Well, go on, Ellen, go on; don't mope. »

Ellen did not stir.

« I wonder that he raps, » Gilbert continued painfully. « Look at him—taking free run of the place as though he'd already moved in. »

Again the loud knock came.

« I forbid you to answer—either of you. » The great drops rolled from his face and fell, staining his white shirt.

Hannah rounded as though struck; she met him blade for blade.

« I'll handle my personal affairs as I see fit. »

With a long slow pull Gilbert dragged himself up. He bent before them groping for his cane.

« Where are you going? » The warning in Hannah's voice was clear.

« Out. »

« You're crazy! You can't bear it—a day like this. You're a sick man. The heat'll kill you. »

She spoke unthinkingly, incredulous, alarmed; but his face shattered under the words. Grim with outrage he turned. His shuffling step fell deadened on the rug as he hobbled towards the front door.

They gazed in consternation, while the loud knock sounded again. They heard the front door shut.

« Ellen, go after him! Fetch him in! »

Ellen stood rooted fast. A great shuddering wave of terror churned along her veins. Yet one violent certitude held. The choice was his. He was not a child who had misbehaved, to be overtaken and trundled back. Searching, she tried to bring forth what she knew she must say.

« No, » she answered. « No. You made this. You're the one who has to finish it. »

Hannah raked her with a glance. She gasped; the pulse in her throat beat; then her eyes hazed over smokily veiled. She pondered Ellen's words. In the utter silence a meadow lark sang. The clear note waned. Even the lilac bush seemed to dip arrested in the long freighted interval.

« Yes, » Hannah said at last. « You're right. But come with me. »

They found him in the garden strip beside the road, huddled on his stick. His limbs were roughly flung, with upturned pitiful feet. A thin crimson rivulet trickled from his mouth; the face was ashy blue; the eyes stared cavernous and stark.

At Hannah's terrible scream all Ellen's senses broke, crashed, mingled, and dissolved. Beside her own she saw the blind white face—that figure petrified would never move. The sun bore down corrupting grass to straw; the circling insects droned. With every grain of will she managed to stand upright, to reach her voice, to pluck at Hannah's sleeve.

« Hannah, » she said. « Come. We must get a sheet and cover him. »

EDWARD FIELD

MY SONG

I wish this paper were a stage
and I an actor

Then I'd walk simply to the footlights
and sing of freedom
raging in the blood like wine

and kneeling before my lady
speak my love
and all men's hearts would beat with mine.

PROLOGUE

Look, friend, at this universe
With its spiral clusters of stars
Flying out all over space
Like bedsprings suddenly busting free;
And in this galaxy, the Sun
Fissioning itself away,
Surrounded by the planets, prominent in their dignity,
And bits and pieces running wild;
And this middling planet
With a lone moon circling round it.

Look, friend, through the fog of gases at this world
With its skin of earth and rock, water and ice,
With various creatures and rooted things;
And up from the bulging waistline
To this land of concrete towers
Its road swarming like a hive cut open,
Offshore to this island, long and fishshaped,
Its mouth to a metropolis,
And in its belly, this village,
A gathering of families at a crossways;
And in this house, upstairs and through the wide open door
Of the front bedroom with a window on the world,
Look, friend, at me.

A TRAIN RIDE

When he got up that morning everything was different:
He enjoyed the bright spring day
But he did not realize it exactly, he just enjoyed it.

And walking down the street to the railroad station
Past magnolia trees with dying flowers like old socks
It was a long time since he had breathed so simply.

Tears filled his eyes and it felt good
But he held them back
Because men didn't walk around crying in that town.

And waiting on the platform at the station
The fear came over him of something terrible about to happen:
The train was late and he recited the alphabet to keep hold.

And in its time it came screeching in
And as it went on making the usual stops,
People coming and going, telephone poles passing,

He hid his head behind a newspaper,
No longer able to hold back the sobs, and willed his eyes
To follow the rational weavings of the seat fabric.

He didn't do anything violent as he had imagined.
He cried for a long time, but when he finally quieted down
A place in him that had been closed like a fist was open,

And at the end of the ride he stood up and got off that train:
And through the streets and in all the places he lived in
later on
He walked, himself at last, a man among men,
With such radiance that everyone looked up and wondered.

ALL THE SHIPS ARE SAILING AWAY WITHOUT ME

All the ships are sailing away without me.
Day after day I hear their horns announcing
To the wage-earners at their desks
That it is too late to get aboard.

They steam out of the harbor
With the statue of a French woman waving them goodbye
Who used to be excellent to welcome people with
But is better lately for departures.

The French gave her to us as a reminder
Of their slogan and our creed
Which hasn't done much good
Because we have turned a perfectly good wilderness
Into a place nice to visit but not to live in.

Forever a prisoner in the harbor
On her star-shaped island of gray stone
She has turned moldy-looking and shapeless
And her bronze drapery stands oddly into the wind.

From this prison-like island
I watch the ships sailing away without me
Disappearing one by one, day after day,
Into the unamerican distance.

And in my belly is one sentence: Set Freedom Free,
As the years fasten me into place and attitude,
Hand upraised and face into the wind
That no longer brings tears to my eyes.

RALPH POMEROY

LETTER TO HUNGARY

Thanksgiving Day, 1956

This morning I woke beside a stranger.
The room was stifling and the alarm drilled
Through the gloom. Somehow, barefoot, chilled,
We managed silent coffee: talking meant danger.

O there was nothing nasty. In fact, in fact...
Taking the good with the bad, more good than bad,
There had been a moment when we were glad,
Gleaming and gilded like tuned, altered water. Tact

Sat down to java with us. Outside the window,
Washing applauded the courtyard as if it were a play.
Sunshine volleyed down the valleys of the flaunting day.
Toes touched and stayed; roots of a kiss. Here was no meadow

No meadow and no hill, no hallelujah of distinctive thrushes,
No glib squirrel nor clamor of new-born sparrow.
Only the slap of morning on the single pillow,
The chairs and tables hunched like hounded bushes.

And yet we have those moments of connecting.
Remembering this day to be Thanksgiving, only
Not knowing what to do about it, being lonely,
Out of love, absent from any connecting,

My stranger put Vivaldi on the hi-fi
And the room bloomed with trumpets. Glory. Glory.
Which was our only way of ending the same old story,
Being in that familiar, never charted country where continual
outcry

Greets the continual intruder, brave with pencils,
Who will *mark down: here flows a river, here thrive the*
groves of love.
So our farewell — to music, but no significant dove.
Death, as I passed, idled in a doorway, shuffling stencils: —

BY DROWNING. BY BULLET. BY BETRAYAL.
And then I thought of you, seeing him;
Nothing specific, just the fact of your dim
Dying — hopeless, yet marvelous, disloyal

To despair, terrible, pure as this festival morning.
Gloria. (Even so, today someone among you has risen
Indifferently from unfamiliar bedside. Risen
And felt not much, not little — felt, not anything.)

Then thought of landscapes, thought of song,
Impartially sustained by joy whose house shares wrong.
A truth, or sample of it, a barefoot part of the story:
That love needs the loveless as death the deathless. Glory.

GOODBYE

Bitter day. The sun's away. The wind
Blasphemes against the windows.
Rain riots on the roof and weeps down all the mirrors.

You kneel and weigh the trunk lock into place,
Rise and listen for the taxi.
And are alone, stranger to where you have lived,
Now that the rooms are empty of all the rest of you.

You hesitate and think to cry out,
But are arrested by a calling horn;
Sift slowly down the stairs like an ensemble of ashes;
Stop, remembering sun in the windows, and smile.
But you have left your world and approach another.

Bless him who affirms instead of denying.
Bless the singing bird in the silent pampas.
Bless him who rebuilds after the fire.

MIND'S GEOGRAPHY

FROM THE POLISH OF ADAM MICKIEWICZ

I am a corpse sitting in your midst.
My eyes look into your eyes, I argue always,
But my soul is far, oh, far — strays
Foreigner, star-fetching, fingering skies.

There is a country in me, mind's geography,
A country more beautiful than any I see.
And I have brothers and sisters, heart's family,
Relationship dearer than any near me.

I ditch my cares, my work, my fun,
Wear shadows under willows out of the sun,
Lie like an island on sweet grassy swells,
Stalk sparrows and the sea shell's salt-bells —

Then sight her as she lights, white from the porch,
Flickers through the meadow into the orchard,
Floats in the wheat, weightless and water-clear,
Shines, mountain-climbing, like the morning star.

LAND'S END

to Frederick Kuh

Mid-morning. For still sleeps in the Golden Gate.
Sails turn and catch the new sun.
Northward, the redwoods lance the quick light.
The sea wind eddies over the rooftops
Waking the strung wash,
Cooling the sunbather.

In this place, friendships blur in the mind,
Are all but lost.
In this place, enemies retained or gained, become ineffectual,
Like some warrior suddenly disarmed.

Learning nothing from these repetitions,
Solving nothing by these forages,
The sex tires, no longer roused by the dirty picture
Or the infinite promise.
The mind turns, following some imagined sun.
And the soul blooms and blooms
In a garden where no one comes to gather it.

Our brothers come to see us, hot from the long drive,
And we no longer seem to relate to them.
Our sisters write, enclosing news of divorce,
And we no longer rejoice with them.
Our lovers stir beneath heavy lilac,
Or drowse, head turned to the left, on the foredeck
Of a summer sloop,
And we no longer reach to embrace them.
Where is the other, unimaginable one,
Who is sometimes imagined?
O friend

If you gaze beyond these beaches,
You will see
Distant rainbows bridging only shores of air.
In this place is no treasury.

Where
Then are the idle days perfected in dreams?
O traveler

Insensitive,
We touch and smell
Not feeling or identifying;
We buy and sell;
Work,
Saving for the long days,
Paying dues to oblivion.
Between the terminals of Time we pound
Backed by money, the round,
The salutation,
The mumbled prayer,
A moment's recognition at a party.

Under the ripe figs
Unripe voices.
Cars on the steep hills
Growl.
A boy's choices were:
To be a discoverer.
To be an artist.
To be a movie star.

In North Beach there is less fog.
The lime liners and the lugging barges
Browse under the Bay Bridge.
In a dusty apartment we sit eating cookies and ice cream,
Torpid,
Earnest,
Fond.
— Perpetual ritual of kitchen picnics —
Remembering the first trips,
Books on windy decks,
Ceaseless ambition in cafés,
Time beyond losing, woundless,

Below evergreens,
Rested and sober, the weather in accord,
And the food good.

We record this, store and misplace it —
Single and moving separately
From place to place, from time to time,
Certain of meetings and goodbyes,
Of taking a small party of « only close friends » down to the station,
Of pocketing forwarding addresses to lose,
Of turning away relieved —
Much tenderness survives such spite.

Twilight broadens.
The lights go up on the clock tower.
The hills of Berkeley have quenched their sunset fires.
Regulars cheer one another at the bar.
The apartment is silent except for the wall clock
Reciting its litany of minutes.
Guests, bedecked with first starlight, hesitate one last moment
Before deserting the garden, shadowy under patterns of leaves.
The last canvas is struck as the boat
Slips into anchorage.
Kindling is set.
A smile of love is consumated.
Ships, far out of sight, ply the gravè sea.
O passenger
O evening star

RICHARD EBERHART

POEM

The tears of the ancients
Are always stronger than their laughter.

The trees grow green
Despite man's enterprise.

A child is skipping rope,
The day is getting cold.

The spider lies dormant
Under the stormwindow.

A zealot reads a book,
Ethereally complaining.

It is the weather
No one knows.

REQUEST

Will you write in a new book
Just your name,
In a new book, for me?

Will you write it plain,
In a new book, your name,
Your name just for me?

Will you make it an emblem
Of seventy years of joy,
Of pain, just plain, to see?

So that when I see this name
I see the turn of your hand,
The turn of the years I see

And think of the musical poems
That have made you swift and free,
The long waves of the sea

You caught in a life-time of
Rhythms to be, these
Caught in your hand to me.

Will you write in a new book
Just your name,
In a new book, for me?

OSPREYS IN CRY

When I heard the call of the osprey,
The wild cries of the ospreys
Breasting the wind high above
The cliff, held static
On updraft over the ocean,
Piercing with ancient, piercing eyes
The far ocean deep

I felt a fleshed exultance
For the fierce, untamed beauty
Of these sea-birds, sea-hawks,

Wild creatures of the air.
Magnificent riders
Of the wind's crests, plummeters
Straight down for prey

Caught under water in talons
Triumphant as life,
The huge birds struggling up
Shaking heavy water off
And powerfully taking the air
With fish in talons head first;

I felt a staggering sense
Of the victor and of the doomed,
Of being one and the other,
Of being both at one time,
I was the seer
And I was revealed.

CAROL CHRISTOPHER DRAKE

FIVE ELEMENTS, FAILING VISION

I

Wherefore, to splash of gull,
Ship's lurch and the race of water
Glitter from prow to stern, in gurgling
Rush,
Thee I consent.

Salt on the arms
Sharpens the tongue,
The light wind
Billows the sails;
Lumine the day
To thee I consent.

Let it be unto me
The sea swallowing up
According to whatever
Design it is or has;
Words cannot magnify this sea
Its whirlpool, fountain, splurge,
Spendthrift and spindrift water,
The sailcloth wet with its tugging,
And hull's and rigging's creaking:
Be it unto me
according to

Gull, wet-winged wringing down
In churning water, dark-sea-spectrum
Flashing incoherent and for ever.
Be it therefore unto me
Obedient to this wheel of wings
Water salt and sun, to the spun and drenching
Flung up between Orion and the sun,
Surge, illuminated lurch
As bowsprit leans to the churning
And leaves wake
Whose white ribbon
Be it unto me
Vanishes according to
The deaf interminable ground-swell.

II

Having seen in dwindle of light,
Heard speech drowned in the thick air,
Speech and the archaic laments of the flute,
Let this be peace.
Morning wears matins, trains, alarms,
With equal ease.
Be it, so.
But let me not depart
In darkness
In evening air
However soft
Not having seen
The morning curve
Its newest colors
Over the laundry roof.

Let me not depart this air
In fallout snow, radiant and singular,
Staining the brief air sucked in;
Gull falling down air stiffly as rock,
Air steep as a mountain trestle

Will hold up no more,
slides down
All things to heaviness.
Lettest thou me
Depart unclean air,
Dead gases, the dazzle of terrible snow
Luminous into the bones
Or red as the rust that's blood to earth,
Our blood to earth
out of the thinning
Air, the sickness flaking down
Alveolae to blood,
our blood to earth.
Lettest thou me depart
According to the air to which I was born,
Stifled, and having seen no light.

III

Our blood to earth.
Naked I came
And am returning, to icewombed
Earth in the winter season brought low;
I will my flesh to ground.

Whose finger moves here
In buried secretive bones,
Pterodactyl, brontosaurus,
Whose hand has shifted snowfall down
And crust iron rust,
Has formed the cells of the heart
And the massive dignity of bones?

Was an eye can see it all
Veins of iron and gold, sludge
Copper and cold and splinters of bone
Dredged through stones?

Holder and Hurler Down,
Earth's mark's in me,
I cannot outleap
Stain of field and burning grain,
The dead hand my father's.
Naked I came
defenseless against the savage departure.

IV

Whose light ungathers me?
Ascent of fire
Descent of fire
Ladder of fire
Murderous fire
Light in the gray last morning
And the first light gone,
Never again shall be dawn
Rinsing the sea's night.
Whose fingers of light
Multifoliate gift?

Who can consent to this fire?
And who can consent to any fire?

Like all my kin half-kind in darkness
I walk the soft destroying night;
For all the fireworks over the summer lake
That leap, spurt, and unfold, rainbowed,
The firewrought rose
Splinters, cannot be gathered.
Acrid the summer burns, violently down.

And this fire, the fire of Cain
Ungathering burns the good grain:
The house of gold is perished.

Be it unto me no more
Than the kindle of my tongue, or speechlessness;

According be it unto me
According to the first not this last
If at all the ruinous fire.

V

Stranger in any name come,
On Corpus Christi the body
Sang like a hive of bees alive
Singing Be it unto me
Stranger, according to the word
Spoken in the firework evening
The word of fire.

Out of the honey came forth fire,
Foxtails wept in the grain,
Sang to the waters
We consent.

I consent to my disbelief,
To the unbelief unhallowing
The hammered monstrance house of gold
Corpus Christi.
Consent to the cold waters
Deeper receding than anyone knows;
Consent to the rummage of windfall earth,
And the air faith-less
Burying speech
Or bearing it;
Consent to the blazing grain.
Consent to the hurling down
And, it may be, to the lifting up.

Stranger, I know the change that hums
Dissolution on the quaking bone;
Yet having seen no salvation,
Stranger, be it unto me
Consent accord-ing.

HARDIE ST. MARTIN

MOON POEM

Sheriff Orion came, flashing his star
too many and his shooting irons.
Pleiades giggled at his girth and spurs
and the Moon laughed who commanded the scene,
came to her knees and rattled her sweet laughter
upon the shadowed water, but she thawed
like sleep, looking up from the water,
upon a skull lanced by her amazon light.

Owl, nudged awake by windy ripe
light, hollow out that dreaming skull
and shake the high illuminated branches.
(Let Jesus knock, and Mary sing again.)
O he has stumped the quiet cow-path
(when the green apples reddened he
was also crushed in arms of grass,)
jigging his way back to romance
or less. (Let Jesus knock) Imagine black
ants trickling through the skull,
trooping in their black armor back
to their republic with the crumbs
of peace (and Mary sing again,) and then
imagine him, who coasted on the flame
river, eyes somewhat in his head,
moon-loose and jigging-glad.

Then, brother, look
into the water. See it raising from the dead
crystal the Cyclopean eye
caught in its net of salt, the streaming coin
our ambition dived, the cold igloo
of honey, vacancy we filled,
effulgence on tongue's heavy tip
and on the tip of heaven, caged, distilled.

DANCE

This is not heart's wildest race,
no, nor mind's reckoned parlay,
snug-in-the-dark, too fat to care.
The dancer steps out of a cloud

that's music whirling. In and out.
Her hands, peninsulas of grace,
impulse and equilibrium,
uncoil distances of passion.

Guitars track gutturals of lust.
She is old on whom a voice breaks
annunciation of desire and
the audience is in her hand.

Young Hungry Loins, her partner,
rivets a thunderclap of heels.
Her fingers crackle and cheat
in a swollen drop of light.

It was a thing of love she danced,
resurrection in harsh blood
and the bull ravishing virgin
thighs chafed at his origin.

The mind is fat and castanets
with lyric fire frill her exit.
Is it gutturals and cloven hoof,
slow-witted, we applaud too late?

FROM THE JOURNEY OF A SONG

Slick lightning like a rifle cracks
the gladiolus Western peaks,
unholstered fire brief as life
or humor in the knotted skull
spitting out teeth like rotten grain,
for sand can be a balance in
the end, an essence rustling out
of polished bone picked whistle-clean,
as gold discordant in its pan.

Around the bend a shining stream
swims, horses clustered to, and deer
idled beside. It watered man
yet never cooled nor quenched, it ran
before the Indian-headed winds.
Many a bone went hymnless. Some
were packed into helmets of earth
symbolical of fighting line
and iron spirit, and some panicked
at pow-wowed bulletins of smoke,
coughed notices of fresh campaign
for pallid scalps and tenure,
but few went back. The crosses grew.
The way out was a pilgrimage
for gold, expansion, and the urge
for a way out, marvellous peak.
Men sang and scissors like a bird
at hard deliveries, but stayed.

The Indians also carried off
their dead and asked for time and room
in Indian-heaven. Liquor conquered them
or was it dying? Companies
of whites knit in the night by fear
or memory, the need to live,
hearing a strange bird scream outside
their camp, as if it had been cuffed,
wheeled aim to finish off a nation
dying in the light it gave.

The comic bonnet-wagons came,
raked mud, and rattled out of use.
Lives gambled, whores adopted stage
names and imported lace and cried
when lovers tired as the rule
of drying middle-age decreed
and skittered back to their log cabins.
Women hung out wash, and lanky beaux
went East for girls until the towns
were never static and were large
with their own spirit. Pioneers,
who took this country by the horns?

Eyes bitten by their beauty pinch
at landscapes which escape them, turn
history overpowered as
at Troy.
Brain big with sleep,
a hornéd king of thorns snagging
the singing prairie wind, a ghost
of kings, the buffalo lays down
his carcass and his matted horn.
The rattler stays the rodent slim
in its elastic gut.
Man is
the sentimental animal,
cloud-chronic, chronicles what guilt.

DONALD WINDHAM

A NOTE ON ANNE RYAN

I met Anne Ryan in the early 1940's, when I was in my twenties and she was in her fifties. She was living in a parlor-floor cold-water flat on Greenwich Street in New York. I was taken there to see her paintings. One day after I had known her several years she told me, with shy enthusiasm, that she wrote. She had ceased years before, but if I would like to read something she would lend me some stories. She was of two minds about showing her writing. Her enthusiasm was neither self-contained nor affected. She was as easily made enthusiastic and as easily disappointed as a child. But she decided to take a chance on my reaction. Smiling, she crossed to the old Irish chest on the floor of the middle room of the railway flat apartment, where Spanish tortoise-shell combs ornamented the wall about her sewing-table. She made her own clothes, even the shoes she wore in the house, and dressed in a style which belonged vaguely to some past period. But there was nothing Bohemian about her appearance. She was, as a friend of hers said, at the same time a Victorian lady and an abstract artist. She possessed a simplicity and a dignity, as beautiful as her smile, which she imparted to her surroundings; and as she stooped down to the chest she did not seem to be in a rented Greenwich Village apartment but in some rural home where change is almost unknown, where the same family has lived and the same pieces of furniture have stood in their places against the walls for hundreds of years. The objects she remov-

ed from the chest had the same air of permanence and tradition; whether precious or ordinary, each seemed the natural product of some treasured experience, as secure against any external scale of values as were the broken manila envelopes of manuscripts which she found when she reached the bottom. There was, in fact, something regal in her simplicity; and when I think of her I remember an incident which the friend who introduced us later told me. Once, as a child, when he was taken to church he saw her coming up the aisle and said to his nurse: « Look, there's the Queen! »

When I expressed my admiration for the stories she had given me to read that day, she told me that they were a thing of the past and that she no longer had any hope for them. At the time they were first written she had obtained a literary agent, and an enthusiastic publisher had kept her manuscripts a whole year with the expressed intention of bringing out a volume of them. After a year he returned everything with a letter saying that the final decision had been in the negative. Such expectation and disappointment was too much. The talent which is in any person may be certain to come out, but the manner of its expression is by no means certain. She found it much simpler to obtain a reaction to her paintings. You paint a picture and hang it on a wall. People look at it and you find out their responses. Anne Ryan put aside her writing out of the strength of her feeling about it, not out of indifference. She had written all her life. She started painting in 1937 and making block prints in 1945. In 1948 she began working in collage. This brought her success and her work is now in the collections of *The Museum of Modern Art*, the *Whitney Museum*, the *Metropolitan Museum*, the *Brooklyn Museum*, the *Corcoran Gallery* and the *National Gallery, Washington*, among others.

Anne Ryan put her writing aside, but she never forgot it; and her feeling for it was so strong that I believe most of her creative energy would have gone into it, with far-reaching results, if she had received the encouragement of publication. A couple of years after she first showed me her work I asked her permission to try to have some of it published, and she was happy. To an editor I knew I showed the book-length biography which she had written of Junipero Serra, the Fran-

ciscan from Mallorca who started the missions in California which have given their names to the cities of San Francisco, Los Angeles, etc. It is an unconventional biography; it ends when Serra is fifteen years old and is ready to enter the Franciscan convent in Palma. Its value lies in its quality as a piece of writing, quite aside from any interest in Serra; but there was talk at the time that Serra might be canonized and I hoped that this might help to have it published. It was rejected. But she was encouraged by my interest to submit some stories to magazines. In 1952 « Fear » was published by *Botteghe Oscure*. The next year « Ludvica » was accepted by *The Paris Review*. It appeared in the Spring, 1954, issue which reached the New York newstands on Good Friday. All that day and the next I telephoned to tell her how happy I was to see it in print, but there was no answer. Saturday night I bought the Sunday newspaper and read in it the notice of her death. She had died the day before at the home of one of her sons in New Jersey where she had been since she suffered a stroke a month earlier.

Anne Ryan's writing contains a kind of complexity and verbal skill which, from her personality and her visual art, I would not have suspected her to possess. The religious emotion and the detailed accuracy of the language in the stories surprised me when I first read them. There exists in her writing a touch of the simplicity and artlessness which characterizes her block prints; but there is also that complexity which is born of suffering, subdued, mastered, and transformed, and which comes less from any effort of the moment than from the accumulated richness which the moment draws upon. Her stories have little of the contemporary qualities which editors who cater to a large public look for. They possess the fault, or virtue, of viewing contemporary events as though they are timeless; they seem less to have been written by a woman living in the midst of the New York *avant garde* art world than by one in that isolated rural home which her figure made me picture. There was a basic contradiction which I did not understand, and I was curious. Perhaps it is this kind of curiosity, never satisfied, which makes friendships last. In any case I did not try to satisfy it. Until after her death I

knew very little about the fifty-odd years of her life which had passed before I met her.

She was born in Hoboken, New Jersey, in 1889, of parents descended from families who migrated during the mid-nineteenth century potato famine in Ireland. Her parents died when she was eleven, leaving her and her three brothers orphans. She was brought up by relatives in Hoboken, and at Saint Elizabeth's in Convent Station, New Jersey, until the time of her marriage to William J. McFadden, a lawyer, in 1911. They lived in Newark and had a house at the shore in Belmar, New Jersey; and slightly over a year after her marriage, without ever having seen a doctor, she gave birth to twins, a boy and a girl. Seven years later she had another son. There followed a period of financial and emotional troubles in which her home broke up. Her husband eventually suffered a mental breakdown and spent the rest of his life in a state institution. In the 1920's she began to meet a group of writers in Greenwich Village, and she published a volume of verse. In the early 1930's, with her children in school, she went to Mallorca, Spain, because friends had written her how cheap and pleasant the life was there. Most of the time she lived in the small village of Petra, where she was the only foreigner. By saving money and selling a few articles to magazines and newspapers she managed to bring her twins to Europe for one summer. In 1935 she returned home. Home was now Greenwich Village. She lived the rest of her life there, with one of her sons first on Fourth Street, then on Greenwich Street, and the last years with her daughter, Elizabeth McFadden, in a house they bought on Bank Street. In 1937 she went to stay a few weeks in Bloomsbury, in the farm country of Hunterdon County, New Jersey. Most of her stories with American settings seem to be the result of this short visit, although it is unlikely that she would have felt so strongly about the life she encountered there if it had not been for her years in Mallorca.

All her stories deal directly or indirectly with the conflict between rural and urban life, and between religious and mundane experiences, especially when the opposing forces are close together. For this reason even the American stories have a quality of being set in Europe where spaces are smaller,

or in the America of a few decades ago where city and country life were much less separated than they are now. And even the most realistic have a certain resemblance to fairy tales, of which she wrote several (« The Man Who Lost Laughter, » « The Spiders, » The Feather Sheets »), illustrating them with her color block prints. In her shorter stories, as in fairy tales, the characters and situations are sometimes more interesting than the outcomes. She needed length, and the longer stories such as « The Darkest Leaf » and the still unpublished « Parable in Stone, » are the most satisfying and individual, in their conclusions.

Besides « Fear » and « Ludovica » she published a story, « She Was Divorced, » in *Folder* in 1954. With her volume of poems, *Lost Hills,* published by The New Door Press in 1925, and the early Spanish sketches, mainly in the *Commonweal,* I believe that these are all her works which were published in her lifetime. There remain, besides the long « Parable in Stone, » a group of shorter stories, « Autumn, » « Late Blooms the Eglantine, » « The Kiss, » « Laughter, » « The Coat, » etc., enough with those published to make a volume equal to many which have established reputations; the biography of Junipero Serra; and a fine collection of Spanish sketches, *The Feastday of the Stallions.*

At the time of her death Anne Ryan's writing was largely unpublished; but even during the period when she had lost hope for it she had not lost faith; her character was, in its way, a triumph over agents' and publishers' indifference. In a journal she kept in 1942, shortly before I met her, she wrote:

Jan. 8 — I am resting in bed in the morning thinking of the stories I used to write. All my life I have done the things I wanted to do — no one can say more than that. I haven't had much material luck but I have always met each year with a great surge of creating, welling up daily, and I was willing to carry along with the flood. I have had the best agent in New York and yet she has never been able to place a single line anywhere. I still believe.

ANNE RYAN

THE DARKEST LEAF

The early days of September are cold in the mountains; upland pastures and orchards along a single road are sere and brittle with weeds crackling in the frosty wind. All the lushness of summer is past; cattle draw closer together in the morning air so damp and open to the sound of their copper bells. Even inside a house echoes are more resounding because the windows are closed against the cold and the first silence of the year has entered after the boisterous summer.

In a farmhouse on a road which ran along a mountain plateau an uncertain footfall was audible. A man eighty years old, was getting up out of his thick bed and drawing on his faded clothes. Before he put his foot on the narrow steps of the back stairs which let down out of his room and turned to the kitchen, he waited a moment as though the new thoughts of a plan he held so clearly in his head needed another pause. The day had begun again for him, John Wilton, a farmer of Pattendale, an old man known to all the upland people because he and his family had spent a hundred years on the same land. His own usefulness was gone now; he was known as a farmer but he was finished with crops and animals, finished with seasons. Decay and the silence of decay were all around him. A few dull memories were his only company. Each day as it grew light in his low-ceilinged room over the kitchen, he accepted the coming hours as a level and stilled place where every action and footstep were known

beforehand. The long monotony of age and the sorrow of age engulfed him.

As he drew on his clothes this September day, there was more animation in his thoughts. He had resolved to go on a journey, a short visit and no one knew of it — not his son Bert, who lived in the new house at the end of the pasture with the stream running before his door, nor Bert's mean wife, Cora. When he had gone to eat dinner with them yesterday at noontime as he always did because he was too old to cook for himself, he had clamped his sly and resentful lips on his secret. To see Jessie, that was his purpose. What could be more natural or sensible than to want to see his daughter?

He thought he knew perfectly well where she was although it had been years since he had been to Stroudsburg. It was the next big town on the border of Pennsylvania. The address she had given him in her plain hand-writing rested under the clock on the parlor mantel. When he touched the flimsy piece of paper it always seemed to crinkle in his stiff fingers. Last night he had folded it carefully into his wallet where the street name and the numbers would be safe. Not once did he think he could not find her. He had no misgivings at all. Bert knew where she was too; he had often talked of Jessie at the table to Cora, never to him, as though there were something to be hidden.

Jessie was a grown woman now. They actually did not know much about her and they let her alone. She lived as she wanted.

Yet that did not do away with her father's need of her. Day after day as he sat in the sun on the kitchen porch, he looked at the dying farm with fields stretching away before him, his hundred acres still and weathered with not a hand to weed or plant or tidy up. Jessie had left years ago; he could not remember how long now, perhaps five. Time was uncertain to him. Every summer she returned for a visit. She told them very little, either her father or Bert. From a few words here or there they knew she had been a waitress, had worked in some kind of store, another time in a factory. Perhaps she did not want them to pry too much. In the height of the summer she came home for her holiday. She was hearty and fun-loving, making sport of Bert's laziness or

Cora's meagre, careful living and her father was always delighted with her blousy looks and her quick banter. For a few weeks while she was there the farm woke up. She loved animals and was always telling him about the chickens and the hunting dogs she would raise. There was great sympathy between these two. Jessie would look deep into her father's eyes and a laugh finished the sentence and they always knew the meaning. That was how close they were. What he wanted and what she chose were about the same every time.

When she left a hundred nagging fears came back to him. Each noontime he walked the footpath to Bert's house and Cora laid his full plate, singly and neatly before him and whether he liked what was on it or not he had to eat it. He was alone even when he was with them. At home silence was in the old, ill-kept rooms. One person, Jessie, there or gone, made a difference. When he sat outside on the kitchen porch he was so still that a neighbor passing on the road did not notice him and walked by without speaking. That was not like country people.

Now he had come to the day when he wanted Jessie back so much that he was going to find her.

All these were his thoughts as he went down that morning into the kitchen. Early morning light shone on the deal table. His supper dishes washed and turned down were waiting for him just as he had left them the night before. The fire was low; he could hear it breathing in the iron range and he poked it a little and opened the drafts. Some swallows which nested in the chimney flew out into the morning air.

All his days were alike.

Perhaps the town of Stroudsburg where he was going was changed since he had been there years ago. The one remaining animal on the farm was Jessie's pony named Midnight and he had kept it for her. He would hitch up the farm wagon and would go down the back road not passing Bert's house. No one would see him.

The hours to noon passed quickly; his thoughts were leaping ahead bright and clear. He sat in the sun resting his hands on his stick and heard the pony whinny, its head

nodding out the barn door and its stamp echoing in the empty loft. That was the only sound. The chicken houses were empty and the two wells were flagged over so the well-chains were still. All the water he needed was in the cistern near the kitchen door. Beyond the barn he could see the ruined orchard; grass-stalks grew as high as the scraggly branches and made their own soughing rustle. Bert never had time for pruning or cutting and the neglected trees were like a wasteland beside the road. The old man knew every inch of the farm. His father had worked it before him, his wife had died there. Now he had lost count of the years and he spoke to his neighbors as though he were in a better, earlier time and always as though his wife were living. Perhaps he expected to see her come around the corner of the summer kitchen carrying an armful of corn or a pail of eggs... but it never happened.

Bert had the best part of the farm near the stream. When he married he took what he wanted to build on. The new house seemed bright and flimsy to John, and Cora was in it, the mean, parsimonious Cora. Bert plowed only the single field he needed for his chicken corn and made a truck-garden near his back door. Cora tended it, weeded and planted again and again all summer; as soon as one row was finished she had Bert spade it up and put in new seedlings. Every week some of each harvest was saved for the winter. She was good at making a store of glass jars in the cellar but she was not a farm woman. Bert was lazy and just as scanty with his living. No children, no farming, neither Bert nor Jessie. Why was it Jessie never married? What prevented her? Too stilled in his thoughts, too cryptic with age, he sat there and could not fathom the reasons. He was going to her this day. He waited for the bright noon to edge around into the grassy yard.

Bert and Cora did not understand why he hurried with his food. Afterward, for some reason, they watched him out of the window as he walked back on the road that day and thought he was better than he had been in years. His secret made him careful and hurried. He went out to the barn to

harness the pony, the soft, worn leather slid into each buckle with a snap, pulled easy and tight.

Then he went back to the house for something important to him. Down in the cellar there were the usual country shelves hanging from wires on the old beams. They were laden with jars of preserves half-glistening under a thin mantle of dust. Jessie had put up these jars when she had been home that summer and he never touched them. They were hers. He remembered her happy face as she gathered the wild fruit and berries in the overgrown patches near the house or further on through the woods and fallow fields and came back with her arms steadying the heavy baskets. Blackberries, foxgrapes or the small, dense apples almost bitter with flavor from some forgotten orchard like his own were all her store. In the dusk at the kitchen table she hulled the tiny fruits, separated and washed even the smallest and he had helped her. By the next afternoon the sideboard, the window-sills and the table were bright with jars, rich and vivid with color like bouquets under glass. These days were the best of the year. When Bert went to town Jessie gave him her own money for sugar. Every time a lid was turned down on a full jar Jessie could feel a satisfaction add up for her father; he was part of the year's round again, deep and secure in the year's worth. August with its great light deepened and waned and suddenly the first mornings of September were hollow and cold.

One day Jessie was gone and he had to rouse himself to get up or to close the kitchen door. He moved slowly about the house. The parlor and the carpeted stairs going up to the two musty bedrooms at the front seemed more useless to him than ever.

A question deepened in his mind, why did she always go back? Perhaps the farm was too much for them, needed too much or more than they had money for. Ruin was everywhere. To John fumbling at the straps of the pony, going down into the cellar for a box of Jessie's preserves, glancing out at the weedy fields or the orchard, the ruin was plain and the silence touched every living thing.

Jessie was the reason for his journey. The one vigorous, capable person who could manage the farm had left him.

There must be some answer why Jessie had to live in a town, something beyond the boredom of the farm. He had never fathomed her faults nor the excuses she made to leave him again and again. Every one was not alike; what made one person ambitious and active stilled another.

He walked over to the wagon and put the preserves in their cardboard box on the frayed leather seat. He climbed up and took the reins and turned out into the short driveway, getting onto the road as quietly as he could. The jars in the box beside him made their own tiny clinking. He was determined she would see them. It was the one reminder he was sure of; all the summer and the pleasure they had had together would return with the sight of them. Farther on the road he thought he must make them more secure and he got down out of the wagon and picked some long grass to wind around them, bedded them down in their own tight nest; then he went on again.

Almost at once he had the misfortune to have a neighbor see him. He thought he had picked the time when everyone would be busy in the height of the day and he could pass without speaking to anyone, but he might have remembered that neighbors looked out at the sound of wheels, if it were not some woman in a kitchen then a man or a boy in a shed looked out.

A gate on the road opened and Ira Thorne came towards him, asking him questions. Where was he going dressed like that, even with his straw hat on his head?

He told the truth at once with an old man's confusion. Where was he going? To Stroudsburg. Ira looked carefully at the box of preserves with the grass sticking out of it.

« Certainly must be going to see Jessie, » he said with a wink that tortured the side of his leathered face. John was aghast that the whole scheme was as plain as that to anyone. He was furious because Ira was laughing, showing his big teeth. He stood there in his work clothes, his grey eyes shining because he had guessed the secret so easily. « Does Bert know? » he asked.

« No, he doesn't. » John kept his faded gaze straight down the road. « It's none of his business. I want Jessie... »

« We all know that, » said Ira. Yes, the whole top of the mountain knew it, thought about it and tried to figure it out. « Are those her preserve jars? » Ira asked.

« Yes, they're hers. » John was short with him. « And what's more, if she doesn't come back with me, I won't leave them... » It was the one definite protest he could make. If she refused to come, all his country narrowness and meanness would spring out and make him take the jars home again. The meagreness of his life showed in that resolve: « I'll bring them back, » he said.

Ira began to snicker. « That's right, » he said, « they're really yours... » They both knew that was hardly true. As Ira stood there he looked off into the first woods beyond his pasture and began to talk about something that troubled him. « There's a man in that woods, » he said, « living by himself. » Everyone was known on the mountain and a stranger was suspicious.

« How does he live? » asked John. « What does he do? »

« He stands up at night on the side of the rise of ground there and preaches, hollers to the trees if there's no people... calls and calls... sometimes my neighbor creeps out of her bed and runs through the fields... she can always hear him when he starts... she never goes alone though. By the time she gets there other people have run too. »

John listened but his face did not change. Ira was known as an over-religious man and such things as a preacher in a wood made him invent tales. No one could talk to him without his starting to quote some tract he had in his pocket.

« A man in the woods? Have you seen him? »

There is always a grain of mystery in the deep country. People think they are secure and then suddenly there is a new voice from a man who was not there the night before and a secret everyone knows pours through the monotony of their days and they are glad enough for it.

« I've seen him, » said Ira. « A preacher like that stirs me. » He went into the night woods following after the footsteps of the others trampling on the brittle leaves.

« I must go, » said John. « I don't want Bert to catch up

with me. » He looked sideways at Ira but did not ask favors. « Before noon I'll be back... » Ira knew he went to eat at Bert's at noontime. He smiled and was willing to keep the secret.

The wheels set up a rich creaking in the road. The first hours seemed sweet and almost faultless, he felt neither tired nor hungry but relieved and quiet. The familiar turns were known beforehand; the view from the hill where he started down into the state highway, the red barns, the gables, even the stretches of shade, were all in their remembered places. The first hours were easy, vague. The terrible excitement, worry and upset came later when he had lost his way.

Streets looked queer to him, tight with brick and sound, tight with hurry. Lights were shining in them in the daytime and at the corners red or green signals. The quick horns were a crisscross of blasts and scared the pony whose nervous feet were enmeshed in orders, stop, go, wait, faster. The whole quiver, fright and anxiety of the old man passed into the motions of the beast. John tried to ask, tried to crane his neck at the crossings to see the street names but he had to go by so fast that the signs were gone before he could make them out. He pulled up to the curb to get at the paper in his wallet. The writing on it had muddled for him.

A sharp whistle cut the air. A policeman came over to him. This was the town, thick with people, insistent with signals, faces and nods and quick footsteps crossing and crossing.

« Where do you want to go? » asked the policeman. John showed the crumpled slip of paper, the writing worn, rotted out with wear from turning and twisting in his thick fingers.

« You're on the wrong street, » said the policeman. In a moment of quiet the policeman took a pad out of his inner pocket, tore off a sheet and copied the faded address in a bold hand. Then he drew a few lines to indicate the streets and it looked like the branch of a tree with names standing out on the twigs.

« I'll get there, » said John. « It can't be far now, » and as he started up the policeman saw him squeeze the paper

he had just given him into the reins and tear the flimsy sheet across the center.

The whole far plan dwindled. The easy road had become a maze tight and webby across the minutes and hours.

It was almost dark when he found the street and the house. He tied the pony carefully to the nearest tree and went up the flag walk. A woman came to the door and it was not Jessie. The woman was vague, hesitated, listened. The name Jessie Wilton was like something that came back to her from far away. She remembered the reason why Jessie had left but she did not tell him. His jaw twitched. His lips were empty. « Where? » he asked and that word, meek and puzzled, made her search with her thoughts into the months just passed.

« It's so long ago... » she said evasively. « If I were you, I'd go back... Go home and write to her... Maybe the post office knows the address. »

That word « post office » brightened him.

« If you're going there you'd better hurry, » said the woman. « Go this way... » and she made pointings with her fingers, made lines vacant and lost in the air.

Actually the post office knew, when he got there. At a special window, a quick hand ran along a page and found the name and address. It was a house on the edge of the town; the unpainted clapboards were gray and curled from weathering, the windows murky and neglected. The sound of the bell echoed in the bare hall. Jessie opened the door. Her surprise had something of dismay in it. She saw her father standing there, his two hands grasping a small cardboard box. He was smiling dimly and not able to speak.

Her first thought was for catastrophe. « What has happened? » she asked quickly. Only one or two things could bring him, perhaps a fire or maybe Bert or Cora had died.

« Nothing, » said her father. « I just wanted to see you. »

Anxiety drained out of her face, left her blank and hollow. She held the door open for him to come in. He was smiling with uneasiness, still frightened, still apprehensive. They went into a plain sitting-room and he laid the box of preserves on the marble-top table in the center. It was almost dusk; the clean, dead room had an unused, musty air. Everything in there was a little old-fashioned, just leftovers from

some other life, sparse and drab and cold. He was trembling with relief and sat down in a chair by the window.

Jessie stood fingering the preserves, feeling the jars among the grass. The scent of the country rose from the box. She looked as blousy and good-natured as ever. She grew easy standing there, accepted his coming and knew she would be able to persuade him to anything.

« Why did you come? » she asked.

There was only one thought for him, one need. « For you — to bring you back. » He wanted so much the dim comfort of someone èlse in the house with him, of another footfall or a breath upon the glass as a face looked out the window; he wished for someone to talk to, to consult with, to answer questions, for someone to pull the wellchains, to feed the pony, to close the door at night and not to be alone.

« Come back, » he said. « I'm tired of Cora. She's finicky, exacting. I want dinner in my own house. » It was certainly reason enough. He went on in half sentences and the meagreness of his days spread out before her.

She was fussing with the jars and did not want to hear him speaking to her. All at once she turned abruptly into the open doorway leading into another room. Perhaps she could not speak. Perhaps her throat had tightened with pity, or was someone listening behind the door? She had a queer attitude. How could he know sitting bent in the strange chair by the window? She left him there alone and silent. His hand fumbled in his pocket, touched the useless slip of paper where the wrong address was written and felt for his blue handkerchief. Fright crept up the nerves of his arms. « Jessie, » he called in as loud a voice as he could.

No one answered. He tried to get up but all his strength had run out in some unaccountable way. « Jessie! » In the silence a step sounded and he knew at once it was not hers. A man stood in the doorway, a tall man with graying hair, a sharp face and long arms. He was coming towards him. One question flashed in John's mind and then answered itself — the whole dreary round of Jessie living together with someone, a man he did not know, spread out in his mind. This is what the woman tried to make him avoid when she told him to go back, why her answers had been so brief and evasive. A man

he had never heard of before was standing in the room. There was a low impatience in his voice. From the way he spoke, from the first words on, John could sense the outcome. Anger and panic mixed in his feelings; all the easy, pleasant days with Jessie folded one over the other as a screen is closed up and put away. There was nothing for John to do but to turn his head and look out the window. New winds fall and sweep the little dust outside and his black gaze meets the whole world. Time breaks in two, the dull, safe time before he came and the now, blotted and secret with her name in the center. His grieving was like a shadow around that name. He could not unfasten his stare out the window into the dark.

The tall man moved nearer, seemed ready to help, to get him out of the chair and into the warmth and friendliness of the kitchen. No one likes to look on another's grief or despairs and the man was bluff and embarrassed. He took hold of John's arm.

« Come on, » he said. « Jessie is getting us something to eat. » Everyday wants and needs were pulling them back.

Jessie spoke from the doorway. « It's all right, father. » She came over and put an arm around his shoulders. He was as limp as a child in her hands.

He saw the tiny kitchen, more lived in than the other room. The square yellow table was used and clean. Plates and cups were on shelves fringed with cut-out newspaper. Everything was more friendly, more alive there and they began to eat. But a silence grew. John was not able to say a word. The hurt was too fresh. All his old disappointment, deep and centered in his children, welled up within him. A thousand plans and hopes that he had held for them were completely lost. Nothing had turned out right. It was suddenly clear to him that what he had learned or what he had saved all his life was useless. It would have been better not to have known about Jessie. His dislike of Cora was simple almost easy compared to this and the quiet of home acceptable. There was little use in being indignant. It was too serious for that and any question he could ask would only add to his hurt. He was silent; his hands trembled as he fingered his bread or the few mouthfuls he ate. He was confus-

ed and aghast that he did not even know the name of the man who sat across the table from him.

« I think it's better that you go back, » said Jessie. It was their whole thought. « But I'll go with you. I'll see that you get there... » They talked in low, tired voices as though some vigor or security had run out of their lives. His exhaustion was clear to them. They could see it on his dark face, count its marks plainly in his trembling hands and his lowered eyes. They were afraid he would get sick on their hands.

Jessie stood close to Jim Morrison as though she expected some comfort from his arms and they both peered intently at the old man. He had sunk in his chair, asleep now with the warmth of the meal.

« It's better to rouse him, » said Jim. « It will be late when you get to the top of the mountain. With that pony it will take two hours, » and he grinned at the thought of the tired beast trudging up the long climb.

« I'll stay the night with him, but I'll leave before he wakes up. I'll get the first bus back. » She wanted Jim to be sure she would return and smiled into his smile and it was as close as water meeting and blending. With the half-security she had with Jim she was happy. The few bits he had told her of himself made many doubtful moments for her hovering from ecstasy to some small blankness and back again, she shut her thoughts against surprises. They had been living together two years and they seemed to need no one else in their life. And she had not asked questions.

Now she waked her father as she would a child, « Come, dear, come, don't you want to go home? » Jim helped her put on his coat and down the wooden steps to the wagon and called goodbye when they started. Jessie left the empty streets and got off the highway by the first dirt road.

Then her thoughts wandered. There were many small puzzles about Jim Morrison. The first time she met him was like a bright, sudden sun, a circle where both had stood enclosed, rapt, high-voiced and in love. Everyday after that he waited near the factory where she worked and they went

out slowly together into the streets. Noise and crowds were as good as walls for these first meetings. He was a teacher in a high-school. Books, schedules and a discipline were his whole day. « You mustn't tell anyone you were here, » he said one night. « Don't talk to anyone, » and he walked hurriedly back with her to the woman's house where she lived. Then he moved one day and she went with him, felt happy and free that she had made a definite change.

She understood perfectly that his teaching depended on her silence. « No one will know — not from me, » she told him. Two people could be lost in a huge city sprawling and hawking and rattling past the windows.

The months were happy, full of easy chores in her own house and questions waited, were drawn out and waited again. Some days she was sure Jim would let her hear something about his years before she met him. But it always seemed too soon or too dangerous to his job. He was sedate and quiet, an older man. Jessie wanted marriage, wanted the set patterns but she gradually decided that silence was right for them both, decided that the unknown core was worth all the love and hopes between them. What she had and longed for was to be warm, free and safe with Jim and not to come to any end of it. So she stayed and questioned neither backwards nor forward for one was as blank and hidden as the other.

These were her thoughts as the pony strained and rocked up the last road to the mountain plateau. The farm houses stood under the huge bare trees in the darkness and the dogs ran out in the cold but Jessie called them by their names and they went back over the snow. When she got to the house it looked deserted and poor. She helped her father at every step, into the kitchen, up the turning back stairs and put him to bed.

She would not sleep in the front bedroom because it was bitter and musty with winter but lay down on a couch in the kitchen.

Before it was light she was gone, walking along the mountain in the soft cold and down the long hill two miles to the bus.

At noontime Ira Thorn saw John on the back porch. Ira was a friendly neighbor always willing to hear the news. « I thought about you in the night... heard the wagon come up the road but I fell asleep before it passed, » and he smiled. He was safe and easy in his life.

John gave him a twisted glance. There was not much to tell for what there was Ira need not know. « Jessie brought me... she has gone again. »

Ira looked across the field. He had a four-room stone house, two rooms up and two down, with a blank stairway in the middle. It was flush to the road and he knew every step that went by. « I heard her go before it was light. The mountain was too much for her, full of cold and mud. »

John's mouth was stubborn, he did not grope for any answers.

A sly smile spread in Ira's face. « Summer will be here in no time, then she'll come back, » he said. He loved to think of hunting and roaming and lush summer nights. He had his few acres around his house, planted in berries and fruit trees and truck. He was actually a lazy farmer with only his own food to grow. Inward and lonely, a stark excitement moved in his mind and made him put a weird value on the simplest occurrence. Anyone who talked of religion to him was welcome. The memory of the preacher in the wood wove in and out of his thoughts. He stood there in a long reverie with his foot propped against the step of the porch and he asked John, « Will you come? »

« Come where? »

« To see the place in the wood where the preacher had his hut... »

John was startled. Then he remembered. He wanted to know whose land the hut was on, if the preacher would come this year and what neighbors went to see this man. « No, I won't go, » he said. « I'm too tired. » Weariness and defeat of all his far plans about Jessie deadened him. « I'm only able to get over to Bert's. »

Ira stood there and talked about the summer nights. « The women run through the brush and make a noise going... they don't care how they go... they fall down on the hummacks laughing, stumble over rocks, gasp and pant. By the time

they reach the preacher in the clearing under the oaks, where there's no path and no light, they're ready to drop. Sometimes twenty people get up out of their beds, rouse up from their sleep and go. When they are home again they have that night to think about. » Ira remembered how the women looked when the preacher finished. They were silent, mystified, because he spoke to no one, just went into his hut like another shadow and no one followed, no one went near. The women sat and leaned against each other in the stiff grass and did not move.

« I'll go sometime, » said John. Ira could see how played out he was. One thought troubled him. He looked directly at Ira, « I don't want Bert or Cora to know about yesterday. Don't tell them. They would nag me with questions... » Everyone knew Ira was talkative.

« I'm not going that way, » Ira said and his smile was gentle. His heavy lids drooped over his eyes and he took his foot off the porch.

At noontime John got up stiffly and walked the path along the top of the road to Bert's. When Cora put his plate down before him she glanced at his tired, ashen face and his uncertain hands.

« You don't look yourself, Pa, » she said. She sensed something, but what? What could old John have done? Nothing. They began to talk about Jessie and wondered where she was now.

Bert said, « She's gone away from the house where she lived with the woman. I found that out. » He drove the car into town for ice once a week. But that was all he did know.

John hurried with his eating, rattling his fork against his plate. « Aren't you interested, Pa? » asked Cora. « We're talking about Jessie... we don't know where she is... » When he did not answer she said to Bert, « He's as lost as a child, as feather-headed as a coot. »

« He looks tired, » said Bert between his lips. Sometimes they acted as if he were deaf or a puppet.

Winter settled down on the mountain farms. In the storms and the winds Bert brought a dinner for John in a basket. He

busied himself for half an hour, turned up the stove and heated the food. He brought enough wood in from the summer kitchen.

John sat near the low windows. The chair had a gray blanket thrown over it and he could pull it around him if he grew cold. Outside a far stillness and whiteness covered the fields.

One night late in February he woke softly out of a deep sleep. Bert's dog was barking and a step was moving on the kitchen porch.

It was Jessie. He knew at once who it was. She turned the knob of the door which was never locked and came to the back stairs. « Don't be frightened, Pa! » Her voice was low but he heard her.

He got up at once and drew on his clothes and then in the darkness of the room he could feel her heavy arms fold about him in a great hug. « What's happened? » he asked worried and excited.

« Everything, everything. It's over, over and done. All my days with Jim — all my love. » Her voice was tense, her body stiffened. Why was she here, a strong, high-spirited woman coming home in the night? She told him in one breath, her great reason burst into words. « I found out my life with Jim was to be nothing. When I asked Jim about a certain letter, he didn't evade. There were no lies, just hurt and pain at the end... The letter was in a poor, cramped handwriting. I gave it to Jim, asked him and his answer was quick, hard and brutal. He still had a wife, almost forgotten, deserted for years... The letter was the past opening for him. There was nothing else in our minds for days. I heard him talk, listened to him talk it out. » She sat silently beside her father thinking of the last weeks. She was used to what happened to people yet the great intricacies of love began to baffle her. To be certain and sure one night, deep and warm, their two lives laced together, blended together and by the next to feel a blank strangeness, to feel a change engulfing them, hopeless with each far plan swept aside singly, almost gently, that was what made her fear with a silence all around her. She kept thinking of the letter, of the deception, the hurt for them all — especially for the woman never spoken of, remote,

deprived and forgotten. It went deep with her that her days with Jim were over.

She spoke to her father again. « I couldn't accept that kind of life anymore, » she said and her voice sounded dull in the blank dark. « In the end what would I have? Something complicated and mean. By the time we had thought out what was best to do and started to do it, months, perhaps years would have passed and there would be nothing for any of us, only suffering. » She was suddenly silent, overwhelmed.

« You did right to come home, » said John, « I am glad you're here — glad you're with me again. » A great happiness was spreading in his body, a new warmth, a bright prospect. He did not question her for he thought he might find out too much. His complete acceptance was his answer to all she had told him.

They sat a few minutes longer on the bed and then went down into the kitchen as though it were morning. Her spirits rose again in the familiar room, she could not stop talking from excitement and relief and said the same things over and over. « I could not stay there, » she said. Her thought of cities, factories, crowded living was still with her.

Her father wanted to distract her. « Bert will look out the window and see the light. » John enjoyed that. « He must have heard his dog bark when you passed. »

« Let him, » said Jessie. Her laugh was full and rich. She moved about the kitchen turning up the fire, found everything easily, felt along the shelf for the glass coffee jar still in its place where she had left it between the pots and pans.

This was the great night of the year for John. The deep cold outside and the mountain silence stretched away.

Ira Thorne was there the next day. They knew he would be. « I heard you come in the night. » He was smiling at Jessie. Questions and answers too were in his eyes.

John wanted to tease him. « Don't tell him, Jessie, » he said. « Look at him dancing from one foot to the other waiting to hear everything — » They were laughing.

« Does Bert know? » asked Ira.

« You tell him, » said Jessie, « fill his head up with all

you have heard about me. » Her high spirits made her voice loud. « I'm home for good, » she said, « I'll take over now. »

Ira was silent for a moment. « That's what we all wanted. » The whole countryside remembered how strong-willed she was, how she had gone away and stayed three years.

After Ira left she sat all day with her father and planned for them, planned months and years ahead. The same strength her mother had flowed again in Jessie, the same easy vigor had come back to his hundred acres. Fields not used for years were talked about, the roofs, the three wells, the barns were gone over in their talk. Years were turned back; new energy seemed to sift through their thoughts like a good wheat is sifted in the hand, flowing like gold.

In a few days neighbors heard she had returned. They brought her the young animals they did not need to start her stocks again and gave her twists of paper full of prized seeds.

As soon as the weather turned she borrowed a plow and horses and Bert made one field ready. He was grudging, envious of her, greedy. « You'll get all you need out of one field, » he said. « The rest can go — » That was his notion, a small patch for a truck garden and, to get the cash they needed, chickens and eggs to sell at the store when they went to town once a week.

She laughed at Bert and laughed with her father too. « Maybe he'll pay us some rent for the field he uses, » she said. But they never asked him.

Ira helped her fix the setting coops and nailed up the holes in the barns. Her pony stamped near the stable door to get out and knew about the new grass under the thin snow before she did. A frail sun swept bright patches on the south field and in the glen the brook rushed dark and full.

Jessie heard all the gossip, dreamy or sharp of the upland farms. She listened to women talking in their doorways or sitting in a shed with some task in their hands. Ira came with his hunting beagles and they walked the roads together on one errand or another. His talk was always the same, the thought of the preacher colored his whole year. He could

forget to speak of his farm, forget the meagreness of his life but not the preacher.

One afternoon he and Jessie walked on a footpath that led to where the preacher had lived. Jessie saw a small hut made of boulders and inside timbers lined with dingy plaster. A little farther off there was a large mound of earth where he stood to preach. It was sunken on one side from the winter storms. It all seemed dreary in the leafless sun, stark and useless, yet for Ira it was a prized place. He stood there thinking. His sinewy arms hung down and his work clothes flapped against him with the wind.

« In summer it's not so bleak, » he said. Now the fallow light of spring blanched the air... empty... empty... until every twig was black, every sight vacant.

« He must be a queer man or a great preacher to live like this, » Jessie mused. « Couldn't he ask for a bed in a farm house? »

« He never speaks to anyone, » said Ira. « People are half afraid of him. If he walks the roads in daytime and stops at a door they know who it is and give him a plateful, but they never ask questions. His face is too strict — we are uncertain about him. » Ira stood spellbound, brooding. His two dogs were restless about his feet, ready to run. « We'll know it the first night he comes in the summer — » The remoteness, the silence could easily wake up to a voice that had something hypnotic in it. Suddenly Ira wanted to go as if he would get away quickly from some spell. His dogs leaped and dashed out of sight in an instant, making the woods ring with their sharp barks.

« You're too heady about it, » Jessie told him bluntly as they walked with the high oaks over them.

« You'll be the same if he comes. » She had never seen Ira so moved.

Jessie had few idle moments in her hurry to get the farm started but in the leisure of evening new thoughts were quick and strange. A man she had never seen made a space for himself. The months she had been home seemed to stretch behind her into a forgotten time. All that had gone before when she lived in the grind of a factory or the interval of hope and love with Jim was dimming. She was gayer, vigor-

ous, ready for heavy tasks. She felt safe and easy in her father's love. And for him a time of plenty, rich in stores, rich in her company, began.

August covered the fields with a blight of heat. Each farm was busy with its harvest; the great wheel of the year was turning on its last rounds.

In the midst of this hurry a word was passed, whispered over the kitchen tables. The preacher was back and it was like a festival in their minds. Women felt an undue joyousness that leaped into an unknown beauty for them. Suddenly they were tired of their tasks, tired of the same chores over and over and remembered the cool branches which had arched over them and the breeze in the dark after the day's heat.

Jessie talked to her father that night as she set the supper dishes. What did he think? What did he recall from the year before?

He was impatient with her. « What can I remember? I never went. I only know what Ira told me. He talks of nothing else. He's a fanatic, stirring things up... You'd better wait... better stay at home. » Some vague sense that he would lose if she went worried him. « It's only the women who get so mixed up, so rambunctious — » He was scornful of both Ira and the women because he was afraid.

Just then Jessie looked out the window and saw Ira coming in the gate. « Yes, » she called to him, « I'm ready, Ira. No need to come in — »

He was excited, almost peevish, blaming her, blaming someone for his own agitation. He was sure that she would be disappointed and think it all fantastic. But he need not have been; preachers have always wandered and gathered people around them and held revivals in the country. She had heard of them many times, in this section or that word had been passed about them.

As they walked along Ira confided in her. « I listened to him many times. He somehow brings a freedom, a relief... he talks of saving... I want that — » To be saved, to be sure of what was to come, to be positive as a rock, that was peace. Heaven and Hell and all the other words worn thin, revolved in Ira's mind. He told Jessie softly as a secret confession, « I

could go with him... be his disciple... leave what I have here for what he teaches... if I were sure. »

Jessie took a small glance at his face. « You're a queer farmer... you're alone too much. » And she thought of his days crowded with dull tasks, no family, no purpose, just the same repeated day over and over, the sun, the dark, empty and dull again and again.

« Yes, I could go easily, » Ira repeated. Then his face lost its brightness. « But he wouldn't want me. What he talks about isn't in me, faith, and a blind giving. All I want to do is to listen. His words carry me along... »

They entered the dim path off the road and could hear a rustling in the leaves dried with summer and further on the sound of a stacatto voice. Ira quickened his step. He seemed to forget Jessie. He was hurrying forward singly and easily. He was alone again.

Only a little crowd was there. That surprised Jessie. She had seen that many people on a street corner in the city. About twenty people stood close together in one group, ill at ease, expectant, not touching or moving, but deeply intent on a face and a voice.

The preacher looked very tall standing before them on the square mound of trodden earth and rock. All his clothes were black and old, almost threadbare and his hands raised in wide sweeping gestures. His talk was full of words like « mercy, » « hereafter » and « salvation, » which mean so much to everyone but are not fully understood.

When they grew tired with a feeling of emptiness the women sat in twos and threes on the ground. For a long time he talked on, held them, exhorted them. He told them that prayer should be consciously in their lives, that prayer and asking should be natural. « I know your mountain. I've been here before. The things you really want, the fertile seed, the rain, the harvest, are controlled and cared about. Ask... ask. Listen to me, » and he looked into the face nearest to him. « When you go into the cow barns or the coops smelling of animals, teeming with life, pray well. You will feel blessed and safe... When you have the one thing that counts it doesn't

matter where you are or what your hands are doing. You will suddenly come to a peace you had forgotten. You are farm people, busy yet lonely; the deep quiet and remoteness you have give you many hours to yourselves. » He gave them the comfort they needed, joined them to a practice of thinking of goodness. « It is your peace, » he said. It was like a new kind of light shining over them.

Jessie was stirred. She had thought his preaching would be bombastic or ranting, had thought he would be different, a fanatic, a run-down itinerant hailing from nowhere, moving on from one mixed-up sermon to the next, from one forest to another over the countryside.

But he was not. He seemed to mould with his words a great quiet in the center of their minds, took them easily into the order where he lived himself and showed the way their hours should be spent. No one had ever talked to them with such intensity. Ira was right in all he had told her. The tiny irksome puzzles in their days were unwound and straightened; serenity was easy, at hand, different from before.

If the preacher had been tawdry, unctious or railing Jessie would have laughed and joked with Ira as they walked back in the midnight. « I'll come again, » she said quietly. « I'll listen to him. » Then suddenly as though a sluice was opened in her deepest thoughts: she said, « Ira, Ira, what is it that is so strange... so powerful... why is it that he can make me feel so deeply? »

Ira's voice was tight in his throat. Then he made a banal excuse to cover his own perplexity. « Perhaps it's only the night and the closeness. » They stood there in the heat with the dried fragrance of the roadweeds stirring around them making another whisper besides their talk. « He is no fake, no ordinary man. I don't know any more than you do what it is that draws us so urgently to him. » They stood close together and Ira put out his hand gently and laid it on her arm, drew her toward him, kissed her timidly and strangely, not the kiss of a lover, not with a vital passion underneath, but afraid and surprised at himself.

Jessie smiled at him. « You are good, » she said. Her hand was gentle on his face and she drew his mouth to hers again and again and the comfort of it was for both of them. It was a

different night and a different sweetness than either had thought of. Her white blouse shone in the hot moonless dark as they walked on.

The hard farm work took up all her days and the welcome dusk spread in the sky after the heat and the labor. Gradually her father noticed a difference in her. He saw a new hurry in all her tasks. She finished her chores neatly and exactly so the hours would shorten. He watched her without looking. Age made him knowing and conscious about her. Nothing was yet caught into words between them.

What seemed fresh and joyous to her when she left abruptly each night to go to the meeting place only made anxiety for him. It seemed as if some deep sadness was coming toward him. Would she be hurt again? Would he be left alone? The simple uncomplicated days he wanted could fade in a week. Now in his age rest and drifting in sleep was all that was left. He was too old to think things out, to weed his thoughts. How dim it all was, secret and twisted! A change can happen in five minutes or in a few words spoken indistinctly so that the mind has to search for the meaning which for others is so rushing and clear.

Jessie was at the top of her life. Her health glowed, her step was wide and sure, her arms raised easily to the heavy tasks about the farm. All had started again vigorously. Fields and animals and harvest. The land should not go back now, should not be let return to its former ruin. Ruin was outside the plan they had talked of so blithely between them. But what could prevent it? Only his will struggling against it, talking against it, the frail repeated wishes of a man so old he was not able to give a hand to a task or a word that anyone would pay much heed to. Drift... drift... sleep and take cover... dream and return into the dream again.

Jessie did not wait for Ira to stop after her. She even avoided his company if she could. When evening came each day she went out the kitchen door quietly and cut across the first field in back of the house to a glen which farther on

skirted a stream and was lost to sight of the top of the road. As a child she had delighted in this place. It was her own, a special domain. Roaming there close to the birds, the insects and the twirling leaves, knowing them, touching them, she passed her idle child-hours. This path had been full of wonder and glowing light and tiny, moving things.

Now she lingered on the same path each night as she went to the meeting place. She had never spoken to the preacher; she stood as one of the crowd which listened to him and took his words. He entered so easily into their lives that they thought he must have lived like them at one time; they felt it for he knew the farmer's hours and tasks well. But he escaped them. A preacher was an impersonal, separate being. When he finished he quickly walked away as he always did and in a single moment was gone from their sight. Still thinking, still keeping what they had heard near and close for an hour they took different paths.

As she walked in the glen the next night waiting until it grew time to go on she heard a step almost beside her. A wagon road ran along one side and someone was walking there. She looked through the leaves, peered the short distance and saw the black figure she had been thinking of. At once she climbed lightly on to the road and he was startled, half frightened, staring at her with wild eyes. When she got near enough she could see how stark he was in his poor clothes. His white lips were faintly moving as though he were reluctant to speak but must speak. His hair was cut so close that the scalp showed. His hands were long and fine, not work hands, not the hands of a farmer. Everything about him seemed tense and strange, almost frightening.

Then he recognized her. « Oh, it's you, » he said. He twisted his lips into a half smile. « I've been for something to eat, » he said, now he was sure of himself and the fear was gone. « Your neighbors know me — »

« Yes. We want to know you. You could come to us for a meal once in a while. »

« I'll remember, » he said and he looked past the glen and up the long field to the house. « I went to the others when I was here last year. »

He was not distant as she thought he would be. Her own breath came slower. Her hands grew quiet. « I did not see you last year, did I? »

« I was in Stroudsburg. » She could not tell him any more than that. What had happened to her seemed passed, distant.

« Now you are taking care of your father, » he said kindly.

He knew about her. Who told him? How did he find out? They were walking together stiffly as new friends walk and they were alive to each other.

« I am never sure, » he said, « Whether I make a good sermon or not. » He was humble enough to be doubtful. « I always hope, yet I cannot ask questions except of someone I meet like you and there are not many I meet — »

Jessie thought a moment. « The women here are kinder than they were, » she said slowly, « more willing to help each other — I know every one of them. » She suddenly felt gay, her voice was stringent, full of laughter.

« You are a splendid one to talk to, to help me with my wavering. It's always a question I put to myself. I ask myself many times a night. » Then he explained. « When I finish talking to whoever comes to hear me I go off quickly because I'm not free of the spell of my own preaching. I am still sweating and trembling with the effort. Even another word would upset me. Somehow I am driven to speak, to shout, to convince people. I hope you can understand that — » He was anxious to have her help, to make a dim pact with her. « Listen to me, » he laid his long fingers on her arm — « I wish I could take you into what I feel so intensely yet I know that each one must find his peace for himself. A great oneness draws us, covers us and is secure... » Then he realized his seriousness and made a joke. « I could go on like this, » he said, « But if I preach to you now you won't come to the sermon — for sermon it is! »

He laughed gently but she felt that he had taken her into his confidence. Chance had touched them, the chance of meeting, the chance of wishing. A new excitement ran in their minds in a steady flood.

He told her he trusted completely in his own power. He was enough of a mystic for that. He stood before them, waited and gathered the signs that appeared that they heard him.

Even his humility was a sort of a pride. He had longed to ask someone and now here was a listener ready to answer, a woman knowing her neighbors, knowing the talk in the kitchens.

She seemed to be on the brink of telling him other things about herself but the path to the meeting place was already before them and in a moment or two the crowd of farm people standing there waiting. No one noticed that they had come together for the preacher walked ahead and Jessie followed in silence and with a lazy air.

As he stood ready to preach she looked intently at him. He changed suddenly, seemed wrought up and strange as though they had never spoken to each other in calmness or been near each other walking on a path. She knew nothing about him, absolutely nothing. The only thing she was sure of was that before the autumn set in she would find him gone. He wanted nothing from anyone, no touch, no drawing near. His great magnetism caught her up, the almost hypnotic desire to be near him was insistent. Yet the next moment she was sure he was too remote, too sufficient to himself to ever need her.

A different time came for her. New thoughts, dim plans farmed. « Let me think... » she would murmur to herself standing at the kitchen door, looking at nothing with her hand on her mouth.

« What did you say? » her father asked crossly. « Don't mumble to yourself like that... » What ailed her? She answered briefly as though commonplace words disturbed her and left him sitting there. He did not even turn on the light when it grew dark. Her strangeness he thought was due to her great strength and health. She could not be as quiet as he was and sit there with him night after night. That was natural. She was not eighty years old. He hated the strain and the silence that was between them for he was finished with plans or any kind of struggle.

Ira tried to tell him what was so plain in his own thoughts. But his hesitant words lessened, became confused and weak in the old man's apathy.

« I know... I know, » John answered to everything Ira said. « I know — » when he did not know at all.

The very depth of his feeling for Jessie made Ira tell on her. « She sits before the preacher, always by herself and wants no one near her. I watch her face every night and can see what's happening. What does she expect? A man like that does not think of women. He actually runs from them, in a moment he is gone before they can speak to him. What way is that? » Ira paused to look closely at John. « Well, I'll tell you what way it is... he is not here to make friends. He talks, he teaches but does not notice what happens in front of his eyes. Perhaps he is really a holy man and sees something beyond our seeing... Strange, though, that he does with so little. I don't know what to make of it myself... » Ira's voice sank. John was watching some birds in a field, pretending not to hear. Then Ira said, « He will be gone in a few weeks and no one knows where. » Suddenly Ira threw back his head and laughed at some secret of his own.

John was startled at that laugh but would not ask about it. In a flash he recalled Jessie standing in the level sun of late afternoon with a look of trance on her face. What was it she saw or wanted. Some promise? Some fulfillment? One question crashed in John's mind and tightened in his heart. Would she leave him? She must not go away again. His thought of the years he had been dependent on Cora sickened him. How could his old life stand it? How could he take from Bert and Cora the meagreness they handed out with an air of charity? And the worst question at this moment was not for himself but for Jessie. What did she know about this preacher? What assurance did she have or want? She had none, none from what Ira told him, none from her own confusion.

He looked past Ira to the August fields. Dry winds rustled the stalks, whitened the grass. Was he helpless with a harvest outside his door? He got up slowly and went into the yard in his faded clothes and took the feed pans to the animals. She had forgotten them.

A deep anger rose in Ira as he watched the old man, an anger against Jessie and what she had caused.

His own life was mixed up in it too.

Each nightfall Jessie went to the exact spot where she had met the preacher on the wagon road. She listened and waited not making a sound. But he never came. The meeting with him had been so easy and natural that she could not believe that there would not be another. She had little to go on, only her own longing. Later in the night as he preached she thought he looked directly at her. The shadows under the trees gathered and faded as he moved and she was not sure. The simple encounter they had had became frail and indistinct.

Once she saw Bert and Cora standing in the crowd. Their blank faces were expressionless and they were not paying attention to the preacher but to her. What had they heard? The slightest talk flies on the upland farms and it was plain that they had come to see if there was anything in it. Jessie knew how righteous her neighbors were, how perfect in their country respectability. Let them be. A surge of defiance engulfed her and she looked blankly back at Bert and his wife. With that look a new suffering began for her as swiftly as a page is turned. All at once not Bert, not Cora, nor her father could counsel her now. Alien to all, a quick struggle and pain rose in her. From that moment she knew well what was in her heart.

Ira came about the harvest. He told her he had spoken to two men at the store who would get the hay in for her. The potatoes and roots in the truck garden Ira would help her with that task himself. He stood talking to her near the barn door, looking inside with the eyes of a farmer. « We won't have to patch it this year, » he said. « It's tight enough for the winter. We'll cut the hay in a day and stack it later in the week. » He was planning ahead for her, worrying about her, trying to keep her close in his country round. Every year was alike to him, the same tasks, the same secure, easy order.

« When can the helpers come? »

« Tomorrow or the next day. »

« Bring them along then — »

Ira felt the underhurry in her words.

Cora stood at the back door and her little questions one after the other filled the kitchen.

« I haven't time now, » said Jessie and she took down a pail rattling it off its hook and walked out through the yard.

« She's going for berries, » said John softly not looking at Cora. « She's quiet now-a-days — »

« Quiet! But what's under the quiet? » Cora's voice was high pitched and rasped at him.

« Do you know? Does anyone know? » He was sarcastic and bitter with her. What business was it of hers?

Cora went home without any gossip confirmed. John would tell her nothing, would not say if the preacher came to eat with them or what happened. She simply had to watch all the closer and get Bert to tell her what he heard at the store down the hill. There were always bits of news flying around, if not about Jessie then about some other woman. Cora did not mind who it was as long as she had a rumor to enliven her day, to roll about in her head.

Who knew Jessie or about her love? No one. *Love runs in the tractless mind leaping ahead or stilled and its surging drive is plain and insistent and reason holds desire like a flower at arm's length, yet draws it ever closer, cherishes it, lets nothing outside touch it, lets full bloom heighten it, welcomes the night, the ease, even the passing as each change appears and the great circle is closed and the great wheel goes over. The poorest love is not trivial, common or cheap, the end not clouded but always plain.* Jessie had seen a man, full of mystery, unwilling to be touched by a word or a gesture, passionately wanting to stand alone and yet she grasped widely, stretched her arms wide and her fingers closed on nothing and the days were still.

Early one morning the two men and Ira rode the reaper into the yard. Jessie gave them coffee and a big slice of her bread by the kitchen door. The men were smiling and fresh looking, strong and brown in thin clean clothes. Cool sweet-scented air filled the country-side. This harvest was what she had planned for. They all walked to the wide field of grass running in the breeze and John watched them with his old eyes and later listened for the clack of the reaper.

In the afternoon when it was very hot Jessie went back

to the house. She saw that the haying could be finished on time. As she passed the barn she opened the doors wide to let the sun in. She was suddenly weary. She saw her father on the back porch and said to him, « I'll go and sit somewhere and try to get cool. » Every day she went to the glen; that was her place of rest. The preacher had passed there once and would again. It seemed that all that had happened in that one encounter, so slight and natural, without a plan, without any hoping, was so faint now that it had taken place only in her own mind.

As she walked down the hill through the old grass she thought she saw something further on not always in the dappled shade, a blackness more deep and somber than any shadow. It was the preacher standing with his back to her. She took a few quick steps to him and he began talking to her at once and telling her the reason he had come. He was leaving the mountain for this year.

« But going where? Where? » she asked. The intensity of her face made him pause.

« I felt that you were the one who was interested the most in what I tried to say. You listened the best... I could see it. Next year I'll return and you'll be a friend waiting... a friend ready to help me again. » His words faltered. « There is nothing personal in this you understand — »

« Oh, but there is! A year is a long time. Why do you tell me this if you don't want me to know where you are going? » She felt the finality, the puzzle. « I must know, » she said. Her words were quick, anxious.

« No, no one has to know, parting is always final — breaking what is to be broken. You don't understand now. You will later when you think about it. It's better to be positive and simple about such a thing. If I'm able, I'll return — that's all. »

She looked at him with longing. « Why did you come to the glen? Why did you want to talk to me, me of all the people you've seen? » He must be able to tell by her face what was underneath these questions.

« I hoped you were a friend. Am I to find out you aren't? » He told her suddenly, painfully that it was the first time he was drawn to anyone in a long while. Then fearing he had

already said too much he became diffident, confused by words. « Actually I don't know why I came tonight — »

She would not let him off. « Yes you do. You think about me. You can't help yourself because I believe in you... Be real for me — » She was pleading. « Talking to us as you do in the half dark of the woods with never a personal word to anyone makes people curious. You must know what you have come to mean to me — me above all the others — you can see that plainly, can't you? »

He saw nothing. He had not expected emotion or pleading. Panic filled him. What could he do but walk away? It was all hateful to him, hateful. A quiet alarm, dread and fear took hold of him and he turned to leave.

She almost whispered, « Tell me what to do... teach me, you who teach so many... » She had reached him with the one right word. To teach, to mould, to save, that was his mission. « Sit down, » he said. He stood beside her and began to talk slowly. All he believed, all the good he had hoped to do welled up in him. He saw in her another soul struggling, forlorn at this moment and began to question her.

All her former life opened year after year; she told him how bitterly she had worked, told him about loneliness, about the small, dim room where she lived in the woman's home, told him about the meagreness, the dullness, dirt, sweepings, how dreary the mornings were and what happened in the night, night, how she had finally thought after she went to live with Jim Morris that she had found a way with some part of sweetness in it, had waited patiently for Jim to marry her, had found the letter — the dreadful letter — and resolved over and over for as much as a month to leave Jim.

« You did right, » he said softly.

Her lips moved slowly. She did not look up nor down but felt safe in the quiet calmness of the confession pouring from her and he understood the effort of revealing so much.

Each occurrence as he heard it was weighed by him, the good against the bad. Sorrow was in his face that anyone had to tell him such things, yet they were common everyday facts and he knew the endings before she revealed them, knew the man, the letter, the deserted woman, all, all, over and over, knew the nothingness easily completed. It was no less heavy

for her to tell it than for him to hear it. « Bear it, » he said. « This is the weight everyone must carry, the burned-in mistakes... years can go over those mistakes yet they cannot be covered... the regrets are deep and still hurting. But you are free now, you can forget them all. » He was exulted. His face had a look of triumph.

She was aghast for he had not understood why she was telling him, why she was revealing what he need never have known. How much easier it would have been for her to begin as a fresh country woman leaving all the past out! Her love for him, so evident, so shining, had not been plain enough, had fallen short, was disregarded in his stubborn blindness.

The love she felt strained and reached for him. She sat there even wanting to prolong the numbness of the moment if nothing else... Silence passes slowly. He could be nothing more than he was, nothing... nothing to her. She was suddenly sure of it.

It was then through the leaves and the shadows that Ira saw them.

He had come from the haying field in late afternoon while the two men were cutting the last hay. It was only a small field easily finished but it was enough for Jessie's stock for the winter.

At the house her father sat in the doorway with his hand folded over his cane.

« Where's Jessie? »

« She's not here, » said John. « I saw her walking the path to Bert's. » He had woken out of a dream as he heard her go. « She wanted to get the money he owed her. »

Ira left at once. He would have to have the money to pay the two men although he could do it tomorrow. Ira cut across the field on the foot path to the house. « Is Jessie here? » he asked Cora standing at the screen door of the kitchen. She had heard his step coming in the last of the hot sun.

Cora's eyes widened. He could only have come from John's on that path. « She's not lost, is she? » she asked slyly and cynically.

« I need the money to pay the men, » said Ira shortly. He wanted to tell her as little as he could.

Cora went over to a shelf where she kept Jessie's egg money in a crock. She has a tongue like an adder he thought.

« I actually don't know where she's gone, » said Ira. « Maybe for berries. » It was the first thing he could think of.

« Berries in haying time! » Cora knew all the upset of harvest.

« I must get back to the men, » said Ira crossly.

Cora smiled, a squeezed-out smile, « I knew you were haying over there. The breeze smelled so rich — » He was sure she knew every step on the mountain.

He left her and went back and paid the men in the barn. Then he walked the road as if he were going to his own house, silent and cranky. A fallow field lay on one side and he cut across it. No one was around. He knew Cora was right. It was not like a farm woman to go off in the afternoon, to disappear from her ordinary round of tasks. The deep hot silence flowed about him and the heavy sun made his steps slow.

He was really not looking for her. Where could he look? No, he was walking alone thinking of her with a vague longing, a vague want to protect her. He would have done anything to help her. He kept thinking of the night they had kissed on the road. It always came back to him, came down slowly, shutting out all other thoughts. Her body felt strong against him and her lips in their soft kiss were without passion he knew, without any other feeling than friendliness. His own longing made more of them.

Farther on the glen started to slope down under his step and he saw the familiar trees which ran along the brook. There was not a foot of ground on the farms that he did not know or who owned them or where he could cross. It was his homeland and he had never been in any other. He thought he would go on until he came to the stirring trees. Deliberate, almost with the rhythm of sleep his step flattened out the deep grass.

He saw them at once, shadowed and black, black among the low branches and moving leaves and knew who they were. Jessie was sitting leaning on her arms and the preacher was

standing beside her. Two or three steps divided Ira from them. He stilled his whole body for he wanted to catch what they were saying and it was so important to him that he could not turn away. What they were deciding would affect him as much as them.

They seemed at some climax, poised for some word, a gesture that would be the finish or a beginning. Well, let it come, the love, the encounter. Perhaps what he witnessed in the next moment would settle his own life, settle his own days and his years ahead, plainly. He was completely dismayed at this moment that might defeat him. He was going to cry out but he remained silent; his eyes saw them and his ears heard the two or three more words that were spoken. They were almost foolish words, full of ending and failure. A deep pause was between them. Ira saw Jessie throw herself back on the ground and turn until her face and her sobs were pressed into the grass. The man was leaving, slowly at first, then rushing up the bank to the road in two giant steps. How long does it take a man to walk away out of sight? The footfall and the shadow are brief, even the echo receding into nothingness.

Ira was caught and clamped in his own fright. How intruding and awkward to go to Jessie lying under the tree! After a minute he felt he must stop her rhythmic sobbing. When she heard the step she sat up quickly for she thought it was the man who just left who was coming back for her. But it was Ira... his bronze face stiff with the agony of all he knew. She wondered dimly how it was that he was there. And the moment of her love now fading so rapidly, had he seen it?

His face told her. He moved beside her with his mouth trembling, questions and reasons were useless and they sat together. At once that other night came back to her mind when they were close together before and she was sure the identical pain was spreading in this hour for Ira as well as for her and that two would feel it, suffer it, but singly and bitterly, each for his own hurt. *She looked into the tree above her and it seemed as she stared upward that this was the darkest leaf of her whole life-tree, the senses' darkest leaf, least understood, least accounted for in that great tree which*

had sprung up fraily, grown tall, blossomed and now stood hearty and strong in its maturity.

The light faded. They would have to go back or Cora would have the whole mountain running to find them and there would be gossip. The glen was known to all and they would certainly look here first. It had always been the place where Jessie went when she wanted the cool or a sleep in the shade in summer afternoons. To the mountain people she was certainly an odd person and independent, not like a farm woman at all.

As they reached the house together Ira called out loudly to John sitting behind the kitchen door. « I found her — » he called. « Here she is! » Happiness was rising in him. His voice was clear and buoyant.

He stayed a while awkward and nervous with the emotion he had been through and he got in the way trying to help Jessie with the supper. Her face was dull and swollen and her fingers as stiff as twigs around the plates and forks she laid on the table. She did not ask Ira to stay, could not bring herself to speak or smile. Hope and a swift doubt swung back and forth in Ira's thoughts and made him reluctant to go.

From that time on her father watched her suffer, sat there silently and looked at her and looked too at the last great sun of the year dry up the fields and he thought that Jessie was a grown woman without a husband, without a child or any fulfillment. It was natural that one love should follow another quickly, almost violently. The old remember their own lives well no matter how dimming and vague and lost. It suddenly became clear to him how one episode of love, how one time of love fashions another. He knew well the reaches and the depths the emotions can take and he could do nothing to soothe her.

Ira never told him what he had seen the evening he had gone after Jessie but once in a while the words so loud and positive that Ira had used as he walked across the yard beside her came back to John and startled his quiet with their force and their hope — « I found her — » Ira had called to him « I found her —. »

JACK HIRSCHMAN

A CORRESPONDENCE OF AMERICANS

I

I miss those free, wheeling interborough rides
Of minds lit up through the tunnels
Where we were palely cast, and the less widest, wide
Spin and descending sift of puns down the funnel

To shuteye purgation: of the Deuce of Heads
Put together and become the one and only King Jam
Boxed in the dark age of a die and rattling ahead
Of our time Jimjack, jimjammed, jammed

In with the comicstripped faces and the frumps
Plush from soft broadways, closing, where Kid
Mulligan just happening by offered his stump
Tapping pennytunes, ponderous upon our lids.

I left it, boy, and you end I say endlessly riding
The rails riding nowhere, shuttled for a freight
Somewhere, America, bound, with a weddingbond guiding.
So cleanly damned my weeks are like the old iambic feet

Out here, limping toward their sabbatical ends I say
Endlessly limping. And healthfully, unsicklied unto death,
With a biblebelt to keep my trousers up and lots of space
To hold my follies in, and a twanged Americangothic breath

That frequents the local tornado haunts, vainly urging
From darkness a vision of trembling hands, emerging.

II

From afar, this day you brandish a bride, Dear Jim,
I gift you a handful of wishes (stop) that godhead,
The unutterable vows we made to die in need of him
Forget: his limbs are broken (steps) quite dead

(Where you are tomorrow already is, as shadows go
Easy up over the gotham we trod, westwardly ho,
And the sky is cathedral-domed like a stained blue
Eyelid closed upon a benediction of you.

Farrer now, the niggers minstrelling waters behind,
I am dawning too and stretching reflection, from toe
Bent as coastlines bend embracing trades and tides
To the badlands of my face forefathered into stone.

And her galloping, spur-hysterical mane of night
Fallen loosely like blond towns among the grain
Resolves all differences in the votiveness of eyes
Uplifted on the bicepped hill), dear Jim, a gain

Of boys it was, no more, a fungo's soft preliminary
To play. (Steeped) now, no less than ever I be for her
Sugar in hand, rod, snake underhoof, Dad, coming to her
As the lore of the land, widespread as sodomy.

III

Level, yet, your sculptural profile was with mine
Mounted high across the rivers of coffee spilt:
What volume we raised, divinity, were our divide,
Though close as one can come, we came, to guilt.

Like the flies that ate philosophies off our lips
Cactuses on the moonsplayed desert fret the mind,
And the rhythms of the streets we knew outside
Were splintered, tropical pickup spicks,

And the nights, above all, the spaces complimentary
In our eyes. Now nothing is before me, and behind
The tense of fossilized hoofprints and the weary
Pioneers' stop, as if they had been beaten into wind,

And I move as the metric in a poem whose theme is ruin,
But more than theme or metric the poem is a ruin,
Fractured by handling cracked by time and weather,
Whose darkness is doomed henceforth to the scholar

Who'll appear with incision of pen where, knelt,
At the edge of new waters, giantstep-trodden, I,
And peck at and pick out the message that spelt
The invisible twin opposite these arms would edify.

IV

At the extreme end something beginning is sown,
The last cablecar not chattering to its stop
But stopping to start up and clattering down
Hills like an old tune become apocalyptically bop.

So it is, the moment after the sudden earthquake
Astonished their downfalls into shatterglass toasts,
Hands fumbling into pockets fumbling with the shakes
For butt-ends to rebuild the Barbary Coast.

It all reminds me of. The same face, love, ever
Changing and anew. The man who planted bombs
Last Christmas in your eyes, I've seen the blossom
Up through schisms breaking; and I know howsoever

The whirr of planes approaches me, dearer by far
They are actually approaching you. Overshadowing

Unto. Like a lip I'd lay upon yours, silencing,
While wide baywaters lap trinities, heart to heart.

But I am. Foghorn, calls from low dives. Gulls cry
Above my cry. Overshadowing you too. Fag on fag
Lit up at the extreme end of. Something, a cry:
I am. Beginning to be fogged. Far gone and gone on jag.

V

Our images, Jim, have come to the ice
Left in once drunkenly lifted cup.
Through the slow dissolutions, crystal-clear,
Faces are staring, of infinite failure, up.

You at the other end of the inevitable bar
Extending crosscountry, the picketed harbor
Of your eyes; and, picketed, I at the other,
And inbetween all our mad specters:

The tenors interwined, the widening forever
Frontier song, like the future tense of dreams
Unlimited. O it's dissonance now. But listen,
I'll stand you one and then you'll one for me,

And one by one we'll topple down the ghosts
To the gay center, where I'll say to you:
'Lean against me with your irreligious brogue
And I will lean the shoulder of a Jew,

Sagging as a smile, and stagger with you
Past the stoned fictions of ourselves as gods,
Out of these swinging doors, this omaha nowhere,
Bound, for all space, nowhere, clods!

JOSEPH BENNETT

THESEUS

What we celebrate is the death of the heart —
Toward the investigation of more tepid realities
We once bent our efforts —
Now, effortless, we concentrate
On the one great problem —
Killing, killing, that within us which would let us live.

What we once celebrated was the death of routine
Now we concentrate upon the death of that organ,
With all its arteries, possibilities,
Great arteries clogged great ducts blocked
With a bolus, with a hard core of scab,
Clotted, with great lumps of clotted crud,
A paste of dried blood-boils,
Slogging up the pistons and the pumps
Of that great mechanism we would keep clean.

Once alone there was a time —
The pump functioned cleanly,
We opened the windows
On great mountains
Bathed in snow, in sunshine,
On seas patterned and steeled with tracks,
Covered with the footprints of divinity,

On headlands marked with the prints
Of the hand of God —
There were boats waiting,
Coves, and unexplored expanses
On a silken sea
Far out, close in,
Paddling among the coves
And on the mountains
Great vistas,
Arterial,
In our blood,
Opening out, to the limits of exhaustion
When we had climbed, and toiled,
All morning
To spread out a lunch
On the table-rock of heaven
Have you seen those colors change?
Romantic variabilities
Of sea and mountain,
So close, so concentrated
In one fierce organ
That the heart thumps unhappily
Until it would burst
And your glands are clogged
With the detritus of exertion —

I would see
Upon the great napkin, great tablecloth
Seas and vistas of my grief.
Sadness, the sunset world is bathed in yellow,
For the personal grief of one
Who would not accept the rule
There is no love
There is no domination
There is no love without domination
There is no equality in heaven

Subject, subject, subject
To these universal laws

As they unfold in heaven
We suffer the consequences.

Unrolled, unrolled
The map unfurled,
Heavenly days
Diabolical evenings
Nights in rut
What is the love beyond our loss?
What happiness can substitute for what we have lost
In growing older
In accepting realities
In conditioning our hearts to the tepid
And especially, in applying the great sledgehammer of reason
To destroy that crystal organ within us
To shatter its glass house
To collapse it loose within us
Oh I shrink
And the world within me
This is maturity
We are getting old.

We can take these pleasures, these antidotes,
Now, while we are getting old,
No grotesque involvement, despair, remorse, and shame —
We offered up these crowns, take them,
Do not bother us
The Muses remain the same.

Universality a perception of youth
Particularity of age
Our roles are reversed
And when we can afford we do not spend
And when we spent we could not afford
We are dead, truly,
All we romantics,
Dead, indeed, in the world's triumph

And what survives is not us, no, certainly,
But a successful, sure-eyed, rational breed,
Calm, equitable, and definite,
Tolerant, accustomed to administration,
Broad-minded, listening carefully,
Coming surely to an accustomed decision
This is wisdom
Because it pleases all.
There is no excess.
There is no favorite.

And opening those small locked doors
Rifle the cabinet
Seize the shrunken, dried-up gourd
That was the heart
And throw it to the hounds
Of rationality, of decision
Because, all vice-presidents,
We directors have successfully launched
The flotilla of our virtue
Upon the seas
And seen it safely come home again,
Hulls heavier laden.
Port facilities, docks, warehouses,
Moving cranes —
All exploit the profit
There is in virtue, in the rational mind, in decision,
And oh the doors are locked in the Temple
And in the steeple, bells clang about the hanging larks.

I found birds had entered my bedchamber
In my enormity of process,
Great Personality, unsuccumbed to the ravages of unwisdom,
There were four blue eggs
In a pocket of the device that cooled my room.
Let them be sucked out
And the empty shells
Thrown upon the currents of the atmosphere.

Grown up, can life be bearable,
And who is this walks in our shoes, our steps,
Without illusions, without hopes,
Slow, definite, treading, all the world watching his steps,
Who died,
From the first treadings of puberty
And the awaking from childhood into vulgarity
And from vulgarity into indecency
And from indecency, obscenity
Into the crystal world of the romantics,
The clear pouring streams
The clear pouring air
Those mountains, changing color
Those seas, lapping grotesque peaks, limitless,
Those high breakfasts, that crystal clarity and serenity of unalloyed passion, concentrated desire
Pure appetite that drives the young to ever more extreme follies.
And now, crab-like, we compute our incomes
And abide by every Government decree,
Conscientious, lest we be found unpurged of passion.

There are some forms, perhaps,
Filled out inaccurately,
But not through excess of passion;
Perhaps in error because of our duties on the Tribunal
Our passion for Citizenship
Which called us away from our desks
To become wise
And administer the lands and passions of the State
The Great Laws encumbering us
And the High Columns of our duties, our Civic Perseverance.

And meanwhile the heart bleeds, bleeds,
For it awoke this morning
After years of constriction,
Awoke before us, and pained us
With hours of torment
Giving us dreams before we were yet awake,

Helpless, placing our Civic minds
Upon mountains, upon seas
We had thrust into the limbo in back of the cranium
Erecting our new, strident Personalities
With firmer, more erect Materials
This cast-aside, this dross, this unwelcomable material
Awoke before us, in all its pornographic, obscene intensity
Making a cinema of degradation
And turning our blood to a long waver of pain
And our bones to an ache
And rifled from its cabinet
The useless heart, pump merely,
Was strewn about the bedsheets
In such an agony of thump
It swelled about our head
To beat our brains out
And call us back.

O show me not that face,
That intolerable head, that dream
O keep that figure from me
That drowns my blood in sorrow
O for that I would have died
A thousand times, happy in sorrow,
And not sorrow, in ecstasy
To find death in love.

Romantic ecstasy,
O keep that head from me
That fills my dreams —
« Why did you kill me?
Why must I die?
Why cannot you let me live,
And yourself live,
Why must I die? »

The head asks
I killed it in myself,
Would not look on it,

And it lives, asks, pleads, agonizing in my dreams.
Great Justice, Chief Lord, Tribunal — bearing Personality,
Can you bear such dissidents?

« You have killed me, I no longer need you,
I am your heart,
Once, perhaps, I was your dependent,
But you taught me in the severe school of self-hatred
To hate myself as you hated yourself
And thus in hate to become independent of you
And thus you live without a heart
You do not need me
I have gone — »

Come back, come back,
Forgive, forgive,
Let us have one last breath of passion
Before we subside
Into the brink of anonymity.
So many worthless duties have consumed us
We have buried ourselves in details of self-congratulation,
Beyond reproach, earning the salutes of our fellows
For our efforts in Sewage Reclamation, for Slum Control,
For reform of the Judiciary System, for equitable Police Courts,
More stringent licensing of commercial vehicles,
Opening of highways and bridges —

Call you back, call you back
From your Empire of minutiae,
O Fool of the amphitheatre,
Look, listen, in the faces around you
To the murmur of death.

That heart you cast aside
Is beating still,
Attached by a thousand living tentacles
To your breast

Hung outside, it is true,
But still umbilical
Feeding you pains by the thousand
While you struggle to live.
But especially in dreams it rules
And returns to your breast,
As if it had not been hung above you for years
In its cabinet
With the doors shut
Attached by a sole slender tip
To your irrigated bloodstream.

Last night I dreamt that my decorations had been stripped
from me,
My Garter, my Golden Fleece, my earldom
My marriage with the daughter of the Queen
The generals said, Colonel you are no longer with us
The Admirals withdrew to a corner
Someone else filled my post on the Bureau of Water Supply
My Medal of Honor, my views on Rivers and Harbors,
My lectures on the virtues of mixed and manufactured gas,
The placement of conduits, the generation of electricity,
All were lost, because I had given way to passion
And of that small, obscure, guilt, the world,
Made known, justified my dethronement.
In the journals small notices corrected the membership rolls
Of important committees.
The President no longer called me to the White House.
I no longer discussed the province of my ability.
I was not taken to confer in distant lands.
Instead there was left to me an endless tinkling in teacups
With those who had not survived their passion.
Their hearts were in their bodies, yes,
They lived on in puberty, yes,
But ravaged, sorely ravaged.

Where do we go when age starts
When dreams begin to wake us?
Passion, Committees, meetings?

There is refuge in sanctity.
There is refuge in the repopulation of the earth.
I suppose as a schoolmaster should, we should bring others, our own, flesh and blood of our flesh, to the same brink of youth
And leave them there.
Or even push them in.
At a certain age our duties as parents cease.
We become superfluous.
There are certain legal definitions — the « age of consent », the « right to vote shall be vested in » —

The right to sit on committees is our right.

O age, age, how you encompass us —
We cannot return to those mountains,
To those seas —

« Dead, dead, I am dead, you have killed me,
How could you leave me there to die?
Do you not understand, I love you
Love, love, I will die for you,
For me, beyond you, there is no life,
I am your creature,
Forgive me, what I did wrong,
I could not do otherwise,
The justified need of an animal
The need, the instinct of return.
Return, return,
I cannot budge
Where you have left me helpless on the rock.

« Weep, weep,
For I am helpless,
Left adrift, on this rock,
Theseus, you have left Ariadne,
Return, return,

I am feminine
You, Theseus,
Return to my rock.»

We heard this cry.
«We?» I heard this cry.
I would not take her up from her rock.
Eagle-like, I would not bend and take her up in my talons
Carrying her far in the security of passion
I heard her cry
And returned to my Committees.
I hear her cry, crying still,
As I sit deliberating on Water Supply,
Month after month, hear her crying imploringly
Poignantly, over great distances,
Fainter and fainter
As she grows weaker
And she starves.

Will there even be a faint cry
When I emerge from Committee?
Will the death be done, passive, without effort on my part,
The last full faint cry searing me, even in committee,
With memory of my name, not Theseus,
But another, subtle, secret, used by lovers,
Our passion was ignoble
She must die.
The question is of Water Supply
She must die, die, die
And my heart will crack
In that last poignancy,
That last, final yelp of despair and faithfulness
Of the dying animal abandoned, scorned by its master.
I have done this.
I have murdered, I have killed
Without lifting a finger
Let her burn on the rock.

Theseus, killer,
First your own heart
And then her body
In an agony of pain, of despair, of abandonment —
I cannot weep, my eyes are too full,
I cannot die, my heart is too hard,
I cannot breathe, my breath is recorded
In committees.

O King of Athens,
You are dead.

What crime can equal yours,
Arrogant, self-murderer, suicide
Who walks in day?
Even Jason had blood in his heart,
Could suffer when the children were put to the fire.
And suffered in that blazing, intolerable rant of passion,
Died happy, violent, gust-like in the end
Attached by the cord of flame to his unhappy sorceress
But you, passionless father worthy of Hippolytus,
Disgraced husband of the bull-king's daughter
« Son-in-law of Pasiphaë, » you, officious in the bed of office,
Propagating in committee
Erect by acclaim
Offering an heir to the multitude

I hear the long screams of the offended,
The sorrow, the hopelessness,
You have done this

« Once I needed you » she said
« But I have learned, through self-hate
To hate your self
The secret you taught me
Which was the secret of your power,
You sit in authority because you destroyed your self first
And only then me
And now the world. »

« I am neutral, passionless, » Theseus said
« I judge the world.
My decisions, my kingdoms —
I awake in dreams
With the heart pumping above me
Descending into my breast
And once locked back into its chamber,
My son shall be dragged to death by horses
My wife a suicide
As a result of my unconsiderate vow.
But as I dream I dream on that rock
Ariadne of my soul, leave me,
Let me not hear your final call,
Your plea, your hope for imprisonment in my dungeons,
How could I forgive you, symbol of the passionate,
Would drag me down into desire, remorse?

Ariadne of my soul
I see your eyes
Your pleading, helpless eyes
You beg me for an instant of life
And I will not grant it
Ariadne of my soul
Sing to me in my dreams
With your long hair across my breast
Ariadne of my soul
I feel a thousand tears
I hear your sobbing soft body
Throbbing across mine
I cannot grant it
Ariadne of my soul
You ask release, release, release,
Into my body
You would penetrate once more
Into your body
I would be penetrated
We would open
Into each other's limbs
And thus be separate, penetrated forever
Ariadne, you ask the King for his crown, his honor

And then torment him forever as the price of your love
Ariadne, Ariadne, there are no limits on the passionate
You shocked me with your demands that would cost me
Reason,
With the price of passion, you shocked me with your demands
that would have cost us both our lives.

Ariadne of my soul,
How did I leave you?
Did you not leave me?
Did I not say, go back,
I will return, I will bring you back,
Did I not say, at worst I will see you there, upon your rock,
In long visits
If for now I must banish you from the palace.
And you left the palace
To the care of your sisters, your mother's care, your father's
love,
And I am told now, children by another, whom you do not
love,
And this has become a rock,
Because I will not call you back,
Because, eagle-like, I will not come and release you,
Taking you up in my talons
Beyond the sea.

Ariadne, I loved you,
None other,
I love you still.
I hear your final cry.
I know that as I turn aside,
It is your death, my suicide,
But how else can I punish myself for loving
How else can I rule?
I would be respected more than loved.
I am King Theseus.

Rule, rule, I must rule.
How else can we love, except on a rock?

You yourself said, I must return,
To my father, to my children.
I remember the eagerness of our parting,
Each to different destinations.
And your cries began soon after
And I hear them deep within the Committee-Room
Planning the new viaducts, the new archways,
Goddess of Torment, heedless Aphrodite,
I cannot crush you.
Why do you sit on that rock, alone,
And wait?
How have I injured you?
Oh I am caught in Circumstance
And must die long, slow and serene
Rather than suddenly and at once and with you
On that high black cliff
The knives of our hatred penetrating our passion
Until skewered, hating ourselves more than each other,
We fall poisoned from the cliff
Into the sea where we sacrified a black ram
And scattered the juice of a thousand grapes.
It is the dark sea of Homer,
With many shields and ships,
Helmeted prows, progress around headlands,
Dying in this Mediterranean
On that black cliff, on that lone islet,
That sheer rock that is your prison
And my love.

Within a week I would return to Athens and the courts
But you leave me ruptured, seared, and ailing in the carcass of your love.
So I would let you die
And not listen to your calls
And so the world moves
On its accustomed ways
And we are not what we were when we first touched
And our souls change
And I, Ariadne, have grown hard,
And you more soft,

And you must die, of slow starvation, misery, on your lone rock,
It is my punishment to you for having dared to love me
This utter cold and misery and chill of solitude
That I inflict upon you, helpess being, in your agony
It reflects upon my Justice
And I imagine, as a King, that it pains me more than you —
How can one know the agony of the helpless animal
Dying alone, in the forest, abandoned by its loved-one,
Who hears it dying, from the window tower,
But does not move to help it —
Ours is the history of suffering —
Who suffers more, the man or the beast he abandons,
Shot by his arrow, left to die in the love he abandons
For she is soft and doe-like in sorrow,
With great weeping eyes,
Surrounded by small creatures who sympathize
And he alone, arrogant in his tower
Forges of his will an instrument of Power
And plunges it deep, again and again, within his own breast
He does not move to help
But no blood comes

He does not move to help
The she-beast dies, large-eyed, weeping,
She calls
He does not move to help
From his tower window poised over the catastrophe
He plunges again and again
The instrument of power
Into his breast
But no blood comes
He is dry, dry, dry
See, there is stuff in his breast
And he is dry!
He has conquered, immaculate,
And heart in hand, unspotted,
He goes down the corridor
And enters the Room of the Committee.

Her shrieks resound
But his bloodless breast
Is silent.
Oh I have killed, he thinks,
And successfully. I have done it well.
It did not hurt
She is dead.
I am free
At last I am free,
No vibrations, stirrings, raspings in the breast.
Oh I am free
To be a King
Now that she is dead.
And I approach my son Hippolytus
And the daughter of Pasiphaë
I shall order him torn by a chariot
And she shall die by her own hand,
A marriage of state,
The daughter of the Queen. Sister. Sister.
The nursemaids inform me of the tragedy
And I have learned
A great deal before this.
Theseus built the Theseion,
And numerous other Monuments.
It was called the Golden Age
Because of his reign
His architects, his artifacts
Constitute our best period,
This was the Classic Age.
The best plays, the best poems were produced.
The architecture persists, still the purest,
To our day.

Oh I do not love Theseus
Neither can you
But Ariadne did.
I can admire him.
What did she see in this useless prig?
Bashful, incompetent lover?
What called her forth from the depths of the Labyrinth

To waste herself on this undependable lover?
Why, why, could he not love?
Why, why does the animal crave to mate with the Sun?
Sun-King, he married the granddaughters of the Sun,
The daughters of Queen Pasiphaë
And his son was torn to pieces in the chariot of the sun,
Or was it Neptune?

The elements devoured Hippolytus
The Bull destroyed Phaedra
Her mother ripped in the belly like a Cow
The Sun the Sun the Sun is Theseus
And the Mediterranean weeps forever,
On every rock, in every wave
For the long hair of Ariadne
Who let herself down upon the rock
And wept long crimson soft tears
Upon her reflection in the ageless water
The heaving water of the inland sea
And saw her tears become water
And her face and her hair
And her mystery
Become the world's
And yours and mine
And our grief returns to hers
Both suffering it and inflicting it
With equal joy and pain
O the catastrophe is there
In the flooded Inland Sea
And it awaits us.
The circumstances are different
The circumstances change
And it is there.
Fear it.
Hide it
In your breasts.

WALTER KERELL

HYMN TO MADNESS

Look down at the sea
Then up, quickly!
God has just been delivered
Of another son.
Smother it!

O the sea is dying into the sky,
The horizon has disappeared;
Only a buoy bobs black
In the blue-grey emptiness.
Smother it!

God took his hat and his cane
And left, yesterday.

FISH TELL OUR ROSES

Fish tell our roses there are worms
That circulate round the stem of the rose
Gales tell our roosters there is quarter
Where no rooster crows

Sea-slime paints the innocent child
Lightning on the sea and the glowing deep
Outglow our candle
our light can only
Tremble where sea-fires keep
Drowned men's bones in charity
Among mother-of-pearl

Deep mirror dense with alter-symbols
To our cities' towers, mystical sea
Voyages take to ride our monies
On your wave —
Convince our grasping powers
Of their jeopardy: reaching from
Your timeless sea, time locked
In eternity, we raise our sullen towers
To the headlands of space, and reap only
Blinding infinity...
Death without love

Gulls tell our roses as they drop
Appetite cannot hold the life of the rose
Calms tell our roosters there are dawns
Even where no rooster crows

Dolphins praise the innocent child!
Moonlight on the sea and the glowing deep
Figure our candle
may its light one day
Resemble sea-fire's keep
Of drowned men's bones in charity
Among mother-of-pearl

CITY STREETS AND TALL BUILDINGS

I feared you.
You did not wait for me to grow
Close and straight and tall.

You shot the sky
And did not wait to know
Your walls could bend
Even your dream to break
In on itself, where only shadows are.
And boys with tall dreams
Bent then to know you.
You did not wait to be,
You overshot the stars
And closed them out.
Where brooks have no names
Where little fishes glow
You did not wait to be.
As though you are
You did not wait for me to grow...
I feared you.

HYMN TO THE LOWLY DEAD

Mother you are not kind...
The flowers of your hand
Cannot be near enough
To drive winter away
From these fallen leaves

That are pressed and heave
Restlessly
In the bell of a different air
Than fixes the season of pain
In eyes that can see.

The day turns round on its wheel
Behind and beyond us...

O eyes for us, hands,
That read us the lips
Of tomorrow's impossible rose

A mouth that will never
Open its silence and speak,

If flowers will come
One day,
Tell us our long journey:
When will they open their faces
And look at us?

Flowers of hands
Flowers of eyes
When will they open our eyes
With their look?

HYMN TO THE SEA

When did the sands thirst
And nobody saw it?

When did the stars ever think
They could weep,
And that seaweed moves in a golden light?

How do antelopes know
The lion's delighted tongue?
Or fish the glory
Of a dry boat-deck
And air?

Separation Separation

Our eyes bathe in paradise
For they see the lighthouse
Fading on the rim of time
And drop their salt tears
Immemorial water

And are overwhelmed.

POEM

Multiple day, father of silences
Knit me a shroud for this death.
It is not one word too long.
White silences, seedless fruit
Of a dropped day, father
Of infinite silences
That rise to the mouth like a cry
In this chaos of forms,
Deleterious day
From all world's retreating
From the eye, from the mouth
To this one world's fan of nails,
Father of silences
Figure of pain.

Day, day
While shadows filled your face
I knew you.
You did not know...

POEM

Two hands in the elemental wind
Flutter and almost fade
Wrapped into a flower
Too delicate for dew
So great a birth they had
Into this craven and lying world

An imperious robe of flesh
An ear for the given word
Two given eyes clear-seeing
Until they saw too much
And pendant hang

Two frozen, crystal tears
On an imperious robe of flesh
In this craven and lying world.

She curved her arm that held water
About her head's tomb
And made herself a cowl of her arm
It is water
And her hand
That is peace
And bowed her head
Shrine and end of praying
Lord! Lord!
Take me away.

Bless the earth that drinks all tears
And is never full
Bless the earth that wears these broken smiles
In the daylight, in the city
Deep with glass and tears
Deep with the homeless and the kingdom.

RICHARD O'CONNELL

OVERTURE

Mr Mogabmogab?
Who was he?
The old bugaboo: big book: big evil.
Let it be. Jazz the classics. Master a manner
Pointed as Virgil's Latin, the gone Greek of Homer.
Sea-sweep swells
The story.
Ships riding at anchor, coast green August Cyprus,
Stands the city:
Othello's.
Ships belted by armor,
US Steel, 1950 A.D., WAR IN KOREA.
The venereal fleet:
Sixth Mediterranean.
(Ask Admiral Carney)
Dog days upon us, Sirius scorching hot
Reinforces the sun,
forces the question
Mr Mogabmogab?
Who was he?
(Let it go,
song of my homage,
let it go
Free as a bird over the many
To my master Ezra Pound)

Booms the voice of the Bosun's Mate from the bitch-box:

LIBERTY CANCELLED

Two hours via airmail to Russia
100 planes sitting ducks on deck
Our ship
lolling at anchor
sleek cruisers, destroyers...
The Queen and courtiers...
our ship
Too fat to squeeze through Suez.
Latest CVB:
See Jane's Fighting Ships
For pictures, nomenclature.
To hell with the details!
grasp the music
Begin again with
Othello.
O tell us more, Mr Shakespeare!
Shoot the script: SUPER COLOSSAL GIGANTIC
Gosh,
what a movie!
Up-to-date it.
Produced, starred in, directed
(A nude production of Hamlet)
by Orson Welles.
Popularize it, rewrite it, rename it: « Hamlet-In-The-Raw »
Or better still,
a musical: « Lear's Follies »
sure-fire box office.
IT
will never be put in a can
And meted out to the many
my epic
Meant for hard print.
Mr Mogabmogab?
Who was he?
Who cares. The rhythm is worth it
And the gab of his name gabs on
The tour he never stopped talking

Walking the ruins of Athens,
the wiseacre ghost of Mark Twain
Wisecracked from behind a column:
« Junk
This tour of the classics.
It's all furrern bunk. »
Turned back into Doric
While Mogab (our guide) sang
the Parthenon's praises.
Piled into a bus
down into Athens
Comes
the siesta
(standard South of the Border)
Met mucho money-changers:
No trouble translating dollars
(inflation sky-high)
Sun hotter than hell...
Mad dogs and sailors...
Streets empty:
a bar, bad wine, worse flies.
Drunker than goats in the evening
Pimps hot-footing after us...
Cupidoes wanting their dough
In advance:
So we pooled our money
Stopped off at the house of Circe
Waited under the stairs for the girls
To get into their act
in a room full of mirrors
Saw them manhandle each other
« Swine! »
Said one spitting at us
scum stung in our eyes
For awhile but we made it
Piraeus
More dead than alive:
Fleet landing swelling with sailors
(shades of Hell and/or Hades)

Pedlars with pushcarts pushing us off the pier,
lewd lamentations,
Greek-stink in the air.
Bought olives to eat on the way
Back with our last thousand drachmas.

CLANG CLANG

In the launch back:
« Take your orders, Coxsun...
You're loaded. »
seats soaking with spray
Black water anonymous faces
All drunk
puking
heaving
We came alongside the dark iron mother
The ladder's lights warming the waters...

TEN EPIGRAMS

SMALL TALK

Theodorus told me
That Homer is dated —
His long line unwieldy
And his epithets hackneyed.
He has therefore decided
To not write an epic.

SEMINAR

The Professor of Aesthetics
Is so precise when he speaks
That even when he stops
to clear his throat
His students take notes.

CAPTION

Marcus thinks so much of his public
That he has permitted himself to pose
(With appropriate pen in hand)
For a picture in an ad.

TO THE TOADS

Only the mediocre
Croak about being original:
The best steal and steal boldly
Like Prometheus
right from the gods.

IDYLL

Theocritus has taken to the sticks
Of Sicily to get close to the soil;
And he has taught the peasants so well
They are all turning professional.

RUFUS THE SENATOR

If it wasn't for demagogues
Who would take politics seriously?
One might be happily employed
As a television comedian or wrestler.

EPITAPH

Manlius has become a man of letters:
Which means
he has stopped writing poetry.

DIONYSOS

Only appetite matters...
He mutters
This goat-head of letters.
As if Parnassus were a pigsty
And Olympus a studfarm.

SALUTE

After salvaging the bodies
of the two drowned sailors
We buried them royally
in the blue sea.

EPITAPH: ITHACA

Odysseus lies here
by the rock-roar, the gull-scream
Safe from the fury
of a home and a wife.

SIX INVECTIVES

IN THE ROMAN MANNER

I

PRIMUS *the poet writes me*
That he gets up at the crack of dawn —
Leaving the warm bed of his wife
For his cold cheerless study.

There (he writes) he attacks the poem
With stiff Spartan discipline:
His rigorous iambics
Never giving up a foot.

I write back: « I loll in bed till noon
And find I compose best
When I am drowned to my neck
In a steaming hot bath. »

Somewhere between us,
The too hot and too cold,
Lies the sane sure way —
The mean of the masters.

II

SECUNDUS *is a great observer of life.*
Everywhere you go with him he observes.
He never says or does anything.
He only observes.

I am sure he read somewhere
That a poet must above all observe life;
So he sits in bars observing
Meanwhile getting very drunk.

I have a different excuse
For getting drunk frequently:
I say I'm after atmosphere —
The noise and stench of things.

So we go dead to the world
Of literature and fact:
I, buried up to my nose in a glass;
Secundus, up to his eyes.

III

TERTIUS, *my teacher, complains*
Of my poor Latin, bad Greek —
Of my scant education
And my abundant misinformation.

He likes his facts straight
This antique grammarian;
And thinks he's a Greek
And I'm a barbarian.

Since Tertius has taught me
I know less and less;
I'm not sure of anything.
Since Tertius has taught me

I think more, but write less.
I can't dash off a poem in a hurry
As I used to do.
Now I want perfection — no less.

IV

QUADRUS *is a pig.*
What else can you call
A man who wallows in the sty
Of slanderous gossip?

Yet he dresses, scrubs well;
In fact, he's so clean
That you immediately suspect
Him of being unclean.

But what can you do
With this gossiping pig —

Cut out his tongue?
He'll kill you in print.

Quadrus smells bad
And knows it inside:
No wonder he takes
Ten baths a day!

V

QUINTUS, *you're bitter...*
And you cry out in anger
Like a small child
Left alone in a room.

You rage against darkness
But hurt yourself most —
Beating your head
Against a blind wall.

What is it — neglect?
Or a flame in the blood
That slowly consumes
All that is human, decent and good?

If only you could
See your poor face —
The horrible distortion
Of its ingrown grimace!

VI

SEXTUS, *that insatiable satyr,*
Takes ten women to bed
In a night — a diet
That may soon see him dead.

I'd rather be gelded
Than be called « Stud-of-the-World » —
Than hire myself out
To ugly, hot-blooded girls.

But no man works harder than Sextus
At being a great lover;
And like a good general
He'll undoubtedly die in bed.

His posture? you guess:
Acute rigor mortis
From his toes to his head.
Let him lie as he lived: face down
and dead.

RICARDO PASEYRO

LUZ EN EL TIEMPO

Al ruido de la luz se ha de quebrar
el cielo.
Y el cielo resplandece
retrocede
abre el umbral del día
canta al partir, suena sin esperanza
de ser oído.
Tanto más lejos llega y más distancia
desvela, más parece
opaco, su cristal incandescente.
¡Musica de los cielos
que se disuelve en la oquedad del éter!

EL ÁNGEL MÚSICO

de Melozzo da Forlì

Integro vibra el aire.
Desde el fondo del cielo hasta el más alto
paraje, el ángel músico:
yo, robado, hacia él: ¿dónde mirar
que ya no esté robado, poseído?
Angel multicolor — arcos de luz,
toda la luz, las alas.
Y el canto indefinible, todo el canto.

EL VIENTO DE LA SIERRA

El viento de la sierra
tiene un sabor de pinos y un rumor
de piedra.
Pasa
como una flecha, como un rayo helado
anchísimo.
Y sin embargo el sol no se ha movido:
en la meseta en que se rompe el cielo
el aire va más rápido que el tiempo.

ÁRBOLES, TODOS MÚSICOS...

Arboles, todos músicos.
Arboles de la tierra,
siempre hacia adentro — verdes,
risueños, rojos cuando el sol,
rotos, desmantelados a la luna.
Oh moribundos músicos
süaves...

ADOLFO BLOY CASARES

LAS VÍSPERAS DE FAUSTO

Esa noche de junio de 1540, en la cámara de la torre, el doctor Fausto recorría los anaqueles de su numerosa biblioteca. Se detenía aquí y allá; tomaba un volumen, lo hojeaba nerviosamente, volvía a dejarlo. Por fin escogió los *Memorabilia* de Senofonte. Colocó el libro en el atril y se dispuso a leer. Miró hacia la ventana. Algo se había estremecido afuera. Fausto dijo en voz baja: Un golpe de viento en el bosque. Se levantó, apartó bruscamente la cortina. Vió la noche, que los árboles agrandaban.

Debajo de la mesa dormía Señor. La inocente respiración del perro afirmaba, tranquila y persuasiva como un amanecer, la realidad del mundo. Fausto pensó en el Infierno.

Veinticuatro años antes, a cambio de un invencible poder mágico, había vendido su alma al Diablo. Los años habían corrido con celeridad. El plazo expiraba a media noche. No eran todavía las once.

Fausto oyó unos pasos en la escalera; después, tres golpes en la puerta. Preguntó: « ¿Quién llama? » « Yo », contestó una voz que el monosílabo no descubría, « yo ». El doctor la había reconocido, pero sintió alguna irritación y repitió la pregunta. En tono de asombro y de reproche contestó su criado: « Yo, Wagner ». Fausto abrió la puerta. El criado entró con la bandeja, la copa de vino del Rin y las tajadas de pan, y comentó con aprobación risueña lo adicto que era su amo a ese refrigerio. Mientras Wagner explicaba, como tantas veces, que el lugar era muy solitario y que esas breves pláticas

lo ayudaban a pasar la noche, Fausto pensó en la complaciente costumbre, que endulza y apresura la vida, tomó unos sorbos de vino, comió unos bocados de pan y, por un instante, se creyó seguro. Reflexionó: Si no me alejo de Wagner y del perro no hay peligro.

Resolvió confiar a Wagner sus terrores. Luego recapacitó: Quién sabe los comentarios que haría. Era una persona supersticiosa (creía en la magia), con una plebeya afición por lo macabro, por lo truculento y por lo sentimental. El instinto le permitía ser vívido; la necedad, atroz. Fausto juzgó que no debía exponerse a nada que pudiera turbar su ánimo o su inteligencia.

El reloj dió las once y media. Fausto pensó: No podrán defenderme. Nada me salvará. Después hubo como un cambio de tono en su pensamiento; Fausto levantó la mirada y continuó: Más vale estar solo cuando llegue Mefistófeles. Sin testigos, me defenderé mejor. Además, el incidente podía causar en la imaginación de Wagner (y acaso también en la indefensa irracionalidad del perro) una impresión demasiado espantosa.

Fausto dijo:

— Ya es tarde, Wagner. Vete a dormir.

Cuando el criado iba a llamar a Señor, Fausto lo detuvo y, con mucha ternura, despertó a su perro. Wagner recogió en la bandeja el plato de pan y la copa y se acercó a la puerta. El perro miró a su amo con ojos en los que parecía arder, como una débil y oscura llama, todo el amor, toda la esperanza y toda la tristeza del mundo. Fausto hizo un ademán en dirección de Wagner, y el criado y el perro salieron. Cerró la puerta y miró a su alrededor. Vió la habitación, la mesa de trabajo, los íntimos volúmenes. Se dijo que no estaba tan solo. El reloj dió las doce menos cuarto. Con alguna vivacidad, Fausto se acercó a la ventana y entreabrió la cortina. En el camino a Finsterwalde vacilaba, remota, la luz de un coche.

¡Huir en ese coche! murmuró Fausto, y le pareció que agonizaba de esperanza. Alejarse, he ahí lo imposible. No había corcel bastante rápido ni camino bastante largo. Entonces, como si en vez de la noche encontrara el día en la ventana, concibió una huída hacia el pasado; refugiarse en el año 1440; o más atrás aún; postergar por doscientos años

la ineluctable medianoche. Se imaginó el pasado como un tenebrosa región desconocida; *pero*, se preguntó, *si antes no estuve allí, ¿cómo puedo llegar ahora?* ¿Cómo podía él introducir en el pasado un hecho nuevo? Vagamente recordó un verso de Agatón, citado por Aristóteles: Ni el mismo Zeus puede alterar lo que ya ocurrió. Si nada podía modificar el pasado, esa infinita llanura que se prolongaba del otro lado de su nacimiento era inalcanzable para él. Quedaba todavía una escapatoria: Volver a nacer, llegar de nuevo a la hora terrible en que vendió el alma a Mefistófeles, venderla otra vez y cuando llegara, por fin, a esta noche, correrse una vez más al día del nacimiento.

Miró el reloj. Faltaba poco para la media noche. Quién sabe desde cuándo, se dijo, representaba su vida de soberbia, de perdición y de terrores; quién sabe desde cuándo engañaba a Mefistófeles. ¿Lo engañaba? ¿Esa interminable repetición de vidas ciegas no era su infierno?

Fausto se sintió muy viejo y muy cansado. Su última reflexión fué, sin embargo, de fidelidad hacia la vida; pensó que en ella, no en la muerte, se deslizaba, como un agua oculta, el descanso. Con valerosa indiferencia postergó hasta el último instante la resolución de huir o de quedar. La campana del reloj sonó...

CLAUDIO RODRÍGUEZ

A LA NUBE AQUELLA

Si llegase a la nube pasajera
la tensión de mis ojos, ¿como iría
su resplandor dejándome en la tierra?
¿Cómo me dejaría oscurecido
si es clara su labor, y su materia
es casi luz, esta al menos en lo alto?
¡Arrancad esa límpida osamenta
dejando ver un corazón aéreo,
fuerte con su latido de tormenta!
Qué vida y muerte fulminantes. ¡Sea
también así en mi cuerpo! ¡A puro asalto
cobrádmele, haced de él vuestra faena!
Si se acercase a mí, si me inundara
la vida con su vida tan intensa.
No lo resistiría. Pero, ¿acaso
alguien es digno de ello? No se esfuerza
la nube por morir en tanto espacio
para incendiarlo de una vez? ¡Entrega,
palabra pura de los cielos, himmo:
suena como la voz del hombre, suena
y pasa, pasa así, dinos tu viva
verdad en esta clara hora terrena,
en esta oscura vida que huye y pasa
y nunca en ello podrá ver la inmensa,
sola alegría de aquí abajo, nube,
alma quizá en que un cuerpo se serena...!

¿Y dónde están las nubes de otros días,
en qué cielo inmortal de primavera?
El blanco espacio en que estuvieron, ¿siente
aún su compañía y va con ella
creando un nuevo resplandor, lo mismo
que a media noche en la llanura queda
todo el impulso de la amanecida?
Lejos de donde el hombre se ha vendido,
aquel granero, ¿para qué cosecha?
Oh, nube que huye y cambia a cada instante
como si un pueblo altísimo de abejas
fuera allí trabajando a fuego limpio.
Nube que nace sin dolor, tan cerca.
¡Y vivir en el sitio más hermoso
para esto, para caer a tierra
o desaparecer! No importa cómo
pero ahora, la nube aquella, aquella
que es nuestra y está allí, si no habitarla
ah, quién pudiera al menos retenerla.

SALIDA A LA LABRANZA

Por mucho que haga el sol no sereís puros
y ya no hay tiempo. Apenas
se mueve el aire y con la luz del día,
aún lejana en los cerros, se abre el campo
y se levanta a su labor el hombre.
Oh, ved la hora mejor. ¿Y qué ha pasado
para que hoy en plena sazón sólo
nos acordemos de la siembra aquella,
de aquel trillar, de aquellos laboreos?
¡Si la cosecha no es más que el principio!
¡Fuera la hoz, oh, fuera
el corto abrazo del apero aun cuando
toda la tierra sea esperanza! Siempre,
como el buen labrador que cada año
ve alto su trigo y cree
que lo ganó tan solo su trabajo,

siempre salimos a esperar el día
con la faena a cuestas, y ponemos
la vida, el pecho al aire, y un momento
somos al aire puros... Pero sólo
por un momento. Oid desde aquí: ¿qué hondo
trajín eterno mueve nuestras manos,
cava con nuestra azada,
limpia las madres para nuestro riego?
Todo es sagrado ya y hasta parece
sencillo prosperar en esta tierra,
cargar los carros con el mismo heno
de juventud, llevarlos
por aquel mismo puente. Pero, ¿dónde,
en qué inmenso pajar cabrán los pastos
del hombre, aquellas parvas
que puede que estén frescas todavía?
¿Dónde, dónde? Tú antes,
tú, el elegido por las estaciones,
el de la gran labranza, ven conmigo.
¡Enséñame a sembrar en el sentido
del viento! Qué vendimia
la de hoy, a media madurez, a media
juventud. ¿Dónde el tordo que salía
de allí con la humildad del vuelo abierta
como si aún pudiera volver siempre?
No volverá. Bien sé lo que he perdido.
Pero tú baila, triunfa, tú, que puedes.
¡No lo digamos! ¡No, que nadie sepa
lo que ha pasado esta mañana! Vamos
juntos. No digas más que tu cosecha,
aunque esté en tu corral, al pie de casa,
no será tuya nunca.

MANUEL MERINO-RODRÍGUEZ

TRANSPARENTE

Transparente
y con todas las fuerzas que aún me quedan.
Llegar así. Así entrar.
No seguir por el surco, pegado a los pasos.
Recoger todas las hebras en un abrazo inmenso,
y con sólo una exhalación quedar vacío.
Vacío de mí y lleno de todo lo demás.
Sin peso. Y pertenecer.
Ser de y para.
Sin sombra. Sólo con una línea azul al frente.
Frontera de mar y cielo.
Ser para. Ser de.
A vosotros. A tí.
Vacío de mí y lleno de todo lo demás.

PAZ SOBERANA

Impagable merced
llegó, y la paz fué en torno.
No hilo tenue,
no ausencia de peso era mi paz.
Mi paz maciza,
áspera y sana cual corteza de árbol oloroso.

Oh, mi paz con su propia alma,
con enormidades positivas.
Verdad y conjunción
de la ola fuerte, que fortalece y no aplasta,
con la trama hialina y pura
de nuestro prodigioso misterio cotidiano.
Oh, mi paz palpable,
el paso hacia adelante,
sin muro de muerte o de vida.
Soberana paz viva
llegó, sin fronteras.
Y era total.

TODO POR HACER

Tras de los parpadeos y el sudor,
más allá de oscuridades,
más acá de clarores,
el campo inmensamente poderoso
y todo por hacer en esta vida,
en este mundo
todo por hacer.

Más alto de la pequeñez,
más abajo del suelo
— también en la luna a las espaldas —,
todo por sentir y presentir,
todo el tremendo, terrible, alucinante capullo incongruente
por abrirse.

¡Está todo por hacer, hermano!
Aún no hemos ni siquiera comenzado.
Sentado aquí, viéndome desde otro vértice,
oyéndote a tí y a tu amiga,
toda la tragedia aún por ser escrita,
y los actores sentados en sus bancos.

No has comenzado aún a moverte
aunque te muevas, hermano.
¡Nada se ha movido aún!
En el sendero más ancho que la anchura,
más largo que la luz y que los ángeles,
con un millón de eternidades de flores blancas,
todo está quieto.

Nada se ha dicho en este mundo,
en esta vida
todo está por decir.

A LA PRIMAVERA AUSENTE

Si no hubiera más que ésta...
Si después, los lotos en penumbra
y en la espesura la mano entrelazada y en silencio...
Si fuera ésta la última, y no la hubiera visto...
Y después, brillante el brillo en ojos que ven todo,
y la palabra de extremo a extremo de los vientos,
y no más ya en el pecho la presión del ansia y del anhelo...
Si fuera aquí ya el trazo que todo lo cierra,
sin renovar ni seguir en lo eterno,
y luego el hablar de tí a mí sin buscar las palabras,
el comprender anchísimo sin cercos,
la risa reposando sin fatiga en el césped,
y sin mirar saber que están allí tus dedos,
que los cojo en mi mano, y tú y yo, y los cerezos,
y el perfume de tierra, y el azul de las cumbres
no nos esperan ya, porque ya no hay distancia
ni tiempo diferente
entre nosotros y ellos...
Si volver no pudiera jamás ninguna primavera,
y tras de ahora y de ésta se me fueran los sueños,
y viera lo que es, y lo que es bebiera
estirando mi brazo y tocando tu pelo,
y tú y yo, firmamento,

y paz, calma, reposo, santidad,
en nuestro contemplar sin horas...
Si fuera así, yo diera por justísimo
no haberla visto a tiempo.

POEMA

El blanco resplandor en nuestro corazón,
la boca amarga,
después de descargar del alma
la enorme carga de nuestras negruras.

Los dedos, que aferran angustiadamente,
los dedos, al extremo de brazos estirados,
de enjutos, de deseosos, de humanamente dolidos brazos
estirados,
que tocan angustiadamente,
esforzadamente,
los puntos de esperanza huidora,
de esperanza que, cual gema en el cieno,
se busca y encuentra agitando con una caña los fondos,
los posos, los acres, los acibarados verdines,
los huecos inmundos, las heces.

Por purificación de la grisura,
de la opacidad cotidiana,
por ascensión más arriba de la umbrosa, de la verdinegra,
de la inerte alfombra inicua en que hundimos los pies,
por decantación de nuestro desaliento,
los hilos que nos unan al cielo,
la espiritual verdad que nos justifique.

POEMA

Por el levante,
¿qué es mejor?
de espaldas al levante,
larga nuestra sombra, larga y quebrada sobre
el canchal y el tomillo,

seguir con el sol, hacia el sol,
¿qué es mejor?
para luego sentirlo arriba
sin sombra, nadir de sus rayos nuestra andadura;
y verlo después morir ante nuestro pecho.
Quién se fundiera, sol rojo, en tu apagamiento.
O por el poniente, de espaldas al poniente,
¿qué será mejor?
recibir, cuando se abre, el capullo de luz,
en puñado de retama, en rebullicio de avecicas,
cayendo a la espalda la sombra-guía, la sombra-camino por recorrer,
más corta ahora, más corta luego,
y verlo, ver al sol, a media jornada,
oh, tan sin quererlo,
caer por detrás de nuestra espina dorsal,
estatua de sal, si nos volvemos,
y no asistir a su muerte.
¿Qué es mejor?

PUDO HABER SIDO ANGOSTO MI SENDERO

Pudo haber sido angosto mi sendero
cuando mirando tras de cada encrucijada
o detrás de la hierba, o en las nubes,
ni en punto ni hora algunos
dejé yo de sentirte o recordarte,
y en vez de los vencejos
o de lo azul debajo o en el cielo,
a tí sola veía y contemplaba.

Ahora que sólo un nombre
no deja sitio ya en la lista
de todas las palabras.
Ahora que el horizonte
que a mis ojos se llega,
por más que la mirada alcance lejanías,

sólo a tí te refleja dondequiera,
podría haber quedado mi visión, sin variedades,
a un centro limitada.

Mas por ser todo en tí representado,
por haber ante mí ya lo terreno
perdido sus contornos,
por no quedar en sitio alguno
sombra que con tu luz no hayas borrado
ni lindero deshecho,
sé bien que no es estrecha mi vereda.

Ensanchaste mi voz hasta los cielos
y mi visión constantemente en tí clavada,
por verte a tí contempla al universo
en toda su grandeza.

JOSÉ BERGAMÍN

ROMÁNTICA DE SOLEDADES

I

SAUDADE Y SOLEDAD

Nos dice el hispanista Vossler en su libro sobre « la Soledad en la Poesía Española », que esta palabra « soledad » es « un neologismo de origen ibero ». « Neologismo erudito — añade — nacido por influencia de la lírica galaico-portuguesa en la Edad Media ». Nosotros recordamos muy bien esa maravillosa lírica. Y encontramos un eco profundo de ella — penetrante, refinadísimo — en aquel libro fronterizo del Renacimiento que escribió Bernardin Ribeiro y se conoce con el nombre de sus palabras iniciales: « Menina e moça... » o también por Saudade. Sobre el sentimiento que expresa, o exprime como entonces mejor se decía, esta palabra hubo antigua y famosa querella entre castellanos y portugueses. Sobre si las palabras « saudade » y « soledad » tenían o no sentido y significado análogo o enteramente equivalente. Vossler traza en su libro la línea o rastro de estas palabras en el tiempo: « soedade », « soidade », « suidade »... siendo esta última la que más se mantuvo en rivalidad con la « saudade » definitiva. Y el maestro Menéndez Pelayo escribía en su obra maestra « Orígenes de la Novela Española »: que « en el sentido de melancolía que se siente por la ausencia de una persona amada o por el recuerdo del bien perdido, "soledad" es palabra tan legítimamente castellana como es portuguesa "saudade" ». En

una preciosa novelita que aparece en el « Inventario » de Villegas, se nos habla, ya desde su título, de « Ausencia y soledad de amor ». Parecería que el sentimiento de la soledad se encuentra igualmente significado por estas dos palabras, « saudade » y « soledad », en su principio. Esto también parece deducirse de aquel precioso testimonio que cita Menéndez Pelayo: la carta de Don Juan de Silva a Doña Magdalena de Bobadilla, con fecha de Octubre de 1593, donde se nos habla « sobre la diferencia o conformidad de la "saudade" portuguesa y "soledad" castellana ». « La verdad — escribe Don Juan de Silva en esta carta — es que quieren los portugueses que la "saudade" comprenda todos los desabrimientos de la ausencia y que se componga de todos, mas lo mismo digo yo de la "soledad" (y mal haya el Diablo porque la conozco bien...) ». Por esta exclamación de Silva advertimos el aspecto afectivo que por tal cuestión se promovía. No era la palabra « saudade » según entonces nos dice Silva, para los portugueses, la que sirve para declarar solamente que uno esté solo, pues estarlo, decían, no es lo mismo que estar « saudoso ». Luego en castellano se dijo « soledoso ». Sin embargo, el sentimiento de la soledad quedó afectado a la soledad de estar solo, al solitario en castellano, sin excluir la comprensión que hace la « saudade » de aquellos afectos que esta palabra separa en portugués: « que "solo" y "saudoso" son en portugués — escribe Silva — muy diferentes afectos ».

Advirtiendo la fecha de esta carta, pensamos en su vecindad a otros textos literarios de escritores, de poetas españoles, que por aquellos años inician sus obras: las que culminarán, adentrándose en los primeros años del Siglo siguiente, dándonos de la palabra castellana « soledad » un pleno sentido; que hoy decimos de época o estilo barroco. Cervantes, Góngora, Lope... expresaron el sentimiento de la soledad de manera propia y característica. Siguiendo sus textos parecería que se nos señala cierta preferencia por su utilización plural. « Soledades » de Góngora y « Soliloquios » de Lope. Y en el romancillo famoso de *La Dorotea*, cuando el soliloquio lopista se hace soledoso de soledad, se nos dice aquello del ir y venir de soledad a soledad, como de pensamiento a pensamiento: como si para poder andar consigo — consigo a solas — el poeta necesitase soledades y no solamente soledad.

En otro romancillo, el de su barquilla « entre peñascos rota », nos la dice también Lope, mostrándonosla como sola; si no enteramente, despedazadamente sola: « sin velas, desvelada, y entre las olas, sola... ». Fijémonos en este andar « entre las olas » de esta soledad: soledad de soledades. Una soledad de tan múltiple acompañamiento supone el serlo precisamente por esa compañía: la de las olas, que no pueden dejar de pluralizar su soledad, sus soledades, sin dejar de serlo. El equivoquismo de Lope nos ofrece esta ambigua imagen aparente, contrastándola de doble sentido. Por una parte, la barquilla rota, destrozada por los peñascos, y sola, abandonada o perdida entre las olas (sentimiento romántico de la soledad, diríamos). Una vez más, en Lope, se presentan juntos estos dos aspectos, barroco y romántico, de un mismo tema. Y si notamos que este verso — tan romántico como barroco en su sentimiento expresivísimo — viene precedido de aquel otro, ambiguo, equívoco, también, de « sin velas, desvelada », todavía se enciende más y más a nuestros ojos la imagen misma, que, precedida de este verso, se resalta. Pues la « pobre barquilla » (como el alma del poeta) rota, desbaratada entre los riscos y peñascos en que se estrella, al pelear, sola y desmantelada, desvelada, entre las olas que la sostienen para acabarla, parece levantar más alto y desesperadamente su figuración solitaria, como si nos mostrase por su esquelético mástil desnudo, la congoja de su agonía; a solas con las olas, sin lonas, o desvestida de sus velas, tal vez desgarradas en rotos despojos arrebatados por el viento. Y aún doblemente desvelada: sin velas y como desnudamente vigilante; condenada a esa tremenda vigilia sin sueño de su solitaria agonía... « Dejadla morir en paz — podría decirle, siglos después, otro poeta, éste enteramente romántico — »: « dejadla morir en paz — a solas con su agonía... ». ¿Qué soledad es esta? ¿De quién son estos versos que ahora, como un eco, nos suenan y resuenan en el corazón, al evocar la equívoca imagen romántico-barroca de la soledad, del sentimiento de la soledad, en el romancillo de Lope?

No tendrás, lector, que bucear mucho en tus recuerdos.

En el mes de noviembre, en el mes de los muertos (« ¡Dios mío que solos se quedan los muertos! ») se celebra en España el culto popular a los difuntos con el drama religioso-fantástico de Zorrilla, *Don Juan Tenorio*; al que llamó, por eso, Unamu-

no, « misterio ». Al que calificó, tan justa como ajustadamente, Azorín, de « el drama más excelso de todo el teatro español ». Estamos, con esos versos al final del drama religioso-fantástico, excelso y maravilloso, de Zorrilla. Cuando Don Juan, como un torero — como lo que es, en definitiva, el burlador y burlado Don Juan — grita a sus espectros y fantasmas mortales:

¡Dejadme morir en paz
a solas con mi agonía!

Morir en paz y en agonía... Paradoja al canto — que exclamaría regocijado el inolvidable Don Miguel —. Sí, claro — y oscuro —; porque este es otro canto, siendo el mismo — y el mismo cuento: el de la soledad. Este es ya otro cantar. Cantar andaluz — y romántico (barroco-romántico, desde Tirso a Zorrilla) — de soledad. De humana y divina soledad.

II

LAS ESTRELLAS SOLITARIAS

Cuando en el drama religioso-fantástico de Zorrilla, en el « misterio » de *Don Juan Tenorio*, se nos ofrece a su protagonista de vuelta a España por segunda vez, comienza la escena (el Acto Primero de la Segunda Parte, Acto Quinto de la obra total) con una apariencia romántica de cementerio. Lugar obligado todavía — se dice — hacia el año 1844, cuando el drama mismo se escribió y estrenó. Se escribió el drama muy expresamente, y de encargo, para el famoso actor Carlos Latorre. Pero no fué éste quien lo inmortalizó, sino su discípulo, Pedro Delgado, y ya pasado el año cincuenta, el lindero del medio Siglo. Que a partir de esa fecha empezó a popularizarse este *Don Juan*. Sucede con los siete actos del *Tenorio* de Zorrilla que no se sabe cuál es el mejor, pues, como diría Don Antonio Machado, los siete son mejores: inmejorables. Y también parece que sus dos partes (cuatro actos la Primera, tres la Segunda) dificultan esta elección. En esto se parece al *Quijote*. Y, como en él, aunque la Segunda

Parte nos parezca que supera con mucho a la Primera, tal cosa acontece porque, gracias a esa Primera Parte, que la sostiene y previene, puede la Segunda ser o hacerse todavía mejor. También, y de otro modo, pudiera establecerse una comparación o relación de sugestiva equivalencia con el maravilloso lienzo del Greco, el Entierro del Conde de Orgaz. Pintura a su vez religioso-fantástica, y misteriosa, misterio espiritual del alma, de la fe, como lo es el excelso drama de Zorrilla.

Todas estas comparaciones pueden hacerse, y hasta deben, para ir acostumbrando a los españoles a situar críticamente el *Don Juan Tenorio* de Zorrilla al verdadero nivel, estético y poético, moral y religioso, que le corresponde. En justa equivalencia, decimos, de las obras novelescas y dramáticas de más alta y más honda significación espiritual de la literatura española: el *Quijote, La vida es sueño, La Celestina.* Que a esa altura — y a esa profundidad — de significado español se encuentra el famoso y popularísimo « misterio » de *Don Juan Tenorio.* Por eso, cuando se alza el telón del Acto Quinto — primero de su Segunda Parte — la misteriosísima figura de Don Juan se nos aparece más que nunca firme y segura en su expresión dramática; al mismo tiempo que más inquietante y alarmante — diríamos — ante su circunstancia viva, ante su trágico destino inmortal. Vuelve Don Juan de nuevo a España, tras otra etapa de peregrinantes aventuras. ¡Pero de qué distinto modo! Ahora no lo vemos enmascarado en un anochecer de festival carnavalesco. Su rostro juvenil desnudo será tan claro, tan límpido, tan sombríamente luminoso (espejo del alma) que hasta podrá ser reconocido — nos dicen sus amigos al verle — « a la luz de las estrellas ». A esa luz de la estrellada nocturna — dijimos otras veces — solamente se puede reconocer a Don Juan.

Pero esta noche, tan pura, esa claridad celeste de las estrellas se halla empalidecida, sin embargo, por la clara iluminación lunar. Y, no obstante, los amigos de este Don Juan no lo reconocen a la luz clara de la luna, sino a la oscura de las estrellas — (a esa « oscura claridad que cae de las estrellas », que escribió tan españolamente Corneille) —. « A la luz de las estrellas — os hemos reconocido »... — le dicen. Algo de sombrío y luminoso, o luminosamente sombrío, hallan

en el rostro alterado de Don Juan. Cuando éste les aparece ya, de pronto, iluminado por la luz de la luna. La que esparce su ilusionante, suave claridad, entre las tumbas, los mármoles, las estatuas de este pequeño cementerio. Pequeño cementerio a la luz de la luna. En Sevilla. Y en el mismo solar de los Tenorios.

¡Magnífica es en verdad
la idea del tal Panteón;

exclama Don Juan y añade:

Y... siento que el corazón
me halaga esta soledad.

Antes le había contestado al asustado escultor que le interroga « ... ¿no véis? »:

Veo una noche serena
y un lugar que me acomoda
para gozar su frescura,
y aquí he de estar a mi holgura...

El lugar acomodado a este solitario Don Juan es su propia casa solariega convertida en un cementerio. En una noche serena. Y tan pura... que Don Juan la aspira, la respira y suspira: « ¡Hermosa noche! ¡Ay de mí... ». Cuantas otras como esta a ese mismo « fulgor de la luna trasparente » malbarató su vida y arrancó las de otros, o sus dignidades y honras. ¿Estará arrepentido Don Juan? Acaba de encontrar en una de estas tumbas la imagen, admirablemente esculpida, de Doña Inés. Nada hubo en su vida aventurera que borrase esa viva imagen de su memoria. La guardaba en su alma, intacta, y ahora ha tropezado con su tumba. Muerta también por culpa, y culpas, suyas. Terrible estrella, tremendas estrellas, las de Don Juan. Por algo, en su primera aparición en los escenarios del mundo, al hacerla de modo barroco, su inventor o descubridor, el fraile Tirso, le hizo decir aquello:

¡Estrellas que me alumbráis
dadme en este engaño suerte,
si el galardón en la muerte
tan largo me lo fiáis!

Al modo romántico de Zorilla ese largo plazo será corto: « plazo breve y perentorio ». El galardón en la muerte no se hará esperar. Entretanto, Don Juan desespera. Y nunca de su estrella, de sus solitarias estrellas. Porque sabe (como Don Pedro Calderón):

que a una dominante estrella,
obedecerla es el mismo
riesgo que no obedecerla.

Don Juan tenía una estrella sola que se apagó. Ahora es una sombra. Se llama Doña Inés. Estrella de sombra que salvará con su mano de sombra, deshaciendo el hechizo diabólico, infernal de la mano de piedra, a su enamorado Don Juan... Pero no voy, lector, a repetirte lo que demasiado sabes. Demasiado. Hasta olvidarlo tal vez. Que estas escenas del cementerio — pequeño cementerio sevillano a la luz de la luna — del *Don Juan Tenorio* de Zorrilla, son de las más conmovedoras, más hermosas, más excelsas efectivamente, de la poesía dramática romántica, española y universal. Pocas obras maestras de la poesía dramática en el teatro habrán conseguido con tanta sencillez y tino un efecto teatral más sublime. El público, el pueblo, en España, sin juzgarlas, las siente así. Y tiene muchísima razón en sentirlo. Porque siente en la obra inmortal de Zorrilla algo tan sencillo y tan hondo como la voz de sus propios cantares. Sobre todo en Andalucía; de ese singularísimo cantar que se canta y se baila solo, y se llama de soledad, de soleá.

Hay un canto de soledad en esa sublime escena nocturna del Quinto Acto del *Don Juan Tenorio* de Zorrilla. Por eso la evocamos ahora. Esa soledad que halaga el corazón de Don Juan — fijaros bien: que halaga — ¿qué soledad es ésa...? Una soledad sevillana, andaluza, como la que le canta al pueblo en lo más íntimo de su ser. La que le cantó Augusto Ferrán. ¿La soledad romántica? En el libro de Vossler, que recordábamos, se habla de la soledad en la poesía española sin llegar al romanticismo. No pasa el sabio hispanista alemán del estudio de la época barroca. La soledad romántica se nos antoja que tiene otro estilo. Del solitario Don Juan soñado

por Tirso barrocamente, y en paralelo con el solitario Segismundo de Calderón, hablamos otras veces. De este solitario Don Juan de Zorrilla habría mucho más que decir. De él y de los personajes estupendos que le rodean. Sobre todo, de esa maravillosa Doña Inés, la más tierna y, al mismo tiempo, poderosa figura femenina, acaso, de todo nuestro teatro español. Con sus diez y siete abriles o primaveras, sus diez y siete años, la edad que tan expresamente — aunque haya solido pasar desapercibida por culpa, tal vez, de las actrices que la representaron — nos señala el autor.

Sí. Habría tanto que hablar, que es mejor que callemos, para sentir. Para sentir, como Don Juan, el halago de una soledad que nos canta en el corazón, como al poeta:

Y... siento que el corazón
me halaga esta soledad.

¿Qué soledad?...

III

CANTAR DE SOLEDAD

Recordemos aquella palabra alemana: « Waldeisamkeit », que dice la soledad de los bosques. Referida a otra romántica: « sehnsucht », advertimos que, como la « saudade » portuguesa, expresa, exprime, un sentimiento singularísimo. Pero cuando decimos, por esto, que la palabra misma es intraducible, no hacemos más que ratificar la singularidad del sentimiento. Esta fué la querella castellano-portuguesa que venimos también de recordar por las palabras « soledad » y « saudade »; por la que escribía nuestro Don Juan de Silva, sintiendo el sentido de amorosa ausencia, pena, melancolía y añoranza, que, entre otros afectos de amor, estas palabras significan, aquello de que: « — A mí antes me persuadirían que el enamorado ha de ser misterioso y el misterioso portugués... (tener "alma portuguesa" se decía entonces), que el no haber vocablo que declare cosa tan extraordinaria ».

A propósito de esa « soledad de los bosques », designada por el vocablo alemán intraducible, recordemos los admirables versos finísimos de nuestro olvidado poeta andaluz, Augusto Ferrán, alma hermana gemela de la de Bécquer. Les llamé otras veces a los dos — parodiando a Heine — ruiseñores sevillanos que se salían por peteneras en alemán. Vuelvo a repetir el recuerdo de esos versos:

Pasé por un bosque y dije:
aquí está la soledad.
Y el eco me respondió
en voz muy ronca « aquí está ».
Y me respondió « aquí está »,
y sentí como un temblor;
porque aquella voz salía
de mi propio corazón.

Bécquer, al citarlos en su prólogo al libro de Ferrán, donde está este poemilla, los deforma levemente sin sentirlo. Como un « cantaor » que varía la modulación, aparentemente fija, de un mismo canto. El pueblo andaluz, al recoger, como quería el poeta para su única gloria, estos poemillas suyos escritos en forma de cantares, también los cambia levemente, a veces para mejorarlos. Por ejemplo: al quitarle las eses al verso final de esta estupendísima estrofilla (o « soleá »):

Voy andando como preso:
detrás camina mi sombra;
delante mi pensamiento.

Así lo escribe Machado en su primera Antología del cantar andaluz. Augusto Ferrán había escrito: « mis pensamientos ». La amputación popular, de origen fonético probablemente sólo, al variar tan levemente el original, lo agudiza y precisa más todavía: lo ciñe más a su dicción estremecida y sugerente.

El cantar de soledad, en el librito de ese nombre: *La soledad*, que prologó Bécquer con páginas inolvidables que definen admirablemente su propia poesía, como en el siguiente: *La pereza* (éste publicado en 1870, el primero en 1860),

se nos ofrece, digo — el cantar andaluz de soledad — con definitiva fisonomía romántica. Su sabor, su sentido, es otro muy distinto del que pudimos apreciar, y paladear, en las « soledades » castellanas y andaluzas de la época barroca. Este cantar de soledad, mucho más sencillo y penetrante (en el verso de Ferrán, en los versos y prosas de Bécquer), favorecido por lo que titula el propio Ferrán — y admite o confiesa Bécquer — « una inspiración alemana », parece trasladar el « hospedaje de las nieblas » de Bécquer, de sus blanquísimas ensoñadas (por Ferrán vistas) nebulosidades oscuramente torturadoras del Rin alemán; cuando no sonrientes. Augusto Ferrán nos ha dejado en prosa ese recuerdo de evocación maravillosa.

« Suspirillos germánicos » — les llamó el tonto Nuñez de Arce; pero el suspirar, hasta en el respiro — que dijo el romántico inglés —, se nos hace en la « inspiración alemana » de Ferrán y Bécquer hipío o jipío, de cantaor andaluz. De cante grande y chico. Aunque estos enamorados « misteriosísimos » (lo que en Andalucía se dice « duende ») juntasen el « tono » de Heine con el de sus antecesores « suspirantes » de las mismas luminosas nieblas sevillanas del Guadalquivir: Herrera el Divino, Arguijo, Medrano, Rioja... La palmera del Sur sueña con el pino del Norte. Pero la palmera es árbol mucho más solitario, al parecer, que el pino. Este pertenece por entero a la soledad de los bosques. La palmera no. Que hasta para amar necesita sentirse sola.

El cantar de soledad andaluz — en Bécquer y Ferrán — tiene acentos de íntima lejanía — que dijo también otro romántico —. Tiene sabor del « sehnsucht » alemán. La mística de estos poetas tiene resonancias tan lejanamente germánicas como íntimamente andaluzas. En ellos se juntan, en efecto, los primeros, y acaso más puros, alboreos del Romanticismo, con los últimos ecos y cadencias de que ellos son, tal vez, la más fina y honda expresión. Todo lo mejor de la poesía romántica se apura y depura en sus voces. Algún día los estudiosos de literatura española — los seguidores de la evolución de sus formas poéticas: líricas, dramáticas y novelescas... — juntarán sus nombres para siempre, como habría que volver a juntar los separados de Boscán y Garcilaso. Hasta

para hacernos sentir mejor el sentido más sutil, misterioso, penetrante, de su íntimo y lejano cantar andaluz de soledad. Su « espíritu sin nombre », su « indefinible esencia ». Su duendística musareñería. Con sus títulos mismos: *La soledad* y *La pereza* (el ocio) asume y resume Ferrán el ritmo andaluz de este cantar, su mejor estilo.

« Lo que vale en el cante » — decía Manuel Torres, el famoso « cantaor » — « es el gusanillo que se le mete dentro ». Esto es verdad del cante andaluz, como del baile y el toreo. Tres cosas que no se pueden separar. Y a las tres se les mete dentro ese « gusanillo » que decía Manuel Torres, el cantaor; y al que Federico García Lorca llamó, especificando su esencia y forma de andaluza misteriosidad, el « duende ». Pero si tiene que haber « duende » para que estas « artes mágicas del vuelo » — que diría Lope — se cumplan con maravillosa verificación, también tiene que haber « laberinto » — diremos — donde el « duende » o « gusanillo » del cante, el baile y el toreo, se pueda meter y enredar, estremeciéndolo de temor y gracia. Y ese laberinto, ¿qué es? ¿Lo que en cante — o poesía — llamamos estilo y otras veces, escuela?

¡Qué bien toreado va el toro en una « seguiriya » o « soleá », cuando se la canta — o la baila — mágicamente, con escuela o estilo! ¿El toro? — me peguntaréis —. Pues, ¿dónde está el toro? ¿Que dónde está? Miren como baila ese o esa. Como canta esa otra o ese otro. Si no se ve el toro es porque no canta ni baila de verdad. Y ni duende ni gusanillo que valga. ¿Y qué es bailar o cantar de verdad sino bailar y cantar solo, como torear, solo con el toro? « Yo me entiendo y bailo solo », dice el bailaor. Como el cantaor o el torero, aunque no lo digan. Aunque lo haga en corro o con pareja, acompañados. Porque baila solo con su sombra. Como el cantaor canta solo con su eco. Y el torero torea solo con el toro. El que baila, el que canta, en andaluz, está toreando en su sombra, en su eco, ese toro misteriosísimo. Y como el torero quiere que le dejen solo con él. Para que el « gusanillo » o el « duende » se le meta dentro. Dentro de los vuelos mágicos del baile y del cante como de los de un capote invisible o muleta de torear. Dejadle solo. Al bailaor, al cantaor. Solo con su sombra. Solo con su eco. Solo dentro del anillo mágico de

ese ruedo que traza alrededor suyo — infranqueable frontera — el cerco maravilloso de su hechizo. Solo con el toro.

¡Dejadle morir en paz,
a solas con su agonía!...

Porque el cantaor « pelea » con el cante como el bailaor con el baile, come el torero con el toro. (« El toro, en definitiva, — escribí en mi « Arte de Birlibirloque » — es Dios »). Soledad de soledades y todo soledad.

CARLOS BARRAL

CIUDAD MENTAL

Aspira lo profundo
a envés de su materia sepultada
Peldaños de repente,
el vértigo y los límites porfían.
El corazón intenta.
Sube la tierra desolada. Sigue,
sucumbe el aire demasiado grave.

Umbral no más lejano
que el pie remoto.
¿Dónde?
¿Qué silenciosa curva te interroga?
Atreve.
Todo en vilo,
pendiente.
Cruza a ciegas
la linde del consuelo.

Clara avenida, dulce
ciudad del hombre.
Porque piensas la línea más externa,
¡oh! sita en el comienzo

¡oh! sita en el comienzo
de estar en tí,
qué mundo ya seguro.
El orden de los ojos adelanta
hacia tu multitud.
Como una aurora insomne
pasa la paz descalza por la acera.

Ventanas, cielo casi
recíproco¿ Quién sabe
qué espesura de búsqueda se asoma?
¿Qué precursor, qué tiempo
apenas antes ya culmina,
como un bloque difícil en lo alto
que estaba?
Que ahora sin estrépito,
irreparable entorno de negación,
existe.
Equidistante,
cierta,
como cristal,
la plaza.

Expresa un nombre extraño.
Aquí, desde este centro sin rumores
las sílabas se imparten. Indecibles
objetos, voces nunca aplicadas.

Detrás de las almenas,
más allá de los pórticos habría
si un instante durase...
« Este fué el edificio de la Opera.
Un frontón de cartílago y de lágrimas
en lugar de estos hierros,
bajo el gran lomo verde
coronado de musgos y reptiles ».

Detrás la piedra ardiente.
De atmósfera labrada,
cautelosa de encuentros proseguía
la ciudad a deshora.

Vegetal de dormidos sin cesar
se iban siglos inmóviles.

Era el hotel, la casa
experta en vez de rápido desnudo,
distribución de soledad, presencia
optativa del cuerpo.
Verás las indudables
huellas,
Quizás la voz futura
oigas de otra hacinada muchedumbre
parietal. Como si abrieran
miríadas de poros y exultase
aquel gas elocuente,
húmedo de burbujas murmuradas.
¡Qué dimensión de nadie!

Impactos sobre el muro
a parcelas de trágico.

¿Altera el mundo una pared?

La tierra se coagula
al pie de la lentísima substancia.

La tierra grumo a grumo, inhabitable,
amargamente impuesta en el vacío.
Terminada la tierra.

Como un viento,
a ráfagas, la tierra que se ignora.

Horribles aberturas, lienzos turbios,
agujas rotas, bloques corrompidos
clamaban por su nombre ante tus ojos.
Mira a través de la pared.
¿Qué ramas
valederas explican los desagües?
Vientre abajo es la especie,
un líquido a intervalos
que destilan los órdenes de muertos.
Porque el espacio celular no cesa
de golpe. Todavía
no ha sido la cuadrícula invalida
y el ondulado rastro de los peines
y los adverbios de temor y el humo
flotan en las estancias acabadas.

En vano escrutas la intemperie. Solo.
Sólo el muro sumerje
sus vísceras tenaces en lo obscuro.
Se inserta en lo ocurrido, reconoce,
palpa las mutaciones del vacío.
El muro vence en soledad.
El muro porque quema
más que el incendio,
el muro de dos caras necesarias.
Alterno, cristalino en el salto
mortal
a les techumbres
fugitivas.

Sin párpados ¿qué esperas,
de las ondas nocturnas, qué intersticio
supones que de pronto se ilumine?

Son ya las gradas de estupor.
¿No sientes
tirar de ti despacio
disolverte la sombra tan delgada?
Te buscan las raíces,
los móviles internos
que se detienen sin saber.
Oculto
alud.
En adelante,
qué rápidos los cambios.

Regresa la materia
cismática.
Del ojo se desprende
y expira en lo profundo.

RAÚL GUSTAVO AGUIRRE

CUADERNO DE NOTAS

> El hecho de que estos fragmentos renuncien por anticipado a ser leídos a la claridad del napalm basta para explicar tanto su oscuridad aparente como la esperanza sin límites con que fueron escritos.

Ese misterio que rompe las piedras de la fundación, ese misterio que siempre se opone, que nos quiere en otra parte...

A veces, en tanto atraviesas el mundo, la claridad parece ignorar tu aspecto: penetra en ti, se descuida, es libre.
Son, entonces, tus enormes eras de explosión.

La atmósfera del poema, contaminada por las emanaciones del enorme equívoco, no siempre es apta para el desarrollo de las especies preciosas. Malogradas, ellas retornan, inexorablemente, al estado crucial. De allí tu desasosiego.

Cuando el mar se retira, la madrépora sangra. Y no hay otra verdad bajo el sol implacable.

La fantasía de la existencia gusta discurrir a través de nosotros, en nuestros raros momentos de aptitud. Nuestro error es querer sustituirla con imitaciones menos comprometedoras... Ellas distorsionan nuestro destino, que es siempre admirable.

Temo de continuo por esa delectación y esa euforia desinteresada acerca de aquello que en realidad nos debería abru-

mar. Nada tan grave como perderle el rastro a la propia tragedia...

El poema te desea, te hace jugadas crueles, te obliga a destrozar tus herramientas y, una vez ocurrido, malogra tu deslumbramiento incorporándose a ti.

Los accesorios que enmarañan la acción terminan por usurpar su destino y convertir la fauna migratoria en flora del remanso. Cuídate de esos amables equívocos que acentuarán la imagen de tu realeza en detrimento de su poder.

Destruye uno por uno los pretextos que te separan del poema, esa revancha del desollado.

Violencia implacable, secreta amistad, le unían día tras día a la cantera infernal, de donde saltaba de pronto ese guijarro absurdo, dotado de una extraña vida, que iba temblando a esconderse, bajo tierra, lejos de los aullidos del licántropo.

Siempre ese residuo de vergonzosos personajes en actitud de desaparecer para siempre. Siempre ese resto interminable de agresión, de eficiencia, de hambre depravada. ¿Con qué humor mantenerlos en su sitio, sin injuriar la condición humana que aún en ellos desmiente nuestra inclinación por el exterminio? ¿Con qué prodigioso tacto mantenerlos en la sala de espera hasta que la solitaria raíz del poema se abra un camino entre sus sueños de sequía? ¡Ay amigos, hubo una edad terrible en esta tierra, una edad discutida!

El instante supremo en que salto o me pudro.

¡Ah, sobre mi cansancio comienza a resonar el latín de la tristeza! ¿Soy entonces el único habitante de esta reducción? Los ojos duelen, mi cuerpo se aleja, y el verano con él. Para mi sombra, comienzo a ser una complicación.

Toda esa inexplicable solidez que tuerce el destino en favor de la Poesía, la deberás siempre a una familia de insectos excesivamente frágiles y delicados que, en el interior de tu incertidumbre, como una dulce galería que les fuera dada para

el instante de su trabajo inmenso, funden las contradicciones, inventan la felicidad, y mueren para servir de alimento a la larva pítica.

Tal vez algunas, entre estas criaturas amores y cuyos crímenes fracasan en la niebla, consigan advertir, hermanas de tu oficio solitario, que las exaltas para hablar.

No hay disparidad sensible entre el relámpago que te deslumbra y la realidad que amas, continuamente.

Quizás hayas logrado cambiar la dirección de una imperceptible partícula de movimiento, cuya validez oscilaba en el interior de una totalidad deprimente. De ahí ese canto de mariposa *que no te explicas, en tu cabeza, esta mañana. (La belleza actúa por repercusiones inauditas. El enigma dispone de catalizadores emocionados, de agentes secretos...)*

La era de la vigilancia infernal. La insoportable presión sólo permite algún desahogo a ese ser estentóreo que dentro de la ameba se retuerce y maldice.

Exhausto, el grillo te releva. Sus destellos penetran en una noche más densa que la tuya.

¿Qué ocurrirá cuando la realidad, al fin convencida, adopte la forma que le piden tus gritos? (¡Oh pavoroso desenmascarado!)

Y llega el día en que se rompe ese tenso equilibrio que nos amordaza. ¡Entonces el alma se precipita, pero la cabeza se modera! Tú participas, intensamente activo, consciente y emocionado, de estas fiestas de la compensación.

Toda congestión interna (sea de bien o de mal) termina por volvernos miserables. Tales sobrecargas no se pueden soportar durante mucho tiempo.

Somos, todavía y siempre, presagios en el ovario de la eternidad.

Es el Destino, ese gran sediento de poesía, quien nos complica la existencia, haciéndonos admirables, contra nosotros y sin que lo sepamos. Aún en su destierro, fuera del mundo, su inquietante complicidad, a la vez que su ausencia, nos rectifican de continuo, nos desesperan, nos devuelven al viento.

A Edgardo Jorge 16 junio 1955

No cedas ante la imagen de la falsa victoria del Espectro. En tu dolor somos libres, tu exilio es nuestro mundo. Tu ausencia es ese fuego por donde se desangra la noche.

No importa las consecuencias, me esfuerzo por que las palabras se unan e la inexistente *melodía interior, se ajusten, sin alterarlo, a su imperceptible fluir. Ese silencio que canta, ese bloque de ausencia selectiva a la que es imposible engañar con ninguna proeza, me incita al desamparo ante los signos, a la retención de esa fantasía vocal siempre dispuesta a sobrepasarnos concediéndonos excelencias gratuitas a cambio de nuestra renuncia a decir* la maldita verdad, *y a presentir — ¡oh piedras, oh rumores! — otras alianzas más simples, más puras, con la Poesía.*

Dáselo todo a esta mano que huye sin que sepas adónde, ni para qué, de esta inconmensurable vergüenza donde se diluyen tus movimientos. Otros te invitan a forzar las arcas del Ausente, a escribir sobre el muro que ellos debieron derribar, te ofrecen dignidades en este subsuelo de sombras. ¿Cuál es tu respuesta? La miseria, el adiós.

ELENA PONIATOWSKA

LA HIJA DEL FILÓSOFO

A Camilla Pecci

A la luz roja de la inteligencia discuten los sofistas. Juntan sus cabezas sobre el pozo metafísico, profundizan sus miradas como hilos de pescar y lentamente van extrayendo los problemas. De vez en cuando uno de ellos se quita los anteojos y los limpia, para contemplar mejor el rostro del Maestro. Otros meditan, recogidos en sí mismos, buscando afanosamente la ocasión de emitir la frase más inteligente de la noche. Respiran apenas, mientras de sus dedos amarillentos se desprenden los cigarrillos muertos. Las cortinas participan, pesadas de grandeza estática y silenciosa, en el diálogo lleno de consecuencias trascendentales; enclaustran en una atmósfera cerrada y pastosa el monótono juego de los intelectuales. La luz de la lámpara, sometida por la pantalla roja, dibuja un círculo lunar sobre la alfombra y todos cuidan de poner sus sillas allí dentro, para sentirse abarcados en la redonda inteligencia del maestro...

« ...Napoleón y el surrealismo, el arte chino y la Santísima Trinidad... ¿Hay que conceder a las mujeres el derecho de participar realmente en la experiencia amorosa? ¡Por favor! De todos modos, la política es un asco... Consultemos los libros, vamos directamente a las fuentes. La cultura, señores, es un asunto muy serio. ¿Quién de todos ustedes fué el que dijo hace un momento, sólo sé que no sé nada? » Silencio. Ha comenzado a hablar otra vez al Maestro, el jefe de la banda de asaltantes de libros. Con voz pausada, como quien hace su

testamento, va poniendo el punto agudo de su inteligencia en cada inerte pensamiento. Y todas las inteligencias que le están subordinadas, ceden y se ablandan, se dejan henchir poco a poco, y los cerebros son como esponjas que se sumergen en aguas vivas... Hay un momento en que no pueden ya alojar una gota más de talento, y los rostros sonríen rebosantes. Sólo un joven intelectual celoso no cede a la sugestión del maestro, y se queda aislado y seco, en la orilla del círculo luminoso, que apenas roza con la punta del pie. La sabiduría del maestro ahoga su corazón rencoroso, mientras cuatro palabras miserables vagan por el desierto de su cabeza vacía.

En un rincón de sombra, adonde las voces y la luz no llegan, sentada en una pequeña silla está una niña rubia, de pelos enmarañados con sueños y pesadillas enredados en sus pestañas. Una niña que borda y que se pica con la aguja las yemas de los dedos. Forra en soledad los libros de su padre con una tela de irresponsable color salmón. Y en el lomo de las metafísicas alemanas borda con hilo de seda sus azules faltas de ortografía. De vez en cuando la llama su papá poeta, jefe y maestro. Va y limpia los ceniceros, recoge los restos de una copa aniquilada por una frase violenta, renueva las dotaciones de oporto y añade galletas a la bandeja que los infatigables filósofos han dejado vacía. Los oye hablar, pero no los entiende. Cuando alguien recita un poema también se queda sin entender, pero cuando menos las palabras suenan bonito y se pone contenta.

Así pasa la vida. Dos veces por semana, mientras el sol de la tarde lucha en la espesura de las cortinas, o mientras cae lentamente la lluvia, los escritores se reunen para sus extensas discusiones. Afuera, viento, lluvia o rayos de sol. Adentro, grandes palabras, cenizas de cigarillo y satín de color salmón.

Pero un día ocurrió lo imprevisto, y la suerte apuntó en dirección del intelectual celoso. Cansado de combatir como un enano frente a la gigantesca oratoria del maestro optó por batirse en retirada. Sus cuatro palabras miserables, yacían en la sombra, definitivamente opacadas por la brillantez ajena. Resolvió no volver más a las reuniones, alejó por de pronto su silla del círculo de luz, y sus ojos se dirigieron al rincón

más oscuro. Allí estaba la niña, como un dulce territorio, lejos de las murallas dialécticas, desprovista de alambradas irónicas. Y el resentido apuntó sus baterías a esa desmantelada posición del enemigo luminoso. Aprovechando una ardua discusión, un brusco cambio de golpes entre el Maestro y su adversario más calificado, furtivamente fué hacia ella y se sentó a su lado. La niña solitaria lo recibió temblando. Dejó de sonreir al hada madrina, a la carroza encantada, al zapatito de cristal y al pozo de agua, y se puso a mirar gravemente la punta de sus dedos picados. El comenzó a hablar, a decirle que las páginas de la vida se habían abierto para ella, y que eran más hermosas que las de los cuentos infantiles. Se puso a contarle el cuento de la rosa inexperta y del ruiseñor verdadero, que le fué abriendo con su voz todos los petálos. Y ella sintió miedo y se fué en pos de las tazas vacías y de los ceniceros colmados, y llenó otra vez las copas de oporto, y sació el hambre metafísica de los sofistas con abundantes galletas rellenas. Interrumpió la lectura de un poema exclamando con voz quebrada: « ¡Papá, por amor de Dios, las sirenas son doncellas! » Quiso intervenir en las discusiones diciendo sin ton ni son que Confucio era un chino analfabeto, que la batalla de Austerlitz había sido ganada en virtud de un error estratégico, y que la pobre Josefina se aburría esperando a Napoleón, redactor de cartas ineficaces, dedicadas exclusivamente a la posteridad. « ¡Niña cállate! » Y el inconsciente y sabio papá la devolvió al rincón ya peligroso. La entregó al brazo secular, como una Juana de Arco irrisoria y desarmada. Ella que sólo sabía pensar en hojas muertas y en la crueldad del viento que se las lleva, en los elfos que danzan a la luz de la luna, y en brujas que desconocen el latín escolástico, fué a dar en manos del rufián cauteloso, que iba a emplear toda la pólvora de su inteligencia aplazada en vanos y deslumbrantes fuegos de artificio sentimental.

Un día los dos salieron a pasear, mientras el filósofo escribía una extensa refutación a un malvado que atacó su último libro. El celoso planeó una retardada caminata otoñal, en un escenario escogido adrede para perder a la niña. Un laberinto de palabras y ramajes, hecho con lentas pisadas sobre un suelo dorado, lleno de suaves ademanes que se recortaban como un vuelo de pájaros en el aire blanco. Leyó

en las páginas de un libro rancio, viejas poesías que estaban escritas para ellos, rimadas por un genio malévolo, experto en renuncias y promesas baldías... Arboles brotaban de las frases, llenos de hojas cómplices, de flores malsanas y de frutos prohibidos. Y la niña mordió manzanas que ya no eran infantiles. Asombrada y lánguida, abandonó su mano entre las suyas. Pájaro ensimismado y tenaz, dulce y ya obediente. En la esquina de calles inesperadas, él inventó pastelerías fantásticas llenas de merengues y tazas de te, resúmenes fragantes del otoño. Y de sus bolsillos sacaba más y más libros turbadores. Páginas que hablaban al corazón dormido y que querían llenarlo con vagas plenitudes. (La hija del filósofo sólo había leído cuentos de hadas y el « Viaje del gran historiador y geógrafo, don José Pardiñas y Llanes a través de Persia, Mesopotamia y otros remotos lugares »). Para defenderse, ella hablaba de los mamelucos, de la reina Zenobia y hacía barquitos con las servilletas de papel.

Un día se hizo la oscuridad. Por primera vez, la hija del filósofo se dió cuenta del crepúsculo. Y compró veladoras, y libros de oír misa, y se arrodilló en todas partes pidiendo perdón con un cirio en la mano. Cambió su indiferencia hacia los demás por una cordial solicitud. Afable y bondadosa, quiso comprar a fuerza de humildad todo aquel mal que no le pertenecía. Toda aquella vileza compartida sin derecho. Era buena sólo para conservar su libertad personal, para esconder su culpable botín. Su rostro brillaba afuera, ocultando la oscuridad interior.

Y el cónclave de sabios seguía funcionando, rodeado de cortinas, presidido por el gran filósofo indiferente, incapaz de advertir en el satín que iba cubriendo sus libros, esa elocuente ola de rubor que de vez en cuando asomaba al rostro de la niña. Dos veces por semana, los sofistas encendían la roja luz de la inteligencia y naufragaban en el espeso mar de la cultura, como en un coro de voces embriagadas: « El yo y el ello, ser y tiempo, experiencia de la muerte, Parerga und Paralipomena, prolegómenos a una teoría de la incomprensión mutua, Hölderlin y la imposibilidad verbal, Ezra Pound y la confusión de las fuentes, Neruda y la enumeración caótica... »

Y el poeta traidor seguía asistiendo a las reuniones. Se sentaba como Judas a la mesa del Maestro. Al abrirle la

puerta, la hija del filósofo lo recibía en casa como a un malhechor, pero no lo desenmascaraba. El celoso entraba en la sala de los intelectuales como un tropel de caballos. Y los cascos duros y cortantes destrozaban primero el corazón de la niña; luego seguían su devastación por toda la casa. Cada mueble que el poeta tocaba, se venía al suelo hecho pedazos. La niña tenía que reconstruirlo pieza por pieza rápidamente, sin que su imaginación dejara de colocar el más mínimo detalle. La taza de café se le evaporaba en la mano y ella tenía que hacer un gran esfuerzo para devolverle su realidad, para evitar que los demás fueran a darse cuenta de todas sus destrucciones. Pero todos se quedaban sin comprender.

Alegre, victorioso, ineludible, él tomaba ahora parte en las conversaciones, y sus cuatro palabras no dichas cayeron una vez de golpe, parando en seco todos los discursos agresivos. Lo miraron primero con benevolencia, luego con estupor. El Maestro se le acercó tímidamente, y le dió una palmada en el hombro. Y quedó armado caballero. El tropel salvaje se hizo entonces más poderoso que nunca, y la niña sintió que su falta estaba justificada por la aprobación general. Sonaron trompetas entre el redoble de los cascos dorados, y el poeta apareció con una armadura magnífica, recién adquirida, y blandiendo en las manos una espada de corte infalible. Y sus espuelas relucientes se clavaron para siempre en la conciencia infantil y malograda.

Pero cuando estaban solos ella era dichosa. Se rendía a su amor, pensando que en esta vida lo único que vale la pena es la concesión gratuita y espantosa de sí mismo. Los reproches se apagaban en la flor de sus labios porque él sabía clausurarlos. Su poder era inquebrantable y ajeno a la vida real, triunfaba sobre todas las cosas, y ella no era más que un riachuelo en donde él se lavaba las manos culpables.

Y un día volvió a pasar lo imprevisto. El celoso, en su ambición inconmensurable, inventó una quinta palabra. Una palabra que era como un puente entre el conocimiento y la vida. Una palabra de posesión y dominio que hirió al maestro por primera vez en su carne, muy lejos de la vanidad y el amor de sí mismo. Y el filósofo miró por primera vez fuera de sí, y encontró los ojos de su hija inundados de lágrimas. No había modo de reducirla en el espacio verbal de una

frase brillante; allí estaba, innumerable, muda y dolorosa. Era la vida. Y la vida iba a irse para siempre de su lado, arrebatada por aquella mano intrusa, en la que él mismo había puesto un arma violenta. (Afuera, se apagaba la luz del último día verdadero. Adentro, sitiado por las cortinas, se empequeñecía el universo de las grandes palabras, de las cenizas de cigarrillo y de los libros forrados en satín salmón).

La hija del filósofo se despidió de su amigo y cerró cuidadosamente la puerta. Pero la última pisada de caballo se ancló para siempre en su corazón. Al volver la vista, halló los destrozos de un mueble, y ya sin temor, lo reconstruyó. El filósofo pidió con humildad más oporto y galletas. Todos se reunieron de nuevo en el círculo de luz roja, y más por costumbre que por convicción, entonaron de nuevo un himno a la cultura...

EDGAR BAYLEY

DESPUÉS DE MUCHO

A la hora en que descifrabas los primeros años
los primeros torbellinos al extremo de la mañana
los caminos abrían tu adolescencia
y quemaban tus días a menudo equivocados

tú ves ahora después de mucho
después de los torrentes de palabras
y de nuestras esperanzas comunes
de las gentes que nos acompañan
y de nuestros amores reiniciados
después de esta permanencia y aquella otra
de años de preguntas indiferentes y de ataques
del nuevo rostro y la gracia perseguida con silbidos intermitentes
después del sobresalto y el largo abrazo en las esclusas de la aventura
después de asistir al nacimiento de una nueva visión
al encuentro de nuevos pintores
que han amado su oficio el color la luminosa extensión el aire abierto
después de alentar con otros amigos la poesía
fundando sus nuevas escalas en distintos horizontes
tú ves la frente azul del gran árbol nocturno
tu infancia apenas distinguible del cobre de los llanos
o el grito y la sed de los viajes interminables

ves tus manos tendidas
estás en el trópico
es aracy que cuida la cadencia de tu fiebre
y escuchas el mismo aliento verde
la misma altitud de las más viejas miserias

es un pueblo musical de revueltas empañadas

tú descubres la tierra la américa cuyo nombre nunca quisiste pronunciar
es el cuello de la madrugada
y marchas despacio mirando la cara y la cruz de tu vida
hay otras palabras que te seducen

quieres salvar el estupor de tu horizonte aéreo
donde se sostiene tu dispersa frescura
el claro fondo de la estación hostil
el lienzo herido del rechazo
el tiempo
bóveda franca
empuje y árbol
retina de su vuelo

pero vuelves a tu lluvia
cuidadoso de los antiguos martillos
y pierdes tus noches y tus horas
palpitando en todos los gestos
nada quisieras recordar
sino las voces de los más jóvenes

conoces el día y el retorno
el día en que los párpados llegan
el puente submarino
la frente ambigua del olvido
el viento en que se yergue el azar de tus playas
y te sientes conducido a la nueva razón
al cálido recomienzo de las aguas combadas
al lenguaje renovado de otros deseos

la poesía quiere que hoy estemos juntos
diciendo para un disco todos los vidrios del alba
las riberas ingenuas de los ademanes
y nuestro cambiante amor
nuestro universo sorprendido por el torso del bosque.

LOS HECHOS INNECESARIOS

esta mano no es la mano ni la piel de tu alegría
al fondo de las calles encuentras siempre otro cielo
tras el cielo hay siempre otra hierba playas distintas
nunca terminará es infinita esta riqueza abandonada
nunca supongas que la espuma del alba se ha extinguido
después del rostro hay otro rostro
tras la marcha de tu amante hay otra marcha
tras el canto un nuevo roce se prolonga
y las madrugadas esconden abecedarios inauditos islas remotas
siempre será así
algunas veces tu sueño cree haberlo dicho todo
pero otro sueño se levanta y no es el mismo
entonces tú vuelves a las manos al corazón de todos de cualquiera
no eres el mismo no son los mismos
otros saben la palabra tú la ignoras
otros saben olvidar los hechos innecesarios
y levantan su pulgar han olvidado
tú has de volver no importa tu fracaso
nunca terminará es infinita esta riqueza abandonada
y cada gesto cada forma de amor o de reproche
entre las últimas risas el dolor y los comienzos
encontrará el agrio viento y las estrellas vencidas
una máscara de abedul presagia la visión
has querido ver
en el fondo del día lo has conseguido algunas veces
el río sube los dioses
sube murmullos lejanos a la claridad del sol
resplandor en frío

amenazas no esperas nada
sino la ruta del sol y de la pena
nunca terminará es infinita esta riqueza abandonada

EL CIELO ABIERTO

el cielo se ha abierto para contener la cabeza y las manos del hombre que sueña
él está muy cerca de los árboles
está muy cerca del silencio y de los días que hablan constantemente
a veces del aire llegan unas luces violentas
son ríos que obligan a saludar de lejos y a cerrar los postigos hasta que la noche pase

es demasiado tarde pero la edad ofrece siempre espacios nuevos que puedes recorrer en todas direcciones
espacios palpables y acompasados como los relojes de pared
espacios que tú solías hundir en la fuente hasta el fondo hasta el lecho donde el agua esconde sus profecías su memoria de jornadas puras
espacios abiertos a la claridad del deseo

aquí las horas adquieren nuevas costumbres
en el interior de las horas el amor sonríe y arroja al viento tus secretos
son episodios desconocidos que la boca de un adolescente narra susurrando

cuando abro los brazos es que he llegado a una nueva provincia del día situada junto al canto del gallo y el ramaje de los árboles
el día con millones de ríos deja fluir sus manos hacia todos los rincones del universo
en qualquier lugar puede encenderse la palabra que nos permita ver
entrar en el corazón de la madera en el mar de tu seno

extensión del instante bella confabulada
una voz todavía para que el aire deje libres los fuegos del alba y otra vez para siempre sin nombre la espera y el sueño se confundan

no diré tu nombre no me importa quedarme vacío nuevamente después de haberte visto
deja al sueño subir y que él hable solamente

un país un país adonde llegan las luces del vaso y la ventana y todo recomienza en el corazón y en las manos

ni el fuego ni la espera oh bella innominada abatirán las hojas de tu vuelo

LOS MOTIVOS DE LA VICTORIA

es necesario que cada noche complete su diligencia
el lento descanso envuelve las miradas picoteadas como espasmos
es necesario que las riberas alcancen el curso de tu vida
es necesario que los sueños inmolen tu pena y tu culpa
de frente al olvido
a la pregunta y la canción inexcusable
es necesario empaparse herirse hundirse
buscar el estallido hasta decir perdón no soy el mismo
pero el fuego desgrana tus razones de tierra
debes perder la luz plena
los motivos de la victoria
agrio pesado cruel
la ciudad te vuelca te vacía
corazón vacío
miseria burbujeante.

ALFREDO CASTELLÓN

EN ALGÚN LUGAR DE EUROPA

— ¡Estoy al servicio de la causa! ¡No disparéis! ¡Estoy limpio de culpa! Yo no fuí colaboracionista.

La culpa del hombre de ahora está en la dirección del viento. Yo recuerdo un día que en mi ciudad, solamente, fusilaron a más de cinco mil personas. Cuando el viento amainó nos permitieron enterrarlos. Cerca ya del cementerio empezamos a cantar nuestros himnos. Los cañones se volvieron contra nosotros y silenciaron la plegaria.

Nada nos importa, Señor...

Camarada... Señor camarada: nada importa... Yo soy soldado, exsoldado y obrero. Proletario sin pueblo.

Una causa. Contra el imperialista está el realista.

Mi mujer y mis hijos ya no están en casa. Bueno, fueron a la guerra. Ya volverán.

Mi trabajo es el de tornero. Precisión, mucha precisión. El tornillo del tanque.

Mis hijos no harán tornillos. El tanque con mi tornillo sale de la fábrica. Precisión, mucha precisión.

Ahora todo terminó. Los parques quedaron sin flores, las aceras sin tierra. En la guerra no teníamos flores, plantábamos patatas.

— ¡Corre, corre, ha llegado el pan, el pan de trigo!

— Mi padre no está en casa. Nunca.

Al atardecer la concha del teatro vagaba perdida entre las aguas de río.

— ¡Allí, allí, cójase allí, a la caja!

Un témpano de hielo le dió en la cabeza y quedó sin sentido. Las aguas se lo tragaron. Nadie pudo hacer nada.

Yo comenté el suceso con la más joven. Su casa tenía calor. Me dió una patata asada y nos acostamos hasta después...

— ¡Adiós! ¡Adiós a todos! ¡Salud, camaradas!

— Proponmè un nombre.

— X.

— No, ése no me sirve.

— Pues, no sé...

— Yo sí lo sé: tú.

He sido un cobarde. Un cobarde, sí. Podía haberme callado y todo hubiera terminado antes.

Estoy solo, muy solo.

Viva, arriba, abajo, muera.

— ¡No hay Dios!

— ¿Te das cuenta lo bien que canta? Parece como si lo sintiera.

— Di más... ¡Grita otra vez!

— ¡Viva, arriba, abajo, muera!

— Está bien, está bien. Tú has comprendido, puedes marcharte.

De un manotazo lo alzó por el pelo e, insultándolo y empujándolo, lo sacó a patadas de la estancia.

— Ese es un colaboracionista.

— Entra, entra. Siéntate. No, aquí no, hay muy poca luz.

— Nos gusta la luz, ¿sabes?, con la luz todo sa aclara. Siéntate.

— ¿Documentación?

— Carnet nuevo, eh.

— Nuevos camaradas.

— Papá, ¿te gusto con el pelo recogido a este lado?

— Has conseguido un buen empleo, hijo. Ahora a superarte. La posguerra siempre es próspera, tu ya sabes que yo te ayudaré. Prosperaremos.

— ¿No os han hablado del aumento de sueldo?

— A tu hijo lo han despedido; ya sabes; el tenía que haberse inscrito en esas juventudes...

— Su hija tiene los pechos muy desarrollados.
— ¡Canalla!
¡Ja ja ja ja ja...! Muy desarrollados.

He sido un cobarde, siempre he sido un cobarde.
— Reflexiona. Tú nos eres muy útil y no estamos dispuestos a perderte.
— No quiero equivocarme. Esta vez lo pensaré bien antes de hacerlo.
— Aquí dice que eres ingeniero. Muy bien, muy bien. Un ingeniero no puede construir tornillos. Hiciste mal de cambiar de oficio sin consultarnos.

Medidas de sanidad solamente. La enfermedad de tu mujer es contagiosa y los vecinos han protestado. Tienes que marcharte.

— Indigestión de camisas... Qué gracioso es usted. Indigestión de camisas.
— Piénsalo bien. Estás ya solo. Unicamente te queda el Partido. Hay que servir a la causa.

— Colaboracionista, ¡niégalo!

— Papá, papá, la pelota se me ha caído al río.
— ¿Cómo se dice?
— Muchas gracias.
— Y ahora pon más cuidado, hija. Juega más lejos.

— Anda, papá, montate en la barca, verás que bien remo.
— Pero, ¿a dónde me llevas, hijo?

— Aguas arriba, aguas arriba, aguas arriba, arriba, arriba, arriba.
— ¡Arriba! ¡Allá arriba! ¡Hay un hombre ahogado! ¡Arriba!
— Apártense, apártense.
— Sí, sí, llevaba carnet, era del Partido.
— Abran paso, abran paso.
La entrada del servicio es por la otra puerta.

GIORGIO ORELLI

NEL CERCHIO FAMIGLIARE

Una luce funerea, spenta,
raggela le conifere
dalla scorza che dura oltre la morte,
e tutto è fermo in questa conca
scavata con dolcezza dal tempo:
nel cerchio famigliare
da cui non ha senso scampare.

Entro un silenzio così conosciuto
i morti sono più vivi dei vivi:
da linde camere odorose di canfora
scendono per le botole in stufe
rivestite di legno, aggiustano i propri ritratti,
tornano nella stalla a rivedere i capi
di pura razza bruna.
Ma,
senza ferri da talpe, senza ombrelli
per impigliarvi rondini;
non cauti, non dimentichi in rincorse:
dietro quale carillon ve ne andate,
ragazzi per i prati intirizziti?

La cote è nel suo corno.
Il pollaio s'appoggia al suo sambuco.

I ragni stanno a lungo intricati
sui muri della chiesa.
La fontana con l'acqua si tiene compagnia.
Ed io, restituito
a un amore discreto della vita

. . . .

ANCORA UNA VIGILIA

Wer redet, ist nicht tot
BENN, *Kommt*

Ancora una vigilia mi trattiene:
leggero, gli occhi attenti,
contro stipiti saldi, duraturi.
Neve rappresa ai cigli delle case,
nell'orto il sambuco in gramaglie
e l'alveare, vuoto — o il contrario — d'api;
poi vortice di grani in cui nulla si muove
fuor che l'arbusto emerso dal ricordo
d'una caccia remota, senza preda.

Chi entra, e parla: « Se ti laverai
diventerai più bianco della neve »,
non è morto; con gesto giovanile
benedice la casa. Il ragazzo
che ieri andava sui trampoli qua e là
oggi reca un cestello di bianchi dolci all'anice.
Ravvolti nell'odore natalizio
del pino — fronda, resina
del nostro bosco intatto —
nulla, o quasi, sappiamo dell'issopo.

Risaliremo a mezzanotte il colle,
sotto il portico buio ci faremo gli auguri,
gli stessi del principio e della fine.

L'UOMO CHE VA NEL BOSCO

L'uomo che va nel bosco (lo rallegra
un suono di campana da non sa
bene quale paese: certezza di bel tempo?),
pensa a un tratto i compagni ch'è inutile chiamare,
i compagni spariti con le bocche
sporche di mirtilli in intrichi
d'ombra e sole.

La briga della vita
tal'altra lo dimentica
al margine d'un nulla in cui sorge
come una riva un poggio e donne girano
il viso alla parete dei monti
con sulle spalle falci, che, divaricate,
oscillando, scintillano.

Al suo ritorno l'aria
è quella giusta, sottile, che punge
se anche nessuno, *nel frattempo, è morto.*

GIUSEPPE DESSÌ

IL DISERTORE

I

Quando si parlò e si discusse per la prima volta del monumento, Mariangela Eca non ne ebbe nemmeno sentore. I suoi due ragazzi erano morti da più di quattro anni, ma per lei era come se quel tempo non fosse passato.

Per tutti gli altri, a Cuadu, compresi coloro che avevano perduto un figlio, un nipote o il marito, la fine della guerra era già lontana: tanti e così profondi erano stati in quegli anni i mutamenti che anche in quella piccola città la guerra e il dopo guerra avevan portato. Mariangela no. Lei non si era accorta e non si accorgeva di ciò che avveniva nel mondo circostante, anzi le pareva che tutto fosse rimasto come quando i suoi figli si facevano uomini pascolando i loro branchi di capre nel bosco di Baddimanna e lavoravano il formaggio e la ricotta nel vecchio ovile.

Cuadu, il mondo intero, fin dove lei poteva arrivare a immaginarselo, era sempre come quando loro due l'avevano lasciata a piangerli; e con lei il padre, ormai vecchio e inabile, e la moglie di Saverio, il maggiore.

Da allora tutto, per lei, tutto aveva cessato di avere importanza all'infuori del ricordo. Anche se continuava a vivere giorno per giorno, a fare i soliti lavori, a portare da Baddimanna, come sempre, pesanti fasci di legna che vendeva per mezza pezza, cioè venticinque centesimi, come prima della guerra, solo il ricordo contava, e nel ricordo il mondo era

come quando i due giovani, lavorando ormai in proprio, cominciavano a farsi una nuova famiglia.

Don Pietro Coi, viceparroco di Cuadu, suo vicino di casa, al quale da una ventina d'anni ormai sbrigava le faccende domestiche, non desisteva dal tentativo di farle capire come tutto fosse mutato, in realtà, quanto difficile per tutti fosse diventata la vita. La guerra era stata una grande sciagura per tutti, non per lei soltanto. Milioni di uomini avevano lasciato la casa vuota, milioni di uomini in tutti i paesi; e dopo, altri flagelli s'erano abbattuti sull'umanità intera. Parlandole di queste cose il prete sperava, se non di consolarla, almeno di distoglierla per un poco dal pensiero fisso e chiuso del suo dolore. Ma in fondo sapeva che la vecchia non poteva trarre sollievo alla sua pena dal dolore degli altri, dall'astratta meditazione del dolore del mondo; e se insisteva era in parte per l'abitudine professionale di consolare e di ammonire, in parte perché quel dolore muto e definitivo lo angosciava. Gli accadeva di rimproverarla, persino di sgridarla. Bastava una inezia a fargli perdere la pazienza. Ma la vera ragione era che non gli riusciva di trovare parole che gli paressero adeguate, o anche soltanto tollerabili. Per quanto, in quegli anni, con la frequenza che gli consentiva la quotidiana dimestichezza, non avesse cessato mai di ricordarle il dovere di rassegnarsi, di accettare la volontà del Signore, non era mai arrivato a scuoterla. Sia che l'ammonisse con paterna e sacerdotale pazienza, sia che si adirasse, lei continuava a sfaccendare in silenzio. Tanto che, a volte, la costringeva a smettere di lavorare per farle la predica. Allora lei se ne stava a testa china come una scolara, e gli guardava le scarpe.

E questo accadeva benché egli conoscesse il dolore di Mariangela meglio del dolore di qualunque altra donna di Cuadu, madre, moglie o sorella di caduto in guerra. Rimproverandola per la sua mancanza di rassegnazione e di umiltà, e ricordandole che non era lei sola a soffrire, alludeva a tutte queste altre donne, delle quali conosceva i lutti e che aveva dovuto, una per una, consolare. La prima volta che egli aveva fatto questi riferimenti, Mariangela, per un momento, parve riscuotersi dall'abituale atonia, aveva alzato al suo viso gli occhi asciutti di lacrime per sincerarsi se veramente avesse detto quello che lei aveva udito, tanto le pareva strano. Tra le donne in lutto, c'era anche Lica sua nuora, moglie di Saverio, il maggiore dei figli, la quale, secondo il costume invalso tra le vedove di guerra, si era unita liberamente a un uomo, per non perdere la pensione. Don Pietro, in cuor suo,

trovò giusto che Mariangela si fosse meravigliata per quel paragone del suo dolore con un dolore che poteva essere consolato e anche finire. Così, la volta seguente, don Pietro parlò solo delle mamme. Ma di nuovo vide gli occhi della vecchia alzarsi al suo viso. E in cuor suo giustificò, ancora una volta, lo stupore incredulo della donna. In seguito non riuscì più a scuoterla nemmeno con quell'argomento, del quale si serviva di proposito.

Certo, per tutti gli altri, comprese le madri, la vita, anche se squallida, la vita presente contava più del ricordo, benché, a parole, nessuno sarebbe stato disposto ad ammetterlo. La vita presente, che giorno per giorno si deve vivere. E ognuno aveva trovato, in qualche modo, una consolazione, arrivando a ordinare quei ricordi del passato, a confinarli entro limiti ben precisi, dai quali non dovevano uscire. Questo era nella logica dei fatti, che coincide con l'imperscrutabile mistero della volontà divina — diceva il prete. Per quanto profondo fosse il dolore di quelle madri, per quanto ognuna, in un primo momento, si fosse ribellata al pensiero che la sua vita continuava oltre quella del figlio perduto, in seguito, a distanza di anni, anche questa ribellione delle madri cominciava ad essere, nella maggior parte dei casi, se non vinta, domata, regolata, con una discriminazione più precisa di pensieri, per cui il ricordo, i sospiri trovavano pace nelle preghiere, che venivano recitate in ore del giorno ben precise e in certi giorni speciali ricorrenti ogni anno, unanimemente riconosciuti. E così il dolore custodito nel segreto diventava un fatto pubblico, anzi nazionale, in definitiva addirittura utile alla patria. E non per questo era meno sentito. Anzi era il solo modo di ricordarlo agli altri, di farlo solennemente durare, di perpetuarlo.

Per Mariangela invece il dolore rimaneva privato. E una volta che il sindaco di Cuadu, in occasione di una di queste pubbliche celebrazioni (le prime volte lei c'era andata, non sapendo di che si trattava) stava esaltando con eloquenza il sentimento sublime che aveva spinto tante madri a offrire alla Patria i loro figli, Mariangela, che si trovava in prima fila, come madre di due caduti, con le due croci di guerra che le avevano appena appuntato sullo scialle nero, aveva pronunciato a voce alta una parola che lasciò il primo cittadino letteralmente paralizzato. La parola era stata udita chiaramente da tutti quelli che le stavano vicino, ma nessuno tuttavia ebbe la certezza che fosse stata lei a pronunciarla.

Nessuno, tranne Don Pietro. Stretta nel suo scialle nero,

le due piccole croci di bronzo pendenti dal nastro rossoazzurro, le mani congiunte sul ventre e la testa reclina sulla spalla, stava lì assorta in pensieri, apparentemente incapace nonché di pronunciare, di udire una simile sconcezza, in quel momento solenne. Che era stata lei lo capì solo Don Pietro, ma si tenne per sé la cosa, né mai la rimproverò. Lo capì perché una volta anche a lui aveva risposto a quel modo, e anche allora assorta in se stessa, alzando appena le sopracciglie.

Era accaduto una volta che voleva dimostrarle che la morte dei due ragazzi non era stata spietata e inutile come lei credeva.

Era stato zitto, anche allora, facendo finta di niente.

II

Poiché nessuno ammetteva che i suoi figli erano morti ingiustamente e inutilmente, Mariangela preferiva non sentirne parlare, e non ne parlava mai, nemmeno con Don Pietro, se non in confessione.

Questo accadeva normalmente una volta l'anno, per Pasqua. Fuori di lì le esortazioni e i rimproveri del prete, che pure leggeva nei suoi pensieri, rimanevano abitualmente senza risposta, come se lei li considerasse sfoghi di parole in relazione all'umore.

In certi periodi dell'anno passavano intere settimane senza che la donna e il prete scambiassero parola, oltre il « Sia lodato Gesù Cristo » con il quale lei, silenziosa come un topo, annunciava che era arrivata o che stava per andarsene. In silenzio spazzava, rigovernava, cucinava, lavava, stirava, senza che mai il suo viso mutasse espressione. Poteva prolungare il suo silenzio all'infinito. Ma il prete, a lungo andare, si spazientiva, e allora trovava un pretesto per rimproverarla. La strapazzava, alzava la voce, si sfogava; ma qualunque fosse il pretesto, tornava sempre, alla fine, a battere il vecchio chiodo e dava la colpa dei colletti male inamidati o delle scarpe non lustrate a dovere alla sua mancanza di rassegnazione.

Mariangela lo lasciava dire; ma erano i soli momenti che dal suo viso trapelava come un riflesso di simpatia e di indulgenza.

Nemmeno col passare degli anni il prete riuscì ad abituarsi alla silenziosa e immutabile tristezza che era sce-

sa su di lei, e la sua presenza spesso lo turbava al punto da impedirgli di concentrarsi nella lettura o nella preghiera.

Era allora che finiva per sgridarla, mentre aspettava con impazienza che se ne andasse. Che sollievo poi, quando la sentiva richiudersi alle spalle il cancelletto dell'orto! Fino al giorno dopo non sarebbe più tornata. Era arrivato persino a pensare seriamente di licenziarla. Ma non era cosa facile, dato che Mariangela e il marito erano suoi vicini, con l'orto confinante, e lei veniva a fargli i servizi di casa da quando il figlio maggiore, Saverio, allora decenne, aveva avuto i vermi. Sollecitato da Mariangela, Don Pietro, pur senza crederci, aveva recitato certi versetti magici, liberando, chissà come, il ragazzo dall'incomodo. Da allora Mariangela si era offerta, quasi imponendosi con la sua ostinazione, di fargli i servizi, per riconoscenza, e anche (come lui aveva ben capito) per un superstizioso timore; come se, frequentare la sua casa e servirlo, fosse un modo non tanto per usufruire dei misteriosi poteri che gli attribuiva, quanto per neutralizzarli. Ne era una riprova il fatto che non aveva mai voluto accettare da lui danaro, come compenso. Don Pietro, dopo avere insistito inutilmente, aveva finito per intestarle un libretto postale, dove ogni mese versava il compenso che aveva stabilito: uno scudo.

Cinque lire, a quel tempo, erano una paga giusta, per quei modesti servigi, anzi quasi eccessiva; ma in seguito, con la graduale svalutazione della moneta, non gli parve più sufficiente. Tuttavia, per abitudine, continuò a versare ogni mese, nel libretto, sempre cinque lire, bastandogli di mantenere la regola, e ripromettendosi di aggiungere poi, al momento opportuno, e in una sola volta, la differenza.

Da quel tempo lontano si erano andate accumulando nel libretto circa ottocento lire; ma non era mai accaduto che Mariangela, in quattordici anni, parlasse della somma, benché ne conoscesse l'esistenza. Per questo il prete si meravigliò non poco, quando lei, un giorno, gli chiese se quei denari c'erano sempre e se poteva disporne a suo piacere; e ancora di più si meravigliò quando la donna, avuta una risposta affermativa, gli chiese se poteva darglieli. Don Pietro, che aveva disponibile in casa una somma corrispondente, gliela diede subito, senza fare nessuna domanda, sicuro che in seguito lei stessa gli avrebbe detto a che cosa le serviva. Erano monete d'argento e un certo numero di biglietti. Mariangela li contò, li avvolse in un fazzoletto e sotto gli occhi scrutatori di lui, che seguivano ogni suo gesto, se li mise nella pro-

fonda tasca della gonna, dove teneva il rosario e il coltellino per tagliarsi il pane quando andava in campagna. Egli capì che quei denari avevano una destinazione precisa. Ma lei non disse niente, né quel giorno, né i giorni successivi.

Fu questa mancata spiegazione che gli diede il primo sospetto.

Proprio in quei giorni, gruppetti di ragazze, organizzati da Roberto Manca, il presidente del comitato promotore, cominciavano ad andare di casa in casa a chiedere quattrini alla povera gente (i signori avevano fatto a parte le loro offerte) per il monumento che doveva sorgere nella piazza del Municipio. Andavano, come già in tempo di guerra, quando si raccoglievano fondi per la Croce Rossa, con un nastro tricolore appuntato al braccio e scatole da scarpe vuote, sigillate con la ceralacca, nelle quali avevano praticato con un temperino appena una fessura per introdurvi le monete o i biglietti. Don Pietro, appena le vide ebbe il sospetto, ma subito lo respinse, pensando quanto fosse lontana Mariangela dal cedere alla suggestione della propaganda delle maestre, le quali parlavano sempre di patria, di olocausto, di madri eroiche. Tutte cose che le avrebbero fatto dire quella tal parola.

Invece, passando poco dopo in piazza, ebbe la conferma della sua giusta intuizione. Glielo gridò a gran voce Roberto Manca, che sulla porta del Circolo stava tenendo una specie di comizio e sventolava un foglio di carta, che era, come poi seppe, una lettera di ringraziamento per Mariangela. Roberto Manca gridava che i poveri davano il buon esempio ai signori, ai ricchi, e una poveretta che si guadagnava la vita facendo la serva malpagata e vendendo fasci di legna, dopo aver dato all'Italia ben due figli, ora offriva i suoi poveri averi per l'erezione del monumento: ottocentotrentacinque lire, una somma che nemmeno i più abbienti si erano sognati. — E questa donna —, gridò rosso in faccia con le vene del collo che gli scoppiavano, — questa donna è la vostra serva, prete Coi, la vostra serva! —

Tutti a Cuadu sapevano che Don Pietro era stato contrario al progetto del capitano Manca fin dal primo momento. Diceva in giro il suo parere e sosteneva che a celebrare la memoria dei caduti bastava una bella lapide murata sulla facciata del Municipio. Non era un'assurdità spendere tanti danari per un monumento, che sarebbe stato certamente brutto, quando mancavano a Cuadu tante altre opere indispensabili? Con questi argomenti, definiti disfattisti da Roberto Manca, il prete si era trovato schierato con i più ricchi, con i « *prin-*

zipales », i quali avversavano il progetto perché temevano che un eventuale stanziamento di fondi da parte dell'amministrazione comunale avrebbe portato ad aumentare le tasse.

Perciò il nobile Roberto Manca di Tharros, capitano di complemento, decorato al valore, ferito, anzi invalido con pensione, volontario fiumano, e, come diceva prete Coi, « caduto onorario », gridava contro di lui, dalla porta del Circolo, agitando quel foglio. Non poteva certo prendersela con il commendatore Alessandro Comina, il più grosso dei suoi avversari.

III

Con simile pubblicità, in quei giorni, non si parlava d'altro, a Cuadu. La storia delle ottocento lire di Mariangela Eca fece il giro di tutte le case. Se ne parlava non soltanto al Circolo, alla Posta, in Municipio, nelle botteghe dei barbieri, nei negozi, al lavatoio pubblico, ma anche in sagrestia. Ognuno commentava a suo modo e si facevano le ipotesi più disparate. Qualcuno insinuò persino che Mariangela non aveva fatto l'offerta all'insaputa del suo padrone e contro la sua volontà, ma invece proprio per suo suggerimento e col suo concorso; perché prete Coi voleva divertirsi a mettere in imbarazzo il Comitato.

La voce parve credibile anche ai partigiani del prete, i quali ammiravano la straordinaria finezza del suo agire.

Pareva strano che una povera donna come Mariangela disponesse di una somma così considerevole, e ammesso che potesse disporne, che le venisse in mente di disfarsene in favore del monumento ai caduti, pur tenendo conto che due di questi eran figli suoi. Con ottocento lire avrebbe potuto, come altri, farsi un monumento privato nel Cimitero.

Sia gli amici di Don Pietro che i fautori del progetto di Roberto Manca finirono per accettare questa strana versione. Tra questi ultimi era anche l'arciprete, monsignor Tarcisio Pau, il quale, appena qualche giorno prima, aveva raccomandato a Don Pietro di spiegare ai fedeli, dopo la lettura del Vangelo, le finalità del Comitato, di cui egli, in qualità di rappresentante della curia vescovile, faceva parte. L'arciprete si era sentito rispondere dal suo sottoposto che lo avrebbe fatto solo nel caso si trattasse di un ordine. Se non era un ordine — e lui sapeva che non poteva essere — ma un semplice invito, preferiva concentrare la propria attenzione e quella

dei fedeli su altri argomenti. Seccamente l'arciprete aveva ribattuto che da quell'istante l'invito si trasformava in un ordine, e Don Pietro, per dovere di obbedienza, aveva chinato la testa e aveva spiegato dall'altare, la domenica, le « finalità del Comitato ».

Monsignor Tarcisio Pau avrebbe potuto essere, dicevano le persone bene informate, uno dei vescovi più giovani della cristianità, se la sua nomina non fosse stata sempre rimandata a causa del suo carattere focoso ed irruento. Egli si rivaleva esplicando un'attività febbrile, che si estendeva anche al campo politico. Laureato in legge, oltre che in teologia, aveva compiuto i suoi studi in un grande collegio della capitale, ed era stato cappellano di un generale di corpo d'armata — cosa che accresceva enormemente il suo prestigio e rendeva dispotica la sua autorità.

Don Pietro Coi, anziano e privo di ambizioni, rude, sarcastico, trascurato nelle apparenze, offriva al giovane arciprete continui argomenti di lagnanze e di rimproveri, ma di solito sopportava con pazienza e solo di rado reagiva al suo bollente superiore. Il quale d'altra parte sapeva benissimo che, oltre un certo limite, quando la sopportazione era finita, sarebbe stato pericoloso dire anche soltanto una sillaba di più.

Tuttavia una vittoria non piccola l'arciprete l'aveva riportata quando, arrivando a Cuadu investito della sua autorità di Vicario, aveva ottenuto che don Pietro smettesse di andare a caccia.

Dopo l'offerta di Mariangela e le voci messe in giro più o meno malignamente, un giorno l'arciprete accolse don Pietro con una risatina. Era proprio una cosa magnifica — diceva — che solo per prendersi il gusto di fargli dispetto avesse sborsato una somma che non era da buttarsi via! E rideva stizzosamente, aggiustandosi sulla testa il nicchio che tendeva sempre a volarsene come una farfallina nera.

Era in sagrestia e si stava vestendo per la messa aiutato dal diacono seminarista e dai chierichetti. Don Pietro rimase là, sull'uscio, col cappello in mano. L'arciprete aveva un cattivo carattere, ma stupido non era. « Non fino a questo punto », pensò don Pietro posando sull'armadio, al solito posto, il cappello.

È strano mettere un cappello sull'armadio, ma per lui era comodo, e lo faceva sempre, — cosa che sembrava un'ostentazione all'arciprete, piccolo e pletorico. Anche quella volta quel gesto, che esprimeva un lento stupore, diede molta noia

a monsignor Pau costretto ad alzare le corte e grosse braccia per lasciarsi legare i cingoli del camice dai suoi aiutanti.

« Dunque è proprio vero! è anche stupido! » pensava don Pietro guardandolo con meraviglia un po' divertita e alzando lentamente il dito.

Questo pensiero gli si leggeva nel viso, con tale chiarezza che l'arciprete non seppe più cosa dire e, furibondo, si infilò la cotta che il diacono gli porgeva.

IV

Mariangela non immaginava, consegnando quei denari alla maestra Pierina Cherchi, quali conseguenze potesse avere il suo gesto, quali e quante discussioni avrebbe sollevato, e tanto meno che don Pietro si sarebbe trovato in imbarazzo per causa sua; benché a lei, povera com'era e rimasta alla concezione che si aveva del danaro prima della guerra, quando circolavano ancora gli scudi d'argento di Vittorio Emanuele II e persino qualche marengo, la somma sembrasse addirittura enorme.

Ma non supponeva che ne avrebbero tanto parlato. Come non pensava di fare un sacrificio, di privarsi di qualche cosa d'importante.

Aveva consegnato il danaro alla maestra, senza nemmeno slegare le cocche del fazzoletto, che aveva annodato sotto gli occhi scrutatori di prete Coi, e se n'era andata prima che l'altra avesse avuto il tempo di aprirlo.

La somma, secondo il suo modo di vedere, non le apparteneva. Non apparteneva né a lei né ad altri. Non era per burla che il prete le aveva intestato il libretto, quattordici anni prima, quando lei aveva cominciato a servirlo; ma non era una burla nemmeno la promessa, che aveva fatto, nel suo intimo, di servirlo senza paga. Perché questa era una promessa che ella aveva fatto, dentro di sè, in seguito alla miracolosa scomparsa dei vermi di Saverio.

Se era vero che il prete non voleva accettare gratis i suoi servigi, era anche vero che lei non aveva mai toccato una sola lira del mensile che lui le destinava contro il suo volere — mai, nemmeno una lira per non ritorcere a danno dei figli il potere che sembrava emanare dal prete e dalla sua casa, nella quale lei si recava con reverente timore — quella casa che era muro a muro con la sua. I danari sarebbero rimasti depositati alla

Posta indefinitamente, mai li avrebbe toccati, se Giovanni e Saverio fossero vissuti. Sarebbero rimasti lì per sempre; o forse avrebbe chiesto al prete di destinarli alla chiesa o in elemosine. Per sé non avrebbe mai preso una lira, nemmeno per comprarsi il pane costretta dal bisogno.

Fino a che i figli vissero, quegli scudi depositati, e quasi sospesi, a uguale distanza tra lei e don Pietro, avevano una ragione di essere e di restare là dove erano. Ma ora, da quattro anni, da quando i ragazzi erano morti, erano un ingombro e non le davano pace. Erano, nei suoi pensieri, un continuo intralcio, un fastidio, un'ossessione.

Cosicché quando sentì parlare del monumento e le spiegarono che, insieme con il nome di tutti gli altri giovani di Cuadu morti in quella guerra, ci sarebbero stati anche i nomi dei suoi ragazzi, scritti, pensò che quello era il modo migliore di liberarsi dell'inutile peso.

Sentendo parlare del monumento si rafforzava sempre di più nella sua convinzione. Inoltre le pareva che il monumento fosse tutto l'opposto di quel che erano le parole sulla patria e l'olocausto, che odiava. Sapeva che i nomi sarebbero stati scritti sull'arca, non altro: il monumento era silenzio. Era la fine di tutti i discorsi, di tutte le sciocchezze che si ripetevano sui giovani morti.

Se n'era fatta quest'idea, forse pensando alle poche tombe marmoree del cimitero di Cuadu, che erano circondate di silenzio e parevano emanare esse stesse silenzio. Così l'idea del monumento si era formata nella sua mente. Per la prima volta, grazie a questo simbolo, il suo dolore trovava conforto nel dolore degli altri — un conforto che mai nessuna parola aveva potuto darle.

C'era in lei quest'idea già precisa, quando don Pietro, rompendo il riserbo che si era imposto, la sgridò per l'offerta delle ottocentotrentacinque lire.

V

Questo avvenne nell'orto di prete Coi, un pomeriggio. Egli stava potando una piantina di rose, quando udì cigolare il cancelletto di legno, e voltandosi la vide venire da casa sua col cesto della biancheria stirata.

Si sentì prendere dall'ira, ma ebbe il tempo di calmarsi tagliando altri due o tre rametti. Respirò profondamente, chiuse le forbici, continuò a lisciare con l'innestatoio il tronco fe-

rito, fino a che non si sentì alle spalle il fruscio dei passi scalzi che si avvicinavano.

Si voltò lentamente e la considerò a lungo, così vecchia, piccola, magra, col grembiale e il fazzoletto nero del suo perpetuo lutto fatti verdastri dal sole e dalla pioggia.

Ecco com'era.

Benché Mariangela venisse ogni giorno da lui a sbrigare le faccende domestiche, si dimenticava sempre com'era, quando immaginava di rimproverarla e lei non era lì. Sgridandola mentalmente, la pensava com'era prima, tanti anni prima, quando era ancora giovane. Benché piccola, era forte, resistente, ostinata, con gli occhi vivi e ironici nel silenzio e una piega sottile del labbro che le dava un'espressione di appartata furbizia. Piccola e forte era.

Il prete distolse da lei gli occhi, soffiò rabbiosamente sulle forbici da potare che teneva ancora in mano, le chiuse con la cinghietta di pelle, con meticolosa stizza, e piegandosi un poco sui ginocchi (sotto la veste, fino a qualche anno prima, usava portare i calzoni da caccia con gli stivali alti) le ripose in fondo alla tasca laterale.

— Non dovevi dargli niente, a quella là — disse brusco, alzando la mano grande e larga.

Aprì con uno scatto l'innestatoio, riprese a lisciare con la lama il tronco ferito.

— Niente, nemmeno una lira, dovevi dargli!

Si voltò a guardarla. Lei stava lì, a testa china, senza rispondere.

— Niente! — disse ancora. Si accorse che stava quasi gridando.

Per un attimo gli occhi di lei brillarono maliziosi mentre si aggiustava i capelli sotto il fazzoletto.

— Ottocento lire! — lui esclamò con un gesto di deprecazione.

Ripescò le forbici in fondo alla tasca, le fece roteare in aria. Con un colpo netto, preciso, tagliò un altro ramo della piantina che si levava con l'esile tronco un po' storto, i sottili rami, le foglie tremanti. « Cosa sono ottocento lire? » lui si chiedeva intanto mentalmente.

Lei teneva gli occhi bassi e guardava ora i rami tagliati della piantina, ora le scarpe infangate del prete.

— Tu sei povera, — lui disse; e si schiarì la voce. — Nessuno ha dato tanto danaro. Quanto credi che abbia dato, per esempio, il commendator Comina? Eppure, anche lui...

Stava per dire: « Anche lui ha un figlio morto in guerra », ma si trattenne in tempo.

Lei allungava il collo, senza nulla rispondere, come sempre quando la rimproverava. Aveva un odore di fumo — di capanna piena di fumo, lui pensò; e provò un senso di fastidio e di pietà.

— E tuo marito? tuo marito non ti ha detto niente?

Lei mosse appena la spalla, come una scolara.

Il prete soffiò sulle forbici e le lasciò di nuovo scivolare in fondo alla tasca.

La donna, vedendo che aveva finito di potare la piantina, si chinò svelta a raccattare i rami recisi, li mise nel seno del grembiale e andò a buttarli nel mucchio di seccume a ridosso della siepe.

— Lo hai fatto per dispetto, — lui disse —. Per dispetto!

Diede ancora un'occhiata alla schiena ossuta e curva della donna e si avviò verso la cucina a lunghi passi. Lei lo raggiunse trotterellando rapida, e insieme entrarono in cucina.

— Me lo dici quanto te lo fai pagare un fascio di legna? — disse fermandosi in mezzo alla stanza e voltandosi a guardarla. Con la testa urtò la lampadina che pendeva dal soffitto. La fermò, l'alzò facendo scorrere il contrappeso. Poi chiuse gli occhi e mormorò tra sé: « Oh Signore! ».

— Ci metti un giorno intero, per fare un fascio di legna, — disse quasi a bassa voce. Puntò il dito contro la parete, in direzione della montagna — Vai su quel monte...

Mentalmente vide lo spiazzo deserto, a Baddimanna, dove un tempo era l'ovile dei due ragazzi e dove lui, andando a caccia, si fermava a bere una tazza di latte appena munto; vide la grande capanna dalla porta triangolare; e abbassò pian piano il braccio.

Si sedette, si chinò per slacciarsi le scarpe.

La donna, senza dir nulla, andò a prendere le scarpe pulite dietro i fornelli e s'inginocchiò per aiutarlo ad infilarle, come soleva; ma lui scostò rudemente le sue mani. Il suo silenzio lo irritava sempre di più, quel silenzio ch'era nato con lei, cresciuto ed invecchiato con lei, quel silenzio terroso e selvatico.

— Siete vecchi, tu e Girolamo, — sospirò il prete. — Dovete pensare all'avvenire. Chi ve li dà i soldi quando non potete più lavorare? Andate all'elemosina.

Lei scosse la testa, sospirò. Si alzò, con lo sguardo fisso a un angolo della stanza, tirandosi su faticosamente. Andò a prendere il macinino ed il barattolo del caffè tostato.

Subito il rumore del macinino riempì la stanza. Lei se lo stringeva al petto, avvolta e protetta da quel rumore, e guardava fuori della finestra.

VI

Per lunga pratica Don Pietro Coi era avvezzo a leggere nei pensieri degli altri: i pensieri più semplici, che non trovano la via delle parole. Aveva sempre letto anche in quelli di Mariangela. Qualche volta li aveva capiti con un po' di ritardo a causa di quella sua impassibilità; ma li leggeva, comunque. Li ritrovava, li scopriva dopo che vivevano già da qualche tempo in quel silenzio ben noto. Anche ora c'era qualcosa che non afferrava, qualcosa che non gli era chiaro. Nel pensiero costante dei figli c'era qualcosa che non gli riusciva di penetrare, come un silenzio nel silenzio.

Don Pietro aveva visto il suo dolore, quando i carabinieri le avevano portato il primo telegramma, quello che annunciava la morte del figlio più piccolo, Giovanni. Il dolore può essere trasparente, come la gioia. Ma quando, dopo qualche mese, Saverio, il superstite, era stato dato per disperso, un abisso di silenzio aveva separato Mariangela dal resto del mondo: il dolore muto, senza lacrime, che ancora durava. Aveva cessato di lamentarsi. Aveva dato un grido e si era fissata a guardare fuori della finestra, proprio come faceva ora.

Se anche, avvezzo a leggere nei pensieri, a penetrare i segreti della sua gente, egli arrivava a capire, a nulla serviva l'aver capito, a nulla che non fosse la solidarietà nel tacere assieme. Non appena cercava di dire qualcosa su ciò che aveva capito, ecco che il silenzio si faceva impenetrabile, e pareva che il dolore se la portasse via lasciando di lei una forma vuota. Si fissava a guardargli le scarpe, assente; e se poi, a un certo punto, si riaveva e lo guardava in faccia, era per una muta preghiera di silenzio.

Una sola volta aveva pianto, dopo quel grido, pochi giorni dopo. Egli le stava dicendo che disperso non vuol dire morto: Saverio poteva ancora tornare. La donna aveva stretto le labbra e, alzati gli occhi al suo viso, l'aveva guardato intensamente, poi gli occhi le si erano riempiti di lacrime. Come si era sentito misero e inetto, in quel momento!

Dopo la morte del fratello più giovane, Saverio era stato mandato in licenza. Il comandante della compagnia gli ave-

va lasciato sperare che sarebbe stato esonerato dal servizio di guerra. Ma poiché il termine della licenza era spirato senza che quella speranza, che la madre considerava una promessa, si fosse realizzata, era ripartito per il fronte. Poi era arrivata la notizia: disperso.

Non avevano avuto il coraggio di dirle che era morto, ecco che cosa lei pensava. E aveva gettato quel grido, come un latrato.

Certo non aveva immaginato che il figlio era vivo, veramente vivo, come Don Pietro, senza crederci, le aveva detto. Non aveva immaginato che, proprio allora, in quel momento, era in viaggio, tra mille difficoltà e pericoli, e stava cercando di tornare a Cuadu, a nascondersi nei boschi di Cuadu, che conosceva albero per albero, forra per forra, grotta per grotta; a nascondersi nei boschi di Cuadu, a Baddimanna, dove, fino a due anni prima, aveva portato al pascolo le capre ogni notte.

Non aveva immaginato che, un mese più tardi, quando ormai lo credeva morto, abbandonato in un fosso, scarnificato dagli uccelli e dalle formiche (lei non sapeva com'era il Carso, le trincee, i reticolati, benché Saverio avesse tentato di spiegarglielo, e come finivano i morti lassù), se lo sarebbe rivisto davanti vivo, con il suo odore selvatico e forte di uomo, di pastore, sulla porta della capanna del vecchio ovile abbandonato.

In seguito, essendosi mostrati vani tutti gli altri argomenti, Don Pietro era ricorso ai rabbuffi, e giustificava con l'abitudine dei rabbuffi il tono rude derivante dal disagio che veniva da qualcosa di non risolto nei rapporti tra lui e la vecchia.

Si era anche chiesto se Mariangela non si sentisse colpevole della morte del figlio.

Immaginava che lei, prima di lasciarlo partire, l'ultima volta, gli avesse messo in testa l'idea della fuga, che gli avesse fatto promettere, infantilmente, scioccamente, di scappare, di mettersi in salvo. E dopo lei forse si era sentita colpevole, si era addossata la colpa della fuga pazzesca per l'assurda preghiera fatta al figlio nel momento del distacco. Avvezzo a leggere nei pensieri, benché lei non gliel'avesse mai confessato, era arrivato quasi alla certezza che lei si addossasse la colpa della fine di Saverio. Poiché non conosceva la vera causa della fuga, che d'altra parte egli non le poteva rivelare. Non aveva dunque nessun modo di tentare questa via per strapparla al suo fisso e immutabile pensiero.

VII

Mariangela, messa la caffettiera sulla brace del fornello, aspettava che montasse il bollore. Guardava sempre l'angolo della finestra e faceva con la testa quel movimento abituale, come se inghiottisse. Poteva aspettare indefinitamente, senza rispondere alle domande che le venivan fatte, e non c'era in lei né tracotanza né imbarazzo, ma un'antica, sottile persuasione di silenzio.

Solo a lunghi intervalli parlava dei figli, con Don Pietro, in confessione. Perché la confessione è anch'essa un silenzio, un silenzio dove quasi senza parole si comunica, un profondissimo pozzo di silenzio da cui ritorna un'eco, e poi si spegne.

Quando l'acqua sprizzò dal forellino laterale della caffettiera, Mariangela svelta la capovolse, l'asciugò con lo straccio, la posò accanto a Don Pietro. Il caffè filtrava goccia a goccia, con un toc toc preciso, regolare. Intorno si spandeva il profumo.

— Prendi una tazza anche per te, — ordinò il prete.

Lei la prese e la posò accanto all'altra, ma senza il piattino.

Dimostrava più anni di quelli che aveva, così piccola e secca, i radi capelli pepe-sale divisi in mezzo alla testa, coperti dal fazzoletto verdastro che un tempo era stato nero; e quell'odore di fumo, di capanna piena di fumo, e di vecchio silenzio.

Il prete versò il caffè nelle tazzine, le fece un cenno: lei prese la sua. Aveva la sua stessa età, ma sembrava più vecchia.

La guardò mentre sorbiva il caffè soffiandoci su a ogni sorso. Aveva sempre bisogno di guardarla per convincersi di quanto fosse invecchiata, che non era più forte come un tempo, come prima della morte dei figli. Se la ricordava sempre com'era tanti anni prima, quando i figli erano piccoli, Giovanni robusto, prepotente, e l'altro, Saverio, mingherlino e malaticcio. Lui aveva acconsentito, un poco sul serio, un poco ridendoci su, a recitare quegli strani versetti (erano poi nel Breviario!) e il ragazzo era davvero guarito dai vermi in una sola notte. Mariangela era venuta di corsa a dirglielo, trascinandosi il ragazzino riluttante, e gli aveva baciato la mano, cosa che, di solito, non faceva. Allora aveva i capelli neri, era forte. Era una donna piccola e forte, capace di portare sulla testa enormi pesi, instancabile. E anche allora aveva addosso quell'odore di fumo, l'odore dei poveri di Cuadu, e l'ostinazione.

— No, non ho bisogno di niente, — disse il prete rispondendo a un gesto interrogativo della vecchia; e lei si accomiatò con il solito saluto: — Sia lodato Gesù Cristo, — al quale Don Pietro rispose accennando un segno di croce con due dita e dicendo a fior di labbra: — Sempre sia lodato.

VIII

La proposta di erigere a Cuadu un monumento ai caduti della Grande guerra era stata fatta circa un anno prima dal nobile Roberto Manca di Tharros, ma i signori che frequentavano il Circolo di lettura non l'avevano accolta.

Era al Circolo che si decidevano le più importanti questioni della cittadinanza, erano loro, i soci del Circolo, che pesavano, vagliavano, esaminavano preventivamente tutte le deliberazioni che il Consiglio comunale doveva prendere.

Infatti il Consiglio era formato da loro stessi, dai loro figli, nipoti o amici.

Sindaco, a quel tempo, era Edmondo Escano, padrone della rivendita di tabacchi. Da ragazzo aveva avuto in consegna le chiavi dei locali del Circolo, con l'incarico di spazzarli. Poi aveva ottenuto l'appalto, e aveva fornito ai soci carte da giuoco e tabacchi scelti. Fu invitato dai giovani suoi coetanei al tavolo verde, poi a caccia; e siccome era bravo giuocatore e tirava bene, da custode diventò socio del Circolo, che era di lettura soltanto di nome.

In realtà era un circolo di giocatori e cacciatori. Era il luogo dove i *prinzipales* di Cuadu passavano le ore più belle, giocando, fumando e bevendo la vernaccia o l'acquavite che Edmondo forniva assieme al tabacco o alle carte da gioco.

C'era anche una sala di lettura vera e propria, con un grande tavolo coperto da un vecchio tappeto, una dozzina di seggiole e qualche giornale. Un tempo ne arrivavano molti: quotidiani, settimanali e qualche rivista; ma dopo la guerra, per ragioni di economia, oltre che di prudenza, gli abbonamenti erano stati limitati ai giornali che si pubblicavano allora nell'isola, compreso l'organo del partito separatista — un foglio battagliero che alcuni benpensanti consideravano addirittura rivoluzionario. Ma a leggerli erano poi soltanto gli anziani, che non giocavano a carte. I più giovani affluivano nella sala di lettura solo quando si accendeva una discussione importante; benché due o tre giocatori continuassero,

anche in quei casi, imperterriti, lo scopone o il tressette, senza curarsi di ciò che accadeva nella grande sala.

Tra questi era sempre Edmondo: lui, dopo la prima mano, sapeva quali carte avevano gli avversari.

A quel tempo, quando Roberto Manca fece la prima volta la proposta del monumento, Edmondo era appena stato fatto sindaco, e dicevano che fosse agli ordini del commendatore Alessandro Comina, benché nessuno lo sapesse con certezza, dato che, in tutte le sue cose, il padrone dell'appalto si comportava come al tavolo da gioco: fumava una macedonia dopo l'altra e non parlava.

Certo è che, allora, contavano molto più i Comina che i Manca. I Manca erano stati potenti in passato, ma le cose erano cambiate. Erano cambiate intorno a loro. Possedevano lo stesso numero di ettari di terra di quando erano i più ricchi di Cuadu — e ricchi da sempre —, ma quegli ettari rimasti incolti non valevano più come prima, e i pochi soldi che avevano fruttato durante la guerra (pochi in confronto a quel che avrebbero potuto fruttare: amministrava donna Antonietta Manca, madre di Roberto e già vecchissima, essendo lui in guerra) erano diventati carta straccia, con la svalutazione. I Comina, invece, già prima della guerra, avevano dato un altro giro ai loro affari. Avevano impiantato una fabbrica di sapone, una conceria, una distilleria, due mulini di grano; e i profitti di guerra erano stati messi a frutto vantaggiosamente. In guerra loro non c'erano andati. O meglio, c'era andato il più giovane dei figli di Alessandro, volontario come Roberto Manca, contro la volontà del padre, ed era caduto in una delle prime azioni. Nel camposanto di Cuadu c'era il suo monumento con la fotografia, una tomba vuota, perché la salma non era stata ritrovata. Questo figlio morto, di cui egli non parlava mai, e di cui nessuno, nemmeno quelli di casa, osava parlargli, conferiva al vecchio Alessandro Comina, insieme alle sue ricchezze decuplicate, un'autorità incontrastata.

Quando un giorno (avevano portato da poco a Roma, giù dal Carso, la salma del Milite Ignoto, e Roberto Manca aveva fatto parte della scorta d'onore), Roberto propose di costituire un comitato per l'erezione del monumento ai caduti di Cuadu, il commendatore Alessandro Comina aveva sbattuto sulla tavola la stecca del giornale urlando qualcosa di incomprensibile e se n'era andato.

La proposta fu lasciata cadere. Sul momento non la discussero nemmeno. Ci fu solo un silenzio molto imbarazzante

per tutti, che poteva essere l'inizio di un dissidio aperto e insanabile fra i Comina e i Manca, perché fra le parole incomprensibili che il vecchio aveva urlato, tutti ne avevano udita chiaramente una: *fesso*, e non c'era dubbio a chi fosse stata indirizzata l'ingiuria. Roberto Manca si era alzato, pallido come un morto, ed era stato sul punto di lanciarsi dietro al commendatore, che, già fuori del locale, si allontanava zoppicando, appoggiandosi al grosso bastone, e continuava a gridare e a gesticolare in mezzo alla piazza.

Ma Gino Comina, il maggiore dei suoi figli, non aveva perduto la calma. Anche lui pallido, si era avvicinato a Roberto Manca e, nel silenzio generale, gli aveva chiesto scusa per il padre.

Era proprio quello che bisognava fare: non si doveva fare altro che questo: eppure nessuno se lo aspettava, e meno di tutti Roberto.

Stette un po' incerto. L'offesa era grave, e non riguardava lui soltanto, coinvolgeva la causa che lui stava perorando, il monumento, e ciò che il monumento simboleggiava. Si sapeva, tutti sapevano che cosa il vecchio Comina pensava della guerra e della patria e del sacrificio di chi era partito per combattere, ed era caduto, o era tornato ferito, invalido, coperto di medaglie, si sapeva cosa pensava dell'impresa fiumana, dei legionari di d'Annunzio, che per lui era « *un fesso come tutti gli altri* », si sapeva che se il Circolo di lettura si era abbonato al giornale del partito separatista era perché il commendatore lo aveva voluto. Si sapeva tutto questo, perciò l'ingiuria era tanto più grave.

Tutti, intorno, se ne stavano zitti. Si udiva distintamente il respiro dei presenti, lo scricchiolio di qualche seggiola, lo schiocco cauto e perentorio delle carte che veniva dalla saletta attigua, dove erano rimasti Edmondo ed altri due o tre scoponisti.

— Ti prego di scusare mio padre, — ripeté Gino Comina. I suoi corti baffetti biondi tremavano sulle labbra pallide e contratte. Roberto Manca si ricordò della fotografia del fratello. Ci pensò un momento, freddamente, poi aprì le braccia e l'altro con la testa un poco china sulla spalla, come un pugile dopo lo scontro, aprì le braccia anche lui; e senza parole si strinsero l'uno all'altro. Intorno scoppiò improvviso un applauso. I due, abbracciati, erano ormai davvero commossi, e continuavano a battersi reciprocamente dei colpetti sulla schiena, a carezzarsi reciprocamente la nuca con le loro mani sottili e forti da aristocratici.

Fu portata vernaccia ed acquavite da Edmondo e tutti brindarono; ma, per un pezzo, del monumento non se ne parlò più.

— Se ne riparlerà, — disse un socio del Circolo, quella sera, quando, all'imbrunire, tutti se ne tornarono alle loro case, — quando morirà lui, il vecchio!

IX

E invece il vecchio cambiò parere. Cambiò parere quando i minatori ruppero a sassate i vetri del Circolo di lettura e buttarono nel torrente la targa della sezione Combattenti presieduta da Roberto Manca.

Ma questo fu solo l'inizio. Si trattava di una trentina di giovanotti, alcuni dei quali non avevano ancora fatto il servizio di leva. Avevano lasciato il lavoro dei campi per andare a guadagnare qualche lira di più nelle miniere d'Ingurtosu. Il sabato sera tornavano a Cuadu con la paga in tasca, bevevano e si sentivano dei padreterni, molto più potenti dei *prinzipales* che si riunivano al Circolo di lettura. Andavano su e giù per il paese berciando, cantavano stonando l'*Inno dei Lavoratori* e *Bandiera Rossa*, e una sera se la presero con i vetri del Circolo e con la targa dei Combattenti.

I combattenti rifecero la targa e i *prinzipales* fecero rimettere i vetri e avvertirono i Carabinieri. Anzi il commendatore mandò a chiamare il maresciallo e gli disse che se la cosa si fosse ripetuta lo avrebbe fatto trasferire in un paese del centro.

I vetri del Circolo non furono più rotti, ma la domenica successiva i ragazzi della miniera cominciarono a girare per il paese con le fusciacche rosse sotto la giacca.

La fusciacca non si usava più portarla da molto tempo, a Cuadu, ed ora quel rosso aveva un significato preciso di provocazione. Chi non portava la fusciacca si metteva all'occhiello un garofano rosso. A Cuadu il fiore all'occhiello lo portano gli innamorati. Secondo la posizione, cambia il significato del messaggio d'amore, che viene così tacitamente trasmesso durante la passeggiata domenicale su e giù per lo stradone che attraversa il paese. Ma quei garofani dritti e protervi non erano altro che una provocazione.

I signori del Circolo cominciarono a guardarsi fra di loro in silenzio, alzando il mento. E il maresciallo, di nuovo convo-

cato dal commendatore, disse che non ci poteva far niente: come si poteva impedire alla gente di portare fusciacche rosse e garofani?

La domenica successiva accadde qualcosa che impensierì anche l'arciprete, monsignor Tarcisio Pau. All'uscita dalla messa, un oratore socialista venuto da Iglesias tenne un comizio e disse cose che la gente di Cuadu stette a sentire a bocca aperta. Parlava bene, molto meglio di monsignor Pau, che pure aveva fama di buon predicatore: parlava contro i ricchi, contro gli abusi dei ricchi, diceva cose che alla gente sembravano sensate. Pareva che pur senza mai nominarlo, ce l'avesse proprio con il commendator Comina, il quale se ne stava, appoggiato al suo bastone, sulla porta del Circolo: e infatti la gente mormorava e si voltava a guardarlo. A stento il figlio maggiore, Gino, era riuscito a trattenerlo. Voleva andare sotto il palco a chiedere ragione all'oratore di ciò che aveva detto, anche lui attribuendo a se stesso le accuse che muoveva ai ricchi. Voleva andar lì, picchiarlo, farlo arrestare.

Mentre Gino e altri membri del Circolo cercavano di calmarlo, Roberto Manca invece, con una decina dei suoi combattenti — tutti uomini sui trent'anni, abituati a menar le mani avendo fatto la guerra — e alcuni studenti che in quei giorni erano lì in vacanza, tagliò la folla e tirò davvero l'oratore giù dal palco. Nacque un putiferio. Gli studenti se la dettero a gambe, e Roberto con altri cinque o sei furono pestati per bene. I Carabinieri arrestarono due minatori, i più scalmanati, e un combattente, ma rilasciarono subito dopo l'uno e gli altri.

Fu in seguito a questi fatti che Alessandro Comina cambiò idea, e anzi rilanciò egli stesso la proposta del monumento.

Cose del genere, a Cuadu non erano mai successe. Quando, un secolo prima, i Signori della Regia Udienza di Torino avevano decretato, con la famosa Legge delle Chiudende, la istituzione della piccola proprietà (che prima non esisteva a Cuadu, dove vigeva un sistema di proprietà collettiva della terra), il popolo intero si era ribellato ed era insorto, ma senza inni, senza simboli, senza bandiere né frasi fatte da sbandierare. E così anche quando le donne si erano opposte, sdraiandosi sulle rotaie della ferrovia, alla requisizione del grano. Ora invece si trattava di ben altro. Per la prima volta, si era sentito per le strade di Cuadu *Bandiera Rossa*, e Alessandro Comina aveva pensato a quello che stava succedendo nel Continente, e si era sentito un freddo nella schiena. E

non soltanto il commendator Comina, proprietario di terre e industriale, ma tutti quelli che avevano qualcosa al sole — qualcosa che non fosse quei pezzetti di terra, che anche i poveri di Cuadu possiedono dalla Legge delle Chiudende in poi, e per cui pagano le tasse.

Così i signori avevano sentito il bisogno di stringersi tutti d'accordo intorno ad altri simboli, ad altre bandiere; e lo stesso commendatore (dato che nessun altro avrebbe osato farlo, se non lo faceva lui) aveva di nuovo parlato del monumento.

Naturalmente, alla presidenza del Comitato promotore fu nominato Roberto Manca, che era già presidente della Sezione combattenti e del Tiro a Segno Nazionale. Furono mobilitate le maestre elementari, le signorine di buona famiglia, gli studenti che erano scappati il giorno del comizio; e a piccoli gruppi, protetti dai Carabinieri, cominciarono a raccogliere i fondi.

X

Fu appunto alla maestra Pierina Cherchi che Mariangela Eca diede le sue ottocentotrentacinque lire avvolte e legate nel fazzoletto, come le aveva prese da casa del suo prete.

Quando la maestra sciolse l'involto, non capì.

Nessuno aveva fatto un'offerta così considerevole. Lo stesso commendatore aveva versato duecento lire per tutta la famiglia, e sembrava già una somma; gli altri benestanti, chi cinquanta, chi trenta, chi venti, chi dieci lire. I poveri, generalmente, davano due o tre lire, e qualcuno anche meno, o addirittura niente. Perciò la maestra, dopo che ebbe contato i danari di Mariangela, andò in fretta al Circolo e, chiamato da parte il presidente del Comitato, glielo disse all'orecchio, chiedendo che cosa doveva fare. Ma Roberto Manca, senza tener conto delle sue esortazioni, chiamò tutti a raccolta e proclamò la notizia a gran voce, e la maestra posò timidamente la fazzolettata di danari sul tappeto della grande tavola.

Dal Circolo la notizia si sparse per il paese, e dovunque se ne parlava, e si riportavano anche le parole di ringraziamento della lettera che il Presidente aveva indirizzato a Mariangela e che, letta al Comitato riunito, aveva strappato lacrime di commozione alle signore. Perché era commovente che una povera vecchia, la quale aveva già dato alla patria i suoi due unici figli, ora si privasse anche dei danari messi

da parte con tanta fatica, e via dicendo. Questo era l'esempio che una creatura umile aveva saputo dare a coloro che, pur avendo molto più del necessario, si limitavano ad offrire quattro soldi in punta di dita.

Ma la lettera, di cui varie copie circolavano già per il paese, pur avendo avuto l'approvazione unanime del Comitato, non partì. Il vecchio Comina, questa volta senza gridare, disse cose che parvero a tutti molto assennate. — Questa demente —, disse riferendosi alla generosa donatrice — non sa manco cosa sono ottocento lire! Le ha date per isbaglio. Se noi, che sappiamo leggere e scrivere, accettiamo ottocentotrentacinque lire da un'alfabeta, noi commettiamo una truffa. La gente, caro il mio Roberto, aspetta per vedere che cosa ne faremo. E c'è una sola cosa da fare: restituirgliele.

Detto questo se ne andò facendo addio con la mano. Cosa che suscitò nei presenti un'ossequiosa ilarità.

Così la lettera fu rifatta.

In un primo momento Roberto Manca voleva dare le dimissioni. Poi qualcuno gli disse che con tutta probabilità quei danari non erano della vecchia Mariangela, ma di prete Coi, il quale aveva architettato il diabolico tiro per metterli tutti nel sacco, restò folgorato dall'evidenza dei fatti, e corresse la lettera. Si accettavano da Mariangela soltanto cinque lire, e le si restituiva tutto il resto. Le parole di ringraziamento restavano immutate. Restavano gli elogi, e tutto ciò che aveva già avuto il battesimo dell'entusiasmo e delle lacrime. Le stesse parole precise, le stesse espressioni, le quali però suonavano piene di sarcasmo all'indirizzo del prete. Tutti approvarono, ed egli, chiusa la lettera, si batté la mano sinistra sull'avambraccio destro, e, come se il gesto gli fosse sfuggito, disse *pardon*, e tutti risero.

XI

Mariangela si vide così riportare indietro i danari dalla stessa maestra a cui due giorni prima li aveva consegnati. E siccome la ragazza quietamente le aveva letto e spiegato tutto quello che stava scritto nella lettera, lei ripose questa, senza aprirla, insieme ai danari, nell'ultimo cassetto del canterano, che si poteva chiudere a chiave. Poi si sedette tutta sola in cucina e si mise a pensarci per suo conto.

Non aveva mai avuto in casa una somma così grossa:

era la prima volta che questo le accadeva. In altre circostanze sarebbe andata da prete Coi a chiedergli consiglio; ma ora preferiva non dirgli nulla. Lo sentiva soffiarsi il naso e tossire di là dal muro, e forse lui il naso se lo soffiava così, a tromba, perché già sapeva che Pierina Cherchi le aveva riportato i danari. Quei danari lei non voleva ridarglieli, non voleva che li rimettesse nel libretto, come certo egli avrebbe preteso di fare. Voleva tenerli lei, e piano piano, cinque lire per volta, sarebbe riuscita a farli accettare al Comitato. Piano piano li avrebbero presi, i suoi danari. Darli voleva, e non sentirne parlare più. Non voleva prediche, rimproveri. Che forse lei non capiva quanto qualunque altro? Dicevano che non sapeva — questo lo aveva capito dalle parole della maestra — cosa sono ottocento lire. Lo sapeva, invece! Oh come lo sapeva! Non voleva sentirle dire queste sciocchezze. Sì, forse aveva fatto male a darli tutti in una volta, quei soldi: avrebbe dovuto darli pian piano, come ora aveva deciso di fare. Pian piano, cinque lire per volta. Non avrebbero detto niente. Lei voleva solo che il monumento lo facessero presto, invece di parlare tanto. Perché la gente parla tanto? — si chiedeva. La voce delle persone le dava fastidio, anche da lontano.

Per questo se ne andava sul monte, a Baddimanna, in quel luogo silenzioso e deserto, accendeva i lumini dentro la capanna, e si scaldava il caffè nella cocoma che teneva nascosta assieme a tutto il resto.

Le davano fastidio le voci, e anche i rumori di opere, e tutto. I carri che passavano, i sonagli dei cavalli, persino il raspare della zappa di suo marito, là nell'orto, le dava fastidio.

XII

Prese la roncola, la lunga correggia di pelle che le serviva per legare il fascio di legna al ritorno, prese un sacco vuoto che, ripiegato a guisa di cappuccio, le riparava la testa e la schiena quando portava giù dal monte il pesante e rude carico, prese anche l'ampollina d'olio d'oliva per i lumini, prese il caffè macinato, il cartoccino dello zucchero, tre o quattro zolfanelli; e prima di uscire avvertì il marito. Glielo gridò da lontano, così che don Pietro seppe anche lui che stava andando a far legna. E Gregorio, con la schiena curva, si voltò e le fece un cenno per dire che andava bene, che aveva capito.

Attraversò il paese con quell'andatura trotterellante che a Cuadu si chiama « a sonaglio di cane » e che le permetteva di raggiungere il vecchio ovile in poco più di un'ora. Evitava la strada carraia che sale a grandi curve. In linea retta tagliò attraverso i campi, imbucandosi nelle siepi spinose come un furetto. Del bosco conosceva i sentieri che sanno solo le capre. Andava sempre, con quel suo trotterello, ansiosa di arrivare, di essere lì in quel deserto, in quello spiazzo in fondo all'alta valle, un tempo animato come un accampamento e ora silenzioso, dove da tre anni ormai era sepolto Saverio.

Là, tre anni prima, lo aveva trovato seduto ad aspettarla sulla soglia della grande capanna — quel figlio superstite, che il Comando del reparto aveva dato per disperso e che lei aveva creduto morto. Se lo era visto all'improvviso davanti, seduto, come quando faceva il formaggio, con il suo odore di un tempo; non un fantasma uscito dalla terra, un'anima del purgatorio affamata di preghiere espiatorie, ma vivo. E lei era stata brava, era stata pronta a capire che attraverso mille pericoli e difficoltà inenarrabili era scappato dal fronte, dove l'altro fratello, Giovanni, invece era morto, ed era arrivato lì, a nascondersi nella capanna. Era stata brava, lo aveva protetto, aiutato, tenuto in vita per quel poco tempo che il destino gli aveva concesso. Anzi contro lo stesso destino. Perché era opponendosi al destino e cercando di sfuggirgli che Saverio era arrivato fin là.

Questo lei lo aveva capito dopo. Aveva fatto tutto ciò che lui le aveva chiesto, e che lei stessa credeva bene, obbedendogli ciecamente, rapida e silenziosa come il pensiero. Era tornata in paese, per prima cosa, ed era andata a chiamare il prete, in chiesa. Era giusto far questo.

Forse che non si chiama il prete, quando uno nasce o uno muore? E quel figlio, in quel momento, era come se le fosse di nuovo nato. Ed era anche in pericolo, sul punto di sparire, di morirsene come forse il destino aveva già decretato.

Così aveva chiamato don Pietro, lo aveva pregato di andare su a Baddimanna, nell'ovile che lui conosceva, essendovi stato diverse volte quando, in altri tempi, andava a caccia.

Per ordine del figlio, aveva detto *un tale*, semplicemente. Lui però, don Pietro, l'aveva guardata negli occhi e aveva capito. Non poteva credere che fosse Saverio. E come avrebbe potuto crederlo, se lei stessa, ora che era lontana dalla capanna dubitava della realtà di ciò che aveva visto? Perché era così, lei ne dubitava, dubitava di se stessa... Ma pure egli aveva capito, aveva letto giusto nei suoi occhi e si era infilato gli stivali da caccia per andare sul monte.

Per il poco tempo che suo figlio era rimasto in vita, per quei cinque giorni che aveva lottato contro il destino, erano stati loro due soli, lei e il prete, a conoscere il segreto.

Anche ora, ogni volta che la vedeva partire col sacco e la correggia di pelle, il prete sapeva dove andava e che cosa andava a fare, e sapeva che il fascio di legna di cui tornava carica non era altro che una scusa. Sapeva perché, ogni autunno, portava un mazzo di giunchi o di raffia, e con quanta cura riparava la capanna e la rinforzava contro le intemperie mentre il resto dell'ovile andava in rovina. Sapeva dell'ampollina d'olio e degli zolfanelli che portava per accendere i lumini galleggianti nel fondo del bicchiere. Perché Saverio aveva voluto essere sepolto in quella capanna dove lei lo aveva trovato un giorno, andando a far legna, e dove era rimasto gli ultimi cinque giorni di vita. Accanto c'erano ancora le tracce dei fuochi che aveva acceso, le nevicate e le piogge non le avevano ancora del tutto cancellate: un cerchio nero dove in autunno cresceva l'erba più alta. Là se lo ricordava, nel vano della porta triangolare, seduto a gambe larghe come quando manipolava la pasta del formaggio dentro il paiuolo, e con le maniche rimboccate sulle braccia pelose la salutava da lontano, appena la vedeva, chiamandola *madixedda*, che vuol dire cutrettola, per il suo modo svelto e saltellante di camminare.

Tutto era vita, allegria, quando i due figli erano là nell'ovile, a dispetto del cattivo carattere di Giovanni, il più giovane!

Ma lui, come rideva, come era allegro!

Quell'ultima volta, però, seduto lì, senza niente in mano, la camicia sporca, a brandelli, la giacca da soldato sulle spalle, l'aveva guardata senza dir nulla, e senza nulla raccontarle di ciò che lei avrebbe voluto sapere — come aveva fatto a venire, cosa gli era successo — e senza nemmeno salutarla, come se si fossero visti poche ore prima. L'aveva mandata a prendere il fucile e a chiamare il prete.

Era lì, non disperso, né morto come il fratello più giovane, ma come se fosse morto e disperso due volte; un disertore (le aveva detto questa parola che lei udiva per la prima volta in vita sua, ma il cui senso non le era nuovo), un bandito, uno sul quale il primo carabiniere che capita può sparare a vista.

Le aveva fatto promettere di non rivelare il segreto del suo ritorno nemmeno a suo padre, né a sua moglie, e soprattutto non voleva il medico. Glielo aveva fatto giurare sulla

memoria dell'altro figlio. Diceva di avere soltanto un attacco di malaria, niente di grave. Lei aveva obbedito ai suoi ordini in tutto e per tutto, aveva fatto ciò che lui voleva. Era corsa a Cuadu, libera dal solito pesante fascio, era andata in chiesa a cercare don Pietro, era tornata su con le provviste — pane, formaggio, olive, vino, sigarette — e la doppietta, smontata in due pezzi ed avvolta con le munizioni in un pezzo di tela da imballaggio. Aveva rifatto per la seconda volta la strada del bosco col suo rapido passo, il fagotto in testa, quasi correndo. Ma quando era arrivata, prete Coi era già lì, vicino al figlio. Lei non sapeva che cosa il figlio avesse da dirgli di così importante e segreto, a don Pietro, lui che non si confessava mai nemmeno a Pasqua. Ma qualcosa aveva da dirgli di molto grave ed importante.

XIII

Lei questo non lo seppe mai, nemmeno in seguito.

Il prete era inginocchiato accanto al giovane, che stava coricato su un fianco puntando a terra il gomito. Il prete, vedendola, le fece cenno di non avvicinarsi, di aspettare. E lei aspettò, ferma, con il fagottello sulla testa. Il prete teneva un ginocchio a terra, e, chino in avanti, si appoggiava all'altro ginocchio con il gomito. Ogni tanto staccava la mano dalla fronte in un gesto di deprecazione che lei conosceva, scuoteva la testa, annuiva.

Mariangela non aveva mai visto un uomo confessarsi così. La confessione è legata all'idea della penombra della chiesa, alla grata che nasconde i volti lasciando appena udire le voci sommesse.

Le pareva di essere arrivata prima del tempo, di essere lì di troppo, ma tuttavia non osava allontanarsi.

Poi il giovane, finito che ebbe di parlare, come esausto si distese sul dorso e si coprì con le mani la faccia. Lei vide che era scosso dai singhiozzi, mentre il prete stava raccolto in preghiera. Allora i singhiozzi del figlio le strapparono il pianto, senza un pensiero. Non si accorgeva di mugolare come un cane. Il prete si volse accigliato, le fece un cenno perentorio, e lei continuò a piangere, ma in silenzio, accecata dalle lacrime.

Poi, quando poté avvicinarsi, abbracciò il figlio, cullandolo, stringendosi al seno la sua testa abbandonata, e il prete

si allontanò e se ne andò fino ai limiti dello spiazzo. Madre e figlio si consolavano senza parole.

Poi dispose sulla mensola di sughero sospesa a un fil di ferro arrugginito le provviste — pane, vino e tabacco — e scappò via a lunghi passi, per raggiungere il prete, con un cenno di saluto, dicendo che sarebbe tornata il giorno dopo per tempo. Ma si sentì di nuovo chiamare: — Mammai! Oh mammai! ».

E di nuovo corse da lui, che si era sollevato dal giaciglio e stava in ginocchio nel vano della porta, caricando il fucile.

— Oh mammai, credete che quello lì lo mantiene il segreto? — E accennava al prete che, cento passi più in là, le mani in tasca, il cappello sulla nuca, stava guardando in alto i rami degli alberi.

— Certo che lo mantiene, — lei aveva detto stringendo i pugni e battendo a terra il piede. — Certo che lo mantiene!

Ma il giovane non sembrava convinto. Il suo sguardo andava rapido dal prete al fucile che teneva aperto, cercando di infilare le cartucce nelle canne.

— Credete che ho fatto male a farlo venire? — disse guardandola con gli occhi dilatati dalla febbre.

— È il segreto della confessione, — lei disse.

Passò qualche istante di silenzio.

— E ora dormi, figlio mio.

Cautamente lei gli levò di mano il fucile e lo appoggiò alla parete della capanna.

Lo fece distendere sul giaciglio, lo coprì con lo scialle e lo sentì tremare.

Era il migliore dei suoi figli, il migliore dei due, senza paragone. Si poteva forse fare un paragone tra lui e Giovanni? Era buono, docile; Giovanni invece era violento. Parole e gesti violenti erano il suo modo abituale. Ma lui no, Saverio. Era mite, allegro. Che cosa gli era accaduto? Come poteva pensare di uccidere? E non era soltanto il delirio della febbre.

Stette un poco a guardarlo, scosso da quei brividi che si ripetevano a intervalli sempre più lunghi. Forse già dormiva.

Rapida, con il suo lieve fruscio raggiunse il prete e tutti e due si avviarono.

XIV

Fecero assieme la strada del ritorno, scambiando poche parole: la febbre, il chinino che lui avrebbe procurato e che lei sarebbe andata a prendere il giorno dopo, e niente altro. Ma sentiva che don Pietro era a conoscenza di un altro segreto, che lei non avrebbe mai saputo benché facesse già parte del suo dolore.

Ogni tanto gli gettava rapide occhiate furtive. Lo guardava camminare assorto e accigliato con i suoi lunghi passi, ripetere di tanto in tanto quel gesto di deprecazione con la stessa mano che, poco prima, si era alzata a benedire e ad assolvere.

A pochi chilometri dal paese si separarono, promettendosi di rivedersi il giorno dopo per il chinino. Mariangela lo guardò allontanarsi. Fece pochi passi nel bosco, giù dalla strada, contenta di essere sola. Si appoggiò a un albero, le spalle contro il tronco, stordita, leggera.

« Gli scherzi che fa la stanchezza », pensò tra sé respirando profondamente l'aria umida del bosco.

I passi del prete si allontanavano nella strada: gli scarponi ferrati crocchiavano sulla ghiaia, cigolavano sulle rocce affioranti. Ora lei sentiva, attraverso le vesti, gli sprocchi aguzzi del tronco pungerle una spalla, le foglie spinose e dure. Ma tutto faceva parte della levità che le dava gioia. Una cosa che non le era mai accaduta. O forse le era accaduta in anni lontani? Ci pensò. Sì, in anni lontani le era accaduto di essere così contenta, una volta; e anche allora senza ragione. Anzi, pensò scuotento la testa ed appoggiandosi al tronco con la mano, contro la ragione. Aveva soltanto motivo di piangere, e invece ecco che si sentiva contenta. Forse la sua testa cominciava a non funzionare bene?

Ma come si addentrava nel bosco più folto, quel sentimento la pervadeva, un'onda di sangue caldo rendeva più acuto il suo udito, più acuta la vista; ed era anche memoria. Sentiva un piacevole senso di vuoto nello stomaco. Strappò un rametto di lentischio e lo masticò godendo puntigliosamente del sapore aspro, allappante. Era una gioia selvatica, una gioia rubata. Avrebbe dovuto nasconderla a tutti per non farsi trattare da stupida, tornando a casa; come quando, ancora ragazza, prima che Gregorio la sposasse, si era accorta di essere incinta.

Ecco quando, in un tempo lontano della sua vita, aveva provato qualcosa di simile. Proprio allora. Si era accorta di

essere incinta, e senza dir nulla a nessuno si era portato in seno, segretamente, quel bambino, che sarebbe stato poi Saverio, e che ora stava lassù, nella capanna, addormentato.

Respirò ancora, profondamente felice. — Oh! Oh! Oh! — disse a voce alta, giungendo le mani e guardando attraverso i rami il cielo lucente del tramonto.

Sarebbe tornata sul monte il giorno dopo, per tempo, alle prime luci, lo avrebbe trovato forse ancora addormentato, e gli avrebbe fatto il caffè, la cocoma di latte sul focherello di sterpi, accanto alla capanna.

XV

Per cinque giorni durò questa gioia segreta. Una febbre. Per cinque giorni era durata bruciando, consumando i pensieri. Andava, ogni giorno, e qualche volta anche due volte il giorno, a portargli cibi, sigarette, medicine, a preparargli il caffè, a guardarlo dormire.

E gli obbediva in tutto.

Non aveva mai chiamato il medico perché lui le aveva ordinato di non farlo.

È vero, il ragazzo teneva il fucile carico accanto e diceva che se il medico fosse andato lì contro la sua volontà, lo avrebbe steso. Ma anche senza questo lei non lo avrebbe chiamato.

Era importante non disobbedirgli in niente.

Sapeva com'erano preziosi quei giorni, quell'armonia che c'era tra loro due soli, quando lei gli si accoccolava accanto e lui si addormentava con la testa contro il suo piede.

Aveva bisogno, per dormire, di quel contatto. Il suo sonno, allora, era tranquillo. Quando era solo, era teso a tutti i rumori del bosco, al silenzio della notte.

I giorni passavano. Cinque giorni. Lei li sentì passare.

In seguito, ripensandoci, le pareva di aver sempre saputo quanti erano.

XVI

Una mattina, dopo il quinto giorno, lo aveva trovato fuori della porta della capanna, accoccolato per terra, le spalle appoggiate allo stipite e il fucile tra le gambe. Il sole gli bat-

teva in faccia. Aveva gli occhi e la bocca socchiusi, come se dormisse nel tepore del primo sole mattutino appena affacciato alla cresta della montagna. Ma lei si era subito accorta che non dormiva. Lo aveva capito prima di chinarsi a posare il cesto, prima di avvicinarsi a toccarlo.

Erano finiti i giorni, quei giorni contati. Era accaduto quello che doveva accadere, la sola cosa di cui, in tutto quel tempo, era stata certa.

Aveva posato il cesto delicatamente e gli aveva toccato la fronte come si fa per sentire la febbre; e si era sentita dentro quel gelo, quel freddo di tutta la notte, quella durezza, quella definitiva assenza.

Allora, inginocchiata com'era, non per cieca disperazione, ma consapevolmente, a braccia aperte, aveva gridato a distesa chiamandolo con tutte le forze, in ragione di tutto quel lungo silenzioso strazio, e aveva bestemmiato e maledetto il nome di Dio.

A distanza di anni ricordava quelle parole terribili, che erano rimaste nella sua memoria come se non fossero uscite dalla sua bocca.

Invece erano sue: se le era portate dentro sempre, per quel momento che doveva arrivare.

Perché tutto era stabilito, da sempre.

Ma il figlio era lì, davanti a lei, innocente.

Così gli aveva messo tra le dita il rosario che teneva in fondo alla tasca della gonna, ed era andata a chiamare di nuovo il prete perché con l'acqua benedetta levasse anche l'ombra di quelle parole.

XVII

Ogni volta che la sentiva uscire e gridare da lontano al marito che stava andando « su », cioè al monte, don Pietro ripensava ai fatti accaduti più di quattro anni prima, quando era venuta a chiamarlo perché andasse all'ovile di Baddimanna. Ormai ci ripensava soltanto quando udiva la voce della donna nella casa accanto, di là dal muro, quella voce acuta come un grido di gazza, che non sembrava la sua.

Per l'addietro invece ci aveva pensato quasi senza interruzione, preso ancora dal ricordo, e da problemi che gli pareva di non aver mai definitivamente risolto. Era giusto o no, quello che lui, prete, aveva fatto? Un prete può assolvere un condannato a morte ai piedi del patibolo: viene chiamato, perché

lo assolva, dagli stessi che hanno inflitto la condanna. Ma può, un prete, aiutare il colpevole a sottrarsi alle sanzioni della legge? Può aiutarlo a fuggire? A nascondersi?

Quando Mariangela era venuta a chiamarlo, in quel giorno lontano, a dirgli che « un tale » aveva bisogno di confessarsi e che lo stava aspettando nella capanna dell'ovile, lui aveva subito pensato a Saverio. Aveva avuto questa certezza, confermata poi dai fatti.

Nella mente dell'uomo passano mille pensieri, mille possibilità; quasi tutto ciò che è possibile, entro certi limiti, si affaccia alla mente. E le cose più incredibili, le meno probabili, se mai avviene che si realizzino, proprio quelle ci sembra di avere intuito e indovinato.

Forse anche lui, don Pietro Coi, credeva di avere indovinato, ripensandoci dopo. Certo è che l'idea che Saverio fosse lì, dove diceva la donna, gli si affacciò alla mente, per quanto fosse assurdo pensare che un uomo dichiarato disperso un mese prima potesse trovarsi ora a Baddimanna.

Questa idea, per quanto assurda, una volta affacciatasi alla sua mente, ne suggerì altre, che rimanevano pure senza risposta. Poteva un soldato, dalla zona di guerra arrivare a Cuadu attraversando tutta l'Italia, passando il mare, imbarcandosi a Civitavecchia e sbarcando a Golfaranci, e tutto questo senza farsi prendere?

Perché, se era lì, era chiaro che aveva disertato.

Fu soltanto un'ipotesi, forse suggerita anche dal contegno di Mariangela, o anche soltanto da un suo sguardo.

Poteva anche darsi che la donna intendesse riferirsi al figlio, a Saverio, ma che avesse avuto un'allucinazione. Poteva trattarsi semplicemente di una visione, di una creazione della sua mente ossessionata dall'idea di quest'ultimo figlio perduto, favorita dalla solitudine e dal silenzio del bosco.

In questo caso egli avrebbe benedetto la capanna e tutto il vecchio ovile, con il rituale magico al quale già altre volte aveva accondisceso, quando la gente credeva che un luogo fosse frequentato dagli spiriti.

Quest'ultima ipotesi, tra le molte che fece (perché pensò anche che si trattasse di un bandito, un certo Battista Pruneddu, che un tempo aveva frequentato la zona, e si era fermato anche nell'ovile degli Eca rimanendovi nascosto per qualche giorno), prevalse, e si rafforzò durante la marcia di due ore che fece per arrivare a Baddimanna con i suoi scarponi e il suo passo da montanaro.

E invece aveva trovato nella capanna proprio lui, Save-

rio. Nel buio della capanna, aveva sentito, entrando, un tramestio di frasche e l'odore acre della febbre, e le mani calde e ruvide del pastore avevano preso le sue in una morsa di ferro. Poi, come i suoi occhi si abituavano alla penombra, aveva visto la faccia magra e barbuta alzata a chiedere misericordia e perdono.

Fu allora che ebbe la sensazione di aver saputo fin dal primo momento che l'uomo di cui aveva parlato misteriosamente Mariangela era lui. Un uomo vivo per miracolo, la cui presenza partecipava del mistero stesso della morte.

In seguito, per molto tempo non riuscì a distogliersi dal ricordo di quell'uomo inginocchiato che voleva lui, che chiamava lui, che diceva di essere venuto da tanto lontano perché solo lui avrebbe potuto aiutarlo.

Lo aveva fatto distendere sul giaciglio, gli s'era messo accanto tenendogli le mani per calmarlo e gli aveva promesso che lo avrebbe aiutato.

L'uomo taceva scosso da lunghi brividi.

Anticipando i fatti e prevenendo le parole secondo la sua abitudine professionale, don Pietro aveva pensato al genere di aiuto di cui il soldato aveva bisogno. Ci voleva un medico, ci volevano medicine, e bisognava, per il momento almeno, non ossessionarlo con l'idea del processo a cui non poteva sottrarsi, della condanna, di tutto ciò che sarebbe potuto seguire, non esclusa la fucilazione. In un attimo, don Pietro ebbe la percezione di tutte queste cose insieme, e decise che, a tutti i costi, lo avrebbe fatto curare e allo stesso tempo lo avrebbe tenuto nascosto e protetto. Decise questo, nel suo animo, non senza un impeto di ribellione che in seguito gli dette molto da meditare; ma fu contento di averlo deciso allora, prima di sapere il seguito della storia. Decise di nascondere e proteggere il disertore anche con proprio rischio, rischiando tutto ciò che c'era da rischiare compiendo un simile atto.

XVIII

Il seguito della storia l'apprese poco dopo, in confessione.

L'uomo, come un bambino, si era andato calmando, e benché scosso ancora da qualche brivido, poteva parlare. Recitarono assieme il *Credo*.

Gli chiese come aveva fatto a scappare. Durante un assalto era rimasto indietro, fingendosi morto, lui disse. Aveva sperato che avanzassero gli Austriaci: si sarebbe dato prigio-

niero. Invece gli Austriaci erano stati respinti, la trincea era stata conquistata, ed era cominciato un bombardamento che aveva impedito anche di raccogliere i feriti. Allora era scappato passando attraverso le brecce dei reticolati che aveva aperto lui stesso, con un compagno, il giorno prima. (Li facevano saltare con i tubi di gelatina. Mandavano loro due perché sapevano fumare il sigaro alla sarda, cioè col fuoco in bocca. E questo era utile per non farsi scoprire).

Prima di raggiungere le retrovie aveva buttato il piastrino di riconoscimento e tutto ciò che aveva addosso; aveva preso il piastrino di un morto e aveva chiesto un passaggio a un camion. Con la febbre alta, si reggeva in piedi a stento. Aveva cominciato a delirare. Ma il delirio e la febbre lo avevano protetto. Non sapeva nemmeno lui com'era arrivato a Civitavecchia. Ma c'era arrivato, con una tradotta. Era uscito dalla stazione, si era imbarcato, era sbarcato a Golfaranci e, a piedi, per strade di campagna, aveva fatto i centocinquanta chilometri che separano Golfaranci da Cuadu.

In tutto, un mese di viaggio; ma era lì già da molti giorni.

Gli chiese ancora altri particolari; e dal racconto minuto, preciso, risultò la storia di quel viaggio, le città piene di militari e di carabinieri, i posti di blocco affrontati con l'incoscienza della stanchezza e del delirio.

Aveva superato ogni ostacolo come un fantasma.

Dal racconto di Saverio la storia risultava credibile, come il passaggio di uno di quei branchi di pecore che i ladri pastori guidano per vallate e montagne quasi senza lasciare tracce, invisibilmente, con la stessa abilità del prestigiatore che fa sparire una moneta d'argento.

Solo quando vide che rispondeva calmo a tutte le domande, don Pietro gli chiese perché era fuggito.

Anche questo racconto fu chiaro, preciso.

— Lei conosceva il mio comandante di compagnia — disse Saverio.

Era vero: don Pietro lo conosceva, non però di persona. Aveva avuto con lui uno scambio di lettere, a proposito della domanda di esonero ch'era stata fatta e che il capitano P. aveva promesso di appoggiare. Conservava quelle lettere.

— Non era colpa sua, se non mi hanno dato l'esonero, — disse Saverio. — Lui non c'entrava, mi aveva sempre favorito. Adesso lo capisco. Ma con qualcuno mi dovevo sfogare. Non ci volevo più stare, prete Coi! Io ero stanco. Non andavo più a « fare prigionieri » per un pacchetto di sigarette e un bicchiere di grappa! Dicevo che mi dovevano mandare a casa,

che avevo diritto all'esonero. Il capitano mi dava ragione; ma qualche volta si seccava. La sera prima ero andato, volontario, a mettere i tubi di gelatina nei reticolati, per dispetto, per far vedere che se volevo farlo lo facevo come prima. Avevo già la febbre. Non lo dico per scusarmi, prete Coi. Mi sentivo come ubriaco, eppure non avevo voluto bere la grappa che ci avevano dato.

Si fermò un poco, si tirò su, puntando a terra il gomito. Scosse la testa a lungo, con gli occhi chiusi. Poi ricominciò a parlare.

XIX

In seguito, ripensandoci, a don Pietro pareva di ricordare il fatto come se lo avesse vissuto egli stesso.

Con un colpo di fischietto il capitano li aveva fatti uscire dalla trincea tutti assieme. Portava un frustino, un nervo di bue rivestito di pelle, non la pistola, come tanti altri. Se qualcuno durante l'assalto si fermava, gli dava un colpo di frustino sullo zaino.

Effetto psicologico, diceva poi il capitano, ridendo. I soldati gli volevano bene.

Se uno restava a terra e non era ferito, lui lo prendeva per le cinghie dello zaino, lo sollevava di peso e lo scaraventava avanti.

Era alto, forte, sapeva comandare.

Quel giorno era difficile andare avanti, le raffiche delle mitragliatrici spingevano indietro i soldati come il vento le foglie secche. Pure, a fatica, avanzavano, aspettando di prendere fiato per l'ultimo tratto e saltare tutti assieme nella trincea nemica.

Procedevano a sbalzi, acquattandosi e saltando su a un cenno del capitano.

A un certo punto, durante un balzo, Saverio aveva visto la fiamma della mitragliatrice e si era buttato pancia a terra: era certo di riuscire a infilare la feritoia e a farla tacere. Con il gomito a terra, il calcio bagnato del fucile contro la guancia, stava prendendo la mira, il fiato sospeso, quando il frustino del comandante, tagliando l'aria come un proiettile, lo aveva colpito dietro l'orecchio.

Era la solita innocua scudisciata psicologica, caduta per errore fuori posto. Una pallottola non fa male, a caldo; ma una scudisciata è fuoco.

— L'ho lasciato andare avanti di quattro passi e ho sparato. Gli ho sparato alla nuca, prete Coi. L'ho visto. Ha aperto le braccia, si è voltato, ed è caduto.

Erano stati a lungo zitti, Saverio coricato sul giaciglio di frasche, don Pietro chino su di lui, un ginocchio a terra. Il racconto era finito.

In fondo allo spiazzo, tra gli alberi, era apparsa Mariangela con il fagottello sulla testa. Don Pietro la lasciò avvicinare fino a una ventina di passi, poi la fermò con un cenno. « No, disse tra sé, gettando uno sguardo severo alla donna, con la coda dell'occhio, non sei arrivata a sproposito. Meno male che sei venuta! ». Un riso interiore lo scuoteva. L'arrivo della donna lo riportava alla situazione reale, restituiva alle cose la giusta misura. E come altrimenti egli avrebbe potuto ascoltare l'uomo e assolverlo? Perché questo soltanto l'uomo aveva cercato, venendo da lui: liberarsi del peso di quella morte. Si riteneva responsabile di quell'atto che aveva colpito anche lui come una palla di fucile. Di quell'atto che faceva parte della battaglia, che non era altro che un aspetto della follia alla quale non si sottraggono nemmeno coloro che non hanno voluto la guerra, che ci sono dentro loro malgrado.

La donna aspettava, ferma, con il suo fagottello di tela di imballaggio. Lei non sapeva ancora nulla. Forse avrebbe sempre ignorato la vera causa della diserzione del figlio. Forse pensava di essere lei, in parte, responsabile, di quella fuga, perché quand'era partito lo aveva supplicato di tornare, di tornare... Come poteva lui, prete Coi, peccatore, soggetto a debolezze e a compromessi, pigro e vile di fronte alle storture del mondo, come poteva giudicare quell'uomo che accettava tutta intera la responsabilità di un gesto compiuto quasi automaticamente, e del quale si riteneva responsabile come se lo avesse compiuto con fredda determinazione e calcolo? Quell'atto che secondo la legge degli uomini comportava la fucilazione nella schiena, in realtà non aveva peso. L'uomo che giaceva ai suoi piedi non era responsabile della morte del capitano P. più di quanto non ne fosse responsabile egli stesso, prete Coi.

Perciò la formula sacramentale che egli avrebbe pronunciato si sarebbe riferita non tanto a quel delitto, di cui il giovane si credeva responsabile, quanto a tutti i peccati che brulicano nell'umana natura, ai peccati ai quali, in quel momento, Saverio certo non pensava, ma che pure erano scritti nella sua faccia di uomo.

Egli lo avrebbe liberato, come un tempo lo aveva liberato dai vermi.

— Recita l'atto di contrizione, — gli disse con la rudezza che gli era abituale.

Saverio non lo sapeva. Non era mai andato a confessarsi, prima. Non osservava il precetto pasquale, ed era di quelli che lo chiamavano semplicemente « prete Coi ». Si sdraiò sul letto di frasche e si coprì la faccia, scosso dai singhiozzi.

Il prete recitò l'atto di contrizione anche per lui, tenendogli una mano sulla fronte.

XX

Arrivò a Cuadu che già stava suonando l'Avemaria, e andò subito in chiesa con gli scarponi chiodati che cigolavano sui gradini di marmo dell'altare maggiore.

C'era poca gente, meno del solito. Era in ritardo, e l'arciprete, l'indomani, avrebbe trovato il modo di farglielo notare.

« Crederà che sono andato di nuovo a caccia », pensò.

Quando aveva l'abitudine di andare a caccia, arrivava sempre in ritardo per la funzione serale. Una volta aveva portato il fucile e il carniere in sacrestia; avevano avuto una discussione violenta, con Monsignor Pau. Non è bello, per un sacerdote, andare armato di fucile, sparare, lordarsi le mani di sangue.

Ma è bello camminare soli col cane per valli e dorsi di monte, il fucile in spalla, appostarsi nei canneti.

« Questa volta avrebbe ben altro da dire, se sapesse da dove vengo », borbottò tra sé mentre ritornava in sacrestia seguito dal chierichetto.

Monsignor Pau non era lì a rimproverarlo, ma sapeva sempre tutto, e anche quella volta qualcuno gli avrebbe detto ch'era stato in montagna.

Nessuno però sapeva, nessuno avrebbe mai saputo cos'era andato a fare, quel giorno. Pensassero pure dunque ch'era andato a caccia, che l'antico « vizio » l'aveva ripreso, che non aveva resistito.

Era andato a compiere la propria missione di sacerdote, ma non avrebbe potuto dirglielo, a monsignor Pau, non avrebbe potuto.

Era la prima volta, dacché la cosa era cominciata, che questa semplice considerazione si affacciava alla sua mente: i suoi superiori avrebbero approvato il suo modo di agire, se

mai ne fossero venuti a conoscenza? Certamente no. Né l'arciprete né il vescovo di A. Forse il vescovo avrebbe ascoltato le sue ragioni, lo avrebbe lasciato parlare con paziente condiscendenza, ma infine gli avrebbe detto che il suo contegno non poteva essere approvato.

— Comunque... — disse a voce alta uscendo dalla porta grande della chiesa e chiudendosela alle spalle, — nessuno lo sa.

Nessuno sapeva, all'infuori di lui e di Mariangela, che Saverio era nella capanna dell'ovile.

Davanti a lui, lontana, dietro l'Oratorio delle Anime, la mole nera e irta della montagna si levava nel cielo di un azzurro cupo ancora trasparente. Nessuno sapeva, a Cuadu, che l'uomo era là, scosso dalla febbre.

Oltre il tetto dell'oratorio, oltre la nuvola di fumo che si levava dalle case era la mole silenziosa e buia dalla quale l'uomo, non visto, poteva vedere le luci di Cuadu.

« I suoi occhi sono come gli occhi degli uccelli », pensò. « Forse la febbre è cessata. Guarda le luci del paese e pensa di scendere a riposarsi in casa della madre. Se scende, se va a costituirsi, tutto è risolto », pensò il prete lasciando scivolare la pesante chiave del portone in fondo alla tasca della veste.

Ma non sarebbe sceso. Lui lo sapeva bene. Si era fatto portare la doppietta e le munizioni (lui non era stato nemmeno capace di impedire a Mariangela di consegnargliela), non era come un uccello o un volpacchiotto. Era armato. Non era affidato alla misericordia di Dio ma alla mira di un fucile carico a palla. E aveva già ucciso.

Il prete trovò un senso di disagio, quasi di ribrezzo, al ricordo delle parole di Saverio: « L'ho lasciato andare avanti di quattro passi e ho sparato ».

La stessa cosa poteva ripetersi. Se qualcuno, senza saperlo, si fosse avvicinato alla capanna — qualcuno che non fosse un prete vincolato dal segreto della confessione — Saverio lo avrebbe lasciato allontanare di quattro passi e avrebbe sparato, come l'altra volta.

« Sono uno stupido », disse il prete fermandosi su due piedi a pensare.

Si diresse verso la farmacia e, data un'occhiata per assicurarsi che non ci fossero i soliti conversatori serali, entrò a comprare il chinino e l'aspirina che aveva promesso a Mariangela. Per quanto il farmacista non gli avesse fatto domande, sentì il bisogno di dirgli che erano per un « povero vergognoso », non assistito dal Comune.

Quest'inutile spiegazione gli fece sentire, più acuto, il disagio di prima.

XXI

Tornando a casa vide la finestra della cucina di Mariangela ancora illuminata, ma non la chiamò. Tirò il catenaccio, buttò il cappello su una seggiola, si cambiò le scarpe, mise il pentolino della minestra avanzata sul fornelletto a spirito che usava per scaldarsi il caffè la mattina, quando tornava dalla chiesa. Non voleva gente attorno, quella sera. Se Mariangela fosse venuta a bussare non avrebbe aperto.

Forse anche l'uomo, nella sua capanna di frasche, aveva acceso un focherello e mangiava.

« Il fucile », pensò automaticamente versandosi nel piatto la minestra, « Saverio l'ha sempre avuto. Fa compagnia, in campagna ».

Si tagliò una larga fetta di pane scuro e cominciò a mangiare. Mangiava lentamente, come i contadini, e pensava. Si versò un bicchiere di vino. Ne bevette un sorso. Saverio quasi certamente non aveva ucciso il capitano. Era stata la mitragliatrice, e lui aveva creduto di averlo colpito. L'uomo era caduto sotto i suoi occhi, e lui credeva di averlo colpito. A Saverio non era nemmeno venuto in mente che il capitano potesse essere stato ucciso da una pallottola austriaca. Ma subito dopo pensò e quasi disse: « Non può mentire a se stesso. No, non può mentire ». Il capitano aveva aperto le braccia ed era caduto.

Inzuppava il pane nella minestra bollente, per raffreddarla, e ogni tanto beveva una sorsata di vino. Se ne versò un altro bicchiere. « È stato un gesto di rabbia », disse. « Se uno ti urta, tu ti volti, reagisci. Capita a tutti. La colpa è di chi vuole la guerra, è di chi non sa evitare la guerra ».

« Bisogna opporsi », pensò, posando il pugno sulla tavola. « Certo! Ora, chi si oppone? chi? ».

Tese l'orecchio. Gli pareva di sentire un fruscio fuori della porta, forse i passi scalzi di Mariangela venuta a vedere se era sveglio. Stette in ascolto, ma non si udiva altro che un tarlo, lì vicino, nell'armadio.

Eppure poteva darsi che Mariangela fosse venuta fino alla porta chiusa e lo avesse udito parlare da solo.

« Cosa possiamo fare, noi, qui, per opporci alla guerra?

Se anche volessimo fare qualcosa, noi, quaggiù, cosa possiamo fare? ».

Oh se l'uomo che era nella capanna, sfuggito miracolosamente alla guerra e arrivato fin lì, non avesse ucciso! Se fosse soltanto andato via buttando il fucile!

Di nuovo gli parve di sentire un fruscio di passi fuori della porta. Si alzò, andò a vedere. Ma non c'era nessuno. La finestra di Mariangela, oltre la siepe dell'orto, era buia; la notte, senza luna. Si distinguevano le sagome più scure delle case ammassate, sulle quali si alzava qua e là l'arruffio fuliginoso degli alberi. Dall'orto veniva un alito di terra umida.

Richiuse lentamente la porta, tirò il chiavistello. Il giorno dopo, per tempo, prima dell'alba, Mariangela sarebbe venuta a bussare per le medicine che le aveva promesso. Era meglio che andasse lui stesso a portargliele.

Si ricordò di alcuni indumenti di lana che teneva in un bauletto: due maglie fuori uso, una sciarpa, un passamontagna. Accese la luce nella stanza che gli serviva da studio e da ufficio. Si ricordò, vedendolo sulla scrivania, che non aveva finito di recitare il breviario. Cercò con l'occhio il bauletto nel posto dov'era stato per tanti anni, pur sapendo che non era più là.

Adesso le pareti della stanza erano state scialbate e ornate di rustici fregi fatti con lo stampo di cartone.

Oltre al bauletto, nel quale usava riporre gli indumenti da caccia, non c'erano più, appesi al muro, il fucile, la cartucciera, il carniere, né, fissata a un tavolino ingombro di bossoli e scatole di polvere da sparo, la macchinetta per far le cartucce. La stanza, a cui si poteva accedere direttamente dalla strada, era l'ordinato e modesto ufficio di un prete, con le seggiole allineate lungo le pareti, lo scaffale dei libri, le immagini sacre, il tavolino con sopra i registri e le carte. Per quanto il cambiamento risalisse ormai a qualche anno, si sbagliava sempre, quando doveva cercare un oggetto. Adesso il piccolo baule era in uno stanzino buio, in fondo al corridoio.

Andò in camera da letto a prendere una candela stearica, l'accese e in un momento trovò le maglie, la sciarpa e il passamontagna. Li avvolse in un giornale, intrisi com'erano di naftalina, prese anche il pacco delle medicine e uscì, a capo coperto, lasciando la porta accostata. L'aria umida della notte gli fece venir voglia di fumare. Attraversò l'orto, aprì il cancelletto che metteva in quello dei vicini, e mentre entrava, questo pensiero gli attraversò la mente: « Non ho mai pas-

sato questo cancello ». Era veramente la prima volta in tan ti anni. Gli parve molto strano. Per Pasqua passava sempr dalla porta di strada.

La luce della cucina di Mariangela era spenta, ma buss lo stesso, perentoriamente, con un piglio che voleva dire « Sono io, spicciati! ».

Chi altri poteva essere, se non lui, benché questo no fosse mai accaduto prima di allora?

Udì un tramestìo nella casa buia; poi la finestra si illu minò e Mariangela accorse spaventata e mezzo svestita.

Le diede il pacco di indumenti, le medicine. Le disse co me doveva somministrarle al malato, e intanto, guardandol stringersi nello scialle e ascoltarlo attenta, pensò di nuovo « È la prima volta ».

Ma tutto ciò che gli accadeva quel giorno gli accadev per la prima volta.

Prima di andarsene, disse, per spiegare la sua venuta a quell'ora insolita, che il giorno dopo sarebbe andato ad A e sarebbe partito molto presto.

— Domani sera vieni a dirmi se ha ancora la febbre. Ve dremo cosa si deve fare.

Parlava col solito tono brusco che aveva con lei, e andò via senza nemmeno dirle buonanotte.

Ma sentì la voce della donna che diceva quasi tra sé « Il Signore le darà la ricompensa ».

Chiuse la porta con energia, tirò il paletto, questa volta definitivamente. L'umidità della notte gli era entrata nell ossa.

XXII

Aveva dato precise istruzioni per curare il malato, aveva portato lui stesso le medicine, le maglie... Stava esagerando Quando uno è nei pasticci, bisogna aiutarlo, va bene; ma lu stava esagerando. Stava facendo cose che andavano al di là del suo dovere.

Ma non eran tutte cose che andavano al di là del suo dovere quelle che aveva fatto quel pomeriggio? Cercò di ri trovare lo stato d'animo di quando aveva ascoltato la confes sione. Riudiva le parole di Saverio, rivedeva il suo viso chi no; e tutto era chiaro, preciso nella sua mente. Lo aveva as solto anche prima che finisse di parlare. Lo aveva affidat alla misericordia di Dio.

« È facile! », disse a voce alta cercando nella tasca un sigaro.

Si sedette, il gomito appoggiato alla tavola, tirando profonde boccate di fumo bianco.

« È troppo facile! », ripeté. E intendeva: troppo facile appellarsi alla misericordia di Dio.

Avrebbe voluto spiegare tutto a se stesso, in termini chiari, come se stesse rendendone conto a un altro.

Si ricordò che, anche prima di assolverlo, aveva deciso di aiutarlo. Prima di sapere che aveva ucciso. Ma non erano due cose distinte, la responsabilità di Saverio di fronte agli uomini e la misericordia di Dio?

« Ecco », pensò alzandosi e accendendo il sigaro di nuovo, « distinguere una cosa dall'altra ».

Era questo che doveva fare per cercar di capire, per dissipare la nebbia nella mente.

Un sacerdote può assolvere anche dal più grave peccato. Ma può aiutare un assassino a sottrarsi alle sanzioni della legge? Aiutandolo a nascondersi, lo aiutava a sfuggire alla giustizia, si rendeva complice del suo delitto.

« Ma perché ero così sicuro? Ero sicuro di essere nel giusto », disse a voce alta, cercando di concentrarsi.

Qualcosa gli sfuggiva, qualcosa che prima gli pareva di avere afferrato. Non una verità che si possa racchiudere in una formula, ma qualcosa che era in lui e che gli aveva dato, che poteva ridargli sicurezza.

Andò a prendere il breviario nello studio, lo aprì e cominciò a leggere: « *Ostendit mihi arborem salicem tegentem campos ac montes...* » Ma dopo un poco solo gli occhi e le labbra seguivano le parole ben note.

Per due volte il capitano P. gli aveva risposto a proposito dell'esonero. Le lettere erano ancora in quel cassetto. Lo aprì e le trovò subito: una scrittura veloce, simpatica.

Diceva che, purtroppo, l'esonero di Saverio non dipendeva da lui. Era una pratica burocratica che non lo riguardava. Avrebbe comunque fatto tutto ciò che poteva dando buone informazioni del soldato. Lo chiamava « il bravo ragazzo cuadino », o anche « il Suo bravo figlioccio ».

Saverio s'era fatto passare per suo figlioccio! Una bugia che lui, prete Coi, si era ben guardato di smentire.

Nella seconda lettera, il capitano lo informava di avere scritto all'ufficiale di ordinanza del comandante di brigata, il quale aveva promesso di occuparsi della cosa. Con molta probabilità Saverio avrebbe potuto tornare a Cuadu.

La data era di un mese e mezzo prima.

Pochi giorni dopo il « bravo ragazzo » gli aveva sparat alla nuca, a quattro passi di distanza. « L'ho visto, come si voltato: ha aperto le braccia ed è caduto ».

Ripose le lettere, chiuse il cassetto e riprese da capo l lettura: « *Ostendit mihi arborem salicem...* ».

Lesse tutto fino alla fine, recitò le preghiere della sera si spogliò, andò a letto. Ma al buio il dubbio che lo tormenta va divenne più opprimente. Era stato un malinteso senso d pietà che lo aveva indotto a promettere aiuto e protezione al l'assassino? Pietà, non persuasione?

Accese la luce e stette seduto sul letto, tremando. A u tratto gli parve di aver trovato una soluzione: il giorno dop sarebbe andato davvero ad A. come aveva detto a Mariangela Sarebbe partito per tempo, sarebbe andato a parlare col ve scovo. Si sarebbe affidato a lui. Oh non avrebbe certo avut la sua approvazione, ma avrebbe chiarito i propri dubbi, s sarebbe liberato.

Benché fosse notte alta, si alzò, si infilò le scarpe, l veste, e preparò la biancheria pulita e gli abiti nuovi ch avrebbe indossato il giorno dopo — tra poche ore — per an dare ad A. Tirò fuori dall'armadio le scarpe con la fibbia, i mantello, il cappello di castorino che metteva solo nelle gran di occasioni; poi se ne tornò a letto e si addormentò.

XXIII

Si svegliò di soprassalto, prima dell'ora solita, accese l luce e vide la biancheria e i vestiti preparati per il viaggio

Aprì la finestra e nel buio aguzzò il suo sguardo di pre sbite per leggere l'ora al quadrante bianco del campanile so pra i tetti.

Si lavò la faccia ruvida di barba, si insaponò per radersi

I pensieri di qualche ora prima gli parevano adesso logic e assurdi. La cosa, nel suo insieme, forse non era così grave irrimediabile e definitiva come gli era apparsa nella solitudin della notte. Ora i rumori del paese, ancora isolati nel silenzi che se n'andava, a mano a mano che il cielo si accendeva d un riflesso verde, gli dicevano che non era solo, che potev pensare con calma, che aveva tempo. Il carro che passava vuo to con fracasso assordante nella strada a ciottolato sveglian do echi lontani lo aiutava a pensare.

Aveva tutto il tempo che voleva per meditare sulle cose che la sera prima gli erano parse tanto intricate, insolubili. Chi accusava Saverio di avere ucciso il comandante della compagnia? Nessuno.

Nessuno lo accusava. « È responsabile di fronte a Dio. Gli uomini non gliene chiedono conto », disse guardandosi nello specchio con una smorfia. Non amava la propria faccia. Come non gli era venuto in mente questo la sera prima?

Il vescovo avrebbe dovuto risolvere lui la faccenda, decidere. Certo! Decidere! Era curioso di vedere come se la sarebbe cavata.

Provava sempre un vivo piacere a infilarsi la biancheria pulita odorosa di bucato, ma non gli piaceva lasciare i vestiti di tutti i giorni e indossare quelli tenuti in serbo per feste o cerimonie. Comunque si vestì. Si sentiva riposato, leggero, con una strana voglia di ridere. Era proprio curioso di sentire cosa avrebbe detto il vescovo.

Ma insieme a questa voglia di ridere, provava una tranquillità profonda, che pareva essere nelle cose, più che in lui, e queste contro ogni logico ragionamento.

« Andrò lì, racconterò come sono venuti a chiamarmi, cosa ho fatto, cosa ho detto », disse facendo roteare in aria l'ampio mantello e posandoselo sulle spalle.

Vestito a puntino come per una cerimonia, uscì, chiuse la porta, ripose la chiave sotto lo scalino, nel luogo convenuto da anni.

Ormai era giorno. Il cielo, non più verde, era striato di viola. I pensieri della notte gli tornavano in mente distinti. Gli parevan logici e assurdi come un teorema di geometria. Il nero della montagna diventava verde mentre lo guardava. I rumori del lontano bosco, che immaginava — fitti e sottili fruscii, scricchiolii, fischi, latrati, voci — si scioglievano in quell'aria vuota dove si libravano gli ucelli, e diventavano ancora silenzio.

Si voltò, aguzzò lo sguardo, lesse l'ora nel quadrante del campanile: c'era tempo, molto tempo per il treno.

Si segnò e andò in chiesa come tutte le altre mattine.

XXIV

Finito che ebbe di dire messa e lasciato un biglietto per l'arciprete, si diresse a passo svelto verso la stazione, che dista dal centro del paese un quarto d'ora di strada. Era quasi a

metà, quando fu raggiunto da un calesse sgangherato che si fermò a pochi passi, e si sentì chiamare da una voce ben nota. Era il suo vecchio amico Urbano Castai, medico condotto di R.

Veniva a Cuadu di tanto in tanto per acquistare talee, sementa e piantine per un suo frutteto. Anche quella volta si portava legate dietro il calesse una decina di piantine di aranci e di mandarini le cui cime verdi e tenere ondeggiavano dietro la sua testa.

— Monta su, — disse il medico con un gesto energico; e dopo che il prete fu montato, frustò la brenna, che, inarcando la coda, partì al gran trotto trascinando il calesse giù per la discesa con un fracasso assordante.

— Perderai il treno, — urlò il medico guidando a gambe larghe come un fantino.

Don Pietro, tenendosi fermo il cappello con una mano, fece un gesto, come dire: « Poco importa! », e l'amico strinse a pigna le dita e scosse la testa, ma senza rallentare la corsa.

Le ruote scivolavano e facevano schizzare i sassi e la ghiaia fin sulla siepe.

— Ti ho visto da lontano e ti ho raggiunto, — urlò il medico. — Dove te ne stai andando?

Il prete tagliò l'aria con la mano libera in direzione di A., sede dell'episcopio. Il medico lo squadrò allungando le labbra, su cui crescevano due baffetti ineguali, ingialliti dal tabacco. Dove poteva andare, vestito a quel modo, don Pietro, se non dal vescovo?

— Ti hanno di nuovo convocato? — disse con una risatina acuta, senza guardarlo.

Arrivarono davanti alla stazione che mancavano ancora cinque o sei minuti alla partenza. La piccola locomotiva manovrava lanciando brevi e infantili fischi e spandeva intorno l'odore acre del carbone di Bacu Abis.

— Ti ringrazio, — disse don Pietro voltandosi a guardare l'amico ma senza affrettarsi a scendere. — Ti ringrazio proprio!

Col fazzoletto cercava di levare dalla veste e dal cappello, a piccoli colpi, la polvere che in quel breve tratto di strada lo aveva inondato. Ce ne aveva perfino sulle sopracciglia, che erano nere e folte. Si passò il fazzoletto sulla faccia guardando significativamente l'amico.

— Ma tu com'è che sei capitato qui proprio oggi? — disse.

Il medico lo guardava, lo esaminava attentamente con i suoi occhi castani tranquilli e ironici, che erano rimasti giovani nel viso grasso e invecchiato. Con la mano, piccola e

bianca, fece un gesto mostrando le piantine legate dietro la spalliera del calesse.

— Sono venuto a prendere queste, — disse.

Don Pietro, che già aveva capito, annuì pensieroso, posando la mano sulla spalla dell'amico. Ma non si decideva a scendere. « Che fretta c'è di andare dal vescovo? » pensava.

— Ti ringrazio di avermi portato fin qui, — disse. — Ma non mi hanno convocato, e forse è meglio se rimando questo viaggio. Forse è meglio!

— Non ti hanno convocato?

— No, non mi hanno convocato. Tu ora dove vai?

— Se partivi, me ne tornavo a casa. Ma se non parti ti porto a casa tua. Mi offri un caffè.

Il prete restava pensieroso.

— Ti accompagno per un pezzo di strada, se non disturbo —. Si guardò il palmo della mano, dove aveva il callo delle forbici da potare.

L'altro lo osservava attentamente.

— Sai cosa facciamo?, — disse il medico raccogliendo le redini e costringendo la brenna ad alzare la testa. — Il caffè lo prendiamo a casa mia, e poi stasera te ne ritorni. Ho sempre quel vino che ti piaceva...

Rise, ma i suoi occhi castani restavano seri e attenti. Aveva voltato il cavallo e stava per frustarlo con le redini. Lo trattenne un momento, guardando l'amico in un modo che voleva dire: « Ma insomma? che cosa ti sta succedendo? ».

Il prete sorrise e gli batté con la mano sul ginocchio.

Il cavallo partì come un razzo col calesse sgangherato e rumoroso. I due uomini dovevano tenersi saldi con le mani ai parafanghi. Il fracasso era tale che bisognava urlare, per farsi sentire.

XXV

Urbano Castai aveva cominciato brillantemente la sua carriera, subito dopo la laurea, una trentina d'anni prima, con la prospettiva di raggiungere in breve la cattedra universitaria. Poi, inspiegabilmente, aveva abbandonato il proprio maestro e aveva accettato la condotta di R., che ancora teneva e dove ormai stava cominciando a invecchiare. Ma non aveva rimpianti. Aveva messo al mondo una mezza dozzina di figli, e pur senza trascurare i clienti si era dedicato all'agricoltura e possedeva uno dei più bei frutteti della zona. Era sempre un

ottimo medico, che i colleghi chiamavano a consulto anche dalla città. Era molto stimato, per quanto gli piacesse bere. Gli era rimasta la fama di « materialista » che si era fatta da studente, e ancora veniva così definito dai benpensanti: « materialista ateo e frammassone », mentre in realtà non lo era mai stato. Era e continuava a essere un repubblicano, un mazziniano, anzi, come amava ripetere, un « tuveriano », riferendosi a Giovanni Battista Tuveri, filosofo e uomo politico di cui i conterranei avevano perduto la memoria, e del quale egli, in gioventù, con un gruppo di coetanei, aveva fatto stampare l'opera postuma: « *Del diritto dei popoli di rovesciare i cattivi governi* ». Ma la politica, come la scienza, era stata una passione giovanile che egli considerava con scetticismo e distacco; e solo dopo che aveva bevuto si animava parlandone. Aveva anche fama di sottaniere e di mangiapreti, e veramente certe sue espressioni un po' libere potevano giustificare questa diffusa opinione, che non era smentita nemmeno dalla sua amicizia per don Pietro Coi, il solo prete che frequentava e che non riusciva a scandalizzare. Era una amicizia che risaliva alla loro infanzia e che niente aveva potuto alterare, né gli studi diversi, né la diversa formazione mentale. Dopo aver frequentato assieme il ginnasio, erano andati ognuno per la propria strada. Ma continuavano a vedersi di tanto in tanto, in città, e facevano assieme lunghe battute di caccia nei periodi di vacanza. In comune, a giudicarli dalle apparenze, avevano solo la passione per la caccia, per l'agricoltura, e il disprezzo per la vita cittadina, che li aveva portati a rinchiudersi in piccoli paesi come sono Cuadu e R. Anche questo era abbastanza per fare amicizia. Quando erano assieme, si accedevano ogni tanto tra loro violente discussioni, e allora litigavano con improvviso e giovanile furore su questioni che sarebbero riuscite incomprensibili alle persone tra le quali si svolgeva la loro vita; e come se avessero bevuto, parlavano di libri, di politica, di religione, per poi tornare a parlare tranquillamente del più e del meno.

Così il dottor Castai, quando capitava a Cuadu per acquistare piantine da frutto (Cuadu è famosa per questo genere di culture tra tutti i paesi della Marmilla) non mancava di andare a trovare don Pietro; e don Pietro ricambiava le visite sempre che poteva, sia pure con minore frequenza da quando aveva rinunciato ad andare a caccia.

Non era dunque la prima volta che facevano assieme la strada che gira attorno alla montagna e unisce Cuadu a R. Ma dall'ultima volta erano ormai passati alcuni anni, così che ogni

tanto, gridando, uno faceva notare all'altro i cambiamenti avvenuti, che per caso attiravano la loro attenzione; un cancello rimesso a nuovo, per esempio, o gli alberi che c'eran cresciuti dietro formando un viale; una vigna, un frutteto; una casa di campagna sorta dove un tempo c'era una cava di ghiaia... Don Pietro chiedeva notizie di questo o quel proprietario, e chi era andato in guerra, chi morto, chi tornato dalla Francia o dalla Tunisia. I cambiamenti in meglio erano tutti dell'ultimo periodo di guerra, perché chi era rimasto a casa usufruiva quasi suo malgrado dei vantaggi della situazione, tra i quali la manodopera fornita dai prigionieri di guerra, che costava pochi centesimi a giornata.

Come si allontanavano da Cuadu, le culture intensive si facevano sempre più rade, la campagna più solitaria, con qualche magro oliveto, o vigne chiuse da siepi così alte da parere sproporzionate al piccolo tratto di terreno che dovevano proteggere; fino a che non ci fu altro che una landa brulla digradante, ricoperta da una distesa uniforme di cisti. Mentre l'instancabile cavallo continuava a procedere con il suo trotto lungo e sbilenco, i due amici tacevano sballottati dai sobbalzi del calesse, e don Pietro lasciava vagare l'occhio per la brughiera, che si estende fino ai piedi della montagna. Da molto tempo non aveva più provato il piacere di trovarsi in piena campagna a quell'ora mattutina. In lontananza il verde rugginoso dei cisti e dell'erica prendeva l'aspetto di un vello morbido e folto, con linee dolci e continue, che si spezzavano invece dove cessava la vegetazione e la terra affiorava scabra e rossastra. Quanti chilometri avevano fatto le sue lunghe gambe dal monte alla pianura, dalla pianura al monte, dietro il cane! Quante schioppettate aveva sparato! Quante pernici e lepri avevano appesantito il suo carniere senza mai affaticarlo!

A mano a mano che procedevano, il profilo della montagna si trasformava e assumeva forme diverse ma sempre a lui ben note. Guardando quelle gobbe, quelle punte, quelle selle, quegli alberelli piccoli e neri che svettavano e lentatamente sparivano, sapeva come tutto sarebbe stato un momento più tardi; ma se con l'occhio scendeva lungo il fianco della montagna tutto gli pareva nuovo, non si ricordava di avere mai visto quella rovina di pietrame, quei dirupi paurosi, quei picchi da aquile. Era possibile che quell'aspetto selvaggio della montagna fosse sempre sfuggito alla sua attenzione? che mai lo avesse notato prima? La fiumana di pietrame che riempiva i canaloni sui quali si sporgevano po-

veri alberi disperati dalle radici scoperte non aveva lasciato traccia nella sua memoria.

Posò la mano sul braccio dell'amico e gli indicò la montagna.

— Ma è sempre stata così?, — chiese puntando il dito.

Il calesse si fermò.

— Come?, — chiese il medico stupito.

— Così! Questa rovina!

Il cavallo si scrollò e il padrone allentò le redini e gli lasciò allungare il collo per brucare l'erba della proda.

Stettero un poco zitti, ancora intronati dal fracasso del calesse. Il medico accese una sigaretta, don Pietro tirò fuori il suo mezzo sigaro.

— Tu credi, — disse dopo un lungo silenzio, — tu credi che un uomo malato... ammalato di polmonite... probabilmente... ma abituato a vivere all'aperto, a stare all'aperto e a dormire all'addiaccio... Insomma, può guarire senza bisogno di essere portato al riparo?

— Senza essere portato al riparo?, — disse il medico con lo stesso stupore di poco prima, quando gli aveva chiesto se la montagna che avevano davanti era sempre stata così. Preoccupato si volse con tutta la persona a guardare l'amico.

— Cosa vuoi dire?

— È necessario portarlo al coperto, in una casa... oppure può stare in una capanna?

— Ma perché? perché dovrebbe stare in una capanna, invece che in una casa? — gridò il medico. — Se è ammalato bisogna portarlo in casa.

Poi, come tra sè, disse:

— Fai strane domande!

Si guardarono in silenzio, per un poco. Il medico si strinse nelle spalle e allungò le labbra arricciandosi un baffo.

— Potrebbe anche venire curato all'aperto, o in una capanna, come dici, che è poi lo stesso. Naturalmente bisognerebbe coprirlo... preservarlo... insomma...

Si fermò, come preso dal dubbio che don Pietro stesse scherzando; ma la faccia assorta del prete toglieva ogni dubbio in proposito.

— Mi stai facendo dire delle sciocchezze! — mormorò il medico. — Perché uno deve stare all'aperto, se è ammalato di polmonite?

Scosse le briglie e il cavallo fece uno scarto e ripartì improvvisamente col suo trotto sgangherato, a gambe larghe, facendo levare uno stormo di passeri.

Dopo qualche chilometro il medico tirò le redini e il cavallo si fermò dolcemente.

— Tu vuoi dire uno che sia costretto a stare all'aperto?, — chiese accigliato.

Il prete aprì le mani annuendo.

— Scusami, don Pietro. Sono uno stupido, — disse l'altro assorto. — Se tu dici una parola ti si legge dentro tutto. Eppure, vedi! questa volta ho capito in ritardo. Dimmi, non può venire da me costui?

— Credo di no, — disse il prete.

— Se potesse venire da me... Non a casa, naturalmente... Non ti ho ancora detto che ho comprato un pezzo di terra, in montagna? Guarda: vedi quella roccia? No, quella...

Col manico della frusta indicava la montagna, tutta la montagna brulla, dirupata. Il prete fece finta di aver capito.

— Beh! scendi dritto con l'occhio. Là dietro, dietro quel costone, comincia la mia terra. L'ho pagata poche migliaia di lire. È incredibile, no? Sono quasi venticinque ettari: dico venticinque ettari. Un tempo era tutto foresta. Noi non c'eravamo ancora, né io né te. I carbonai venuti d'oltremare hanno tagliato tutto, alberi vecchi e alberi giovani, dalle radici, e hanno tirato fuori anche le radici; sono rimasti i sassi. Quella rovina che vedi. Ma gli olivastri no. Chi sa perché, gli olivastri no! Forse non ci sono riusciti. Oppure gli uccelli hanno riportato i semi, in tanti anni. Tra quei sassi che vedi è pieno di olivastri. Io li sto innestando a uno a uno. Se il tuo uomo vuol venire, io lì ho una casa — una casa di carbonai, ma sempre meglio di una capanna. E poi potrei curarlo. Ci vado ogni giorno. Non in calesse, a cavallo: non c'è ancora la strada. E non ci passa un'anima.

Don Pietro strinse il braccio dell'amico per ringraziarlo. Era felice di essere venuto con lui, di aver chiesto consiglio, di aver parlato. Urbano non conosceva Saverio, ma in tutti i casi non sarebbe stato certo lui a tradire il segreto. Eppoi il segreto era un altro, e sarebbe rimasto inviolabile anche per l'amico che si offriva di aiutare uno sconosciuto senza esitare un momento — perché il dovere di un medico è di curare il malato, per prima cosa.

— Vedi! — disse il prete facendosi forza contro la commozione, — vedi, io te l'ho chiesto; ma forse quest'uomo non è così grave. Forse se la cava da solo. Anzi credo che se la caverà da solo, sì. Ma ho voluto chiedertelo e, certo... se tu sei disposto ad aiutarlo e a curarlo, sono più tranquillo.

Tacquero un poco, poi il prete si volse sul sedile:

— Perché, sai! è affidato a me, a me soltanto.

Fece un grande sforzo e aggiunse: — Come prete.

Stettero ancora zitti. Don Pietro stava chino, le punte delle dita congiunte. Era contento di aver parlato, anche se non poteva dire di più.

L'amico non fece domande. Disse solo:

— Comunque... se c'è bisogno, lo mandi da me. Ti faccio vedere il posto, ti insegno la strada. Oppure vengo io. Decidi come meglio credi.

XXVI

Passarono assieme il resto della giornata.

Arrivarono a R. poco prima di mezzogiorno, e don Pietro, secondo la vecchia consuetudine, aspettò in cucina con la moglie e le figlie dell'amico che egli visitasse i suoi malati nell'ambulatorio.

Poi, dopo colazione, non più in calesse ma a cavallo, a dispetto delle vesti poco adatte del reverendo, andarono verso la montagna, dove Urbano aveva comprato i venticinque ettari di terra che un giorno sarebbero diventati un oliveto, lui diceva, benché sembrasse impossibile.

A un certo punto Urbano disse:

— Ecco, ora siamo di nuovo a casa mia. Questo è il confine. Il podere comincia qui.

Era un'estensione disseminata di enormi massi tra i quali crescevano radi cespugli di olivastro tra cisti e ginepri.

Arrivarono a una piccola casa di carbonai addossata alla parete di roccia che si alzava a picco. Il medico spiegò all'amico che ci si poteva accedere, oltre che per la strada che avevano fatto assieme, dalla parte opposta, cioè girando intorno al monte. Stabilirono che, in caso di necessità, il prete lo avrebbe avvertito con un telegramma convenzionale, e ne stabilirono il testo, con le possibili varianti. Poi tornarono a R. e don Pietro, salutate le donne Castai, strinse la mano all'amico senza altre parole, e proseguì per Cuadu promettendo di rimandargli il cavallo il giorno dopo.

Rifece la strada del ritorno, che gira intorno alla montagna, e vide la montagna riprendere la forma consueta e familiare, fino a che, dal cortile di casa, gli apparve di nuovo chiusa nei boschi pieni d'ombra e di notturno silenzio.

Poco dopo venne da lui Mariangela, a dargli notizie di

Saverio, tutta contenta come quando, tanti anni prima, era venuta a dirgli che non aveva più i vermi. Per la prima volta la vedeva così, dopo tanto tempo.

E così per due giorni. La donna andava, tornava, veniva a riferire. Il malato stava meglio, la febbre aveva ceduto.

Ma il terzo giorno, verso le nove del mattino, arrivò stravolta in chiesa. Che andasse, che corresse! *Avevano* bisogno di lui.

E senza dire altro se n'era scappata, senza nemmeno inginocchiarsi davanti all'altare maggiore.

XXVII

La raggiunse due ore dopo, a Baddimanna. C'erano anche Gregorio e Lica, la moglie.

Si fermò per asciugarsi il sudore, ai limiti dello spiazzo, a una cinquantina di passi dalla capanna. Accanto a Saverio, disteso fuori della porta sullo scialle di lana nera, era inginocchiata Lica, che dondolava il busto avanti e indietro mugolando. Anche Gregorio era lì vicino e con un rametto teneva lontane dal viso del figlio le mosche verdi che infestano gli ovili. Mariangela, in piedi, nel suo consueto atteggiamento d'attesa paziente, la testa piegata sulla spalla, non faceva nulla, e non mutò positura nemmeno dopo.

Ripreso fiato, don Pietro si avvicinò, ormai certo di quello che vedeva e che non si era aspettato di vedere. Non aveva pensato che fosse morto, credeva di venire per un consiglio, per confortarlo.

La vedova continuava a mugolare dondolandosi. Diceva le lodi del morto e gli rivolgeva vane, rettoriche domande. Perché non l'aveva voluta vedere prima di spirare? Perché aveva rifiutato le sue cure? Don Pietro provò un senso di fastidio per la donna che mugolava. Gregorio si alzò in piedi, al suo avvicinarsi, e zittì la donna, la quale cominciò a singhiozzare.

Il prete si avvicinò ancora, si fermò ai piedi del morto, levandosi il cappello come uno qualunque. Anche Gregorio si levò il berretto.

Il morto non era disteso e irrigidito nella sua lunghezza, ma aveva le ginocchia piegate, e le braccia raccolte contro il petto.

Distolse lo sguardo da quella faccia barbuta e rigida, si guardò attorno, guardò in alto. Nuvole bianche passavano rapide. Ecco dunque che tutto si era risolto diversamente dalle lo-

giche previsioni, diversamente da come aveva pensato nei giorni precedenti.

Adesso la decisione che aveva preso non aveva bisogno di essere giustificata, era giusta. Aveva una spiegazione logica, che mai gli si era affacciata alla mente prima, perché non aveva fatto l'ipotesi che Saverio stesse per morire. La riprova della giustezza del suo operato era nei fatti accaduti e irrevocabili, era nel silenzio che aveva attorno, dove ogni parola era superflua. A lungo stette assorto come in preghiera.

Solo alla vista della fossa scavata nell'interno della capanna, si riscosse. Tirò il fiato, reagì, chiese cosa mai avevano intenzione di fare.

Gregorio si strinse nelle spalle, la vedova non rispose. Allora Mariangela si fece avanti e gli disse che il figlio, nei giorni precedenti, quando sembrava migliorato — ma era soltanto il miglioramento della morte, e lei lo sapeva — le aveva fatto promettere che non lo avrebbe consegnato nemmeno morto alla giustizia. Così, per obbedire al suo desiderio, avevano pensato che era bene scavare la fossa al riparo dentro la capanna.

Ritornò il silenzio di prima, dove le parole erano superflue, inutili. Tutto era chiaro, e tutto si capiva senza bisogno di parole. E come già prima don Pietro aveva deciso che non avrebbe denunciato il disertore ma lo avrebbe aiutato a restare nascosto, così in quel momento decise di aiutare i parenti a secondare il suo desiderio lasciando che lo seppellissero nella vecchia capanna.

Si inginocchiò e disse la prima preghiera per l'anima di Saverio Eca, che aveva ucciso il comandante per un colpo di frustino dato per isbaglio nell'impeto dell'assalto — o che forse credeva semplicemente di avere ucciso.

Sperava di non peccare di superbia affidandolo alla misericordia divina con la certezza che avesse già largamente espiato.

XXVIII

Dunque non aveva avuto dubbi. E tuttavia col passare del tempo, questo atto compiuto consapevolmente e deliberatamente, questa consapevole violazione, questo rifiuto della norma formale che avrebbe dovuto porre fine a ogni dubbio o incertezza retrospettiva, ricominciò a tormentarlo, via via che il tempo passava. Che diritto aveva di contravvenire alle re-

gole fino a questo punto? Non era la sepoltura segreta una cosa completamente diversa dalla latitanza del disertore su cui pendeva la minaccia della fucilazione? Quale ragione esisteva ormai per continuare a mantenere il segreto di cui si era fatto complice?

Ormai le prigioni si erano svuotate dei disertori; i tribunali militari avevano smobilitato; molti argomenti un tempo considerati delitti di lesa patria erano accettati dai più; i disertori erano stati amnistiati, riabilitati, occupavano posti pubblici o addirittura sedevano in parlamento. Anche Saverio, se fosse vissuto, avrebbe potuto riprendere il suo posto e continuare a pascolare le capre a Baddimanna. Si sarebbe di certo rifatto il suo branco. Pareva dunque giusto a don Pietro che anche le sue spoglie tornassero nel cimitero di Cuadu. Tutto questo era, per lo meno, logico.

Perciò un giorno, qualche mese prima che le signorine del Comitato promotore cominciassero a raccogliere i fondi per il monumento, aveva detto a Mariangela che le voleva parlare, e lei poco dopo lo aveva raggiunto in chiesa, all'ora del vespro.

Don Pietro era già seduto dentro il confessionale, e andava ripassando mentalmente, come se pregasse, le cose che doveva dire alla donna. Ragioni chiare, precise, che dovevano indurla a fare quello che lui riteneva giusto.

La sentì entrare, alzare il chiavistello, vide la freccia di luce della fessura allungarsi sul pavimento, udì il fruscio ben noto fermarsi a pochi passi dalla porta, e tossì per guidarla al confessionale, come se la guidasse col pensiero. Docilmente lei venne a inginocchiarsi dietro la grata e lo salutò al solito modo: Sia lodato Gesù Cristo. — Sempre sia lodato —, lui rispose in fretta. Recitarono assieme il *Credo*, poi invece di fare domande, il prete cominciò a parlare, ripetendo a mezza voce le cose che si era preparato a dire. Parlava in fretta, concitatamente, senza la calma e la serenità che aveva pensato dovesse avere il colloquio. Le cose che aveva pensato per suo conto e distintamente ordinato in precedenza, ora gli parevano tutte sciocchezze. Tacque un momento e sentì dietro la grata il respiro della vecchia e il suo antico odore di capanna affumicata. Poi parlò lei, con la voce impersonale che aveva sempre quando si confessava, come in un sommesso monologo. Disse che sapeva quale concessione lui le aveva fatto benedicendo la capanna e la terra della capanna. Disse che sapeva anche che presto o tardi il riposo del figlio lassù sarebbe finito. Forse era arrivato il momento. Forse era meglio così. Por-

tarlo in paese, nel cimitero, dov'erano tutti gli altri, forse era giusto. Forse era meglio, se don Pietro era convinto che così si dovesse fare. Chi poteva saperlo meglio di lui? A lei dispiaceva solo una cosa: non tanto le dispiaceva che le ossa del figlio venissero rimosse e portate via di là, non tanto questo, ma le dispiaceva che se ne parlasse, che si tornasse a parlarne, e le dispiaceva di dovere ascoltare le sciocche domande che le avrebbero fatto.

Dunque lei non si opponeva, acconsentiva, si rimetteva a lui. Don Pietro sospirò sollevato. Poi disse in fretta:

— Forse ho commesso un errore, Mariangela, e voglio rimediare. Forse ho sbagliato...

Lei pensò un momento, poi disse:

— Lei non ha sbagliato. Il Signore le darà la ricompensa, don Pietro.

Si eran detti ciò che dovevano dirsi, il colloquio era finito, eppure il prete avrebbe voluto continuare. Ma decise di congedarla, e le disse di andare in pace.

Ogni giorno Mariangela si recava da lui, come sempre, per le faccende domestiche. Come sempre, parlava poco, e mai nelle poche parole che scambiarono, né l'uno né l'altra, allusero a quanto avevano detto e udito in quel colloquio, che pure non era una confessione, benché si fosse svolto nel confessionale.

Ma ora che sapeva Mariangela disposta a secondarlo, don Pietro non si poneva un termine fisso di tempo; e non lo fece nemmeno dopo che ebbe deciso di parlare col pretore invece che con i carabinieri. Il pretore era un giovane da poco nominato, che incontrava sempre per strada e che lo salutava con molta gentilezza, quasi volesse invitarlo a fermarsi.

Don Pietro sapeva quello che avrebbe dovuto dire e quello che non era necessario dire. In fondo era come se uno, stato alla macchia per molti anni, fatti tutti i calcoli e presi consigli dai legali, avesse deciso di rientrare nella normalità approfittando delle amnistie concesse nel frattempo.

Oramai non doveva fare altro che alzare un dito; un cenno amichevole al giovane magistrato, il quale, dandogli la destra, lo avrebbe accompagnato fino alla porta della chiesa. E avrebbero parlato.

Solo che don Pietro non aveva fretta. Lasciava passare i giorni, i mesi.

Fu in quel tempo che le ragazze cominciarono a girare per il paese con le loro scatole da scarpe sigillate con la ceralacca e i nastri tricolori, e fu allora che Mariangela gli chiese le otto-

centotrentacinque lire del libretto postale, e lui, non riuscendo a trattenersi, la rimproverò.

XXIX

Alla raccolta dei fondi da parte delle maestre, fatta con mezzi così modesti come la richiesta diretta, seguirono risultati altrettanto modesti; e quindi altre iniziative furono prese da Roberto Manca e dai suoi collaboratori, suggerite a volta a volta dai più autorevoli membri del Circolo. Oltre che danaro fu chiesto, al tempo del raccolto, grano e altre derrate, oggetti, persino animali da cortile. E le offerte furono più abbondanti, o meno avare. Col permesso del Prefetto fu organizzato un *festival* (era la prima volta che a Cuadu si usava questa parola), con gare di improvvisazione poetica, lotterie, albero della cuccagna, tiro a segno e pesca miracolosa. E monsignor Tarcisio Pau, sollecitato da Roberto Manca, fece chiamare don Pietro Coi dal Vescovo di A., che lo esortò amichevolmente a non fare alcuna opposizione. Si temeva infatti che le ben note idee di don Pietro potessero nuocere alla buona riuscita.

Ma la gente di Cuadu, senza bisogno che prete Coi intervenisse a farlo notare, si accorse che ripescava gli stessi oggetti che qualche settimana prima erano stati offerti dalle massaie.

Del resto ormai, che lo volessero o no, erano loro che se lo dovevano pagare il monumento. Inoltre, all'inizio dell'estate, Roberto Manca propose di allestire un cinematografo all'aperto. Aveva studiato il progetto con molta cura, e i membri del Circolo lo approvarono.

Durante tutta l'estate il cinematografo funzionò nel piazzale interno delle scuole elementari. La realizzazione era stata estremamente semplice: un telone fatto con quattro lenzuoli, una macchina da proiezione presa in affitto con le pellicole, un fonografo prestato da Gino Comina. Ogni sabato e ogni domenica, da quando cominciava a far buio fino a notte alta, il fonografo ripeteva i soliti pezzi d'opera fra i quali prevaleva: « *...e lucean le stelle...* ». Ma veniva suonata molto spesso anche *La vita per lo Zar*, di Glinka. Il cinema era sempre affollato.

Quello stesso autunno fu esposto, prima nei locali del Circolo e poi nell'atrio del Municipio, il bozzetto di gesso del primitivo progetto. E tutti andarono a vedere.

Ci andò anche Mariangela.

Così piccolo, somigliava alla formaggera di vetro bianco che una sua vicina di casa aveva vinto alla pesca miracolosa. Consisteva in una scatoletta sormontata da un angelo con le ali spiegate che sorreggeva un uomo nudo con l'elmetto e le stimmate di Cristo. Monsignor Tarcisio Pau aveva spiegato il simbolo dal pulpito, esaltando l'opera dello scultore.

Finalmente, nella successiva primavera, con l'aggiunta di un cospicuo contributo del Comune, il modello di gesso fu tradotto in marmo: un vero monumento, che sta ancora, annerito dal tempo, nella piazza del municipio di Cuadu, con i settantatre nomi dei caduti di Cuadu scritti sull'arca in lettere di bronzo.

In tutto quel tempo prete Coi non aveva fatto niente per parlare col Pretore, nemmeno quel semplice cenno col dito. Contro la logica degli argomenti che gli avevano fatto decidere di trasportare a Cuadu le spoglie del disertore, rimaneva in lui la nostalgia di quei quattro anni, e il rimpianto, come se già la tomba fosse stata aperta e le povere ossa rimosse dalla terra che le stava consumando. A dispetto della logica, gli piaceva pensare a quella tomba segreta. Era un pensiero riposante, che gli dava anche la forza di sopportare le insinuazioni del diacono seminarista e le baldanzose rivalse di monsignor Pau, il quale considerava il monumento una propria vittoria. Il pensiero della tomba solitaria nel vecchio ovile gli dava pace. Finalmente un giorno prese, in cuor suo, senza dir nulla nemmeno a Mariangela, una nuova decisione. Decise di non farne niente e di lasciare la tomba dov'era.

XXX

Mariangela non diceva parola, aspettando, secondo il suo costume. Aspettava che don Pietro si risolvesse ad agire; e aspettava, al tempo stesso, senza impazienza, che il progetto del monumento venisse realizzato. Ogni tanto andava a mettere cinque o dieci lire, di nascosto, nella cassetta che era stata esposta, per la raccolta delle offerte, nell'atrio del Municipio, accanto al modellino di gesso; e aspettava. Finì per metterci tutte le ottocentotrentacinque lire, e nessuno mai se ne accorse, benché nella cassetta solo quelle, non una lira di più, fossero state ritrovate. Aspettò mesi, senza mai chiedere niente a nessuno; e alla fine vide gli operai che scavavano le fondamenta, che muravano il basamento di granito, e corse

a rifugiarsi nella solitudine del vecchio ovile e accese i lumini nella capanna.

Poi, il giorno dopo, vide i gradini, le lastre di marmo scuro dell'arca, con i nomi scritti, in lettere dorate, tutto intorno; e finalmente, portati con un grande camion, il povero Soldato ferito e l'Angelo con le grandi ali spiegate furono issati sull'arca.

Mariangela stette là a guardare, e quando tutto fu finito chiese a un ragazzo delle scuole che le dicesse dov'erano i nomi dei suoi figli, e lo scolaro li cercò col dito e glieli lesse:

ECA SAVERIO, *Soldato*

ECA GIOVANNI, *Sergente*

Dopo tanto tempo, si asciugò due lacrime, come tutte le altre madri, non per altro, ma per il modo come quei nomi erano scritti, prima il cognome e poi il nome, stravolti come nei registri del Comune. Fu questo che la fece piangere alfine.

Il monumento rimase coperto con un telo per più di una settimana. E finalmente di nuovo lo scoprirono. Ci fu una cerimonia solenne, dopo lunghi preparativi, discorsi, inni; e lei se ne andò. Inutilmente la cercarono. Lei odiava troppo i discorsi e non voleva ascoltare nemmeno quelli che dovevano essere gli ultimi. Quando andarono a cercarla, Gerolamo disse che era andata a far legna.

C'era anche la vedova di Saverio, con l'orfanello. Don Pietro, vedendoli così derelitti e lindi, non poté fare a meno di pensare che se avesse portato al cimitero i resti di Saverio, quei due, a dispetto dell'amnistia, forse avrebbero corso il rischio di perdere la piccola pensione.

Mariangela tornò a sera tarda, quando tutto era finito da un pezzo. Aveva tenuto acceso i lumini nella capanna, come sempre. Tornò col suo pesante fascio di legna, e dopo averlo scaricato nel cortile di casa, andò a vedere.

L'angelo spiegava le ali nella luce delle deboli lampade elettriche.

Nella piazza non c'era più nessuno. Era il silenzio, come lei lo sognava da tanto tempo. Non parole inutili e sciocche. Solo silenzio.

Continuò, per il resto dei suoi giorni, a portare fasci di legna dal monte, a servire don Pietro Coi. E mai tra loro parlarono della tomba che lei continuava a custodire e che dopo la sua morte sarebbe rimasta nel silenzio della montagna.

LILLYAM TOMASI

ELEGIA

In questa tristezza mi bagno
come in un viola.

Il lago serale
ha colori senza frastuono
che mormorano la tristezza.
Così piano
che appena si odono.

La mia tristezza
è alta,
persuasiva
come seta
che fascia.

Non chiedo che vada,
non chiedo all'amico che l'attenui.
L'amico è lontano
e si dissolve il suo nome
nella distanza.

L'amico lontano
fa parte di questa tristezza
insidiosa.
Il lago è vuoto,
intorno non c'è frastuono.

L'amico è dove lo cerca
la memoria
inquieta,
la voglia astratta di grida
senza alcun senso.

Voglia umana di rompere
l'armonia,
il silenzio,
le distanze,
la tristezza imbevuta di viola.

E POI LA TUA VENUTA

Un preavviso d'angoscia
che rallenta
il sangue,
la forza si dissolve...
E poi la tua venuta.
Si chiudono le porte,
il telefono suona
inascoltato.
Dal giardino soltanto
cogliamo l'insistente
eco degli usignoli
e la mia stanza
in bilico sul tempo
un'isola si fa
slegata,
aerea.
Tu tremi, foglia al vento,
il tuo ritorno,
io mi provo col fuoco:
insieme
viviamo appena un'ansia.
La luce del tramonto
che s'avanza
amara ti riveste.

Nere,
opache,
le porte si richiudono
testimoni di nulla.
La tua presenza labile,
evasiva,
ha lasciato allo spazio della stanza
il mio letto disfatto
dentro un'afa
nemica.

L'USIGNOLO

Sopra la terra
canta l'usignolo,
sopra la terra muore.

Perduto tra vento e vento
da lontano distende
la precisa tristezza del suo fiato
con volteggi
tra rami neri e glìcini.

Disattento cantore d'una morte
che s'innesta alla luce folgorante
della sua breve estate, che condensa
nel rosso acceso
lame, spirali, cerchi.

APPARENZA

A Grazia

Le stagioni andavano tra me e te
come tram diretti al deposito.
Tra le alte spine dei cardi

per la via desolata
accanto alla Certosa
un tintinnio di vetri sempre vuoti.

Ti ricordi? Era quando
io di te amavo la fragilità,
le lunghissime gambe, lo splendore
che ti apriva la fronte, l'essenziale
tua voce. Giorni che andavano
come tram desolati e un falò di minuti

ogni tanto, a bruciarmi le spalle.
Come alla fine d'una vita, impreveduta
la notte venne in forme di serpenti.
Mi chiudesti in un pozzo di menzogne
— nere bende sugli occhi — per andare
ad un buio di negri.

M'è rimasto un fermento nei capelli
di sogni uccisi.
Aderente al tuo vizio
lontana mi colpisci la coscienza:
un coltello affilato sul mio corpo
che taglia i rami.

Io cercavo nel mare dei tuoi occhi,
inutilmente come un pescatore
che spende la sua vita per la perla
la tua stanchezza di mentire,
che s'appoggiava assurda
al mio cuore stremato da un'angoscia.

Tu che sembravi amore eri la morte.

LA ROSA

a Giulio

Nel vaso azzurro
gelata
come una linea d'aria,

compresa di magia
confinata ad essenza,
astratta
e viva.
Ma, forma adulta e matura,
il verde stelo
non la sostiene
a un transito?
Eppure
resta identica a un fiato
tra prima e dopo.
Non tocca il vento:
ragionevole
estetica
profonda.
Anima o rosa?
Relegata al silenzio
riflette e trasfigura
il colore,
conscia della sua forma
che non passa.

GLI ANNI

I

Gli anni, appena sfiorati
ridiventano vivi
per oscillare in nuvole
d'afa e di moscerini,
di usignoli che strepitano
in giardini, facili alla memoria.
L'infanzia dissotterra
inodori gli scheletri dei cani
di calce bianca.
Uno impazzì nei soli che la guerra
rotolava per strada.
Ammucchiato coi morti, si riveste

e torna, ad abbaiare l'infinito
orizzonte di spettri
che detesta.
E non serve più a nulla,
quella forma di ruggine:
il toro adolescente dilaniato,
con la sua forza inutile,
dai rami incandescenti delle schegge.

II

Martedì e Venerdì
processioni di bestie
che vanno al macello. Una fanfara
di gemiti sospesi
ai martelli che esplodono
sulla fronte di muschio dei cavalli
ragni di sangue.
Più bambini, più bestie, più menzogne
al Minotauro incessante del tempo.
Ho visto amici morire
in una febbre di tulipani,
gli edifici crollare,
un gatto suicidarsi, gli sciacalli
brindare e una vacca languida
sciogliersi a un blue. Ho visto
angeli, con le mani di marmo,
accusati di furto. Ho sentito
Armstrong la sera
da un'America raggiungibile.
Dietro le spalle sempre
a spiarmi la morte.
Rincorrevo la quiete
con angoscia.

III

Porta Lame, vicino a casa mia;
il macello e l'altare dei partigiani,

i corpi, sul catrame del viale,
sfracellati dai camion e un poco più in là,
oltre gli alberi verdi e neri,
il mio amore teso allo spazio,
le antenne nella morte.
Nessuna metamorfosi per noi
già mietuti
tre le effimere case di lusso
ricostruite. Domani
compreremo nei chioschi dei gelati
la fede nel futuro.

IV

La mia stanza un poco cambiata
sui muri i quadri di Pino:
finestre che conducono al Tirreno.
Lontano, sulla sabbia ritrovo
unghie laccate di reminiscenze.
Il presente
nelle pupille crepita,
la stanza
si riempie di farfalle,
il fuoco mi deterge.
Già proiettati al culmine
convulso
della cenere al vento,
amici, dove andremo?
La notte
mi chiuderà la fronte nelle bende
di un calmo lago?

ALBERTO BEVILACQUA

I TRENI CHE SEGNANO LE ORE

I treni che segnano le ore
all'abbaglio di questo meriggio quieto,
i muretti neri di more tra il biondo
dei tuoi capelli, i treni lunghi alla luce
straniera di un paese fiorito.
I treni che rallentano al pontile
e il riso delle teste fuggitive,
tra le barche che ha abbandonato il vento,
a un volto che muta così lontano.

UN'ESTATE

Era la tua patria una bianca
luce di ville in orizzonti di grano,
il tenero confine che discende
ne ha segnato, in un addio, la tua mano
alla sperduta lanterna e alla stanca
voce del renajolo alle stelle sul Reno.
Hai salutato tua madre da lontano
sul limite dei campi e in un sereno
meriggio di papaveri a canzoni
d'amore alla vallata, l'infantile
sole moriva del tuo cuore ferito.

Cercare un nome agli anni e nel giro
di una gonna sfumata giù nel lilla
e il verde dei viali ritrovare
limpidamente il punto in cui tu eri
il fiore che resiste al frutto, il coro
dei tuoi anni già spento alla sordina
dell'amaro anniversario dei tuoi morti.

SERGIO CIVININI

IL GRANDE INVALIDO

Guardando il parco che circondava la villa sembrava che fosse ancora pieno inverno: gli alberi erano spogli e il sole filtrando attraverso il groviglio delle rame stecchite formava riflessi scuri che chiudevano il paesaggio in un'aria cupa. Ma dietro il muro di cinta, e al di là del reticolato che circondava lo stagno, dov'era il basso edificio della lavanderia dell'ospizio, la campagna si stendeva già verde e risaliva le colline dietro le quali, nel cielo, apparivano azzurre le montagne che di notte si popolavano di luci, come un firmamento incombente sulla città.

Per tutto l'inverno Luigi Pecora aveva spiato quelle montagne: quando gli altri ricoverati si affollavano nella stanza di ricreazione, prima di cena, lui saliva all'ultimo piano nell'atrio del guardaroba e restava dietro i vetri del grande finestrone, finché una suora non veniva a pregarlo di andarsene. Non avrebbe saputo dire perché amava starsene così a lungo dietro quella finestra. Nell'atrio c'era molto freddo, e la piccola lampada in mezzo al soffitto a volta tremava facendo precipitare le ombre quando correnti d'aria gelata giungevano dalle scale. La suora, dopo aver guardato attraverso lo spioncino del portone, si avvicinava col passo frusciante nella grande veste bianca. Veniva sempre la stessa. Luigi, nell'oscurità dell'atrio, la distingueva dalle altre per quella mano piccola, sempre posata sul crocifisso che le pendeva dalla cintura, tenuta lì con grazia, come a voler sollevare l'ampia candida gonna prima di genuflettersi. E finché Luigi non era in fondo alla scala, la suora non chiudeva la porta a vetri dell'atrio, che raschiava rumorosamente sul pavimento di mattoni.

In tutto l'ospizio c'erano soltanto le quattro suore del guardaroba. Molto spesso Luigi aveva fantasticato sulla vita di

quelle donne: uscivano dal guardaroba solo per andare a pregare nella cappella dell'ospizio, e per fare una passeggiata sotto gli alberi; camminavano a due a due, evitando i ricoverati, e a volte restavano per più di un'ora immobili davanti allo stagno, scambiando appena qualche parola. Per quel loro modo di sapersi distaccare dalle cose, Luigi in certi momenti le odiava.

Una sera, verso la fine dell'autunno, le aveva seguite a distanza, di ritorno da una passeggiata, fino nell'atrio del guardaroba. Quando il portone si chiuse, lui si affacciò alla finestra e vide le montagne; gli alberi del parco non raggiungevano la finestra, e la vita dell'ospizio si svolgeva tutta sotto quegli alberi fra il muro di cinta e il reticolato dello stagno. Luigi Pecora se ne sentì al di fuori, quasi liberato. Restò con la fronte contro i vetri che tremavano investiti dalla prima tramontana, e le montagne a poco a poco si dileguarono dietro le colline per coprirsi di luci: luci di case e di camion in viaggio. Luigi seguiva ogni movimento, immaginando le strade, i boschi, i casolari, finché la vista non gli si confondeva e le montagne illuminate non diventavano che confusi barlumi di cenere smossa in un grande braciere.

I sobborghi della città cominciavano dopo la prima svolta della provinciale; un muro seguiva il lato sinistro della strada, e da quella parte c'erano le vecchie rotaie del tram che passava ogni sera. Dal parco dell'ospizio Luigi Pecora seguiva il movimento del trolley che sbucava dietro il muro quando il tram abbordava la curva con un sordo fragore di ferraglia. L'ultimo passava poco prima di mezzanotte, e Luigi non prendeva sonno se non era passato l'ultimo tram. Ormai era abituato a stare per più di due ore immobile nel letto, con la luce spenta, senza far niente, seguendo soltanto il filo dei suoi pensieri. Nella stanza dove dormiva vi erano otto letti, due dei quali sul finire dell'estate erano rimasti vuoti. Luigi si ricordava quei funerali fatti in fretta, quasi di nascosto, e diceva sempre a se stesso che non sarebbe morto all'ospizio. I suoi occhi si erano abituati all'oscurità della stanza, e mentre pensava, leggermente rialzato sui guanciali, fissava il candore del letto di fronte, le confuse macchie degli altri letti. A volte, se le persiane erano rimaste aperte, entrava nella camera la luce dei fari di qualche automobile. In queste veglie, quasi sempre finiva per essere vinto dalla ripugnanza che gli suscitavano i suoi compagni addormentati: l'odore dei medicinali, del grande vaso da notte posato in mezzo alla stanza — di cui egli mai si era voluto servire —, quei colpi di tosse soffocati sotto

le lenzuola, gli mettevano addosso una voglia irrefrenabile di gridare, di uscire dalla stanza per correre nei corridoi e aprire tutte le porte, le finestre. Invece continuava a restare immobile e, se mai, accendeva una sigaretta, fumando nel cavo della mano per non fare troppo chiarore.

La sera che precedeva il suo giorno di libertà, Luigi, prima di coricarsi, disponeva su una sedia ai piedi del letto il suo abito migliore ben stirato e spazzolato, e la mattina si alzava prima della sveglia. Quando sulla porta si affacciava l'inserviente, lui era già vestito e scendeva subito in portineria a consegnare il permesso per uscire senza neppure far colazione. Fuori del cancello si sentiva un altro, e se alla fermata non c'era il tram, s'incamminava lungo la strada per prenderlo a quella successiva.

Le sue nipoti, Adele e la figlia Anna, abitavano in periferia dall'altra parte della città, in un edificio alto, quadrato, posto ai confini con la campagna. Il quartiere era quasi tutto composto di costruzioni nuove, sorte dopo la guerra; qua e là le case si addentravano addirittura in mezzo ai campi, le strade erano polverose d'estate e fangose d'inverno; soltanto quella che portava alla fabbrica era stata asfaltata perché vi transitavano continuamente pesanti autotreni.

Prima di andare all'ospizio degli invalidi di guerra Luigi abitava in casa delle nipoti, e in pochi anni aveva visto il quartiere estendersi, invadere la campagna sempre più verso il fiume. Ora le facciate delle case si specchiavano nella riva sinistra, dove al posto dei cespugli di una volta si ergeva una spalletta di mattoni; l'acqua scorreva lenta, in quel tratto, per una pescaia più a monte, e ogni mattina, anche in inverno se non pioveva, i renaiuoli scendevano l'argine coi loro barrocci per colare la rena. Luigi veniva svegliato dalle ruote cerchiate di ferro e dai cassoni dei barrocci che traballavano sulla strada; le sonagliere dei cavalli si attutivano a poco a poco nell'aria aperta del fiume; poi cominciava ad animarsi il mercato rionale, e quando la sirena della fabbrica faceva udire i suoi ululati egli era in piedi: gli piaceva scaldarsi il caffé in cucina senza accendere la luce, e si muoveva in quella mezza oscurità dando appena un'occhiata dalla finestra alle prime frotte di operai che arrivavano in bicicletta.

D'inverno, quando la nebbia restava bassa e pesante sulla città, la sirena della fabbrica aveva un suono fioco: fioco come la sirena di quel sudicio piroscafo sul quale Luigi si era imbarcato tanti anni prima, quando era ancora giovane, per non essere preso dai fascisti.

Usciva di casa senza guardare se le nipoti si erano sveglia-te, tanto sarebbe andato lui ad aprire la cartoleria. In piazza, dietro le bancarelle, si agitavano le ombre dei venditori che sistemavano le tettoie di tela e la merce sopra le tavole; chi aveva finito se ne stava in piedi accanto al peso rischiarato dalla fiamma di una candela avvolta in un cartoccio. Per un po' di tempo Luigi indugiava in mezzo al mercato respirando quel miscuglio di odori: si fermava volentieri a chiacchierare al banco della pescaiuola, poi arrivava fino al cancello della fabbrica, e quando la strada era deserta camminava lungo la cancellata per guardare i capannoni, i piazzali sterrati e bui attraversati dai guardiani e da qualche operaio ritardatario. Quei rumori segreti, i bagliori intravisti nei piazzali interni, lo scalpiccio sui marciapiedi, quel levitare di ombre lungo i muri dei capannoni e dietro le vetragi verniciate, davano netta la sensazione del torpore e dell'attesa; Luigi immaginava che un sotterraneo brivido elettrico attraversasse la fabbrica, e finalmente per l'ultima volta sopra il quartiere si alzava la sirena della ciminiera; quel suono lasciava nell'aria una striscia bianca di vapore, appena un cenno, che subito si dileguava con gli echi delle sirene delle altre fabbriche.

Il richiamo delle sirene giungeva fino all'ospizio ed evocava complesse emozioni nell'animo di Luigi. Da più di tre settimane egli non usciva e non sapeva quando avrebbe riavuto un giorno di libertà. Il direttore gli aveva detto che non lo avrebbe più fatto uscire se non si decideva a indossare la divisa dell'ospizio; e Luigi passava intere mattine seduto sotto la loggia della cappella, da dove era possibile scorgere l'intera distesa della città che gli appariva come una massa uniforme; i suoi occhi però sapevano orientarsi fino alla ciminiera vicina a casa, più alta e più scura delle altre.

Raramente faceva una passeggiata nel parco. Le foglie che l'inverno aveva marcito ai piedi degli alberi formavano una poltiglia ancora umida. A novembre nessuno raccoglieva le foglie per bruciarle. Dopo la festa dei morti cominciava a piovere per settimane intere, e gli alberi diventavano neri e viscidi. I ricoverati guardavano dal loggiato la stagione che imputridiva; quando uscivano coi rastrelli per sistemare il parco, si limitavano ad aprire un piccolo sentiero fino allo stagno. Del resto il direttore aveva detto che quell'abbandono conferiva un che di caratteristico a tutto l'ospizio. « Sembrerebbe disabitato »: questo Luigi Pecora gli aveva sentito dire una volta ad alcuni amici che erano venuti a trovarlo in automobile.

Il direttore riceveva molte visite, e, quando c'erano ospiti,

ai ricoverati era proibito starsene a passeggiare nel parco. Forse il direttore non voleva attristire nessuno alla loro vista; portava gli amici a pescare allo stagno, e tornavano a sera con le ceste piene di pesce.

Quando lo stagno non era circondato dal reticolato, i ricoverati avevano avvelenato i pesci col carburo. Di questo atto di ribellione, commesso qualche anno prima che arrivasse Luigi, se ne parlava ancora con soddisfazione all'ospizio, forse perché era stato l'ultimo.

Luigi sentiva che se avesse accettato di indossare quella giacca grigia, abbottonata dal collo alle ginocchia come la casacca di uno spazzino, avrebbe perduto tutta la sua dignità. Era rimasto solo a tener testa al direttore e agli inservienti, forse per questo gli altri invalidi ora evitavano la sua compagnia. Prima era lui a volersi appartare, ma ciò accadeva in certe ore del giorno, per sfuggire la malinconia della sala di ricreazione.

Doveva andarsene. C'erano momenti in cui a stento riusciva a trattenere le lacrime. Il direttore si fermava di fronte a lui, nel refettorio, e gli parlava con ironia: « Pecora, non ti vuoi ancora convincere che questa è la tua ultima caserma? ».

Le giornate erano diventate interminabili, per Luigi; quasi lo spaventava il fatto di doversi alzare da letto la mattina così presto, quando ancora era buio. Di solito, se gli inservienti avevano fatto pulizia nelle camerate, tornava a sdraiarsi sul letto dopo aver chiuso la porta. Se nessuno lo guardava si sentiva più calmo. Avrebbe desiderato leggere qualche buon libro, o soltanto un giornale, ma non sapeva leggere che l'inglese perché era analfabeta quando aveva lasciato l'Italia.

Al termine di quelle tre settimane di reclusione, una sera Luigi andò a letto credendo di avere la febbre; per tutto il pomeriggio si era sentito la schiena percorsa da brividi di freddo e gli avevano fatto male le giunture delle gambe. Contrariamente al solito si addormentò quasi subito.

La mattina volle restare a letto, e quando venne l'infermiere rifiutò il termometro. Si alzò nel pomeriggio, sebbene fosse una giornata nuvolosa e promettesse di piovere da un momento all'altro. I ricoverati passeggiavano davanti al loggiato; Luigi per un po' di tempo restò a guardarli dalla finestra. Si vedeva ridotto come uno di loro pensando all'immediato futuro: ancor più invecchiato, infagottato nella divisa dell'ospizio, e dentro di sé sentiva tutto il vuoto e l'inutilità di quell'esistenza. Tanta era la sua amarezza che si sentiva completamente impotente di fronte alla propria sorte. Per la prima vol-

ta in vita sua riusciva ad analizzare se stesso con estrema chiarezza: come riflessa in uno specchio gli passava davanti agli occhi la sua immagine, e capiva che mai più avrebbe avuto la possibilità di vedersi con tanto distacco.

« Prima di arrendersi un uomo si deve sentire così », disse. Gli tornavano in mente le parole del direttore e pensava che quella veramente doveva essere la sua ultima caserma. Uscì nel corridoio e si avviò piano piano verso le scale.

Aveva già sceso alcuni gradini quando udì un tonfo sordo dietro la porta della corsia dei cronici.

Di quella stanza conosceva soltanto gli odori che penetravano nei corridoi e raggiungevano le camerate quando la porta restava aperta; vi venivano internati i ricoverati che non erano più in grado di alzarsi da letto, gente che non valeva la pena di mandare all'ospedale perché ormai prossima alla fine. Luigi dovette fare uno sforzo per girare la maniglia della porta ed entrare. Vi era una sola fila di letti, e la stanza, angusta come un corridoio, in fondo prendeva luce da una finestra coi vetri opachi. Soltanto tre letti erano occupati, gli altri avevano i materassi arrotolati al capezzale. Uno degli ammalati si sollevò a stento sul cuscino e con la mano indicò a Luigi il pavimento. C'era un uomo in terra che cercava inutilmente di alzarsi aggrappandosi ai ferri del letto. Luigi lo prese sotto le ascelle per metterlo in piedi, e si stupì della sua leggerezza: non c'era quasi niente dentro la camicia da notte di canapa.

« Ti sei fatto male? », disse Luigi quando lo ebbe sistemato sotto le coltri. La faccia del vecchio, assente e incartapecorita, gli faceva paura. « Ora chiamo l'inserviente ».

Non ebbe alcuna risposta.

« Voleva alzarsi. Ha il letto tutto fradicio. È da ieri mattina che non ci cambiano il letto », disse uno degli ammalati. « Apri la finestra per piacere ».

Luigi spalancò i vetri e la corsìa fu invasa da una corrente d'aria umida. Fuori cominciava a piovere. Il fruscio della pioggia sugli alberi spogli del parco aumentò rapidamente; ora lo udivano anche gli ammalati. Luigi era rimasto coi gomiti appoggiati al davanzale, non voleva voltarsi; troppo acuta era quella sensazione di vuoto alle sue spalle: si sentiva completamente senza difesa, inerte come un pupazzo dondolante nell'aria. Le grondaie del tetto erano sciupate e l'acqua scrosciava sul lastricato.

« Torno a casa da Adele », disse Luigi. « Le dico che sono tornato per restare ».

Più di una volta aveva pensato che le nipoti lo avrebbero ripreso volentieri in casa. In fondo lui non mangiava molto, e con la pensione di guerra sarebbe stato in grado di far fronte a tutti i suoi piccoli bisogni. Inoltre doveva riscuotere molti arretrati: aveva inoltrato una pratica al ministero alcuni anni prima di andare all'ospizio. Luigi cominciò a fare mentalmente il calcolo degli arretrati che doveva riscuotere, e trentaquattro anni di pensione rappresentavano nella sua mente una cifra considerevole che variava di volta in volta, secondo il suo stato d'animo, in meglio o in peggio.

Quando scese a cena nel refettorio era quasi tranquillo: aveva deciso di scappare dall'ospizio la mattina successiva; essendo domenica in portineria la vigilanza era molto limitata e quasi sicuramente avrebbe potuto allontanarsi indisturbato. Per tutta la sera restò assorto in questi pensieri, seduto su una panca nella sala di ricreazione. Gli altri ricoverati giocavano a carte e conversavano.

Più tardi un inserviente venne a dire che era l'ora di ritirarsi, e spense la luce nella sala lasciando accesa soltanto una piccola lampada azzurra che illuminava fiocamente il corridoio.

Nei corridoi le lampade azzurre restavano accese tutta la notte.

Fuori la pioggia aveva smesso di scrosciare dai canali, ora se ne udiva soltanto il fruscio impercettibile sugli alberi e a volte più preciso contro i vetri delle finestre.

Luigi sapeva che non avrebbe chiuso occhio in tutta la notte; stava con la testa appoggiata al capezzale, e quando nei corridoi non si udì più alcun rumore accese una sigaretta, ma la sua mano tremava portandosela alla bocca. I suoi sensi, stranamente acuiti, penetravano ogni remoto angolo dell'ospizio; si sentiva diviso in una infinità di parti, indipendenti l'una dall'altra, e in tutto questo egli avvertiva con inquietudine il ritorno di tutte le sue capacità vitali.

Quando smise di piovere si alzò e, scalzo, raggiunse la finestra dietro il suo letto; per qualche minuto restò a guardare il cielo che si era completamente rischiarato; le stelle dal groviglio degli alberi penetravano la notte. Doveva uscire, doveva camminare fuori all'aria aperta. Si vestì in fretta, attraversò il corridoio e scese le scale rapidamente. C'era un gran silenzio nell'ospizio, e anche fuori. Forse era già mezzanotte. Sotto il loggiato respirò a pieni polmoni, e si lasciò il soprabito sulle spalle senza indossarlo perché l'aria era mite, piena di odori scaturiti dalla terra.

Poteva aprire il cancello e andarsene adesso. Pensò al sobborgo che avrebbe attraversato senza fretta: aveva voglia di camminare su un marciapiede lungo i muri delle case; camminare, e non pensare a nulla fino a casa.

Restò per un po' sotto il loggiato, poi voltò l'angolo dell'edificio, ma non aveva ancora deciso di andarsene adesso; immaginava che andandosene di notte avrebbe suscitato troppo allarme.

C'era in lui il contrappunto con l'altra fuga, quella che trent'anni prima l'aveva portato così lontano, in America. In tutta la sua vita mai come ora si era ricordato tanto bene di quella sera quando gli amici vennero a dirgli che doveva andarsene subito perché era sulla lista del fascio. « Ce l'hanno con te, e questa volta fanno sul serio ».

Neppure al fronte aveva avuto netta la sensazione della paura come quella sera: qui era a casa, in mezzo alla gente dove era nato e cresciuto, e lo braccavano. Forse sarebbero venuti per ucciderlo. Col camion sarebbero venuti, cantando come degli ubriachi. Sua madre gridava che nessuno avrebbe potuto fargli del male. « T'hanno rovinato alla guerra. Loro parlano sempre di patria, e non potranno farti nulla. Gli farò vedere io la medaglia che hai avuto, quando verranno ».

Camminava in mezzo agli alberi senza sapere dove andava; sentiva il fresco della notte penetrargli la carne, scendergli dentro il sangue, alleviarlo.

Una voce dura alle sue spalle interruppe il filo dei suoi pensieri. Ancor prima di voltarsi Luigi capì che si trattava del direttore: doveva essere rientrato all'ospizio con l'ultimo tram. Forse l'ultimo tram era passato senza che Luigi se ne accorgesse.

« Sono sceso a respirare un po' », disse. « Non ero uscito in tutto il giorno ».

Il direttore aveva in mano un mazzo di chiavi, taceva, poi si avvicinò al vecchio di qualche passo. Improvvisamente Luigi Pecora tornò a sentirsi, come nel pomeriggio nella corsia dei cronici, un pupazzo senza difesa dondolante nell'aria. Non poteva comprendere quello che diceva il direttore, che ora si era liberato del mazzo di chiavi lasciandolo cadere nella tasca dell'impermeabile, e parlava, parlava come se non avesse dovuto mai smettere.

« Basta », gridò Luigi. « Basta. Voi siete stato un fascista, siete un fascista, siete tutti fascisti! ».

Tornò in camerata quasi correndo; aveva l'affanno e si buttò sul letto col volto affondato nel guanciale. Piangeva, fi-

nalmente. Un ricoverato si alzò per orinare nel grande vaso da notte. Lo scroscio dell'orina rimbombava nei timpani di Luigi che continuava a piangere. « Non devo piangere » diceva a se stesso piangendo, e si affondava le unghie nelle palme delle mani.

Più tardi si alzò e vergognandosi per la scenata prese a spogliarsi rapidamente; temeva che qualcuno stesse a spiarlo. « Tanto domani me ne vado », disse per giustificarsi. « Domani me ne vado cascasse il mondo ».

Ma la mattina, qualche minuto dopo la sveglia, mentre tutti si vestivano, un inserviente lo avvicinò per dirgli che non poteva scendere con gli altri. « Il direttore ha detto che devi scendere soltanto per mangiare, poi ti parlerà lui nel pomeriggio ».

L'ospizio restò quasi deserto perché di domenica ai ricoverati veniva concesso più facilmente il permesso di uscire. Luigi aspettò mezzogiorno sdraiato sul letto con le braccia incrociate. Quando scese a mangiare incontrò una suora nel corridoio. Le tavole di marmo nel refettorio non erano ancora apparecchiate. Il direttore si affacciò sulla porta; Luigi lo vide ma non sollevò gli occhi dalla tavola. Appena ebbe consumato il pasto si alzò e uscì nel corridoio. Sulla porta a vetri del loggiato un inserviente lo fermò. « Devi tornare di sopra ». Quell'uomo gli mise una mano sulla spalla. « Potrei essere tuo figlio. Non fare così. Devi essere ragionevole. Tutto si accomoderà. Chiedi scusa al direttore, e ti farà certamente uscire ».

Luigi non disse nulla, qualcosa gli serrava la gola. Fece qualche passo indietro, poi si voltò di scatto e batté violentemente un pugno nel muro. La sua mano si macchiò di sangue. Non parlava, e si sentiva soffocare. L'inserviente impressionato lo accompagnò all'infermeria e chiamò una suora. Gli fasciarono la mano. La suora parlava con voce dolce: sembrava che pregasse, ma Luigi non l'ascoltava.

« Andrò a parlare io col direttore », diceva la suora e lo lasciò solo.

« In fondo sono un vigliacco » disse alla fine Luigi.

Un vigliacco, un vigliacco, ecco che cos'era, e ora l'aveva capito. Si stava comportando in maniera puerile, aveva fatto sempre così da quando era entrato all'ospizio. Stava in piedi davanti allo scaffale dei medicinali: sotto i suoi occhi c'era una grande bottiglia di alcool, la stessa con la quale la suora gli aveva disinfettato la mano. L'afferrò e se la nascose sotto la giacca, poi uscì nel corridoio e raggiunse guardingo la ca-

merata. Quando chiuse alle sue spalle la porta si sentì sollevato; aveva deciso che cosa doveva fare: tutti avrebbero visto chi era Luigi Pecora. Tornò vicino alla porta a origliare. Ma ora che non lo guardava nessuno, pensò che poteva piangere per cercare di liberarsi da quella stretta che gli attanagliava le tempie, che lo faceva sentire ubriaco.

La strada era deserta, piena di sole, l'ombra del muro di cinta non arrivava a coprire le verghe del tram, e quella luce stupiva Luigi che si voltò a guardare per l'ultima volta la cancellata dell'ospizio.

Dell'edificio s'intravedeva appena dietro gli alberi la grigia facciata, ed egli ebbe la strana sensazione di non averci mai vissuto: specialmente quelle ultime settimane di reclusione altro non erano che un brutto sogno, o cose capitate a un altro che non conosceva e di cui aveva sentito parlare in qualche posto. Ma a poco a poco, mentre il tram lo riportava verso casa, Luigi Pecora si sentì assalire dall'orgasmo e dalla paura. Per un po' restò affacciato al finestrino con le mani rattrappite sulla sbarra di metallo. Era quasi caldo. Il tram sferragliava in mezzo alle case del sobborgo, si fermava, raccoglieva gente e ripartiva traballando. Le facciate delle case, eguali l'una all'altra, sbiadite nel sole e con le persiane abbassate come se già fosse estate.

Sul viale che portava allo stadio gli alberi erano coperti di germogli sbocciati sulle mostruose mutilazioni della potatura; Luigi guardava i marciapiedi affollati e si sforzava di non pensare a nulla, poi si avvicinò allo sportello e scese alla prima fermata per mischiarsi in mezzo alla folla. Credeva di essere al sicuro in mezzo a tutta quella gente. Il flusso della folla lo portò verso lo stadio; quando si trovò davanti alla biglietteria si fece da parte e tornò indietro nella piazza del capolinea. Camminava a testa bassa e si mise a sedere sulla prima panchina che vide libera. Una specie di sorriso faceva tremare le sue labbra sottili. Alcuni ragazzi giocavano al pallone nello spiazzo fra le panchine con un fagotto di carta. Luigi chiuse gli occhi dopo essersi abbandonato sulla dura spalliera di cemento; il pensiero di ciò che aveva fatto, adesso lo sconvolgeva, tuttavia la sua faccia scarna e olivastra restava impassibile.

Improvvisamente sobbalzò per una specie di boato che salì alto fino al cielo; vide che i ragazzini avevano smesso di giocare col fagotto di carta, e comprese che allo stadio era

cominciata la partita: forse fin dai primi minuti doveva essere accaduto qualcosa di molto importante.

Si alzò e raggiunse il limite della piazza. Sotto gli alberi c'erano alcuni tram fermi e un fattorino che camminava su e giù con la borsa a tracolla. Luigi guardò verso l'ospizio in fondo alle case del sobborgo i cui tetti scuri si fondevano col cielo chiaro contro le colline piene di luce. I suoi occhi miopi cominciarono a lacrimare, e tutto si confuse, tutto intorno a lui roteò vorticosamente. Cercò gli occhiali, ma doveva averli lasciati all'ospizio. Allora attraversò il marciapiede che seguiva le rotaie del tram per raggiungere la panchina, e all'improvviso un fragore sordo gli invase la testa e sentì che qualcosa lo scaraventava a terra violentemente.

Quando riaprì gli occhi c'era molta gente intorno a lui. Un uomo vestito da tranviere diceva che non era stato nulla di grave, e lo aiutò a rimettersi in piedi. Luigi sentiva un gran dolore alla spalla destra e si appoggiò a qualcuno perché le gambe non lo tenevano. Ancora non sapeva di preciso che cos'era accaduto: aveva la vaga impressione di essere stato investito da un tram al momento di scendere dal marciapiede.

Udì, più forte di prima, quel boato altissimo provenire dallo stadio, e qualcosa in lui cresceva, si dilatava, stava per esplodere come voglia di ridere e piangere e gridare al tempo stesso.

« Portiamolo in un bar », disse il tranviere. « Un cognac lo rimetterà al mondo. Non è stato nulla, forse non ha neppure la spalla slogata ».

Lo fecero camminare per un buon tratto, portandolo quasi di peso. Luigi sentiva affondare nella sua carne quelle mani che lo sostenevano sotto le ascelle, e si voltò a guardare il codazzo di folla che lo seguiva. Nel bar lo fecero sedere scomodamente su una sedia di ferro e il tranviere gli dette un bicchiere di cognac. Luigi sorseggiò piano; via via che beveva un fuoco ristoratore colmava il suo stomaco.

« Va meglio, eh nonno? », disse il tranviere.

Si trovò col bicchiere vuoto in mano. Non badava più nessuno a lui — eppure il bar era affollato come prima — ma Luigi Pecora non se ne accorse: credeva che tutta quella gente fosse ancora lì per aiutarlo invece che per ascoltare la radiocronaca della partita che si disputava allo stadio. Afferrò la mano di un giovanotto coi capelli biondi, lo costrinse ad abbassarsi verso di sé e incominciò a parlare dell'ospizio, dei torti che gli avevano fatto, del direttore, della fuga dopo aver incendiato la bottiglia di alcool nella camerata. Parlava, e si

sentiva liberato da un peso. Poi nel bar scoppiò una gran confusione, non si udiva più neppure la voce del radiocronista.

« Se mi metteranno in prigione non me ne importa nulla », gridò Luigi che teneva sempre ben stretta la mano del giovanotto. I suoi occhi allucinati vedevano crollare le mura dell'ospizio in mezzo alle fiamme, anche gli alberi del parco si erano trasformati in gigantesche torce. « Ho ragione », gridò. E poi domandò supplichevole: « non ho ragione? ». Per un attimo lasciò la mano del giovanotto e si guardò attorno; ebbe uno scatto di collera quando vide che nessuno si curava di lui. Ritrovando tutte le proprie energie balzò in piedi e raggiunse la porta del bar. Dalla vergogna gli bruciava la faccia, e tornò indietro per pagare mentre ripeteva a se stesso di essere stato uno stupido. Ora doveva scappare, doveva mettersi in salvo. Si avvicinò al banco coi soldi in mano. Qualcuno lo respinse indietro. « Lascia stare, nonno. Che ti metti a fare? ».

Quando fu nella strada lo raggiunse il giovanotto biondo. « Non ci fate caso », gli disse. « La partita di oggi è molto importante. La Fiorentina non deve perdere dalla Juve ». Luigi non comprendeva che cosa fosse lo scudetto e il valore di ciò che si stava per decidere allo stadio; comprendeva soltanto che quel giovanotto forse aveva veramente intuito il suo stato d'animo. « Voi siete giovani », disse, e fece per andarsene.

« Aspettate un momento », disse il giovanotto. Trasse di tasca un taccuino, scrisse rapidamente un indirizzo e staccò il foglietto. « Andate da questo mio amico », disse. « È un giornalista come me. Raccontategli tutto. Io sono soltanto un collaboratore sportivo. Ditegli che vi manda Loris. Lui vi ascolterà. Andate al giornale », disse sospingendolo. « Andateci subito ».

Luigi Pecora si trovò sul tram con le mani rattrappite contro la sbarra di un finestrino come quando aveva lasciato l'ospizio. Il tram era affollato e la gente lo schiacciava contro i cristalli. Per un po' stette con gli occhi chiusi: gli faceva male vedere le strade piene di sole e di gente; in tutta la sua vita non si era mai sentito solo come in quel momento. Piano piano raggiunse lo sportello. Il tram viaggiava veloce in mezzo alle case senza troppe scosse, e il cielo era alto: sopra le facciate se ne indovinava il bagliore.

Prima d'entrare nel portone restò per un po' di tempo immobile sul marciapiede, con gli occhi fissi sulla targa di marmo del giornale. — Devo salire al secondo piano —, pensò Luigi varcando la porta austera come quella di una chiesa.

In fondo all'atrio c'era un usciere che sonnecchiava dietro un banco enorme. Salì le scale con un po' d'affanno. — Devo dire che mi manda Loris — pensava Luigi tenendo in mano il biglietto. Non era per niente intimidito: vedeva già la sua storia pubblicata sul giornale, e vedeva il giornale in mano al direttore dell'ospizio.

Si trovò in una stanza deserta; alle pareti c'erano delle vetrine piene di fotografie, alcune poltrone, degli scaffali strani chiusi da una rete metallica, e il legno delle porte era scuro e lucido; Luigi Pecora si avvicinò titubante per dare un'occhiata ai cartellini di maiolica. Un ragazzo con gli occhiali gli domandò che cosa voleva. « Ora vado in cronaca a vedere », disse, dopo aver letto il biglietto che gli aveva mostrato Luigi.

Tornò subito. « In fondo al corridoio », disse.

Sul corridoio si aprivano sei o sette porte, ma le stanze erano vuote e in penombra con le finestre chiuse. In cronaca trovò un giovanotto di vent'anni che sfogliava un pacco di giornali in piedi accanto alla finestra. La stanza era enorme, piena di scrivanie deserte.

« Mettetevi pure a sedere », disse il giovanotto.

Luigi lo guardò negli occhi e vi trovò una fredda indifferenza; si fece coraggio ripensando al bar vicino allo stadio e a ciò che gli aveva detto Loris.

« Sono venuto per un articolo sul giornale », disse. « Mi manda Loris. Io sono ricoverato all'ospizio degli invalidi di guerra. Ho incendiato l'ospizio e sono scappato ».

Il giovanotto senza batter ciglio guardò attentamente il vecchio e cominciò a prendere qualche appunto; non sembrava più tanto annoiato. « E perché viene a raccontarlo a me che ha dato fuoco alla baracca? », disse.

Luigi Pecora cercò di tener ferme le mani che gli tremavano sulle ginocchia. « Io vorrei fare una specie di lettera sul giornale, per la gente », disse. « Il direttore dell'ospizio vuol comandare come in caserma. Ma io non so scrivere. So scrivere e leggere soltanto in inglese perché sono stato più di vent'anni in America, a Boston. Scappai in Francia al tempo delle squadracce. Mi avevano messo sulla lista. Deve scriverla lei questa lettera, così la gente saprà perché ho dato fuoco all'ospizio ».

Il cronista lo guardava attentamente, aveva lasciato cadere la matita e non prendeva più alcun appunto. « Ha detto di chiamarsi Luigi Pecora? », disse.

« Ho rovesciato la bottiglia dell'alcool sotto il letto nella

camerata e poi gli ho dato fuoco coi fiammiferi. Mi aveva disinfettato la mano una suora. Non se n'è accorto nessuno che sono scappato. Da tre settimane non mi facevano uscire perché rifiutavo di mettermi la divisa dell'ospizio. È giusto obbligare un uomo a indossare quella divisa? Lei lo deve scrivere sul giornale. È molto importante. Quando sono tornato dall'America ho dato i miei risparmi alle nipoti: erano le mie sole parenti ».

Luigi Pecora non riusciva a tener ferme le mani che gli tremavano sulle ginocchia e parlava, parlava del quartiere e della cartoleria che Adele aveva ingrandito coi suoi risparmi.

Ogni tanto il giovanotto lo interrompeva per domandargli dell'ospizio.

« Sul giornale ci deve scrivere anche questo: perché non mi danno gli arretrati della pensione? Guardi », e mostrò la schiena dalla parte sinistra, « mi mancano quasi tutte le costole e un polmone, e ho le gambe piene di schegge. Mi dettero la medaglia d'argento. Fu una cannonata sul Carso: dovevo morire. La pensione non me la dettero perché scappai, come le ho detto », proseguì Luigi. « Lo sa lei quante visite ho dovuto fare quando sono tornato dall'America? Sembrava che non ci credessero i medici del distretto alle mie ferite. Non mi hanno dato gli arretrati, e così quando vidi che Adele guadagnava poco con la cartoleria feci la domanda per andare all'ospizio. Se io avessi gli arretrati, anche se saranno pochi soldi, potrei fare a meno di stare all'ospizio. All'ospizio ormai non ci torno più. Mi manderanno in galera, e proprio per questo lei deve scrivere sul giornale, altrimenti la gente mi prenderà per un delinquente ».

Parlò ancora, ma non riusciva a coordinare le proprie idee. « Ha compreso bene? », domandava ogni tanto. Poi ricominciava dal Carso e dalla sua fuga sul piroscafo.

« Ora lei va a casa », disse il cronista, « e io le prometto di scrivere una bella lettera ». Si alzò e lo accompagnò alla porta. « Ho capito tutto, stia tranquillo », diceva. « Ma ora vada a casa. Mi prometta che andrà a casa ».

Gli chiuse la porta in faccia e Luigi restò solo nel corridoio; fece per andarsene, poi tornò indietro e origliò sospettoso alla porta, infine si fece coraggio e girò pian piano la maniglia. Quel giovanotto stava parlando al telefono: « Non siete stati all'ospizio degli invalidi di guerra? Guardi bene sul registro delle chiamate... Sì, è importante... Mi risulta che ci sia stato un incendio... Va bene, chiamerò più tardi. Grazie ».

Luigi Pecora restò dietro la porta con la mano contratta sulla maniglia. Voleva entrare nella stanza, ma non ne aveva il coraggio. Ora il cronista stava parlando con la questura e faceva il suo nome: « Sì, un vecchio che si chiama Luigi Pecora... È venuto da me. Che ci posso fare? Se n'è andato da pochi minuti. Sembrava ubriaco... Dice di aver dato fuoco all'ospizio. Mi ha raccontato una lunghissima storia... ».

Luigi Pecora si appoggiò con le spalle al muro perché ebbe l'impressione di cadere. « Mi ha denunciato », disse. Per un attimo pensò di entrare nella stanza per dire al cronista che aveva sentito tutto e che avrebbe aspettato lì la polizia. Fece qualche passo, poi d'un tratto voltò le spalle e cominciò a correre nel corridoio. Si trovò giù nella strada, in mezzo alla gente che passeggiava sui marciapiedi; nessuno badava a lui; il sole era ormai alto sulle facciate dei palazzi, sfiorava i tetti scuri, e le rondini saettavano in quelle strisce di cielo. Cominciò a camminare senza sapere dove andava, pensando soltanto a stare in mezzo alla gente per nascondersi. Si sentiva braccato, e continuò a camminare per più di un'ora finché non lo vinse la fatica; allora, sfinito, si fece coraggio e entrò in un bar. Non c'era quasi nessuno e Luigi Pecora si mise seduto a un tavolino di marmo in un angolo qualsiasi. Piano piano sorseggiò il caffè che gli aveva portato il cameriere, poi rimase immobile, senza pensare, con gli occhi sbarrati sulle venature del marmo.

Quando decise di andarsene, fuori si erano accese le luci nelle vetrine. Sulla porta alcuni ragazzi discutevano animatamente come nel bar vicino allo stadio dove l'aveva portato il tranviere. Luigi si ricordò di Loris con simpatia e volle domandare a quei ragazzi il risultato della partita. Gli dissero che la Fiorentina aveva pareggiato con la Juve, che era stata una grande partita. « Insomma non ha perso », disse Luigi, e malgrado tutto le sue labbra si schiusero in un sorriso.

Non poteva andare a casa di Adele: la polizia forse era lì ad attenderlo. Vide un tram fermo e vi salì sopra; trovò da sedere sulla panca alle spalle del guidatore. Al capolinea pagò un secondo biglietto. La città era tutta piena di luci, luci che abbagliavano Luigi dietro il cristallo del finestrino. E il tram continuava a traballare in mezzo alle case, sospeso in un fragore sordo.

Comprese che stava per impazzire, e si alzò aggrappato alla maniglia dondolante dal soffitto. « Fatemi scendere », supplicò il fattorino.

Scese in un viale alberato, quasi deserto. La luce gialla

dei lampioni lasciava in penombra il viale sotto gli alberi. Luigi guardò il tram allontanarsi con trolley che lasciava scintille come stelle cadenti sulla strada. S'incamminò verso la casa di Adele, e non aveva fretta sebbene l'ora di cena fosse trascorsa da un pezzo.

In vista del quartiere si sentì sollevato: non gl'importava niente ora di trovare la polizia in casa delle nipoti; ma forse ancora non erano venuti a cercarlo, o forse c'erano stati e se n'erano andati. Camminò lungo il muro della fabbrica e quando arrivò alla cancellata si fermò a guardare i piazzali deserti. Ripensava alle mattine che usciva fuori presto per andare ad aprire la cartoleria; gli sembrava che fosse passato tanto tempo da allora, eppure non era nemmeno un anno. Qualcuno lo salutò dall'altro lato della strada. Luigi guardava le finestre illuminate delle case; d'estate, passando nella strada, si potevano ascoltare comodamente le discussioni nelle famiglie. Superò la piazzetta del mercato, e faceva uno sforzo per non mettersi a correre. La casa di Adele si stagliava sul profilo delle colline piene di buio al di là del fiume; dai campi veniva un respiro fresco, e l'oscurità a tratti era interrotta dalle lampadine rosse delle case in costruzione.

Udì i passi strascicati di sua nipote dietro la porta, e si impose di apparire tranquillo. «Sono stato fuori con degli amici, e non avevo voglia di tornare all'ospizio, così eccomi qua », disse mentre la donna lo abbracciava.

In cucina era ancora apparecchiato.

« Mettiti a sedere », disse Adele. « C'è del coniglio arrosto, e a te piace molto freddo ».

Luigi ubbidì in silenzio. Poi disse: « Anna è fuori? ».

Sorridendo Adele si avvicinò al tavolo con la teglia dell'arrosto. « Si è fidanzata, finalmente si è fidanzata. Me lo ha fatto conoscere l'altra settimana. È un tipo ammodo: lavora in un cementificio come assistente. Si sposeranno presto, credo ».

La donna continuava a parlare mentre Luigi mangiava masticando piano, con la testa abbassata sul piatto. « Se non hai nulla in contrario », disse Adele, « faremo la camera degli sposi nella tua stanza. Quando verrai a farci visita dormirai nella mia camera, e io metterò una branda in salotto ».

« Si sposa davvero? », disse Luigi alzando gli occhi. Aveva la faccia istupidita. « Ne sono contento », aggiunse. « È bene che venga a stare qui suo marito; in fondo in questa casa

c'è posto ». Si alzò senza finire di mangiare, disse che era stanco e che aveva bisogno di riposarsi cinque minuti.

Chiuse la porta della camera alle sue spalle. Da molto tempo non dormiva in quel piccolo letto, e restò immobile in mezzo alla stanza a guardare il giaciglio bianco e freddo nell'angolo della finestra. Poi avanzò di qualche passo. C'era un odore muffito nella stanza. Schiuse le persiane e guardò giù nella strada: il muro della fabbrica si alzava come un baluardo. Luigi pensò all'ospizio. Il muro era grigio e arrivava fino alle finestre dei primi piani delle case del quartiere; come il muro erano grigi i capannoni della fabbrica, e nella strada c'erano alberi piccoli e stentati coperti di polvere, qualche vetrina illuminata, la gente che aspettava il filobus all'angolo.

Non aveva più un posto in cui stare. Sentì che la vita era troppo ingiusta con lui, e si accasciò sul letto. In cucina Adele stava sciacquando i piatti nell'acquaio. « Non avrebbe ragionato in quel modo se avesse saputo ciò che è accaduto », disse. « Resterò qui finché non verranno a prendermi ».

Dovevano venire a prenderlo. Immaginò lo stupore di Adele e di Anna quando avrebbero aperto la porta ai poliziotti. Forse lo avrebbero portato via senza mettergli le manette. Non si accorse neppure che sua nipote, dopo aver bussato, era entrata nella stanza per portargli una tazzina di caffè.

« Torni fuori? », chiese Adele.

« Forse vado al caffè per vedere se ci sono gli amici ».

La donna comprese che il vecchio non aveva voglia di parlare, e lo lasciò solo. « Accendi la luce, almeno », disse prima di chiudere la porta.

Ma c'era la finestra aperta e un po' di chiarore penetrava nella stanza; comunque Luigi preferiva restare al buio; pensava meglio nell'oscurità: gli sembrava di perdere tutto il suo peso fisico.

Sdraiato sul letto comprese che la sua era una disperazione calma, senza scampo.

Se gli avessero fatto il processo sarebbe stata un'altra cosa. Si vide seduto nella nuda aula di un tribunale: i carabinieri stavano in piedi alle due estremità della panca sulla quale sedeva. Allora egli si sarebbe alzato per spiegare ai giudici come mai aveva incendiato l'ospizio. Ma non glielo avrebbero fatto, il processo: l'avrebbero fatto passare per un vecchio demente.

In tutta la sua vita non l'aveva mai spuntata, e non poteva sperare di spuntarla adesso, adesso che era vecchio e

malato. « Mi tremano le mani quando parlo e la gente crede che sia ubriaco », disse.

Perché gli tremavano le mani non potevano crederlo. Che cosa gliene importa alla gente di un vecchio al quale tremano le mani e che si confonde quando parla?

Luigi Pecora sentì formarsi in gola un groppo doloroso, e maledì la sua vecchiaia, maledì tutta la sua vita per non aver avuto moglie e figli come gli altri uomini. Se ora avesse avuto un figlio, nessuno lo avrebbe maltrattato. Pensò di correre in cucina e raccontare tutto a sua nipote; ma comprese che questo significava implicitamente raccomandarsi per essere tenuto in casa, e tutto il suo orgoglio ne fu ferito.

Si alzò per chiudere la finestra perché faceva quasi freddo; tornando verso il letto vide il suo fucile appeso alla parete ed ebbe la mente attraversata da un lampo.

I giornali l'indomani avrebbero riportato la notizia: non accade tutti i giorni che un vecchio si uccida sparandosi una doppia fucilata in bocca. Staccò il fucile dalla parete e sedendosi sul letto se lo posò sulle ginocchia. Era ancora un bel fucile. Prese alcune cartucce nel cassetto del comodino e le fece rotolare sul letto: erano azzurre e rosse, gialle, e dentro c'era la morte pronta per lui. Così a Chicago si era ucciso quell'immigrato di Palermo: un ometto taciturno e nero come un arabo, che a volte sapeva essere allegro più d'ogni altro. L'aveva fatto di notte nella baracca dove dormivano in una ventina; anche Luigi, all'esplosione, si era svegliato di soprassalto, e lo aveva visto quasi nudo sul pavimento di tavole, con la sola maglietta, abbattuto in una pozza di sangue col volto completamente sfigurato; un piede del cadavere era impigliato nel laccio che aveva fatto scattare il grilletto.

La cosa più difficile era preparare un buon laccio. Rovistò nell'armadio per trovare un po' di spago: sapeva di averne da qualche parte. Dopo, quando l'ebbe trovato, tornò a sedersi sul letto e cominciò a legare i due grilletti del fucile, ma le mani gli tremavano e Luigi comprese tutta la difficoltà di quel lavoro. Doveva farlo con calma.

Si vide per terra, riverso su di un fianco, col volto sciupato e le braccia strette attorno alla canna del fucile. Pensò all'orrore di sua nipote che avrebbe composto la salma, o all'orrore di chiunque altro avesse dovuto comporla. Pensò a tutto il suo sangue sparso sulle mattonelle del pavimento, ed ebbe pietà di quel povero cadavere. Senza volerlo gli tornarono in mente tutte le cose belle della sua vita, cose ancor vive e vere finché lui viveva. Pensava al viaggio di ritorno

dall'America, alla sua ansia, a quei gabbiani bianchi che si posavano in mezzo alle onde come nell'erba di un prato. Comprese che un uomo nasce per qualcosa di più grande della morte, ma aveva una gran confusione nella testa; soprattutto sentiva che non si può mancare così di rispetto agli altri, uccidendosi con una doppia fucilata in bocca.

« Perché hai la faccia così stravolta? », disse Adele quando lo vide apparire in cucina.

Luigi Pecora scrollò le spalle e sorrise. « Vedi quel fucile », disse. « È il mio regalo per Anna ».

« Come mai esci così tardi? ».

« Voglio fare due passi. È tanto che non esco di notte ».

Fuori si sentì meglio; sopra i tetti del quartiere il cielo era luminoso: le stelle sembrava che roteassero.

Lungo la strada della fabbrica non incontrò nessuno; camminava piano, un po' curvo, con le mani dietro la schiena. Dopo si voltò a guardare il quartiere, e sentì che non doveva tornarvi. « Non voglio essere un peso per nessuno », disse. « Ora vado al commissariato e mi costituisco ».

Fece un largo giro passando dal viale di circonvallazione. Avvicinandosi al posto di polizia comprendeva che finalmente tutta quella storia stava per avere una conclusione, forse la più giusta.

Trovò il portone chiuso; guardò in alto e vide che nessuna finestra era illuminata. Ma qualcuno doveva pur esserci. Suonò il campanello e aspettò sul marciapiede con gli occhi rivolti alla facciata del palazzo. Per un po' restò lì, poi si mise a sedere sui gradini di un portone, deciso ad aspettare. « Torneranno », disse. « Saranno arrivati in qualche posto ».

Ora faceva davvero freddo e Luigi Pecora si rannicchiò tutto sui gradini del portone tirandosi su il bavero del soprabito. Accese una sigaretta, ma non gli andava di fumare. La strada era quasi buia e non passava nessuno. « È stata una giornata lunga », disse. Si sentì sfinito. Poi, senza che se ne accorgesse, lasciò cadere la testa sulle ginocchia e si addormentò. In fondo alla strada, che sboccava sul viale di circonvallazione, ogni tanto sfrecciavano i fari di qualche automobile.

Fu svegliato da un profondo brivido interno che ben presto diventò convulso tremore; le sue gambe erano intorpidite, come morte. Dovette ricorrere a tutta la sua volontà per mettersi in piedi. Guardò il portone del commissariato ancora chiuso, e per un attimo fu preso dal pensiero di lasciarsi cadere a terra; invece cominciò a camminare.

Albeggiava quasi quando arrivò in vista della fabbrica;

avevano già acceso la caldaia perché il fumo della ciminiera si allargava in una grande macchia sopra tutto il quartiere. Non aveva mai pensato che accendessero la caldaia tanto presto. Trovò il portone sulla strada aperto e salì le scale tenendosi alla ringhiera. Adele aveva lasciato la chiave nella porta. « Mi avranno aspettato fino a tardi e si saranno spaventate », disse Luigi. Con cautela aprì la porta e appena fu nella sua camera si lasciò cadere sul letto. « Dormirò finché non verranno a prendermi. Dovranno pur darmi il tempo di spiegare tutto a queste donne ».

Cadde in un sonno profondo e sognò di essere tornato all'ospizio: aveva indossato quella divisa grigia e tutti i ricoverati ridevano. Sognava di camminare sotto il muro di cinta, un muro diventato più alto degli alberi del parco, strani alberi che al posto delle foglie avevano piccole lingue di fuoco. Poi le mura crollarono verso di lui e vide il volto di sua nipote Adele.

« Finalmente ti sei svegliato », disse Adele. « Mezzogiorno è suonato da un pezzo ».

Luigi Pecora si sollevò sui cuscini e guardava la donna un po' sorpreso. « È venuto nessuno a cercarmi? », disse alla fine.

« Perché, doveva venire qualcuno? Vieni Anna, lo zio si è svegliato. Lo zio in vecchiaia ha deciso di darsi ai bagordi ».

Come mai non venivano a prenderlo? A questo pensava mentre Anna seduta sul letto parlava con lui e rideva. Si alzò più tardi e non volle mangiare. In tutto il pomeriggio non fece altro che aggirarsi per la cucina inquieto, poi mandò Adele a comprare i giornali della mattina. « Qualcuno ieri sera mi ha detto che è scoppiato un incendio all'ospizio », disse a sua nipote. « Voglio sentire quello che dicono i giornali ».

Quando tornò di fuori la donna restò a lungo china sul tavolo coi giornali aperti, e ogni tanto voltava pagina.

Neppure sui titoli a una colonna si parlava dell'ospizio.

Luigi, seduto accanto alla finestra, aspettò in silenzio l'ora di andare a letto, e più tardi le due donne lo costrinsero a mangiare qualcosa.

« Domani torno all'ospizio », disse prima di ritirarsi in camera sua.

Desiderava che da un momento all'altro suonasse il campanello ed entrassero i poliziotti per arrestarlo: era tutto il giorno che attendeva inutilmente.

All'ospizio non doveva essere accaduto nulla di grave,

per questo non venivano a cercarlo. Non era accaduto nulla e lui era meno di nulla.

Appena fu sotto le coltri spense la luce. « No. Si tratta certamente di un complotto del direttore », disse Luigi. « È lui che vuol tenere segreto il fatto. Manderà gli inservienti a prendermi. Verranno ».

Aspettò fino a notte inoltrata. Non era più capace di pensare. Sentiva le due donne indugiare in cucina chiacchierando sommessamente.

« Forse sospettano qualcosa », disse.

Poi un gran silenzio avvolse la casa.

MARIA LUISA SPAZIANI

CAPRICCI BOREALI

I

Piove da dieci giorni: tra gli angeli e le spade
brilla la Grande Piazza di un fulgore di pianto.
Oro. Ebano. Passi. Uniche voci umane
nel vento dell'autunno parlano le campane.

II

Fleur blanche de l'âge, dans mon jardin secret
le soir je sais toujours où je peux te trouver.
Et ce n'est pas un piège et non plus un mirage,
si je suis l'alouette ce n'est que pour chanter.

III

Dans les brouillards tombés si tôt sur ce pays
tout devient le miroir de ma claire présence.
Si tu n'écris jamais je ne suis que silence;
ciel vide, ta beauté ne vaut peut-être un cri.

IV

La voce che persiste oltre il turbine degli addii
semina paglie d'oro lungo i selciati neri.

Strada del Taciturno, viale del Grande Tiglio,
la gloria di domani è il tormento di ieri.

V

Sulle strade notturne d'una città d'esilio.
che brivido uno sguardo che s'incroci col mio!
Chi vuole dunque può portarmi al ballo,
auriga, saltimbanco, russo, poeta, dio.

VI

Les écrivains qui viennent de mon pays me dire
dans leurs livres si brillants la vie que j'ai perdue,
ont un accent, hélas, que je ne peux plus lire,
j'ai changé de planète et pas changé de rue.

VII

Da più di trecent'anni piove sui tuoi delfini,
vecchia Piazza del Pesce alle cinque di sera.
Le macchine che passano son bestioni marini,
coi grandi occhi di fosforo minacciano l'inverno.

VIII

I ripidi triangoli delle mansarde gotiche
chi invitano a salire lungo i gradini d'oro?
I coboldi del nord, forse. O gli arcangeli
che dalle gonfie nuvole scendano a casa loro.

IX

Je partirai avant que la neige ne couvre
les routes où je marchais avec le diable gardien,
qui pourra dire jamais si sur cette page pure
j'aurais écrit ton nom, un long poème ou rien.

X

Le serate sciupate dentro un caffè fumoso
tra boccali di birra e imprecazioni fiamminghe,
chi mi dice che un giorno in un remoto e cencioso
marché aux puces *della terra non le ritroverò?*

Costeranno pochissimo, perse fra burattini
dalla maschera esotica e libri e cianfrusaglie,
e in fretta, indifferente, butterò là i quattrini
prima che il rigattiere pentito mi richiami.

Bruxelles, agosto 1957

IL NOME BIANCO

I

Se non si scioglierà la cresta alta
dell'onda, dentro i golfi delle Tenebre
rifluendo il suo estremo bagliore,

se non si perderà fra stenti vortici
di suoni il nome bianco che gridato
inciso resta nel cielo dei cieli

II

Sei stato il pane, l'aria, il grido opaco
dei gabbiani del nord, la voce antica
d'una mazurka nei cortili d'infanzia,

il padre, il figlio, l'ostia primitiva
e quel mare notturno che saliva
oltre la mia mansarda

RENZO BALBO

ESTATE IN CITTA'

La città chiara e trasparente nel sole di un mattino di luglio
con la contentezza di muovere passi ben dosati
uno dopo l'altro con ritmo e forza.
L'odore di asfalto bagnato
la precisione dei concetti.
Sentirai che per quel giorno il bello sarà veramente bello
il giusto non avrà compromessi.
Camminerai solo sempre più lontano
senza paura
senza il timore di incontrarti.
Tu stupirai del lavoro preciso di un giardiniere in un parco.
Amerai le sue mani operose
e la sua cappellina di paglia
che ti ricorderà la tua terra.

(1954)

LA COLLINA

Le strade bianche della collina amo seguire
dove castagni pini e viti si avvicinano
alle stoppie aperte e verdi di trifoglio.
La langa vive nelle pietre scure delle sue case
tra il volo diritto e senza soste delle ultime tortore

che senza fatica si seguono con lo sguardo
giù giù sino in fondo valle
dove si confonderanno tra gli alberi alti.
Il loro tremulo richiamo mi accompagnerà
fino a quando il sole cadrà nella piana
là dietro le colline azzurre
per tutta la lunga notte.
Il tufo sarà una macchia chiara tra i gelsi
e le lepri un lieve rumore tra le melighe e l'erba.
Le gaggie della casa mi accoglieranno famigliari
immobili tra lo stormire dei pioppi.

(1956)

LA TREBBIATURA

In casa si è svegli come di festa
e le voci per l'aia riconoscono le forme degli uomini
e delle donne.
Al fondo della strada altre voci
altri uomini al traino
come i buoi nel primo mattino d'agosto.
Ancora un'ultima svolta difficile
le braccia fresche di tutti sotto la luna
con travi pietre e spinte
e gli uomini del seguito pallidi come morti
vicino ai braccianti calabresi
dalle voci secche ed eccitate.
I buoi tendono la bianca groppa su per la salita.
Poi lo sferragliare in cortile dell'enorme baraccone.
Incominciano.
Il motore che batte e bolle.
Sul cumolo il primo uomo che finalmente vedo
nel mattino dell'aria che sa di polvere e grano
slega e butta i covoni
il laccio di salice giace lontano
contorto e secco
vicino al filo di ferro

tirato e raddrizzato dai ragazzi.
La mano finalmente conosce il primo grano
tra l'apertura del sacco
la dolce cascata che ti accarezza il bracccio.
E si continua nel primo sole
che gli occhi ti bruciano
se pensi al sonno di quelli del seguito
la bella compagnia di quelli che mangiano e bevono
ma non dormono che la domenica.
E si continua nel sole ormai caldo
tra l'aria così spessa di pula
passando sotto le cinghie pericolose della trasmissione.
Gli uomini nelle flanelle di lana
dal torace bianco come neve
braccia e viso neri come in Africa.
Le donne sulle porte guardano e non parlano.
Fra poco per loro sarà momento di complimenti
ché gli uomini non conoscono solo la fame o il sonno.
Allora parleranno e rideranno tra i sacchi gonfi
le secchie piene d'acqua
il bianco sapone di Marsiglia
e gli uomini con quello puliranno la loro fatica.

(1957)

PER LA MORTE DI MIO ZIO
(Febbraio 1945)

Rintocchi di campana passano con le nuvole nel mattino di Febbraio
quando la vite si sveglia e foglie nuove dà fuori
quando le colline bianche sposano l'ultima neve con il primo sole.
Con il primo sole che ci scalda e ci vorrebbe vivi
l'ora di morte è segnata.
Come il ritorno dei lavori è segnato
Come è segnato il tempo in cui i ritani ritorneranno gonfi al fiume

Quando i pioppi tremeranno per l'aria che sa di mare
e le foglie del grano conosceranno solo più terra umida
allora l'ora di morte è segnata.
L'ora di morte nelle notti in cui i voli di anitre ripasseranno
e la luna sarà riflessa nel cuore e nella gola
con il falasco scrosciante
con il ceduo umido
quando le pinete conosceranno di nuovo i colori splendenti
l'ora di morte arriverà.
E tu cadrai sull'ultima zolla di terra
guardando la tua ultima foglia di erba
gli ultimi tetti rossi di una casa
l'ultimo tuo albero
nell'ultimo tuo pezzo di cielo.
Allora tu cadrai
nell'ultimo tuo filo di sangue versato
nell'ultimo tuo movimento
e forse non sentirai l'ultimo affronto dell'uomo.
Quel giorno farai il tuo ultimo viaggio tra le colline
ed i buoi tireranno il tuo carro.

(1957)

GIANNI MAURO

LA SUA BREVE ORA FELICE

(TRE ATTI E NOVE QUADRI)

All'amico Libero Cerrito anima d'umanista finissima e rara in questi tempi di robots

La SCENA *ha luogo oggi, in un qualsiasi paese dell'Europa occidentale; quello che voi preferite. La rappresentazione dei nove quadri è abbandonata per intero all'opera creativa del Regista, coerentemente alla convinzione che possa farsi a meno delle indicazioni riguardanti i singoli atti e le scene, trattandosi sovente di note inopportune se non inutili. Penso che l'autore debba abdicare ad ogni « esplicita » pretesa di regia teatrale, quasi sempre frustrata dall'inevitabile arbitrio insito in ogni valida regia; vorrei pertanto che questa sorgesse, per così dire, da sé, libera da ogni vincolo di fissità formale. In breve: fatto salvo il rispetto del testo non v'è nulla, di quanto non sia suggerito alla regia, che le sia impedito.*

Il teatro è parola, ed è in sé cosa compiuta nel verbo teso alla poesia; la regia è ritmo: la sua compiutezza è nella magia evocatrice di quella poesia. Perché l'uno e l'altra si sposino non è certo necessario che l'autore si faccia pronubo di questa unione così raramente felice! « Ad libitum » del Regista oltre che, naturalmente, quando il testo lo richieda, dovrà essere curata l'esecuzione fuori scena di brani tolti dalle seguenti opere per solo pianoforte: Schumann, Op. 25 *N.* 1 (*Dedica*); *Beethoven, sonata Op.* 53 (*Waldstein*); *Mozart, Fan-*

tasia in DO MINORE (*K.* 475); *Debussy, « La Fille aux cheveux de lin »* (*extrait du Ier Livre de Préludes*).

I PERSONAGGI *sono: un* PROFESSORE *di filosofia, cinquantenne, dalla figura piacevole ed ingenua; sua* MOGLIE, *fra i quaranta e i quarantacinque anni, d'una grazia severa e sofferta; un* AMICO *trentacinquenne, banale, ricco di fascino per una palese prepotenza del sesso; una* SIGNORA *d'incerta età, frivola ed invadente; una* CAMERIERA, *giovane ed apertamente provocante; un* ALUNNO *poco intelligente; una* PROSTITUTA *dall'aspetto assolutamente per bene; una* NIPOTE *sedicenne, dall'aria dolce ed incantata; un* FIGLIO *dell'età di circa vent'anni: quest'ultimo non compare mai in scena.*

ATTO PRIMO

QUADRO PRIMO

AMICO: Buon giorno, carina.

CAMERIERA: Buon giorno, signore.

AMICO: Vuole annunciarmi al professore? Anzi, no..., non ancora! Credo di essere in anticipo.

CAMERIERA: Lei è sempre in anticipo, signore. C'è un buon quarto d'ora alla fine della lezione.

AMICO: Aspetterò qui, se è possibile. Vederla sfaccendare è un vero piacere. La signora è fuori?

CAMERIERA: Sa benissimo che non esce mai, di pomeriggio.

AMICO: Oh bella! E perché mai dovrei saperlo?

CAMERIERA: Non sono stupida come sembro: so che viene qui soltanto per lei.

AMICO: Ma che dice mai, carina! Cosa le viene in mente? Io... e la signora! Conosce molto poco la sua padrona.

CAMERIERA: Conosco bene lei; ma stia tranquillo! Non voglio mettere nei guai nessuno: l'ho detto soltanto al mio fidanzato.

AMICO: A chi? E chi è, questo signor fidanzato? Non ha da fare di meglio che pensare e dire sciocchezze simili...

CAMERIERA: Ma che gliene importa, a lei, del mio fidanzato! Comunque, gli dico sempre tutto.

AMICO: Proprio tutto?

CAMERIERA: Certo. Gli ho detto anche che lei mi tocca sempre il petto, tutte le volte che può farlo. Questo lo ha fatto arrabbiare.

AMICO: Ah, sì! Gli avrà anche detto che la cosa le fa solitamente un certo piacere: oppure no?

CAMERIERA: Certo che non glielo ho detto: questo non era proprio necessario. E poi non è neanche vero. Qualche volta mi piace che lei mi tocchi, ma non sempre. Adesso no, non ne ho voglia... Mi lasci!

AMICO: Che bei seni maturi! Posso baciarli? Una sola volta, e la lascerò andare.

CAMERIERA: Ma come si fa, a liberarsi di lei? E va bene, ecco; li baci. Ma faccia presto,... su, su..., si sbrighi: potrebbe venire la signora. E non li tolga fuori; non c'è tempo...! Ora basta: vado ad avvertire che lei è qui. Ci pensa,... se ci sorprendesse?

AMICO: Vada, carina, vada pure e... a presto. (*La cameriera esce: compare in scena la padrona di casa*).

MOGLIE: Buona sera. Mio marito verrà tra qualche istante. Vuole sedersi?

AMICO: Cara signora! A che, chiederle come sta? Ha il suo solito, splendido aspetto: eppure io non posso impedirmi di scorgere in lei sempre nuove, imprevedibili bellezze...

MOGLIE: Amico mio, le ricordo che ci siamo visti appena ieri sera. Quanto al mio aspetto, non saranno certo i suoi complimenti a renderlo splendido. Da qualche giorno il mio fisico è provato, come ad ogni inizio di primavera, da un malessere che dubito molto mi abbellisca. Se le forti emicranie e le febbri che in questo periodo mi assalgono possono originare qualcosa, di tutto può trattarsi, tranne che d'una buona cera. La ringrazio, comunque, sebbene lei mi faccia sempre tanti complimenti che ho finito col perdere il gusto di riceverli.

AMICO: Lei sa, qual è la mia condanna!

MOGLIE: Certo! La sciocca idea di essere innamorato di me, le impedisce d'accorgersi che sono del tutto priva di desideri. Ho tanti anni più di lei. No!... Non soltanto i cinque che ci dividono, ma molti, molti di più. Lei non immagina quanti! Inoltre, lei parla troppo; e dice cose troppo carine perché possa prenderla sul serio. Ma adesso basta, la prego. Ho saputo che oggi è venuto qui su espresso invito di mio marito; può dirmi perché vuole vederla, proprio oggi?

AMICO: No, cara signora. Mi ha telefonato dicendomi soltanto che desiderava parlarmi al più presto: non so altro. Lei ha forse qualche idea, in proposito? Le confesso che sono piuttosto curioso...

MOGLIE: Io, invece (non me ne voglia), non lo sono per niente. Si tratterà certo di qualche bega scolastica. Non vedo cos'altro possa accadere, a mio marito: viviamo insieme, da vent'anni, la più regolare delle esistenze.

AMICO: Viviamo, ha detto? Mi perdoni se dubito della sua sincerità. Sento da tempo che la sua vita non è serena come vorrebbe farla apparire. Vorrei poter fare qualcosa...

MOGLIE: Per me... o per lei?

AMICO: Per lei, per lei! Per questa sua solitudine amara.

MOGLIE: Non crede di esagerare? La mia vita non ha entusiasmi, lo ammetto: ciò non vuol dire, però, che abbia amarezze. Ho un buon marito ed un figlio che non mi crea soverchi problemi. Se non desidero altro, è perché non ho veramente bisogno che di questo: vivere in pace. Lei ha un temperamento romantico, il che — mi perdoni — alla sua età è un tantino ridicolo. Avverte in me pene che io non sento — almeno non più —, e in se stesso ansie che non merito. Le sarò grata se in futuro vorrà evitare di far cadere ancora la nostra conversazione su questo tema che rischia di divenire sgradevolmente obbligato.

AMICO: Io...

MOGLIE: Sì! Forse in passato ho assecondata la sua corte, per la verità molto discreta. Se così è stato, lo dimentichi. Lei è il solo buon amico di mio marito, ed io voglio proprio restarle amica.

AMICO: Se è questo, che desidera, non le darò più occasione di lamentarsi di me. È l'ultima cosa che io voglia. Ma dimenticare, no! Non posso. Lei saprà sempre, tutte le volte che incontrerà il mio sguardo, quanto io la desideri... (*La bacia lungamente; ella resta immobile, rigida, inerte*).

MOGLIE: Le farò portare subito la sua bibita. (*Esce: poco dopo rientra la cameriera*).

AMICO: Dov'è?

CAMERIERA: La signora? Non so. Mi ha ordinato di portarle questa limonata e di porgerle i suoi saluti.

AMICO: Grazie, cara e... Dimmi, ti è parsa turbata?

CAMERIERA: Turbata, quella? Ma che dice! Se è sempre come... inamidata! Le manca l'anima, glielo dico io! Lo sa che non l'ho mai vista piangere, o ridere? E che le

riesce di essere dolce... o cattiva senza mutare di espressione? Da alcuni anni, poi, non è mai così odiosa come sul finire dell'inverno. Non mangia quasi nulla; parla pochissimo; è pallida da far paura e resta chiusa nella sua stanza ore ed ore, qualche volta per l'intera giornata.

AMICO: E... col professore?

CAMERIERA: Col professore,... cosa?

AMICO: Col marito, dico! Col marito, va d'accordo?

CAMERIERA: Non hanno mai litigato, che io ricordi. D'altronde, non ho mai conosciuto gente più avara di parole. A volte ho l'impressione che si credano estranei: buon giorno, buona notte, e... basta. Devono farsi una noia!

AMICO: Buona notte? Intende forse dire che non dormono insieme?

CAMERIERA: Certo che no! Al professore preparo ogni sera il letto nello studio: la camera matrimoniale è tutta per lei, e ne è gelosissima. Fa tutto da sé in quella stanza: non ha mai voluto che ci mettessi le mani. Contenta lei! Per me è tutta fatica di meno.

AMICO: Bene, bene! Molto interessante!

CAMERIERA: Mi dice che ci trova?

AMICO: Che!?

CAMERIERA: In quella donna, dico: cosa ci trova? È una vecchia legnosa, e quanto a fare all'amore, non ce la vedo proprio! Il professore deve avere delle buone ragioni per preferire al suo letto il divano dello studio.

AMICO: E se quelle ragioni le avesse invece la signora?

CAMERIERA: No, non è possibile. Lui è proprio un bell'uomo! Peccato che sia sempre così, così...

AMICO: Assente? È questo, che voleva dire?

CAMERIERA: Sì, qualcosa di simile. A volte mi guarda come se gli piacessi, ma è sempre uno sguardo cortese, quasi triste. Oh, appena un attimo! Ché subito dopo non sono mai certa se è come mi è parso, o se invece mi sono sbagliata...

AMICO: Vecchio furfante! Piacciono anche a lui, questi bei seni.

CAMERIERA: No, non credo. Non so... L'estate scorsa, però, accadde un fatto... Voglio raccontarglielo! Venne di notte nella mia stanza: dapprima pensai che volesse recarsi in cucina, ma non fece nulla di simile. Lo udivo appena respirare, a qualche passo da me. Incuriosita, continuai a fingere di dormire. Egli restò immobile per qualche istante, poi s'avvicinò al mio letto e con un gesto improvviso sollevò il lenzuolo. Aspettavo che facesse qualcosa: non

avevo voglia di ostacolarlo. Volevo che venisse... Ma non accadde nulla! Non si mosse neanche quando aprii gli occhi, e per un istante brevissimo incontrai il suo sguardo sopra di me. La sua mano fu quasi sul punto di toccarmi: mi sentivo morire, ma non feci alcun movimento. Eppure andò via! Da allora ho l'impressione che eviti di guardarmi; ma forse mi sono sbagliata anche quella volta. Forse non si accorse che ero sveglia.

AMICO: Ma certo, che se ne accorse! Probabilmente ebbe paura. Sotto alcuni aspetti è come se avesse dieci anni: ha vergogna di tutto! Io non l'avrei delusa, carina.

CAMERIERA: L'avrei deluso io, però! Non mi sarei fatta toccare. Con lei sarebbe tutto così... normale; tanto varrebbe che facessi all'amore col mio fidanzato!

AMICO: Lo sa che è un piccolo covo di vizi? Un giorno, forse, le chiederò di vedermi fuori di qui; magari a casa mia. Chi sa che non riesca a farla ragionare.

CAMERIERA: Non ci verrò mai, fuori con lei! E la finisca di volere me solo perché quella non vuole saperne.

AMICO: Gelosa?

CAMERIERA: Io? Di quel mobile? Con quanto ho addosso ho ben poco da invidiarle. Soltanto uno scemo come lei, può avere dubbi!

AMICO: Su, non si arrabbi, e venga qui. Un altro bacio, uno solo, prima che arrivi il professore. E si ricordi; le ho promesso alcune ore belle!

CAMERIERA: Allora si decida. O me o lei, ma non tutte e due ed in questa stessa casa! A me piace fare all'amore, non servire da riempitivo. (*Esce, per rientrare quasi subito*).

CAMERIERA: Il professore l'aspetta nello studio.

AMICO: Grazie, carina. A domani!

QUADRO SECONDO

PROFESSORE: Benvenuto, amico mio. Siediti, e non badare al mio aspetto. Non esistono, credimi, fatiche più avvilenti di quelle cui la vita mi costringe. Illustrare il pensiero di Hegel ad un essere mediocre e ridicolo — lo hai visto appena uscire —, evidentemente nato sotto il segno di un destino incolore: c'è qualcosa di peggio?

AMICO: Credo di sì! Pretendere dalla stessa persona che impari a scrivere correttamente. È da tre anni che mi ci provo, inutilmente.

PROFESSORE: Hai ragione! Dimenticavo che è anche tuo alunno. È una sventura che ci accomuna, ed è certo tra le peggiori.

AMICO: Trattandosi di Hegel, però, non so dargli torto. Ti confesso che nemmeno io sono mai riuscito a capirlo!

PROFESSORE: Tutta la difficoltà, in fondo, sta nell'ammettere che non c'è poi molto da capire. Questo, però, ci vuole un po' di coraggio a dirlo! Vuoi bere qualcosa?

AMICO: Ho già avuta la mia limonata, grazie. Allora! Cosa c'è che non va? Stamani, al telefono, mi è parso che tu fossi seriamente preoccupato.

PROFESSORE: Oh, nulla di straordinario! È però questione di natura strettamente privata. Prima che il tuo consiglio chiedo pertanto la tua più completa discrezione.

AMICO: Puoi contare sull'uno e sull'altra, naturalmente. Qualche guaio a scuola?

PROFESSORE: No, no! Niente di simile! Si tratta di cosa personale, personalissima, anzi... Ma non mi è facile, parlarne!

AMICO: Dimmi pure tutto con franchezza. Credo di avere meritato da tempo la tua fiducia.

PROFESSORE: Sì! Spero proprio che tu voglia aiutarmi! Sei, d'altra parte, la sola persona che possa farlo: la sola che abbia le qualità necessarie...

AMICO: Di che qualità vai parlando?

PROFESSORE: Sei scapolo, mio caro, giovane, e... e sai come comportarti, con certe donne...

AMICO: Vuoi essere più esplicito? Questo è parlare per enigmi!

PROFESSORE: Abbi pazienza! È estremamente disagevole, per me...

AMICO: Se non ti decidi a parlare chiaro, non vedo come potrò soccorrerti.

PROFESSORE: Hai ragione! Ebbene, si tratta di questo! Devi fare in modo che io possa incontrarmi con una... donna, una... una mestierante...

AMICO: Vuoi dire... una di quelle?

PROFESSORE: Ma sì, appunto; una prostituta!

AMICO: Mio caro amico, che vai dicendo? Certamente ho udito male! Non è possibile...

PROFESSORE: Hai udito benissimo.

AMICO: Scusami, ma non avrei mai pensato...

PROFESSORE: Non devi pensare nulla, proprio nulla... Quello che immagini è sciocco; non voglio che tu pervenga a

conclusioni balorde. È tutto molto semplice... Sai che sto scrivendo un romanzo: te ne ho parlato diffusamente, ma non ti ho ancora detto che uno dei personaggi che ho in mente è appunto quello di una donnina facile. Non mi piace eccedere in fantasia, quando scrivo. Per certe cose, poi, la mia inventiva è sollecitata da così rare esperienze che..., che non saprei proprio dove mettere le mani! Così,... ho pensato che se avessi modo di conoscere una di quelle signore, potrei parlarle quel tanto che mi basterebbe per averne un'idea. È tutto qui, né più né meno. Come vedi, non hai ragione di stupirti più del necessario.

AMICO: Non pretenderai che mi beva questa scempiaggine! Una puttana ha tante probabilità di inserirsi nel tuo scritto, quante ne ha un santo di finire all'inferno! Quella donna la vuoi per te, naturalmente: non è così? Penso che non dovresti vergognartene! Sebbene tu non sia più tanto giovane, non ho ancora conosciuto uomini della tua età che ritengano sconveniente soddisfare certe esigenze.

PROFESSORE: Non parlarmi così, io... non intendo darti alcuna spiegazione. Dovrai sopportare che la tua curiosità resti per una volta insoddisfatta; a questo punto importa poco che tu mi creda o meno. Evitami di ricorrere ad altri maldestri tentativi di nasconderti la verità. Ti chiedo di aiutarmi, senza pretendere in cambio di sapere ciò che non può riguardarti. Ci sono cose che non possono essere dette!

AMICO: Come vuoi, allora! Non ti chiederò nulla. Francamente, però, non vedo la necessità del mio intervento. Puoi recarti in una qualunque casa di tolleranza e soddisfare così la tua curiosità erudita comodamente, e per di più con una diecina di classici esemplari. Non ti costerà neanche molto. Oggi niente costa meno di una donna.

PROFESSORE: No, non è questo che voglio. E poi non resisterei un solo minuto, in una di quelle orribili case. Una volta vi andai. Oh, molti anni fa! Ero appena laureato... Uno stupido amico non sopportava l'idea che potessi giungere puro al matrimonio. Mi convinse a seguirlo in un postribolo appena tre giorni avanti le nozze. Conservo di quell'ora una memoria triste e disgustata: lunghi, interminabili minuti di disagio e paura... Cerca di capirmi. Quel che voglio è una donna facile, sì, ma gentile e bene educata. Una persona alla quale io possa parlare e

che possa capirmi. Pagherò qualsiasi ragionevole somma. Pensi che non sia possibile?

AMICO: Certe qualità generalmente difettano nel tipo di donna di cui stiamo parlando, ma non è il caso di disperare. In un paio di giorni al massimo troverò la persona adatta e ti metterò in contatto con lei. Hai pensato dove e come incontrarti con questo prodigio di femmina? Immagino che tu non voglia esporti a rischi di nessun genere. Posso indicarti io, un buon albergo discreto...

PROFESSORE: No, niente alberghi; per carità! Mi basteranno pochi minuti, per strada, ad un'ora favorevole. Pensa tu a concordare il tempo ed il luogo più convenienti, ma non dimenticare: voglio soltanto parlarle, ed intendo farlo nel minor tempo possibile.

AMICO: Farò quanto è in me, sebbene debba deplorare la tua reticenza. Spero soltanto che tu possa realmente fare a meno del mio consiglio, in questa strana faccenda.

PROFESSORE: Non temere. Ho riflettuto a lungo, prima di decidermi. È cosa che devo fare in ogni modo, e senza indugio.

(*Compare in scena la* Moglie).

MOGLIE: Scusatemi! (*rivolgendosi al marito*): C'è qualcuno che vuole parlarti; è di là, in salotto.

PROFESSORE: Sarà certamente il segretario! Volete tenervi compagnia per un po'? Vedrò di sbrigarmi in pochi minuti. (*Esce*).

AMICO: Io le devo delle scuse...

MOGLIE: La prego, non dica altro! Non è accaduto niente.

AMICO: Volevo dirle soltanto che è stato... come un addio.

MOGLIE: Niente. Le ripeto che è stato niente. Dimentichi, per una volta, di avere una memoria. Io l'ho fatto.

AMICO: Lei non è così forte e sicura di sé come vuol darmi ad intendere; non può esserlo! No, con la vita che conduce, ed io forse l'ho il mezzo per liberarla, la vita che è in lei! E ne userò anche contro la sua stessa volontà, se sarà necessario...

MOGLIE: Non riesco a seguirla, e mi pare che il tono della sua voce si arroghi diritti che non le spettano. Cosa intende dire? Cosa sa lei di me, se non quel poco — ed è niente — che io stessa le ho consentito di conoscere? Non le perdonerò più sottintesi di nessun genere; ed ora, la prego, non dica altre stranezze. Ho già i nervi a pezzi.

AMICO: Per causa mia?

Moglie: Dove ha fine la sua invadenza, comincia la sua vanità! Mi rende sempre più difficile sopportarla. No, non è per lei! È per una ragione ancora più lieve, se ve ne può essere una. Fra qualche istante dovrò affrontare le effusioni di una terribile vicina: il fatto di abitare da alcuni mesi l'appartamento contiguo al mio, pare che la costringa a farmi visita almeno una volta alla settimana! È come se le sue intrusioni fossero incluse nel fitto, ed inevitabili per giunta. Tra poco la conoscerà, e si renderà conto di come certe fortuite vicinanze possano riuscire fatali! È una orribile creatura inclemente.

Amico: Mi ha quasi terrorizzato, ma fuggirò. Sono pronto a tutto; vedrò di rendere docile il mostro. Certe donne bisogna saperle prendere.

Moglie: Per la gola, magari!

Amico: Su, stia calma. La fronteggeremo assieme. Chi è che sta suonando il pianoforte? Mi pare... proprio qui, nella stanza accanto.

Moglie: È mio figlio.

Amico: Che bravo!

Moglie: Toujours la politesse! A lei è proprio impossibile dire una verità che sia sgradevole. Suona malissimo! Ci vuole ben altra energia, ben altro spirito per eseguire Beethoven! Così si può suonare Debussy e buona parte di Chopin, ma non una sola nota di Beethoven.

Amico: Certo, so che lei è una vera intenditrice! Io devo confessare di non capirla molto, la musica seria.

Moglie: Questa è una delle rare verità che ho potuto udire dalla sua bocca, ma non gliene viene un gran merito. Di solito quando si ammette — come ha fatto lei — di non intendere la buona musica, sebbene lo si faccia sempre con aria di compunta umiltà, in effetti si ha commiserazione più per gli altri — e cioè per quelli che intendono — che non per se stessi. Converrà che ciò è molto sciocco.

Amico: Penso, cara signora, che non l'ho mai vista così pronta a pungere, né è mai stata più cattiva, con me. Ho tentato di rasserenarla e sono invece riuscito a renderla più amara. Sono un buono a niente e...

Moglie: No, non dica così e... mi perdoni! C'è qualcosa nel tempo, oggi, (e nell'ora), che mi opprime e mi rende come vuota. Vede come esagero, a volte, e lascio che i mali di questa stagione abbiano il sopravvento? Mi ha scusata, vero? (*Guarda l'orologio*): Si prepari ad un'ora difficile:

la mia cara vicina arriverà a momenti. Ne avrà una vaga idea fin da quando suonerà il campanello: ha un modo tutto suo di farlo, già capace d'irritarmi. Una serie accanita di trilli brevissimi che scuote persino l'olimpica calma di mio marito (*si ode il campanello*). Eccola! Vogliamo andare?

QUADRO TERZO

SIGNORA: Buona sera, amica bella! Come sta?

MOGLIE: Bene, cara; grazie. Eravamo appunto in attesa di lei, io e il professore. È un vecchio amico di mio marito: ora che lei è qui sono certa che vorrà trattenersi ancora un poco. Non è così?

AMICO: Resterò volentieri qualche minuto (*rivolto alla Signora*), anche perché non desidero sottrarmi tanto presto alla sua grazia. Mi avevano già parlato di lei, ma devo dire che quel che vedo supera ogni aspettativa.

SIGNORA: Oh, quant'è carino! Un altro professore: ne è pieno il palazzo! Ma non ha affatto l'aria scolastica, sa?

AMICO: Non so se devo ringraziarla...

SIGNORA: No, non mi ringrazi. Sono un tipo alla buona, io. Professore di che?

AMICO: Di lettere.

SIGNORA: Un poeta, allora!

MOGLIE: Le faccio portare il gelato, cara (*esce*).

SIGNORA: Che tesoro! Ricorda sempre che preferisco il gelato. È tanto carina, vero? E gentile, gentile come lei non può immaginare...

AMICO: Eh, sì! Molto gentile.

(*Per un minuto i due stanno in silenzio: lei sorride continuamente*).

SIGNORA: Eccola qui, la mia bella signora. Gelato con panna! Pensate; a casa mia non posso mai averne. Appena mio marito lo vede, vomita! Non è terribile?

MOGLIE: È spaventoso!

AMICO: Idiosincrasia!

SIGNORA: Come ha detto?

MOGLIE: Dice che suo marito ha una forte avversione per il gelato con la panna.

SIGNORA: Ah! Ma questo l'avevo già detto io.

AMICO: Appunto. Lei ha bambini, signora?

MOGLIE (*rivolta all'*AMICO: *sottovoce*): Tutte qui, le sue ri-

sorse? Decisamente ha idee piuttosto limitate sul come fronteggiare certe calamità. (*Più forte, all'amica*): No, cara, non badi a quel che dico; era un discorso tra me e il professore.

SIGNORA: Certo, mi scusino. Voleva sapere se ho figli? No, non ne ho. E lei?

AMICO: Neanch'io! Non sono ancora sposato.

SIGNORA: Già, che sciocca; non ha l'anello. Mi scusi! Però, ha una certa età. Trentasette? No, non dica niente: sono bravissima ad indovinare l'età. Trentanove! E se li porta anche bene, sa? Voi professori, però, fate una vita così tranquilla! Il mio povero marito, invece: sempre in fabbrica. Dice che lo fa invecchiare l'agente delle tasse. Non è carina, questa?

MOGLIE: Molto carina. E sono d'accordo con lei: gli ozi dei professori sono tra i più sfacciati del nostro tempo.

AMICO: Comincio a desiderare l'arrivo di suo marito. C'è da sudare freddo, con loro due!...

SIGNORA: Ha visto quel sopramobile, professore? È proprio una pazzia! Non mi stanco mai di guardarlo. Come fate ad avere tante cose belle? Mio marito dice sempre che un suo dipendente guadagna quanto due professori: però devo dire che la casa di un nostro operaio — ne ho visitato una come presidentessa di un comitato di beneficenza — era veramente brutta! C'erano delle cose insopportabili, credetemi.

AMICO: Sarebbe forse opportuno sottoporre alla signora i conti di casa.

SIGNORA: Oh, no! Con i conti non mi ci raccapezzo per niente. Mio marito, invece, è bravissimo e... pensate: ha soltanto la quinta elementare. Dice sempre che se avesse studiato sarebbe arrivato chi sa dove. Dice così... Però è come se avesse più lauree degli altri. Pensi, professore: quattro ragionieri, due ingegneri e un architetto. Tutta gente che lavora per lui! Ed è anche pieno di titoli, sa? Cavaliere del regno e della repubblica; e un mese fa lo hanno fatto commendatore. Poteva avere anche un titolo di conte, ma non lo ha voluto: costava troppo poco! E poi a certe cose non tiene affatto; e fa tanta di quella beneficenza, che un posto in paradiso non potranno certo negarglielo.

AMICO: Un uomo veramente notevole, senza dubbio.

MOGLIE: La signora ha dimenticato di dirle la cosa più importante; e cioè che suo marito ha fatto tutto da sé, partendo da zero e lottando contro ogni sorta di avversità!

AMICO: Oh! Ma è magnifico!

SIGNORA: Se sapeste come vivevamo, dieci anni fa! Figuratevi che...

PROFESSORE (*entrando in scena*): Cara signora, lei è qui? Allora è sabato! Poco fa mi chiedevo appunto che giorno fosse. E i reumatismi di suo marito? Spero che vadano migliorando.

SIGNORA: Per niente, professore! È l'aria di quella maledetta fabbrica che me lo rovina. Fra dieci giorni, però, lasceremo la città per una crociera sul nuovo panfilo. Fino alle Azzorre, pensi!

PROFESSORE: Come terapia forse è un po' nuova, ma può darsi che risulti efficace. (*Rivolgendosi alla moglie*): Perdonatemi se ho tardato: stamani avevo dimenticato di firmare alcune carte e il segretario, col suo solito zelo, ha deciso di perseguitarmi fino in casa, pur di lasciare ogni cosa in ordine. La signora ha avuto il suo gelato con panna?

SIGNORA: Sì, professore, grazie. Anche lei, sempre così premuroso.

PROFFESSORE: Ma gliene hanno dato uno solo! Che storia è questa? Provvederò subito, mia cara.

SIGNORA: No, la prego. Oggi proprio non posso: sono indisposta.

PROFESSORE: Già, dimenticavo che è anche l'ultimo sabato del mese. Sa che lei è di una regolarità stupefacente? Dico... in genere, per tutte le sue cose...

MOGLIE: Ti prego, caro: vuoi darmi una sigaretta?

AMICO: Vuole una delle mie? Sono leggere: so che le preferisce.

MOGLIE: Grazie, no; fumo sempre le stesse. Le ho lasciate di là, nello studio.

PROFESSORE: Vado a prenderle. Scusatemi.

SIGNORA: E il ragazzo, non è in casa?

MOGLIE: Sta leggendo nella sua stanza; non ama conversare.

SIGNORA: È tanto carino, però. Voglio proprio dirle una cosa. La figlia del giudice: sa, quella ragazza bruna, tutti occhi? Quella che abita al primo piano! È innamoratissima di suo figlio: ne parlava giorni fa con gli altri bambini del palazzo. Li ho sentiti benissimo, dal mio balcone.

MOGLIE: Ma è una ragazzina: non avrà più di dodici anni!

SIGNORA: Ne ha quattordici, mia cara; ed è una donnina perfetta. Avesse visto come difendeva suo figlio!

MOGLIE: Difenderlo? Cosa intende dire?

SIGNORA: Oh! Imbrogli di ragazzi! Una storia lunga! Cominciò il figlio del preside — quello dell'attico, sa? — di-

cendo del suo figliolo che è troppo riservato, sempre pronto a... troncare bruscamente ogni iniziativa amichevole. Proprio così! Ma lei, l'avesse sentita! Come una piccola vipera, a morderli e deriderli, gridando che parlavano per invidia... Lei lo sapeva — pensi —, lo sapeva benissimo che il ragazzo è molto timido, ma proprio questo (così gridava), proprio questa timidezza lo rendeva ai suoi occhi mille volte più carino di tutti loro!

AMICO: Questi mocciosi! Cominciano sempre più presto a fare i grandi.

MOGLIE: Credo che mio figlio non sia, in effetti, molto socievole. Apprenderà forse con gli anni che la solitudine non è una possibile condizione dell'uomo. Dovrò ringraziare quella bambina, quando la vedrò.

SIGNORA: È deliziosa! Sono sicura che le piacerebbe, come nuora.

MOGLIE: Ma no, che dice? Mio figlio è ancora un adolescente! I suoi vent'anni vogliono dire ben poco: io so che è ancora un bambino e non mi dispiace l'idea che resti a lungo così. Sentirsi grandi non è necessario: è solo una comune sventura.

SIGNORA: Però, alla fine, l'hanno fatta piangere!

AMICO: Chi?

SIGNORA (*parlando con la moglie*): Quella ragazza! Ha tenuto testa a tutti magnificamente fino a quando il fratello del droghiere — quello che ha il negozio subito dopo la chiesa — non ha cominciato a chiamare il suo ragazzo « biondina »; che stupidaggine, vero? Ma non ha pianto mica per questo! È stato quando un altro si è messo ad imitare il modo di camminare di suo figlio: proprio come una donna, sa? Che buffo! Allora la piccola è scoppiata in lacrime e si è allontanata di corsa. Che pena, poverina: così innamorata! Non è romantico?

AMICO (*visibilmente imbarazzato*): Bambinate!

MOGLIE (*gelida, rivolgendosi alla Signora*): È certa che parlassero di mio figlio? Quei ragazzi sono una vera tribù.

SIGNORA: Certissima, cara! Ho udito fare più volte il suo nome. Ma non vorrà meravigliarsi delle cretinerie di quei piccoli mostri! Sono tutti così. Ed ora mi scusi, amica bella, ma devo proprio lasciarla. Ho appuntamento col pedicure. Lieto d'averla visto, professore. Mi promette una visita? Martedì, va bene? Grazie, grazie di tutto e arrivederci. Mi scusi con suo marito e gli dica che un giorno o l'altro glielo ruberò, quel sopramobile. Addio!

AMICO: È una creatura insopportabile, volgare e cattiva.

MOGLIE: Soltanto stupida, amico mio: nulla di più. Tanto stupida che non c'è niente che non le si possa perdonare.

AMICO: Sbaglio, oppure quelle sciocche maldicenze l'hanno un po' infastidita?

MOGLIE: Quali maldicenze? Non sono mai riuscita a seguire per intero le storie di quella donna. Credo che lei stessa non sappia, a volte, di cosa parli.

AMICO: Certo, certo! Dimentichiamola subito; poterlo fare è estremamente piacevole. Piuttosto, signora: può sciogliermi per pochi istanti dall'impiego assunto di non più importunarla? Credo che alcuni fatti nuovi mi autorizzino a chiederle una maggiore considerazione del mio stato. C'è qualcosa di molto importante che lei ignora; forse non dovrei dirle nulla ma — come suol dirsi — vi sono armi illecite, nella lotta d'amore? Lei deve ascoltarmi: dopo, e per sempre, rispetterò le sue decisioni.

MOGLIE: Lei sa che io non riesco più a prenderla sul serio, e ne abusa. Tutto quello che vuole, mio caro; quando vorrà. Adesso, però, mi permetta di ritirarmi.

ATTO SECONDO

QUADRO PRIMO

CAMERIERA: Ancora uno, dietro l'orecchio. Ma non prema!

AMICO: Certo, carina. Così va bene?

CAMERIERA: Oh, sì! Lei sa proprio baciare.

AMICO: Meglio del tuo fidanzato?

CAMERIERA: Quello morde! Non è un signore come lei: viene dalla campagna e bisogna lasciarlo fare.

AMICO: Questa mattina, a scuola, ho pensato moltissimo a te... ed a ieri. Un pomeriggio delizioso, vero? Ti avevo promesso da tempo una bella domenica, tutta per noi. Quando penso però che anche lui può...

CAMERIERA: No! Stia tranquillo; almeno per ora! Quello deve prima sposarmi...

AMICO: Voglio dirti, comunque, che lo invidio.

CAMERIERA: Non esageri, adesso! E poi non serve. Verrò ancora

con lei domenica prossima e, forse, anche in seguito. Fino a quando ne avrò voglia ci verrò, perciò è inutile che finga di essere geloso.

Amico: Sei una piccola, adorabile egoista. Ma ora è meglio che tu vada; mi pare d'avere udito dei passi. Sarà certamente la signora.

Cameriera: Ciao! (*esce*).

Moglie (*entrando*): Buona sera. Se è qui per mio marito, non è ancora rientrato.

Amico: Lo so. È rimasto a parlare col preside: ne avrà certo per un bel pezzo. Ho pensato di venire prima del solito per poterle dire con calma quanto ho in animo.

Moglie: Già, avevo quasi dimenticato! Lei è sul sentiero di guerra; non è così?

Amico: Sono armato soltanto d'una sottile speranza e di molti fragili dubbi.

Moglie: Decisamente la facevo più agguerrito. Pensavo... ad un qualche colpo segreto... Come dire? Ad una rivelazione di quelle che annientano una povera donna. Non mi deluda, la prego! Dica qualcosa di terribile, di terribile e definitivo: qualcosa che uccida... o risusciti!

Amico: Temo che lei non mi sia troppo favorevole, questa sera. Forse è bene che rimandi ad un momento più opportuno...

Moglie (*interrompendolo*): Eh no, mio caro! Non ha il diritto di giuocare così con una creatura indifesa. Lei ha violato la mia solitudine: ora bisogna che parli! E.., vediamo: dovrà ingelosirmi, o turbarmi, oppure interessarmi a lei. È ormai indispensabile che faccia una di queste tre cose. O forse conosce altre vie, ardite e nuove, mai prima d'ora pensate, per raggiungere la meta antica e sempre uguale del dolce amore di una donna! Ed è ben certo, in ogni caso, che possa darle io qualcosa che vale: io, che non ho vita a sufficienza per me, darne a lei od a chiunque altro? Mi creda, amico mio; lei non può dirmi che parole antiche e lontane... Una cosa carina però può farla, se vuole: non mi dica nulla, più nulla! Lasci che io ignori il suo facile inganno. Glielo perdono fin d'ora, qualunque sia. Non concedendoci nulla, vedrà..., ci arricchiremo l'un l'altro di ansie vive e di lunghi silenzi pieni di trepidazione. Vuole?

Amico: Vedo che ha proprio voglia di divertirsi. A qualcosa, almeno, sarà servito: a farla ridere di me, dico!

Moglie: Suvvia, non si rattristi. Cerchi di capirmi. Gradisco

molto il suo interesse per me; ogni donna ne sarebbe lusingata. Le confesso anche che vent'anni fa avrei avuto serie difficoltà a resisterle. Lei mi piace, da tutti i punti di vista, ma non tanto da farmi peccare di generosità verso me stessa. Devo francamente dirle che se cedessi al suo desiderio lo farei soltanto per me: lei non sarebbe che un pretesto. Ma non ho alcuna intenzione di cedere, e questo dovrebbe convincerla a...

AMICO: (*interrompendola, esasperato*) ...a desistere, d'accordo! So come la pensa, e credo di sapere anche il perché di questo suo mirabile ruolo di sposa fedele. Mi lasci dire che certi sacrifici sono del tutto privi di merito.

MOGLIE: Io non capisco...

AMICO: Per una volta voglio andare sino in fondo e dirglielo, che non c'è nulla di vero dietro questa continua, ostentata disinvoltura. L'assurda, vigile sicurezza di sé, che tante volte mi ha impedito di affrontarla, so bene io da che cosa derivi! Lei non vuole ammettere di avere sbagliato tutto. Sì, tutto! Marito e figlio: due errori grossi così, e se li trascina dietro da vent'anni, tutta compresa della parte di vittima consapevole che si è attribuita. E invece è una cosa ignobile! Il matrimonio può essere una schiavitù fra le più vili: è certamente così, quando un marito non è un uomo.

MOGLIE: Come può dire...

AMICO: Non mi interrompa, non ora! Non potrei riprendere questo discorso. Io immagino la sua solitudine estrema, e comprendo il suo dolore per il ragazzo...

MOGLIE (*tornando in sé, da un turbamento sempre più profondo*): No! Mio figlio no! Non osi dire altro: lei è pazzo! Come ha potuto credere alle parole di quella donnetta? Quello che dice è stupido e... cattivo...

AMICO: Vero, soltanto vero! Quel ragazzo porta in sé, senza saperlo, tutto il peso di un dolore che non gli appartiene. Le riesce difficile, amarlo come vorrebbe. Non è così?

MOGLIE (*in preda ad una commozione indicibile, come trasognata*): Io lo amo... Lo amo sempre di più, povero figlio. Ma non abbastanza, forse! Posso avere pietà di lui ed amarlo nello stesso tempo? Cos'è, l'amore per un figlio?

AMICO: Dedizione, forse... o rinunzia; ma non fino ad insultare se stessi!

MOGLIE: Ed a che cosa, a che cosa non ho rinunziato, per lui? Da anni vivo ogni istante il desiderio di essergli vicino; perché mi è impossibile?

AMICO: Perché le ricorda suo padre; ecco, perché!

MOGLIE: No! Non può essere: è mio figlio! Una moglie può avere dei diritti, una madre no!

AMICO: Lei è torturata da un sentimento oscuro che la distrugge. È questo, l'amore di una madre?

MOGLIE: Questo è pena! Una pena acuta, continua; perché una madre non fa differenze. Non vi sono figli malati!

AMICO: E sia! Non è l'amore del ragazzo, che voglio toglierle; tutt'altro. Ma i mariti malati, quelli sì, esistono. E non mi dica di altri assurdi doveri verso chi le nega di vivere compiutamente. Nessuno ha il diritto...

MOGLIE: Io, ho il diritto di comprendere!...

AMICO: Un malato? Un debole? Sia pure! Non però un uomo che, oltre tutto, non la rispetta.

MOGLIE: Cosa intende dire?

AMICO: Avrei voluto tacere, ma a questo punto non posso più consentirmelo. Certo le sembrerà poco credibile, ma la recente relazione di suo marito con una donnina da poco, è un fatto che mi consta personalmente.

MOGLIE: Vuole dire che... mi tradisce? Va con un'altra donna? (*ride*). No, non le credo! Oppure sì, le credo, se vuole. Soltanto che..., non capisce? Che io creda, oppure no, non cambia nulla. Non mi importa; questo lo comprende? Non ruba niente, a me: questa cosa che fa,... è tutta sua. Una miseria tutta sua. Io non c'entro!

AMICO: Lei non è in sé. Devo avere proprio perduta la testa: non avrei dovuto dirglielo, lo so!

MOGLIE: No, non si rimproveri d'aver parlato: il suo sbaglio è un altro. In fondo lei è più sciocco di quanto non immaginassi. Mio marito è... quello che è! D'accordo, amico mio: a lui non s'addice il ruolo di stallone per cui lei, invece, sembra essere nato. E allora? Per questo, non è un uomo? Mi ha donato vent'anni di devozione ed un figlio. Perché un figlio, comunque sia, me lo ha dato. L'amore? Lei non sa, cosa sia... È stata una breve stagione. Questo, importa? Che sia finita? Ma di quell'ora io vivo ancora, anche per quel che mi ha negato. Ecco qualcosa che lei non potrà mai capire... Si alzi, per favore. Venga vicino, così. Mi baci, ora...

AMICO: Amore!

MOGLIE: Non faccia l'imbecille; stia zitto. Mi baci ancora.

AMICO: No. Così, no...

MOGLIE: Eccola tutta qui, la sua passione. Mi stringa a sé:

chi sa quante volte ha desiderato di farlo. Può anche svestirmi, se vuole.

AMICO: Ma è impossibile... Come può fare così... È mostruoso...

MOGLIE: L'ha detto, finalmente! È quello che ho sempre cercato di suggerirle, augurandomi che capisse. Vuole che le dica cosa penso dei suoi baci? Mi disgustano. E vuole che le dica perché?

AMICO (*con aria stupida*): No, non parli più. È meglio che io vada...

MOGLIE: Glielo dirò, invece: so che le farà piacere. Qui è lei, che vince, ma non può servirle più a niente. Non può servirle che siamo qui soli e che lei mi piaccia! E non perché io voglia difendere qualcosa di sacro: cosa c'è, di sacro, nella mia vita? Vent'anni di matrimonio sterile, fatto per me di interminabili ore sole. Questo, dovrei difendere? Pensa davvero che potrei rinunziare così facilmente ad un'ora di gioia, ad una lusinga..., a qualcosa che potesse modificare il ritmo della mia vita? No!... Per lunghi anni — ora lo so — ho soltanto creduto di non avere debolezze: oggi non è più così. Sono realmente la più forte. Non c'è uomo al mondo che possa risuscitare in me i sensi uccisi dall'astinenza. Ecco perché mio marito, per quanto mi riguardi, non sarà mai, ai miei occhi, meno uomo di lei! Di quello che a lui manca e che lei ostenta con tanta vanità, io non ho più bisogno. E adesso se ne vada: non voglio più rivederla... No, non le serbo rancore... A che servirebbe?

QUADRO SECONDO

CAMERIERA: Dice che è per un attimo; appena il tempo di darle un saluto. La faccio attendere in salotto?

MOGLIE: No! Non mi va di vestirmi. Che venga pure qui: potrò liberarmene prima. Almeno spero...

CAMERIERA: Come vuole, signora.

MOGLIE: Vada anche da mio figlio e lo preghi di suonare piano. Ho una forte emicrania.

SIGNORA (*poco dopo, entrando*): Amica mia, cos'è? Il solito mal di testa, vero? Ha preso le pillole che le ha consigliato mio marito? Miracolose, mi creda! Si figuri che...

MOGLIE: Perché non siede? Le faccio preparare il thè.

SIGNORA: Grazie, cara, ma proprio non ho tempo. Un salutino e vado subito via; devo essere dal parrucchiere fra dieci

minuti. Lei non viene a teatro, stasera? Danno una novità interessantissima: di un certo inglese... Non ricordo mai i nomi, io. Se vuole approfittare, il nostro palco è sempre mezzo vuoto...

Moglie: No, cara. Non mi è proprio possibile. D'altra parte, non sono nelle condizioni di spirito più adatte per ascoltare Shakespeare.

Signora: Proprio così! Si chiama proprio così, come ha detto lei. Mio marito dice che deve trattarsi di una pizza, ma io voglio andarci lo stesso. Devo pure metterlo, una buona volta, il nuovo abito da sera. Un modellino!

Moglie: Verrò volentieri, qualche altra sera.

Signora: Certo..., se ha mal di testa! Fa bene, a riguardarsi. Se ne stia tutta tranquilla, in questa bella stanza: vedrà che domani starà benissimo. Sa che me la immaginavo diversa?

Moglie: Cosa?

Signora: La sua stanza! È così... luminosa,... giovanile. Mi scusi! Bellissima, però, bellissima. Quei fiori di gelso, poi, sono un amore. E che buon profumo! Cos'è?

Moglie: Una vecchia mistura, inventata da mia madre. L'usavo anche da ragazza; ma non è poi così buona. Mi ci sono abituata, però, e non so più farne a meno.

Signora: Vorrei tanto essere ordinata come lei! Qui è tutto così... a posto. Certo, suo marito è proprio un gioiello! Il mio rovina ogni cosa. Mi impedirebbe con la forza di avere cura della casa così come fa lei. Lui non sa affezionarsi a quattro mura: dice che è sciocco. Gli basta un niente, per rendergli una casa insopportabile. Ne abbiamo cambiate tante!

Moglie: Forse ha ragione: capita, che in una casa non vi sia nulla di personale, nulla che meriti di essere amato. Allora, sa cosa può accadere? Può accadere che una stanza..., una semplice stanza diventi importante.

Signora: Vuole dire... come questa?

Moglie: Sì, forse! Sebbene la propria stanza sia sempre importante, per una donna sposata. C'è, in una camera matrimoniale,... una certezza. Tutto il sapore di una vita in comune. Come una interna misura... Non deve essere molto grande, né troppo piccola; né occorre che sia assai luminosa, poiché non si è soli. E un po' di disordine, mia cara, mi creda; non guasterebbe! È nella natura dell'uomo, così come in noi donne è quasi sempre radicato l'a-

more per mille piccole cose precise; per una intimità ordinata e senza sorprese.

SIGNORA: È bello, quello che dice!

MOGLIE: E nessun profumo! La fragranza di uno schiumoso sapone da barba che viene dal bagno e si insinua, così gradevole, fin sotto le lenzuola: oppure il rumore snervante del rasoio elettrico... Il tepore acre e diffuso che il letto ha ogni mattina, prima che l'aria dell'alba vi si confonda per farne qualcosa di ancora più intimo e duraturo. E l'odore forte e abituale di un uomo; un odore lieve e persistente da conservare gelosamente, fino a sera. Così, da un giorno all'altro, quasi senza avvedersene, può passare tutta una vita...

SIGNORA: Questo è parlare in poesia! Come dice bene le cose, mia cara. Ora devo lasciarla. Verrò a farle una visita, appena potrò.

MOGLIE: L'aspetto, mia cara. Si diverta, a teatro.

SIGNORA: Addio! (*esce*).

CAMERIERA (*entrando*): Il professore la prega di raggiungerlo nello studio.

MOGLIE: Gli dica di venire qui. Chiami anche mio figlio, per favore.

CAMERIERA: Il signorino è uscito.

MOGLIE: Non le ha detto di avvisarmi?

CAMERIERA: No, signora. L'ho sentito telefonare ad un professore; credo un professore di ginnastica. Mi è parso di capire che dovessero incontrarsi in una palestra.

MOGLIE: Sì, ora ricordo. Dica a mio marito che l'aspetto.

PROFESSORE (*dopo qualche tempo, entrando*): Buona sera, cara. Volevi parlarmi?

MOGLIE: Sì; del ragazzo.

PROFESSORE: Cosa c'è, che non va?

MOGLIE: Sei certo di non saperlo?

PROFESSORE: Non capisco. Che ha fatto?

MOGLIE: Niente! Niente che io sappia, almeno. Penso però che bisognerebbe sorvegliarlo. C'è qualcosa di poco chiaro, in nostro figlio. Vogliamo parlarne, infine? O preferisci continuare così, facendo finta di nulla...

PROFESSORE: Vuoi spiegarti meglio? Non so di cosa parli.

MOGLIE: Quel professore! Sì, il maestro di ginnastica. Non credi che si vedano troppo spesso? Anche oggi si è recato da lui.

PROFESSORE: Sono buoni amici. Non vedo perché tu debba preoccuparti. Ho piacere che il ragazzo pratichi gli sports che preferisce. Non pensi che sia bene?

MOGLIE: Non è questo, il punto. Sai meglio di me quel che si dice di quel giovane. Ritieni che sia proprio l'amico più adatto, per nostro figlio?

PROFESSORE: Ma cosa dici? È una persona a modo; tra i migliori elementi dell'istituto. Non vorrai dare credito, proprio tu, a certe assurde malignità. Sai bene, che è sposato!

MOGLIE: E dovrei, proprio io, sentirmi rassicurata da questo? Può veramente sembrarti un argomento decisivo? Oh, basta!

PROFESSORE: Che ti succede, cara? Non ti ho mai veduta così. Certo c'è dell'altro, dietro tanta agitazione. Mi stai forse nascondendo qualcosa?

MOGLIE: No. Sai bene che mi sarebbe impossibile. Il fatto è che non me la sento più di continuare così, alla cieca, fra speranze sempre più incerte e dubbi insopportabili. È malato! Lo sai che è così; non è un ragazzo normale, non lo è mai stato. Perché non fai qualcosa, per lui? Io... io non posso. C'è qualcosa in me che mi impedisce di capirlo,... di perdonarlo. Sì, lo so: lui non ne ha colpa. Ed io? Ne ho forse colpa io? A cosa è servita, questa mia povera vita, se devo vedermelo così, tutta una miseria, una triste miseria per me incomprensibile... Lo perdo ogni giorno di più; a volte ho la sensazione che non mi appartenga. Non lo voglio, così. Puoi capirlo? Devi fare qualcosa; qualcosa che mi restituisca almeno un figlio. O finirò col lasciarvi,... tutti e due!

PROFESSORE: Hai ragione: bisognava parlarne. Ma non avrei mai immaginato che tu la pensassi a questo modo. Quanto hai detto è certamente il frutto di un momentaneo, smodato eccitamento. Cerca di calmarti, ti prego. Non mi pare una risoluzione adeguata, la tua: parli di nostro figlio come non dovresti... Sì, con disamore! Esageri in te smisuratamente alcuni fatti che, lo ammetto, hanno assillato anche me, sebbene in misura mille volte più ragionevole. Non c'è nulla di irreparabile.

MOGLIE: Che sia tu, a dirlo, non è più sufficiente, per me.

PROFESSORE: Devi credermi, cara. È soltanto questione di carattere e d'età.

MOGLIE: Ha vent'anni!

PROFESSORE: Sì, d'accordo. Ma come ha vissuto, fino ad oggi? Certo non come tutti gli altri ragazzi.

MOGLIE: Perché, questo?

PROFESSORE: Per me, lo so! È colpa mia; non provo neanche a nascondermelo. Ho voluto io, contro i tuoi desideri, che

mi stesse vicino il più possibile. Gli ho impedito di avere amicizie; ho preteso che trascorresse le sue giornate chiacchierando con suo padre e studiando musica. Pensavo che fosse bene. O forse l'ho fatto perché ho bisogno di lui, d'averlo vicino... Chi può dire perché è così difficile vedere il bene dei propri figli? È bastato che tu mi facessi notare quanto egli fosse remissivo al mio volere, perché comprendessi di avere agito sconsideratamente. Sono corso subito ai ripari, dandoti ragione.

MOGLIE: Forse era già troppo tardi.

PROFESSORE: O lo sarebbe stato anche prima; sempre. Chi sa! Ho fatto comunque il possibile, per aiutarlo: né lo abbandonerò mai! Tu sai cosa quel ragazzo significhi per me. Era un dispotismo d'amore, il mio; l'unico che abbia potuto esercitare in tutta la mia vita. Quando non ebbi più te — perché ti persi presto; oh, quanto presto! —, pensai d'essere finito. Credi che mi sia stato facile, sopravvivere? Sebbene io non avessi allora — e tu lo sai — alcuna consapevolezza della mia deficienza, pure in questi lunghi venti anni ho avvertito sempre di più l'orrore della solitudine nelle tue notti. Se qualcosa poté salvarmi fu appunto lui, quel ragazzo: e non perché valesse a riempire in me un vuoto ormai incolmabile, ma soltanto perché era il frutto delle poche ore d'amore che avevo saputo donarti. Questo, vedi, mi confortava; mi faceva sentire meno in debito, verso di te. Quel che è difficile spiegare è che eri tu che amavo, attraverso lui. Senza nostro figlio, infatti, cosa mai avrebbe potuto trattenerti? E tu rimanesti con me, sebbene io t'avessi lasciata libera di decidere della tua vita.

MOGLIE: Perché discorri di queste cose? Non voglio parlarne, lo sai. Non devi pensare che io sia rimasta per lui. So che mi amavi, come so che non volesti ingannarmi. Ma l'errore che era stato della tua giovinezza; di vivere solo, non volendo conoscere a fondo neanche te stesso: quell'errore, dico, di cui io fui la vittima, dovevi tenerlo lontano da nostro figlio e non ripeterlo in lui, come hai fatto. Oggi ami in lui una debolezza che è tua. Se tu lo avessi concepito in quel pieno vigore di cui nemmeno allora fosti capace, probabilmente non lo sopporteresti. Così come io non riesco più ad amarlo, ora che non posso più dubitare della povera cosa che mi hai dato. Una immagine tua, fusa nella mia carne; e avrei voluto, invece, qualcosa di mio, tutto mio. Per essertene grata, per es-

sere — malgrado tutto — felice, e, perché no? per poterti ancora amare, come una volta...

PROFESSORE (*sforzandosi di celare un'emozione profonda*): Farò qualcosa, certo. Non possiamo continuare così. Ne parleremo ancora, quando sarai più serena. Adesso è meglio che io ti lasci...

QUADRO TERZO

PROFESSORE: Perché qui? Eravamo d'accordo che l'avrei incontrata fuori, per strada. Ti dico subito che non intendo rimanere un solo istante con lei, in questa stanza. Usciremo insieme...

AMICO: Ascoltami! Ho fatto l'impossibile per trovarla: non è stato facile, credimi. L'ha voluto lei, come unica condizione: in questa casa, o niente! Ho dovuto accettare anche perché, per il resto, è proprio come tu desideravi. La persona adatta, ne sono certo! Appena l'avrai conosciuta dovrai convenirne.

PROFESSORE (*intento ad osservare una mensola carica di libri*): Verrà subito?

AMICO: Fra qualche minuto. Ha voluto lei che prendessi una chiave del suo appartamento, appunto per l'eventualità che non le fosse possibile raggiungerci all'ora stabilita.

PROFESSORE: Converrai che tutto questo non è normale.

AMICO: Non c'è nulla di normale, in quella donna.

PROFESSORE (*indicando la mensola*): Shelley; Lorca; Brecht; Eliot! Sei certo di non avere sbagliato appartamento?

AMICO: Quello che è ancora più sconcertante è che li ha letti tutti. Ha una conversazione che affascina.

PROFESSORE: È giovane?

AMICO: Trenta, direi. Forse trentacinque, ma... portati splendidamente! Quel che si dice una donna di classe.

PROFESSORE: Le hai spiegato che non si tratta della solita cosa? Che devo soltanto parlarle...

AMICO: Certo, glielo ho detto. Stai tranquillo! È molto intelligente; non si direbbe mai che fa quel mestiere. Deve avere ricevuto un'ottima educazione: lo si capisce subito da come parla e dall'abbigliamento. Una vera signora.

PROFESSORE: Una signora! Ad ognuno il suo, mio caro. Diciamo una bestia, sia pure graziosa e ben vestita! Immagino il tipo: agghindata e sorridente, tutta grazie e moine, con quel tanto di patetico che una femmina sa otte-

nere sempre con facilità, solo che lo voglia. E in fondo, dietro tutto questo, niente altro che un corpo glorioso della propria offerta al pubblico.

AMICO: Eh no! Non mi pare proprio che tu sia nel giusto. È morale da preti, codesta! L'utilità sociale? L'utilità sociale, dico, di queste donne; dove la metti? Pensi davvero che le cose andrebbero meglio in un mondo ove fossimo impediti di fare all'amore quando ne avessimo voglia? Ti dico io, quel che si otterrebbe: una comunità di matti, tutti in preda ad un pensiero fisso. Questo, accadrebbe!

PROFESSORE: È penoso che una persona del tuo livello sragioni a tal punto. Puoi davvero pensare che la dignità di un uomo dipenda dal suo sistema ghiandolare? Se così fosse la vita mi parrebbe ben misera cosa... Governare i propri istinti è il primo dovere dell'uomo.

AMICO: E i giovani? Cosa dovrebbero fare, i giovani?

PROFESSORE: Aspettare.

AMICO: E gli scapoli?

PROFESSORE: Quelli — scusami — non dovrebbero esistere. L'uomo nasce per generare, non già per esaurirsi in se stesso. Avarizia di sé imperdonabile è quella dell'uomo che vive solo. A che serve il torrente che non ingrossa un fiume; il fiume che non alimenta un mare; il mare che non prodiga la vita? È assurdo e sacrilego che un seme fecondo non debba creare. I giovani, pertanto, abbiano pazienza e gli scapoli prendano moglie. La soluzione, come vedi, non ha nulla di tragico.

AMICO: Ah, no! Questa è dittatura bella e buona; coercizione morale e perciò della peggiore specie! Insopportabile, in questo secolo nato all'insegna della verità scientifica. Vuoi forse negare quanto molti a ragion veduta sostengono, e cioè che più di un giovane deve la propria mancanza di equilibrio — quando non si tratti di ben altri mali — proprio a certa innaturale astinenza, imposta da una retriva e condannevole morale?

PROFESSORE (*quasi con violenza*): Non è vero!

AMICO: Io penso di sì. Quanto al matrimonio, non è che una convenzione: come tale ha soltanto l'importanza che ognuno, per proprio conto, vuole attribuirgli. Per parte mia, non ne ha nessuna!

PROFESSORE: Parli per il gusto di enunciare paradossi, o forse soltanto per intrattenermi in questi minuti di attesa: certo non credi in quel che dici.

AMICO: Certo no, se la cosa dovesse rattristarti troppo. Ma non è più il caso di continuare; c'è qualcuno, nell'ingresso! Lei, senza dubbio.

PROSTITUTA (*entrando*): Buona sera, signori. Scusatemi se vi ho fatto attendere.

AMICO: Il mio amico, professore...

PROFESSORE: Basta così. Non mi pare che le presentazioni siano necessarie.

PROSTITUTA: Necessarie, proprio,... no. Come tutti gli atti che la cortesia impone le direi... opportune. Ma si tranquillizzi: sarò carina con lei malgrado le sue offese. È il mio mestiere. (*Dopo un breve silenzio, come fra sé*): Entro certi limiti, naturalmente...

AMICO: Io vi lascio. (*Rivolgendosi alla donna*): Ecco la sua chiave.

PROSTITUTA: Arrivederla e... grazie. Spero comunque di incontrarmi anche con lei, qualche volta; quando vorrà.

AMICO: Molto presto, mia cara. Non dubiti (*esce*).

PROSTITUTA: Perché non siede?

PROFESSORE: Non occorre. Conto di trattenermi pochissimo. Le sarei anzi molto grato se acconsentisse ad uscire con me per qualche minuto. Non c'è alcun motivo che ci costringa a restare in questa casa.

PROSTITUTA: No? A dire il vero una ragione c'è, sebbene riguardi me sola. Ricevo soltanto qui: ho le mie piccole manie. Il suo amico dovrebbe averglielo detto.

PROFESSORE: Sì, me l'ha detto. A lei, però, avrebbe dovuto spiegare — almeno in parte — la particolarità del mio caso.

PROSTITUTA: L'ha fatto. L'ha fatto, non dubiti. Naturalmente... in parte, come lei dice. Aspetto che lei mi dica il resto, ora: non abbia timore. Sono abituata da anni alle richieste più impensate. Non che io sia solita soddisfarle tutte, naturalmente: ce ne sono di quelle!! Le assicuro, però, che generalmente mi impongo una vasta comprensione dei bisogni altrui. Le dirò francamente, e subito, se ci sto.

PROFESSORE: Devo premettere...

PROSTITUTA: Le dispiace, se mi metto a mio agio? Non mi è possibile stare in casa così, senza la mia veste da camera e con queste scarpe di cui godo la bellezza al prezzo di una sottile tortura. Lo faccio anche, naturalmente, per difendere più a lungo la durata dei miei pochi abiti. Ma

lei non badi a me; posso ascoltarla benissimo, mentre mi svesto.

PROFESSORE: Lei forse non se ne rende conto, ma facendo così mi rende molto difficile esporle il mio caso.

PROSTITUTA (*avvicinandolo*): Mi permette d'aiutarla? La prima idea da mettere al bando è quella di essere il solo. Lei non può immaginare quanta gente apparentemente normale viene qui da me, a svelarmi antiche paure e strane, inconfessabili ansie... — Questo in fondo è bello, sa? — L'ultimo, tanto per dirgliene una, un signore maturo e dall'animo gentile, voleva che non indossassi altro che una pelliccia assai folta. Un desiderio innocente, in fondo. Non le pare? Un altro...

PROFESSORE: Basta, la prego! Le sue personali esperienze non mi interessano. Sono qui per altro. Non ho alcun bisogno di lei, né di altre donne della sua specie. Temo, anzi, che lei non faccia al mio caso. È stata una scelta infelice. Le tolgo immediatamente il disturbo (*fa per alzarsi*).

PROSTITUTA (*con aria mortificata, dolcemente*): Non se ne vada, sia cortese. Sarebbe la prima volta!... Mi scusi. Oggi sono un po' effervescente: mi accorgo di non averla neanche fatta parlare. Vuole perdonarmi? Si sieda: l'ascolto.

PROFESSORE (*dopo una breve esitazione*): Sarà bene allora che le dica tutto senza mezzi termini. Si tratta di mio figlio.

PROSTITUTA: Sì?

PROFESSORE: È un ragazzo difficile e sta attraversando un brutto periodo. È cresciuto sempre in famiglia; troppo, direi. Ho ragione di ritenere che non abbia mai avvicinato una donna,... ancora. Temo, inoltre, che il suo carattere chiuso gli sia di ostacolo... Vede: è intimidito al punto che... escludo sia in grado di prendere l'iniziativa...

PROSTITUTA: Capisco. Lei pensa che io... potrei dargli una mano.

PROFESSORE: Appunto. Ma occorrerà fare in modo che il ragazzo non sospetti nulla di questo nostro accordo. È molto sensibile...

PROSTITUTA: Naturalmente. Non è una grossa difficoltà, questa. Basterà che mi dica dove posso incontrarlo, in modo che a lui sembri casuale...

PROFESSORE: Le ho scritto qui l'orario delle sue lezioni, all'università: mi è parsa la soluzione migliore. Con questa sua fotografia, recentissima, le sarà facile individuarlo.

PROSTITUTA: È più che sufficiente. Al resto penserò io. C'è

qualcosa, però, che vorrei mettere in chiaro prima di decidere...

PROFESSORE: Se si tratta di denaro.

PROSTITUTA: No. Non è questo. Quel che vorrei sapere è se suo figlio ha qualche... deformità.

PROFESSORE: Che dice? È sanissimo: non pensi nemmeno, certe cose. È soltanto... inibito, creda. Il suo fisico è perfetto!

PROSTITUTA: Meglio così. Mi dispiace, averglielo detto, ma era indispensabile. Una debolezza cui non so rinunziare è stata sempre quella di scegliermeli, i clienti. Detesto gli imprevisti ed ho ancora un po' di rispetto per me stessa: quanto basta, ritengo.

PROFESSORE: Naturalmente lascio lei stessa arbitra di fissare il valore in denaro della sua prestazione.

PROSTITUTA: Prestazione! Che carino! Mai sentito chiamarla così! Di questo parleremo in seguito. È questione non priva di interesse, ma non è il caso di parlarne questa sera. Quel che importa, per ora, è il ragazzo. Va da sé che se non è nato uomo io non potrò cambiarlo. Se, come dice lei, è soltanto trattenuto da timori in fondo comprensibili, dato il carattere, può darsi che tutto vada per il meglio.

PROFESSORE (*mal riuscendo a celare il proprio disagio*): Considerata la sua franchezza voglio informarla anche del resto.

PROSTITUTA: C'è dell'altro?

PROFESSORE: Sì, purtroppo. Una certa torbida amicizia che mi ha dato da pensare negli ultimi mesi; con un giovane dall'esistenza irregolare...

PROSTITUTA: Avevo pensato a qualcosa di simile: è di moda, oggi. Vedrò di convincere il ragazzo che con me è molto più vario e divertente. Non mi dica altro, ora. Immagino quanto sia stato disagevole, per lei, parlarmi così come ha fatto. Lei è un ottimo padre, creda. Se mai riuscissi a restituirle un po' di serenità, temo che finirei per sentirmi maledettamente orgogliosa di essere... quella che sono.

PROFESSORE: Voglio che accetti le mie scuse per come l'ho aggredita stasera e soprattutto per quel che ho pensato di lei ancor prima di conoscerla. Lei non conduce l'esistenza che le spetta.

PROSTITUTA (*sottovoce, con malinconia*): Ognuno vive la sola vita possibile per sé. (*Riprendendosi, frivola*): Quanto alla mia, non è poi così orribile come la dipingono. Quello che ci manca è soltanto un po' di forma! Il torto

della maggior parte di noi è di avere adottato il cliché della donna prezzolata: questo è stupido, e sul piano della concorrenza finisce col nuocerci. Ha mai pensato che la prostituzione è l'unico campo in cui il dilettantismo consegua sempre risultati maggiori di quelli raggiunti nell'ambito dell'attività professionale? Le signore della così detta buona società c'insegnano ogni giorno come si possa esercitare il meretricio con grazia e dignità consumate!

PROFESSORE (*prendendo in mano, da un tavolo, un libro lasciatovi aperto*): Vorrei poterlo capire, questo suo bisogno di rendersi schiava; e l'uso vile che fa del suo corpo... Ma non mi è assolutamente possibile.

PROSTITUTA: Questa è una riflessione troppo seria, date le mie modeste attitudini. Quanto al mio corpo, non sono di quelle che ne abusano: uso tutte le cautele che l'igiene sessuale suggerisce. È un bel vantaggio sulle messaline del passato; non crede? Ma vedo che ha fretta di lasciarmi; non la trattengo (*fa per avviarsi verso l'ingresso*).

PROFESSORE: È tardi, infatti. Devo proprio andarmene. Quando vorrà rivedermi, per qualsiasi cosa, potrà avvertirmi a mezzo del mio amico (*posa il libro, chiuso, sul tavolo*).

PROSTITUTA: Lo farò. Addio, signore. E non guardi in quel modo il mio libro! È così difficile perdonare ad una come me l'amore per Baudelaire e la buona poesia?

PROFESSORE (*nell'atto di lasciare la stanza*): No... Quel che è difficile... è perdonare a se stessi che lei esista.

ATTO TERZO

QUADRO PRIMO

PROFESSORE (*nell'atto di prendere un libro da uno scaffale*): Avanti!

ALUNNO (*entrando*): Buona sera.

PROFESSORE: S'avvicini, prego. Si sieda.

ALUNNO (*porgendogli una busta*): Papà le ha mandato i soldi. Si scusa per il ritardo...

PROFESSORE: Non v'era nessuna urgenza: il mese è appena finito. Dica pure a suo padre che può pagare le lezioni quando più gli aggrada. Cosa ha preparato, per oggi?

ALUNNO: Hegel.

PROFESSORE: Già Hegel. L'ultima volta, infatti, abbiamo parlato di questo signore: piuttosto diffusamente, mi pare. Immagino che lei non abbia alcun dubbio sul pensiero di questo filosofo.

ALUNNO (*recitando meccanicamente*): Giorgio Federico Hegel nacque a Stoccarda il ventisette agosto millesettecentosettanta...

PROFESSORE (*interrompendolo con un gesto*): Basta così. È evidente che non ha dubbi. Penso che non sia male se prima di andare oltre rivediamo insieme qualcuna delle lezioni passate. Una breve ripetizione, ogni fine mese, le permetterà certo di orientarsi meglio fra tanti autori.

ALUNNO (*a voce bassa*): Come vuole.

PROFESSORE: Possiamo cominciare da... (*guarda con intenzione il libro che ha ancora in mano*). Spinoza; sì, Spinoza va benissimo! È un autore affascinante: converrà anche lei che è sempre piacevole poterne discorrere.

ALUNNO (*si produce in un mormorio indistinto*).

PROFESSORE: Cominci pure.

ALUNNO: Benedetto Spinoza nacque ad Amsterdam da famiglia ebraica, nel milleseicento... (*non ricorda*).

PROFESSORE (*andandogli in aiuto*): ...trentadue, o trentaquattro secondo alcuni; ma questo, creda, non ha molta importanza. (*Dopo una breve pausa distratta*): Lo sa che gli furono offerti mille fiorini all'anno perché non manifestasse le sue riserve in materia di religione? Rifiutò! Se ne ebbe, in cambio, che per poco non l'uccisero. Anima immensa!... Sebbene fosse dotato del più acuto ingegno dei suoi tempi, volle vivere sino alla fine soltanto del proprio mestiere di ottico: in effetti era un abilissimo levigatore di lenti. (*Con improvvisa, misurata commozione*): Mi piace immaginarmelo chino per tutta una vita sopra mille fragili scaglie di lucido vetro, intento magari a scorgere proprio in esse, giorno dopo giorno, la realtà profonda delle cose... (*Riprendendosi*): Continui, prego!

ALUNNO: Scrisse un trattato teologico-politico...

PROFESSORE: Sì. (*Aspetta*): Molte altre cose, anche...

ALUNNO (*dopo lunga esitazione*): Un'Etica!

PROFESSORE: L'Etica, appunto: la sola opera di cui gli siamo veramente debitori. Vuole parlarmene?

ALUNNO: L'opera può suddividersi in tre parti: metafisica,... psicologia delle passioni ed etica propriamente detta. La metafisica... (*esita*)

PROFESSORE: Lasciamola da parte! Do per scontato che lei abbia capito tutto del monismo logico di Spinoza: tra l'altro è una teoria facile quanto sbagliata. Sarei già soddisfatto se lei avesse digerito il contenuto degli ultimi libri dell'Etica. Ne ricorda qualcosa?

ALUNNO (*palesando un notevole sforzo mnemonico*): Gli ultimi libri... Sono quelli sulla schiavitù dell'uomo, sulle passioni e... sulla libertà!

PROFESSORE: Mi esponga l'opinione del filosofo sulla natura delle passioni.

ALUNNO (*preda d'un visibile panico*): La passione, secondo Spinoza... è un sentimento; un sentimento... (*non va oltre*)

PROFESSORE (*spazientito, con foga*): Possibile che non l'aiuti nemmeno la memoria? (*Quasi con ira*): È uno stato dell'anima che prende origine da una idea ignobile: ecco, cos'è la passione!

ALUNNO: Sì, ora ricordo. (*Compiaciuto*): Poi c'è il fatto del libero arbitrio!

PROFESSORE (*con sconforto*): Che fatto!? Provi ad esprimersi con più proprietà: si sforzi, per l'amor di Dio. Il fatto del libero arbitrio!!! Che significa?

ALUNNO: Volevo dire il fatto che... Cioè... Insomma: lui dice che il libero arbitrio non esiste.

PROFESSORE: È già meglio, così. Vedo che qualcosa le è rimasto appiccicato! (*Si mette a passeggiare nervosamente per lo studio*). Dice, più esattamente, che una necessità ineliminabile decide di ognuno di noi, privandoci della facoltà di modificare la nostra realtà; una realtà che, a sua volta, è in sé priva di qualsiasi valore poiché non ha alcuna ragione d'essere se non come parte di una totalità più vasta; una sostanza unica che si identifica, alla fine, con Dio. Ma non è tutto qui, né è tutto così semplice. Vede, ragazzo mio: egli sostiene che la nostra sola libertà consiste tutta nell'avere coscienza di quella necessità. Dopo avere acquistato consapevolezza di essere parte di un unico, infinito universo, non resta che assoggettarsi all'ordine naturale che lo governa. È così che l'esistenza di ognuno di noi, di per sé insignificante, inserendosi nella trama complessa del mondo assume valori di eternità che la liberano per sempre dal morso delle passioni. È un essere sciolto dalle miserie del tempo, per giungere a rive antiche di beatitudine e serenità. Secondo questo filosofo, infatti, il male non esiste. Ciò che noi chiamiamo con questo nome, lungi dall'essere qualcosa di positi-

vo e reale, è nient'altro che il frutto di un errore del nostro intelletto. Da ciò l'esigenza di tracciare un cammino della mente verso la verità: attraverso tre gradi di conoscenza, diversi e subordinati l'uno all'altro, l'intelletto ascende alla comprensione della divinità, compiendo così il ciclo di quella misteriosa avventura che è la vita dell'uomo... È chiaro?

ALUNNO: ...Sì...

PROFESSORE: Forse non troppo, vero?

ALUNNO: Oh, no! Fin qui mi pare d'avere capito. Quello che è troppo difficile è il fatto dell'amor dei intellectualis...

PROFESSORE: Non si metta a parlarmi latino, ora; e non si scoraggi! Non c'è mai nulla di troppo difficile nel pensiero di un suo simile, a meno che non si tratti di un pazzo; e Spinoza non era pazzo, posso assicurarglielo. Muovendo dalla convinzione che gli avvenimenti che concernono l'uomo assumono significato solo se riguardati dall'esterno, come parti non isolate di un tutto che va al di là delle contingenze di ogni esistenza individuale, egli conclude che l'uomo saggio deve tendere alla conoscenza di quel tutto; e poiché non v'è nulla al mondo che non faccia parte di Dio, essendo questi onnipresente dovunque, al saggio non rimane altro compito che quello di comprendere la divinità. Ma comprendere Dio equivale ad amarlo; ed ecco, a questo punto, l'amore intellettuale di Dio...

ALUNNO (*impacciato*): Professore...

PROFESSORE (*continuando, come dimentico della presenza del ragazzo*): ...Sembra lì, a portata di mano, pronto a risolvere ogni cosa... (*Passeggia in silenzio per un po'; poi, alzando la voce e sempre più alterandosi*): E la vita? Quella vera, dico! Non merita proprio nessuna considerazione? Le umiliazioni, le paure, le mille crudeltà della misera, minuta vita di tutti i giorni... Tutte cose senza importanza? Soltanto errori di questo assurdo congegno che è la mente? Eh già! (*Scuotendo il libro che ha sempre in mano e come parlando ad esso*): Tu dici che è roba da poco: cose senza rilievo se prese nella loro umile, quotidiana realtà; da riguardarsi tutte, invece, « sub specie aeternitatis »! (*Rivolto all'alunno*): Perdoni il latino.

ALUNNO (*istupidito*): Prego...

PROFESSORE (*riprendendo a monologare*): Sotto l'aspetto dell'eternità (*Quasi agitato*): Ma per fare questo... per fare questo bisognerebbe che io... uscissi da me, abbandonan-

do la carne ed il sangue che mi opprimono; e riguardassi impassibile, dall'olimpo della mia intelligenza nuda, un dolore che pure è mio e vive fra queste mura... (*Parlando ancora al libro*): No, amico mio; non è possibile, credimi! Vi sono pene che uccidono quanto in noi c'è di meglio; pene cui tutto è estraneo, che si alimentano in se stesse e non muoiono mai... Se non, forse, col corpo...

ALUNNO: Professore... Scusi. Posso andare di là,... in bagno?

PROFESSORE: Dove? Ah, certo. Sì. Vada, se ne ha bisogno (*Riprendendosi del tutto*): Prenda anche i suoi libri; per oggi può bastare. Ci concediamo una mezza vacanza. Veda di studiare, però. (*All'alunno che sta già per uscire dallo studio*): A pensarci bene mi pare che ne sappia molto poco, di Spinoza.

ALUNNO (*con fretta*): Sì, professore. Buona sera (*esce*). (*Dopo avere riposto il libro nello scaffale il Professore si siede presso un radio fonografo. Avvia un disco, disponendosi ad ascoltarlo: è il primo movimento — allegro moderato — dal* TRIO *in* SI BEM. MAGG. *op.* 99 *di Schubert*).

CAMERIERA (*entrando, dopo avere bussato*): Una lettera per lei, signore.

PROFESSORE: La posi pure sul tavolo: grazie. (*Vedendo che la cameriera non si allontana*): Può andare!

CAMERIERA (*lievemente a disagio*): Pensavo che... Dal momento che ha finito la lezione prima del solito, potrei prepararle il caffé adesso, se vuole...

PROFESSORE (*accennando un sorriso*): Sì, va bene. Me lo porti.

CAMERIERA: Subito, signore (*esce*).

PROFESSORE (*si alza: dopo avere arrestato il disco va al tavolo. Riposta la lettera in una cartella dopo averle appena dato uno sguardo, compone un numero telefonico: non ottiene la comunicazione. Resta per qualche istante sovra pensiero, tormentando con una mano il filo del ricevitore fino a quando*)...

CAMERIERA (*entrando, con il caffé*): Ecco, signore.

PROFESSORE: Spero che sia il suo solito buon caffé; oggi ne ho proprio bisogno.

CAMERIERA: Il signore sta forse poco bene?

PROFESSORE: No, non esattamente. Ma è uno di quei giorni in cui un buon caffé fa più di qualsiasi altra cosa.

Cameriera (*dopo un breve silenzio*): Posso chiederle... un favore?

Professore: Certo!

Cameriera: È per domenica! Vorrei avere libera l'intera giornata. Il mio fidanzato ha deciso di condurmi al paese, per presentarmi a sua madre: dovrò assentarmi dal mattino fino a sera inoltrata...

Professore: Ne ha parlato a mia moglie?

Cameriera: Sì. Mi ha già accordato il suo permesso.

Professore: Anche il mio è accordato, naturalmente. Con i migliori auguri, data la circostanza!

Cameriera: Grazie, signore. Lei è molto buono. Mi dispiace che sia capitato proprio in questi giorni. Con l'arrivo della signorina ci sarà più lavoro da sbrigare in casa.. La signora dovrà provvedere da sé...

Professore: Di che signorina sta parlando?

Cameriera: Come, non lo sa? Sua nipote! La figlia del signor ferroviere.

Professore: Quante volte le devo ripetere che il fratello di mia moglie non è un ferroviere? Tra un primo segretario al Ministero dei Trasporti ed un ferroviere c'è qualche differenza che anche lei dovrebbe saper cogliere.

Cameriera: Mi scusi! Ho sempre sentito dire che è nelle ferrovie!

Professore: Lasciamo andare! Cos'è, questa storia di mia nipote? Quando arriverà?

Cameriera: È già qui! Da qualche minuto. Voleva venire subito a salutarla, ma la signora credeva che lei fosse ancora occupato e le ha consigliato di non interrompere la lezione. Saranno di ritorno fra mezz'ora.

Professore: Sono uscite?

Cameriera: Sì; assieme al signorino. Che carina, quella ragazza! Deve volerle un gran bene: non faceva altro che chiedere di lei.

Professore: È una cara creatura. Sono contento, che sia qui. Strano, però; questa improvvisata... Mio cognato ha sempre avvertito; almeno sua sorella, se non me...

Cameriera: Ma la signora lo sapeva! È dall'altro ieri che mi ha fatto preparare la stanza degli ospiti.

Professore (*fingendo indifferenza*): Avrà certo pensato che anch'io dovessi saperlo. Chi sa... (*Indicando il vassoio col bricco del caffé*): Porti pure via...

QUADRO SECONDO

NIPOTE (*recita per tutto il quadro con brio quasi infantile, accennando passi di danza e mimando, a volte, quanto dice. Irrompendo, accaldata ed ansante per la corsa*): Buon giorno, zio!

PROFESSORE (*sollevando il capo da un libro aperto sulla cattedra*): Ciao, tesoro! Che ti è successo? Sembri uscita da un incendio. Come mai sei qui?

NIPOTE: Siamo venute a salutarti approfittando della mezz'ora di ricreazione: c'è anche la zia. Grandi spese, stamani! (*Posando un grosso involto*): Un brutto paio di scarpe per il professore, due deliziose gonne di canapa per me e tre sgargianti papillons per il dolce Pallina!

PROFESSORE: Pallina?! Ah, già! Lo chiamavi così, tanti anni fa... Ma non mi pare che sia più il caso: ha vent'anni, ormai. È un uomo. Non credi?

NIPOTE: Certo! Il caro cugino incute quasi rispetto, adesso: alto, esile e tenebroso com'è! Ma non ricordi quant'era buffo? Cadeva sempre; e rotolava per terra proprio come una palla, tanto era grasso. Per me è sempre « pallina ». È stata la mia mamma a chiamarlo con questo nome per la prima volta, vero?

PROFESSORE (*togliendosi gli occhiali, con espressione sognante*): Sì. Fu proprio tua madre. Era precipitato per più di quaranta gradini; quando lo raggiungemmo, ai piedi della scala, piangeva da strappare l'anima. Ma non si era fatto nulla, come al solito...

NIPOTE (*guardandosi attorno*): È troppo triste un'aula così grande tutta vuota: sembra una chiesa! Tu non fai ricreazione?

PROFESSORE (*con malinconia*): No. La mia ricreazione è starmene qui, tranquillo (*indica le lunghe file di banchi deserti*) ad aspettare che tornino... Per ricominciare ogni volta, come sempre, ad annoiarli con le mie lezioni...

NIPOTE: Bugiardo! (*Lo abbraccia*): Sei il migliore professore del mondo e lo sai. Sono certa che ti vogliono tutti molto bene...

PROFESSORE (*dopo averla baciata in fronte*): Dove hai lasciato tuo cugino?

NIPOTE: Volevamo portarlo con noi, ma uscendo di casa abbiamo incontrato un bel signore che lo ha condotto con sé in palestra; un professore suo amico.

PROFESSORE (*trasalendo appena*): In palestra, hai detto? E la zia... dov'è?

NIPOTE: Nell'ufficio del preside: appena lo avrà salutato verrà subito da te.

PROFESSORE: Non tanto presto, credimi! Il nostro signor preside ama le chiacchiere di un amore senza misura. È un parlatore inesauribile. Avete qualche programma, per questo pomeriggio?

NIPOTE: Un programma meraviglioso; tu e zia, però, ne siete fuori. Io e Pallina andremo al galoppatoio e poi al cinema. Ritorneremo per l'ora di cena. So che hai la stessa mania di papà: tutti in casa, all'ora dei pasti!

PROFESSORE: A proposito! Non abbiamo ancora parlato dei tuoi. Il primo segretario sta bene?

NIPOTE: Come, non sai? Da tre mesi è capo di gabinetto: è diventato qualcosa come un... vice-vice ministro. Ma è sempre lo stesso! Non fa che pensare a quei maledettissimi treni. Parla persino in sogno di ferrovie sopraelevate, tunnels, vagoni... È così divertente, però!

PROFESSORE: E la mamma?

NIPOTE (*per un momento rattristata*): Sta bene. (*Riprendendo a parlare con entusiasmo*): Ha una nuovissima poltrona meccanica, un'invenzione di papà: le ruote non si vedono affatto. È leggerissima da spingere e alla mamma basta azionare una piccola leva nascosta sotto il bracciuolo per spostarsi come il vento da una stanza all'altra. Ora sta benissimo: non le importa più di non poter camminare. A che serve, in fondo? Io e papà la portiamo a teatro, all'opera, al cinema; dappertutto! Lui deve prenderla in braccio almeno dieci volte al giorno e questo li rende felici: ed io... io la conduco in giardino tutti i giorni di bel tempo, oppure al mercato dei fiori sulla collina... Le piacciono tanto, i fiori! È bello che lei non possa fare a meno di me: forse non dovrei dirlo, ma... sono tanto felice di doverla sempre aiutare. Poiché dipende in tutto da me e da papà non potremo lasciarla mai. Non è magnifico? Siamo tutti molto felici! Anche tu, vero? (*Lo abbraccia*).

PROFESSORE: È una bellissima famiglia, la vostra; e tu sei la più cara delle creature.

NIPOTE: Che gioia essere di nuovo con voi! Pallina è diventato un perfetto cavaliere: mi ha promesso di portarmi con sé tutti i pomeriggi. Al circo, allo zoo, al tennis...

Andremo in mille posti! (*Con aria trasognata*): Mille cose diverse da ricordare... per i prossimi anni.

PROFESSORE: Sono contento che tu e tuo cugino vi vogliate ancora bene. Non lasceremo più passare tanto tempo senza vederci. Ci accorderemo ancora come ai bei tempi per trascorrere insieme le ferie: tutte le estati!

NIPOTE: Oh, zio! Questa sì che è una bella notizia! Come quattro anni fa, in montagna. Ricordi la trota che pescammo nel lago...

PROFESSORE: Non l'hai dimenticata. Tre giorni di agguato per poi vedermela sfuggire sotto gli occhi: la più bella trota della mia vita! Che leggerezza, però, lasciare che fossi tu a tenere la canna! Non potevi farcela, così piccola e debole com'eri.

NIPOTE: Credi ancora che mi sia scappata? (*Ride*): Ora posso dirtelo: la lasciai andare!

PROFESSORE (*sforzandosi di sembrare burbero*): Non dirlo nemmeno per scherzo!

NIPOTE: Perdonami, zio. Ho dovuto farlo; allora credevo ancora alle visioni...

PROFESSORE: Che visioni?

NIPOTE: Ora ti spiego. Tu sei grande e non puoi capire tutto: è stato un sogno terribile. Non avevo mai veduto un pesce così da vicino; era bellissimo! Come un uccello in gabbia. Feci per tirarlo a riva quando accadde un fatto molto misterioso... Stringevo fra i denti un lungo filo d'oro che scompariva nell'acqua: all'altro capo del filo stava un grosso pesce che se la godeva un mondo. Certo mi avrebbe trascinata nel lago se non avessi deciso di liberare il suo amico. Per un attimo ebbi molta paura... Poi vidi di nuovo la tua trota! Morbida e lucente, più spaurita di me: si dibatteva furiosamente, tanto da farmi quasi avvertire la ferita atroce dell'amo... Allora mi volsi a guardarti; tu eri di spalle, chino sul cesto delle provviste. La liberai! Scomparve nell'acqua come una freccia per riapparire lontano dalla riva, più volte, su e giù come fosse impazzita. Certo era felice! Anche un pesce può essere felice, non credi? Mi perdoni?

PROFESSORE (*serio*): Non dovrei. Era la trota più grossa che avessi mai visto. L'avrà pescata qualcun altro: questo non posso perdonartelo. (*La prende per mano, sorridendo*): Ritorneremo lassù, io e te. Ma sarò io a tenere la canna e se qualche trota ti sembrerà avere l'aria troppo infelice,... la lasceremo andare. D'accordo?

NIPOTE: Sono molto sciocca; non è così?

PROFESSORE (*accarezzandola*): Sei una bambina buona e sensibile; una di quelle che trovano ancora il tempo di preoccuparsi della sorte dei pesci... Questo può anche essere sciocco, ma è certamente molto bello.

MOGLIE (*entrando, alla ragazza*): Vuoi lasciarci soli per qualche istante, cara? Puoi aspettarmi in cortile: è pieno di ragazzi. Non ti annoierai.

NIPOTE: Certo, zia. (*Abbraccia il professore*): Addio! (*Esce*).

PROFESSORE (*offrendole una sedia*): Erano anni che non mettevi piede in quest'aula; un avvenimento da festeggiare. Ho quasi voglia di brindare... a qualcosa; a qualsiasi cosa, ma... non ho che dell'acqua.

MOGLIE (*freddamente*): È venuto anche stamani! Appena siamo usciti ha chiamato il ragazzo in disparte, ignorando la mia presenza. Non ti pare che ormai viva più in palestra che a casa? Volevo portarlo qui da te...

PROFESSORE: Sì, lo so...

MOGLIE (*esasperata*): È un essere vile e sfrontato. Non c'è ombra di pudore, in quell'uomo! Per tutto il tempo in cui parlavano ha evitato con cura di incontrare il mio sguardo... Prima che uscissimo l'ho visto passeggiare sotto casa per più di due ore; con gli occhi alle nostre finestre... Ci è venuto incontro con lo sguardo abbassato; parlava come se non avesse bisogno di ottenere alcuna risposta. Nostro figlio lo ha seguito senza nemmeno attendere che io glielo permettessi. E c'è dell'altro!

PROFESSORE: È incredibile! Non dovevi lasciarlo andare...

MOGLIE: C'è dell'altro, ti dico. (*Gli mostra una lettera*): Mi ha scritto la moglie, supplicandomi di impedire che si vedano ancora. (*Gridando*): Capisci? Lei... quest'altra infelice; come ha potuto pensare di rivolgersi a me? Parlerai tu, a tutti e due!

PROFESSORE: Sì; ho già deciso di farlo. Ma forse non ce ne sarà bisogno. Aspetto una risposta... Può darsi che oggi stesso tutto si accomodi...

MOGLIE: Che altro vuoi darmi ad intendere? Ormai non rimane che imporre la nostra volontà. Non dovrà più uscire solo; dovremo sorvegliarlo ogni istante. È la sola cosa che resti da fare.

PROFESSORE: Questo non è possibile, dovresti capirlo. Gli parleremo... Quanto a quell'altro, non dubitare: scomparirà, te lo prometto. Ha troppo da perdere in una faccenda di questo genere! Ma il ragazzo va trattato con cautela: de-

ve uscirne fuori da sé. Col nostro aiuto, non dico di no, ma soprattutto perché avrà capito... È la nostra sola speranza. Che comprenda...

MOGLIE: ...e che possa!

PROFESSORE: Certamente, potrà! Non devi dubitarne. E poi... può darsi che abbia già capito! (*Allegro, come per un'idea improvvisa*): Ma sicuro! Deve essere così! Non hai pensato che fino ad oggi l'altro non era mai stato tanto imprudente? Venire fin sotto casa! Chiamarlo in tua presenza! Certo il ragazzo deve essere cambiato, in questi ultimi tempi... (*Con aria convinta*): Avrà voluto porre fine alla relazione, e magari questa è l'ultima volta che ha acconsentito a seguirlo; per spiegargli che è tutto finito, che ha ritrovato se stesso... Sento che qualcosa è accaduto! (*Sorridendo*): Gli è stata data una mano..., un aiuto più valido di quello che avremmo potuto offrirgli noi... (*Prende le mani alla moglie*): Ora non posso dirti altro, ma... più tardi saprò! Saprò che quest'incubo orrendo appartiene al passato. (*L'abbraccia*): Aiutami! Aiutami a sperare e non ferirmi ancora... Sono più debole di quanto tu non creda.

MOGLIE (*commossa ma controllata*): Quando tutto sarà finito dovrò farmi perdonare molte cose... In questi ultimi mesi non sono stata una buona moglie. (*Si prepara a lasciare l'aula*): Lo sarò in avvenire, e per sempre, se potrò essere una buona madre... Arrivederci (*esce*).

PROFESSORE (*dalla soglia*): A più tardi, cara! (*Dopo avere chiuso l'uscio passeggia per un poco fischiettando, fino a quando*)...

AMICO (*entrando*): È un imbroglio! Un incredibile imbroglio! (*Si siede*).

PROFESSORE (*ansioso*): L'hai veduta?

AMICO: L'ho trovata mezza nuda sul letto, intenta a leggere... le « Lettere sulla morale » di Cartesio: una cosa indecente!

PROFESSORE: Quando potrò rivederla?

AMICO: Non potrai! Questo è un punto ben fermo, mio caro; non vuole assolutamente rivederti. Oh! Non che io abbia perduto il mio tempo! Tutt'altro. Ho beneficiato di una dottissima conversazione: sa tutto su Cristina di Svezia! (*Assumendo un atteggiamento disperato*): Come conciliare la natura del mestiere che esercita con un sì grande amore per le belle lettere? Una prostituta ha il dovere di essere priva di vita interiore! Quella, invece, è talmente

dotta che ho persino dimenticato di dirle che mi trovavo da lei per fare all'amore... Ci siamo lasciati come si usa fra gentiluomini che facciano parte di uno squisito cenacolo di intellettuali; per poco non le baciavo la mano!

PROFESSORE (*incalzando*): Le hai dato...

AMICO: Ah, sì! Il denaro: eccolo qua! (*Toglie di tasca una busta*): Non lo ha voluto! Nel congedarmi ha avuto per te parole di forbita ed accorta eleganza. Sono qui a riferirtele. (*Affetta un lezioso tono di voce*): « dica al signore suo amico che non ho meritato, purtroppo, alcun compenso. Gli dica anche che non posso dirmi orgogliosa di essere... quella che sono... ». Per la cronaca ti dirò che nell'affidare alla mia memoria questo messaggio sibillino la sua voce ebbe tremiti di incontenuta commozione... Il tutto faceva un effetto di patetica, estenuante tristezza...

PROFESSORE (*con l'aria di chi non ha ascoltato*): Non ha voluto il denaro! Ed io che pensavo... Non è servito a niente!...

AMICO (*parlando tra sé*): Sapeva tutto su Cristina di Svezia. Incredibile!...

QUADRO TERZO

NIPOTE (*leggendo da un foglio che ha in mano*):

Io più non ricordo
D'averti mai avuta compagna
Nell'ora mia lieve
Ed ora che l'arco si tende
Volgendo alla fine
Io più non ricordo
Quante mai volte ti volli
In una vana attesa mortale

CAMERIERA (*intenta a preparare il tavolo per la prima colazione*): È un indovinello?

NIPOTE (*ridendo*): Ma no! È una poesia.

CAMERIERA: Le poesie mi annoiano. Non c'è sugo a dire le cose girando alla larga come fanno i poeti. Sono di poche parole, io: mi piacciono le cose chiare.

NIPOTE: Ma questa è una poesia d'amore!

CAMERIERA: Amore e poesia! Come dire:... il diavolo e l'acqua santa.

NIPOTE: L'amore è una cosa importante.

CAMERIERA: Se lo lasci dire da me, che sono fidanzata: è una porcheria! Una grossa porcheria! Se ne accorgerà anche lei, quando sarà cresciuta. Altro che roba da poeti! Senta: io sono convinta che quelli che fanno le poesie non hanno mai visto una donna, oppure sono dei gran bugiardi. (*Indicando il foglio*): Questa, chi l'ha scritta?

NIPOTE (*mimando*): Un vecchio signore triste e innamorato, per una donna altera e crudele... O forse un antico guerriero, prima d'essere ucciso in terre nemiche lontano dalla giovane sposa...

CAMERIERA: Lei sta scherzando!

NIPOTE: Sì. (*Nasconde il foglio sulla propria persona*). È un mio segreto.

CAMERIERA: La colazione è pronta, signorina.

NIPOTE: Vuole avvertire gli altri? Non vorrei che si fossero dimenticati di me! Ho appena venti minuti...

CAMERIERA: Vado subito (*esce*).

PROFESSORE (*entrando*): Buon giorno, tesoro. (*L'abbraccia*): È un'ora triste; lo so! Ma non ci lasceremo prendere da vane tristezze. Fra non molto lascerai questa casa; promettimi di farlo come se dovessi ritornare stasera. Ancora qualche mese e potremo di nuovo stare insieme.

NIPOTE (*sul punto di piangere*): La zia! Dov'è, la zia?

PROFESSORE (*contenendosi*): Sta controllando il tuo bagaglio: verrà subito. Perché non siedi? (*Prende posto a tavola*).

NIPOTE (*con aria innocente*): Ho trovato una cosa!

PROFESSORE: Cioè?

NIPOTE (*esitando*): Una poesia. È tua? (*Gli mostra il foglio*).

PROFESSORE (*dopo avere esaminato lo scritto*): Dove diamine l'hai scovata? Ero certo che fosse andata perduta.

NIPOTE (*eccitata*): L'hai scritta tu?

PROFESSORE (*assorto*): Sì. L'ho scritta io; molti anni fa... Come vedi, anche i professori commettono sciocchezze imperdonabili.

NIPOTE: Era in un tuo libro. Lo stavo sfogliando incuriosita da alcune belle incisioni quando è caduto questo. (*Riprende in mano il foglio*): Posso tenerlo? Come ricordo...

PROFESSORE: Ti assicuro che non merita tanto interesse.

NIPOTE: A me piace: non dirmi di no, ti prego!

PROFESSORE: Tienila pure, allora; ma non dire che è mia. Sono troppo avanti negli anni per esordire come poeta. Ecco la zia...

MOGLIE (*entrando*): È tutto pronto. Finite pure con calma... Fra qualche minuto sarà qui tuo cugino col taxi. Ci di-

spiace di non poterti accompagnare, ma lo zio deve andare a scuola ed io sto poco bene fino da ieri.

NIPOTE: Lo so, zia. Pallina è più che sufficiente per mettermi sul treno.

CAMERIERA (*entrando*): Il signorino è giù che aspetta (*esce*).

MOGLIE: Già qui? Pensavo che avessimo ancora un po' di tempo. Devi proprio andare, cara. (*La bacia*): Saluta lo zio.

PROFESSORE (*posando un braccio sulla spalla della ragazza*): Ti accompagno fino alla porta. (*Escono*: *la* MOGLIE, *rimasta sola, va in giro per la stanza riordinando; poi prende posto in una ampia poltrona ove intraprende un lavoro di ricamo. Il* PROFESSORE *rientra dopo qualche tempo: si siede anch'egli con in mano un giornale. Stanno entrambi in silenzio per alcuni istanti*).

PROFESSORE (*mentre scorre il giornale*): Mi ero riabituato a quella creatura: è un vero peccato che debba andarsene.

MOGLIE: Vuoi chiudere la finestra, per favore?

PROFESSORE: Perché non provi a vincerti? È un'aria così fine...

MOGLIE: Sai bene che non sopporto gli odori del giardino. Ho già male alla testa.

PROFESSORE: Scusami, cara. Come vuoi tu (*chiude le imposte*): Va meglio, adesso?

MOGLIE (*sempre intenta al ricamo*): Sì.

PROFESSORE (*consultando l'ora su di un orologio da tasca*): Ho ancora un quarto d'ora; ti preparo un toast. Non hai mangiato nulla...

MOGLIE: Ho preso un caffé; mi basta.

PROFESSORE (*evidentemente a disagio*): Senti... Ho pensato che dovremmo variare di più il corso delle nostre giornate. Tutto è sempre così regolato, in questa casa, che abbiamo finito col perdere il gusto dell'imprevisto. Di tanto in tanto un po' d'evasione ci farebbe bene. Non dico grandi cose! Non siamo per le avventure, noi due. Ma... un modesto diversivo; che so! Una gita in montagna, oppure al mare... Una fine settimana fuori di qui, magari soltanto per pranzare al ristorante qui accanto. Tanto per rompere queste nostre abitudini così uniformi... Che ne dici? È probabile che gioverebbe anche alla tua salute. Vuoi che pensi a qualcosa del genere per il prossimo sabato?

MOGLIE: A nostro figlio questi passatempi non vanno a genio; lo sai.

PROFESSORE: Veramente... Pensavo che avremmo potuto farlo... noi due...

MOGLIE: Io e te, intendi dire? (*Sorpresa*): E perché?

PROFESSORE: Ma...

MOGLIE (*improvvisamente, con voce ferma*): Non posso lasciarlo; neanche per un'ora.

PROFESSORE (*con aria sgomenta*): Basta! Basta! Non parlarmi così. Che nuova crudeltà è mai questa? È più di un mese che continui ad aggirarti per la casa senza rivolgermi una sola parola che non sia necessaria... Oh, sei calma! Apparentemente calmissima: come non lo sei mai stata. Ma credi forse di potermi trarre in inganno? (*Facendosi vicino*): Da quante settimane non esci? Quante notti hai trascorse dietro la sua porta, vegliando chi sa quali strane fantasie? Anche un cieco vedrebbe che non sei più la stessa!

MOGLIE (*levandosi in piedi; freddamente*): Non ho mai inteso ingannarti, non un solo istante ho pensato di poterti nascondere il mio mutamento. Il fatto è che tu sei veramente cieco. (*Commuovendosi*): Non costringermi a parlare; la mia pena è troppo grande perché io possa dividerla con qualcuno. Non ho più la forza di vivere anche il tuo dolore; non ho che lui, ormai:... mio figlio! La sua pena è la mia; la mia vita è per lui. Tu... Tu non sei mai esistito...

PROFESSORE (*in un crescendo d'ira*): È ingiusto! Non puoi trattarmi in questo modo. Cosa hai fatto tu per aiutarlo? Niente! Proprio un bel niente! E cosa puoi rimproverarmi, adesso? Ho parlato con quell'uomo: è stato perfino espulso dalla scuola, a causa di ciò. Non basta? Gli è stato ingiunto di non avvicinare mio figlio. Non basta? Ho parlato al ragazzo; l'ho portato da mille medici. Non basta? (*Affranto*): Cosa posso fare, di più?...

MOGLIE: Niente! Tu non puoi fare niente. (*Parlando tra sé con dolcezza*): Io sì che posso fare qualcosa... (*Sottovoce, guardando il* PROFESSORE): Io posso aiutarlo...

PROFESSORE: Come?

MOGLIE (*dopo un riso colmo d'amarezza*): No! Non come tu pensi. Era difficile, da capire... ancora più difficile da decidere... Ma fosti proprio tu a convincermi che era necessario... Un mese fa!

PROFESSORE: Vuoi spiegarti, per l'amor di Dio?

MOGLIE: Certo! Proprio tu... Ricordi quando gli proibisti di uscire per sei giorni interi? Ricordi... Pareva tutto molto semplice: lo si rinchiude in casa, fino a quando non sente ragione! (*Gridando*): Ma non è stato semplice! Io,

l'ho avuto vicino in quei sei terribili giorni; l'ho udito io martellare per ore ed ore la tastiera del pianoforte come se fosse impazzito; io, l'ho veduto soffrire come non avrei mai pensato che potesse accadere al mio ragazzo. Tu avevi la scuola, i tuoi libri, il bridge... Hai sempre avuto qualcosa per riempire il vuoto della tua vita. Ma io? Che cosa ho avuto, io?... (*Con voce bassa, rotta dall'emozione*): Quattro mura entro cui trascinare la mia solitudine durante il giorno; un grande letto deserto per le mie notti; una malvagia, ignobile condizione dell'animo che mi ha impedito a lungo di amare la sola cosa che possiedo: mio figlio! Per anni gli ho rubato l'affetto che mi sforzavo inutilmente di riversare sopra di te: ora è tutto diverso! Una madre ha sempre una ragione di vita. E la mia vita è un dono per lui; perché non viva, come me, in un deserto; perché abbia la sua breve ora felice, quale che sia... Io lo proteggerò. Accanto a me non avrà più paure, perché il suo tormento non lo priverà del mio amore. Nessuno merita di rimanere solo... Sento di amarlo come nessuna madre potrebbe di più...

PROFESSORE: Cosa stai cercando di dirmi?

MOGLIE (*irrigidendosi*): Quello che ho detto! (*Con calma crudele*): Non gli impedirò più di rivedere quell'uomo. Per me è libero di vivere la sua vita, purché mi permetta di stargli vicino. Non ho altri doveri...

PROFESSORE (*sconvolto*): Questa è pazzia! Tu non ragioni; è evidente! Gli farò vedere io: sono stato troppo condiscendente con quel ragazzo... Userò altre maniere, d'ora in poi. Lo costringerò...

MOGLIE (*sicura*): Tu non hai alcun potere su di lui. Nessuno può farci nulla: abbiamo perduto. (*Guardandolo*): Anch'io ho tentato! Perché credi che abbia fatto venire mia nipote? Una speranza... Volevo creargli un'atmosfera più conveniente; un pretesto che gli permettesse di abituarsi ad un rapporto che gli è tanto difficile... Ma è stato inutile.

PROFESSORE: È stato sciocco! La piccola non poteva essergli più che sorella: come hai potuto pensare di servirti di lei? Cosa ti è accaduto... Sei stata per vent'anni una donna ammirevole; buona, paziente, comprensiva... Non puoi rimproverarmi per cose di cui non ho colpa...

MOGLIE: Sì, che posso! (*Aggressiva*): Voglio che tu mi dia una ragione di questi venti anni di vita in comune. Ha un senso, che noi due abitiamo sotto lo stesso tetto? È

giusto che io mi sia consumata per te... che non mi hai dato nulla? Perché dovrei essere paziente? Rispondimi!

PROFESSORE: Decidesti tu, di restare: io non ti obbligai. Questo non conta?

MOGLIE: Sì. È la mia parte di colpa: avrei dovuto lasciarti. Ma allora era così difficile, per me, decidere cosa fosse importante per la vita di una donna... Quali inganni sottili sappiamo ordire contro noi stessi in nome del dovere, dell'onore, della morale... Già; perché per vent'anni io ho sempre creduto che questa nostra esistenza fosse soprattutto qualcosa di molto elevato... Una specie di trionfo dello spirito... È quello che dicono i tuoi libri, vero? Almeno, tu la pensi così! È stato facile avere ragione di me; avevo appena vent'anni quando tu eri già un uomo colto ed astuto. Astuto, sì; anche se allora non ne avevi forse coscienza. Hai preteso che ti seguissi per una strada dura e difficile... Un cammino fatto di rinunzie e di quotidiane torture... Qui la strada finisce! Il matrimonio non era per te ed il mio sacrificio è stato inutile. Ora so che se c'è qualcosa di veramente immorale è il mancare di rispetto a se stessi.

PROFESSORE (*trovando a stento le parole*): Non so... Non so come farti capire che non posso fare a meno di te. Non si possono buttare via tanti anni della propria vita...

MOGLIE (*si è messa di nuovo a sedere, riprendendo a ricamare*): È da vent'anni che non ti appartengo più...

PROFESSORE (*disfatto*): Come è strano sentirti parlare così! Per tutto questo tempo mi hai odiato, senza saperlo... Ma a che vale parlare di me? Io non esisto; non sono mai esistito! Tuo figlio però può salvarsi; devi continuare ad aiutarlo come per il passato, anche se la speranza s'è fatta lontana.

MOGLIE: Zitto! È tornato. (*Porge l'orecchio al suono lieve e distante del pianoforte*): È Mozart: lo suona alla perfezione...

PROFESSORE (*deciso*): Vado da lui!

MOGLIE (*con furia*): No! (*Più calma*): Non hai niente da dirgli. Devi recarti a scuola; è già tardi. (*Prestando nuovamente attenzione alla musica e come parlando a se stessa*): È felice, stamani; lo sento... dalle sue mani. Non è più come un mese fa, quando cominciai a sapere tutto di lui ascoltandolo mentre era al piano: un Debussy morbido e malato che traduceva tutte le sue ansie, uno Schumann oscuro e sfibrante nell'impazienza dell'attesa... Ora

mi basta poco per sapere che va tutto bene... È così facile vivere in lui! Il ritmo del suo passo quando è per le scale; la forza con cui richiude una porta... Tutto ha per me un significato preciso... Questo, è l'amore di una madre... (*Riprende a ricamare mentre il Professore, dopo avere indossato il soprabito, abbandona lentamente la stanza con passo stanco, senza parlare. Dopo qualche tempo squilla sulla scena la suoneria del telofono*).

MOGLIE (*si alza e porta il ricevitore all'orecchio. Parla in preda ad un'emozione vivissima*): Pronto!... Sì... Sono sua madre... Alle cinque, in palestra... D'accordo... glielo dirò.

CESARE VIVALDI

SULLA SOGLIA

Apri la porta, appendi
il cappello, ed aspetta
sulla soglia, in silenzio.

Di là il tuo amore canta: illuminato
ne è il giorno, una felice chiarità
vibra in tutta la casa.

E non c'é solitudine che in te.

IL MARE

Sulla linea dov'erano i gabbiani
una riga continua bianca e grigia
si profila un'immagine, una nera
presenza;
che come vetro incrina
la scia perduta di quei voli, labili
più che gli angeli, cade
su di me uno straziante tintinnio
d'ali.

O mestissima pioggia, fumigante
di salnitri autunnali! Se qualcosa
ancora in mare biancheggia, sirene
levano l'alte
code di pesce: in un canto schiumoso
tutto con sé inabissano.

E il mare, un attimo
esita e sta;
finché non prende vento e vola, urlante
onda che batte sull'ignoto.
Follemente salpato
verso piani che appena si dividono
dall'ombra.

BIO-BIBLIOGRAPHICAL NOTES

on authors appearing for the first time in *Botteghe Oscure*

RENZO BALDO (*1931, Torino*) participated in the resistance movement while still a child, in the Langhe, those Piedmont hills so dear to Cesare Pavese. Now a student of medicine, he has published nothing before the poems in this number.

EDGAR BAYLEY (*1919, Buenos Aires, Argentina*) is one of the most active poets of the Argentine avant-garde movement; He directed two reviews, *Arturo* and *Conjugación de Buenos Aires*. His published works include *Invencion 2* (1945), *En comun* (1949), *Realidad interna y funcion de la poesia* (1952). His play, *Farsa de primavera*, was presented in 1951.

JOSÉ BERGAMÍN (*1895, Madrid*) was born of Malagueños parents, although his father's family was of Venetian origin. He studied law at the University of Madrid; his first look, published in 1923, was *El Cohete y la Estrella*. Other works are: *Tres Escenas en Ángulo Recto, Caracteres, Enemigo que huye, El Arte de Birlibirloque, Mangas y Capirotes, La Cabeza a Pájaros*, and *Disparadero Español*. Works of Bergamin published in Mexico since 1940 include: *Detras de la Cruz, El Pozo de la Angustia, La Voz Apagada, El Pasajero*, and several plays: *La Muerte Burlada. La Niña Guerrillera*. Other theatrical works have appeared in Montevideo. Senor Bergamin taught Spanish Literature at the University of Venezuela in 1947, and spent a long period in Montevideo. At the moment he lives in Paris.

GEORGES BERGER (*1933, Paris*) is a young actor-director who recently staged in Paris a dramatic presentation based on the poems of René Char. This unwonted entertainment — presented in a popular night-club — was one of the most-discussed successes of last season. Berger plans to study all forms of dramatic expression, especially from the director-producer point of view. These are his first published poems.

ALBERTO BEVILACQUA (*1934, Parma*) is a graduate in law. His first book of tales, *La polvere sull'erba* was published by Sciascia in 1955; in the same year Carlo Bo, Aldo Borlenghi, Gianfranco Contini, Giansireo Ferrata, Piero Bianconi et Adriano Soldini awared him the first *Libera stampa* prize for poetry. He has published in *Paragone, L'Approdo, Palatina* and other reviews.

BRADFORD COOK (*1923, Boston, Massachusetts, USA*) studied at Yale, and later taught there. After teaching at Smith and Oberlin he joined the French Department of the University of California. He has travelled widely in Europe and America, and published in many European and American reviews. His books include *Mallarmé* (John Hopkins Press, 1956) and *Jacques Rivière: a Life of the Spirit*, just issued by Basil Blackwell in London. Mr. Cook is presently translating essays of Rivière, and completing a novel.

JACK HIRSCHMAN (*1933, New York City, USA*) graduated from New York City College in 1955, has studied at the University of Indiana since then. His poems have appeared in *The Prairie Schooner* and *Folio*. At present, Hirschman is a student teacher at Indiana.

MANUEL MERINO-RODRÍGUEZ (*1928, Madrid*) has lived in Rome since 1951. He has travelled over most of West Europe, and in 1956 spent six months in the U.S. He began writing in 1951 and has published poems in the *Revista de Poesía Española*. Other poems were broadcast by Radio Nacional de España. He has recently written and read broadcasts for the Spanish Program of the B.B.C.

RICHARD O'CONNELL (*1928, New York City, USA*) finished high school and went to work for an advertising agency in New York. After a year there, he enlisted in the U.S. Navy for a four-year period (1948-52) which he spent mostly in the Caribbean and Mediterranean aboard an aircraft carrier. He entered Temple College in Philadelphia upon his discharge, and after studien at Johns Hopkins University, where he received his Master's Degree in 1957. His poetry has appeared in *The Paris Review*, *Voices* and in a volume called *Four New Poets*.

RICARDO PASEYRO (*1926, Mercedes, Uruguay*) has lived in Paris since 1949, and has traveled through most of Europe and the Middle East. He has published three books of verse: *Plegaria poe las Cosas* (1949), *Poema para un Bestiario Egipcio* (1950), and *El Costado del Fuego* (1956). His essays and poems have appeared in *La Nouvelle Revue Française*, *Les Lettres Nouvelles*, *La Parisienne*, *Le Licorne*, and others. His work has been translated into French by Armand Robin, into English by W.S. Merwin, as well as into other languages. The poems here are from a book which will appear shortly: *Música para Buhos*.

ELENA PONIATOWSKA (*1933, Paris*) studied in France, Mexico, and the United States. She has spent the major part of her life in Mexico, where she has published: *Lilus Kilus* (1954), and a comedy, *Melés y Teleo* (1956) as well as collaborating with many reviews and periodicals.

RAJA RAO (*1908, Hassan, Mysore State, India*) was educated at the Madrassai-Aliya in Hyderabad, and the Nizam College. Upon graduation from Madras University he went to study at Montpellier, then to Paris. His first book, a novel, *Kanthapura*, was first published in 1938 by Allen and Unwin, then reissued ten years later by the Oxford University Press. His second book was *The Cow of the Barricades*; the third, a metaphysical allegory called *The Serpent and the Rope*, appears this season in French, from Calman-Lévy. Raja Rao lives in Kerala, India, although at the moment he is visiting Paris.

HARDIE ST. MARTIN (*1924, Monkey River, British Honduras*) studien at Spring Hill College, Mobile, Alabama and Regis College at Denver. After work at Columbia Graduate School he went to live in Madrid, where he has been very active in translating American poets such as Wilbur, Roethke, Eberhart, Elizabeth Bishop, etc., into Spanish; and Spanish poets such as Blase de Otero, Jose Hierro, José Angel Valente, etc., into English. The poems in this issue are his first published original work.

LILLYAM TOMASI (*1925, Bologna, Italy*) played an active part in the Italian Resistance movement, from which derives much of her poetry. Since the war she has devoted herself to theatre and journalism. At present she is working on a novel *Il paese di calce,* and a collection of verse, *L'uso della memoria.*

COMPLETE SETS OF BOTTEGHE OSCURE

A complete set of the first ten years of *Botteghe Oscure* constitutes an encyclopaedia of living literature, a cross-section of mid-century writing, « a Whispering Gallery of modern Europe and America », as well as a highly valuble series of first editions, and endless reading pleasure. Available from *Hamish Hamilton, Ltd. 90 Great Russell Street, London W. C. 1, England* or *The Noonday Press, 80 East 11th Street, New York 3, New York, U.S.A.* or from the offices of the Review.

BOUND COPIES

In response to many requests the Review is now able to offer bound copies of new or old numbers at $1.50 (post included) added to the price of each volume. These bindings are sturdy and handsome half-cloth bindings, with Italian paper sides, supplied in any color preferred. Address all enquiries directly to the office of the Review.

(The English distributor, *Hamish Hamilton, Ltd.*, will also supply bound copies).

MANUSCRIPTS

Manuscripts should be sent to The Editor, via delle Botteghe Oscure 32, Roma. *They will be returned only if accompanied by a self-addressed envelope and requisite number of International Postal Reply Coupons, available in Post Offices in all countries of the Universal Postal Union.* DO NOT *send cash, stamps, checks, or money orders.*

Writers are requested to print name and address clearly on first page of every manuscript, and to number the pages. It is strongly urged that name or initials of the writer appear on each page of poetry manuscript. It would be of great assistance if each writer could append to his manuscript a brief biographical notice, giving the date, place, *and* country *of birth; along with briefest facts on his* education, travels, *and* publications.

SALE AND SUBSCRIPTIONS

Botteghe Oscure appears twice a year, in Spring and Autumn, at the following prices:

	U.S.A.	Great Britain	France	Italy
Single issue:	$ 2.50	15/	750 fr.	1500 lire
Annual subscr.:	$ 4.50	28/	1200 fr.	2800 lire

Subscriptions should be forwarded to the agents for the respective countries, or sent directly to Rome.

FINITO DI STAMPARE NELL'AGOSTO MCMLVIII
NELLO STABILIMENTO DI TIVOLI DELL'ISTITUTO
GRAFICO TIBERINO (ROMA - VIA GAETA, 14)

PRINTED IN ITALY



Particolare di una raffineria del gruppo E.N.I. vista dal pittore Emilio Vedova.
Detail of a refinery of the E.N.I. group as seen by the painter Emilio Vedova.